



UNIVERSITY

BIBLIOTHECA

STAVROPOLE

53
un 292

coll. spec.

MEMORIAL

DE MOI

the first of the

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa



Huber Pinx. 1746.

P. Lamy Sculp. 1746.

MEMOIRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON,

PUBLIÉS PAR LUI-MÊME,

Contenant les différentes *Négociations* dont il a été chargé dans les Cours de FRANCE, d'ESPAGNE, & de PORTUGAL; & divers événemens qui sont arrivés depuis l'année 1725. jusqu'à présent.

TOME PREMIER.

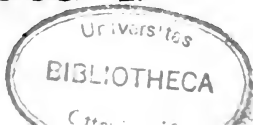
Années 1725. & 1726.

Tacere ultra non oportet, ne jam non verecundiæ sed diffidentia esse incipiat, quod facimus; & dum criminationes falsas contemnimus refutare, videamur crimen agnoscere.

CYPRIAN. ad DEMET.



M. DCC. L.



DP

197

M7A2

1750

x.1

Coll. spec.



P R E F A C E.

CE n'est ni l'impossibilité de justifier ma conduite, ni celle de faire connoître l'injustice de la longue persécution que je souffre, qui m'a fait garder pendant près de dix-huit ans le silence. Un motif bien différent a été, à cet égard, le principe de ma patience; j'ai voulu donner à mes ennemis tout le tems nécessaire de calmer leur animosité contre moi; j'ai cherché à ménager pour cela leurs intérêts aux dépens des miens; & je n'ai rien tant désiré que de les forcer, s'il étoit possible, par une (1) modération dont ils ne pouvoient ignorer le prix, à me rendre leur

Tome I.

a

ami-

(1) Si fieri potest cum hominibus omnibus pacem habentes, non vosmet ipsos defendentes charissimi, sed date locum iræ. *Rom. c. 12. v. 18. & 19.*

amitié , & à dissiper ainsi les funestes préjugés , que la rigueur du traitement qu'ils m'ont fait souffrir , à établis dans le public contre moi.

Quelqu'inutiles qu'ayent été les moyens pleins de douceur que j'ai pris , comme on le verra , pour parvenir à ce but , je ne me repens cependant point de ma constance à les préférer à tout autre : au contraire , j'en renouvellerois encore l'usage (2) avec plaisir , si je pouvois me flatter de calmer à ce prix , la tempête dont je suis agité ; & rien ne doit mieux prouver la sincérité de ma manière de penser sur cet article, que le parti que j'ai pris , de dissimuler si long-tems la dureté qu'on a eue pour moi ; & pendant même qu'il m'étoit encore plus aisé qu'au-
jour-

Vincar injuriis , vincam obsequiis , invitis præstabo , ingratis adjiciam , honorabo & contemnentes me. *Seneca.*

(2) Quæ pacis sunt sectemur , & quæ ædificationis sunt , in invicem custodiamus. *Rom. cap. 14. v. 19.*

jourd'hui , d'en faire sentir l'injustice.

La facilité avec laquelle la plupart des hommes croient le mal qu'ils entendent dire , procède le plus souvent du peu d'intérêt qu'ils ont à démêler la vérité d'avec l'artifice. Il est donc juste (3) , que pour ce qui me regarde , j'épargne au public un travail , qu'il peut penser que je ne mérite point ; & que je mette en état (4) ceux qui n'ont jugé jusqu'à présent de ma conduite , que selon la rigueur qu'ils ont vu qu'on exerçoit envers moi , de découvrir les principes & l'injustice de cette rigueur ; de revenir de leurs préjugés , & de me rendre

a 2

en-

(3) Periculosum opus certe , & obrectatorum meorum latratibus patens. *S. Hieronym. in Pentat.*

(4) Curam habe de bono nomine , hoc enim magis permanebit tibi , quam mille thesauri pretiosi & magni : bonæ vitæ numerus dierum ; bonum autem nomen permanebit in ævum. *Eccl. cap. 41 ; v. 15. & 16.*

ensuite dans leur estime , la part que mes ennemis ont cherché à me ravir avec si peu de ménagement.

Depuis l'instant que , par un enchaînement de circonstances extraordinaires , la Providence a permis que je fusse chargé de plusieurs Négociations , aussi difficiles qu'importantes ; j'ai toujours eu à combattre dans un Ministre tout-puissant (le Cardinal de F L E U R Y) non seulement les dispositions les moins favorables pour moi , mais même la passion la plus marquée & la plus vive. La résistance que j'ai opposée dans le commencement , au desir qu'on lui a connu de voir tout assujetti sous sa puissance , l'ayant bien-tôt déterminé à l'employer toute entière à m'opprimer ; on verra dans ces M E M O I R E S , que (1) les exils , les menaces de banissement ,

a 3 les

(1) Dives injuste egit , & fremet ; pauper autem læsus tacebit. . . . Si necessarius illi fuerit ,

les lettres sur mon sujet les plus injurieuses , l'enlèvement des preuves de services que j'avois rendus , & une infinité d'autres moyens pour m'accabler de toutes les humiliations qu'entraînent ordinairement les disgraces ; m'ont fait sentir tour à tour , tout le poids de son autorité , & les peines les plus sensibles : & quoique je fusse bien en état de convaincre ce Ministre par les propres écrits (2) dont il s'étoit emparé , d'avoir violé à mon égard, les devoirs même de la simple humanité ; bien loin d'écouter là-dessus mon ressentiment (3) on verra dans ces Mé-

a 3 moires

rit , supplantabit te , & subridens spem dabit , narrans tibi bona ; & dicet : quid opus est tibi.... immitis animus illius conservabit verba tua : & non parcet de malitiâ & de vinculis. *Eccles. cap. 13. v. 4. 7. & 15.*

(2) Responsio mollis frangit iram. *Prov. cap. 15. v. 1.*

Id enim veritatis maximum est argumentum , cum quis inimicos in testimonium adducit. *S. Chrysost. hom. in Ev. Joann. 18.*

(3) Non efficiamur inanis gloriæ cupidi , invicem provocantes. *Epist. ad Galat. c. 5. v. 26.*

moires, que je ne me suis occupé au contraire, que du soin de calmer (1) celui qu'il paroïssoit avoir des plaintes trop vives que j'avois fait de sa dureté; en renouvelant pendant onze ans, d'année en année, toutes les excuses (2) & les satisfactions * qui me paroïssent les plus propres à produire cet effet, sans que jamais elles m'aient attiré de sa part la réponse la plus indifferente.

Privé par sa mort, & encore plus par ma patience, de la ressource singulière & éclatante, de faire sortir ma justification des propres mains de celui qui m'avoit été le plus contraire ;

(1) Prout vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis similiter. . . . dimitte & dimittemini. *Luc. 9. 31. & 37. cap. 6.*

(2) Nullo modo metuere debet Christianus ; quandocunque in aliquo periculo constitutus sit, aut opem divinam desperare ; sed confidere potius tanquam præsente Domino, & rebus ipsius omnibus consulente. *Basil. Reg. 63.*

* La dernière Lettre que j'ai écrite à ce sujet au Card. de Fleury est du 24. Decembre 1742.

re ; il semble que je devrois m'ensevelir à présent pour jamais dans la confusion que je souffre depuis tant d'années ; & me résoudre à passer le reste de mes jours dans une situation si triste. Mais comme la sagesse & la bonté de Dieu , savent toujours temperer les maux de cette vie , par quelque adoucissement qui aide à les supporter ; & à procurer même quelquefois les moyens de les faire cesser ; je ne desespere point d'éprouver enfin le même secours (3) : Et si pour l'attirer , en faisant connoître le succès qu'ont eu toutes les Négociations qu'on a confiées à mes soins , & l'étrange persécution qui cependant en a été la suite , les écrits qui m'ont été ravis , & qui servent de preuves de ce que j'avance , ne sont plus en mon pouvoir ; le grand nombre de faits que je citerai dans ces Mé-

a 4 moires ,

(3) Occultari potest veritas : vinci non potest.
S. Aug. in Psalm. 61.

moires , & dont tant de personnes vivantes font témoins , suppléera abondamment à ce qui pourra manquer de la part des premiers , & le refus opiniâtre qu'on a constamment fait de me les rendre , servira même à faire connoître , combien mes ennemis en ont apparamment toujours redouté la manifestation & la force.

Une longue & triste expérience , faisant remarquer dans tous les tems , que presque tous les Ministres qui sont parvenus à une grande puissance , (1) sont si remplis de l'idée de leur propre Excellence , qu'ils ne séparent jamais leur intérêt particulier de celui de l'Etat ; il s'ensuit comme nécessairement d'un préjugé si mal fondé , que ceux qui ont le malheur de leur déplaire , quelque innocens qu'ils puissent être , doivent toujours s'attendre à paroître coupables : la pré-
ven-

(1) *Tanta est enim vetustatis consuetudo , ut etiam confessa plerisque vitia placeant. S. Hier.*

vention est ordinairement contre celui qu'on punit ; & cette opinion (2) se convertit facilement en conviction , quand le Ministre d'où part le châtiment , a su donner une idée avantageuse de sa modération & de sa justice. J'ai peut-être ce préjugé à combattre , & ma situation n'en devient que plus triste ; mais quelque fort que puisse être le premier , & quelque découragement que l'autre soit capable de donner ; la vérité (3) , (quand on se sent en état de la manifester) ranime autant le courage , qu'elle offre de moyens puissans , pour dissiper les ténèbres qui la cachent ; & plus ces dernières ont

a 5 duré

(2) Non trahantur autoritate cujusquam , sed potius veritati & faveant ac cedant. *Lact. lib. 3. Institutionum adv. Gent. c. 13.*

(3) Veritas manet & invalescit in æternum , non est apud eam accipere personarum differentias ; sed quæ justa sunt facit omnibus injustis ac malignis.... & non est in judicio ejus iniquum , sed fortitudo & regnum & potestas & majestas omnium , benedictus Deus veritatis. *Esdr. lib. 3. c. 4.*

duré long-tems , plus elles ont été épaisses ; & plus la lumière enfin qui les fait disparoître, rend les nouveaux objets qu'elle présente intéressants.

Les passions & les préventions sont inséparables en ce monde de l'humanité , & il n'y a personne qui ne sache & qui n'éprouve , combien il est difficile de les vaincre. Or si les hommes dans un genre de vie ordinaire , & obligés d'avoir les uns pour les autres tant de ménagement , se défendent cependant si difficilement de leurs impressions ; quelles forces (1) n'ont-elles point dans les Grands (2) , que

(1) *Humana mens plerumque extollitur , & jam cum nulla potestate fulcitur , quanto magis in altum se erigit ; cum se etiam potestas adjungit.... subtilissima namque ars vivendi est : culmen tenere , gloriam premere , esse quidem in potentia ; sed potentem esse nescire , ad largienda bona potentem se cognoscere , ad repetenda noxia omne quod poterit valet ignorare. S. Greg. lib. 26. mor. Expos. in B. Job. c. 19.*

(2) *Secundum ligna silvæ , sic ignis exardescit ; & secundum virtutem hominis , sic iracundia illius erit ; & secundum substantiam suam exaltabit iram suam. Eccl. cap. 28. v. 12.*

que ces barrières n'arrêtent point; qui sont au contraire environnés de flatteurs serviles ou lâches, qui justifient sans cesse leurs démarches; & à qui enfin, l'amour propre & la vanité, permettent si rarement de remporter sur eux, la victoire de convenir de leurs erreurs.

C'étoit pour ménager à cet égard la délicatesse du Cardinal de FLEURY, & pour lui donner même la gloire aux dépens de la mienne, de paroître m'avoir pardonné (3) & relevé généreusement, après m'avoir abbatu; que sans songer en aucune façon à me justifier, ni à révéler pour cela tous les mystères d'iniquité qu'on trouvera dans ces Mémoires, j'ai toujours travaillé à l'engager de

a 6

me

(3) Sicut magni animi est, non qui de alieno liberalis est, sed qui quod alteri donat detrahit sibi: ita clementem vocabo, non in alieno dolore facilem, sed eum qui cum suis stimulis agitetur non proficit; qui intelligit magni animi esse etiam in summâ potentiâ pati. Senec.

me rendre son amitié (1) ; & non content de lui écrire dans les termes les plus propres à produire cet effet , je me suis encore adressé dans la même intention à divers particuliers , tant Séculiers qu'Ecclésiastiques , qui passaient pour avoir beaucoup de part dans la confiance de cette Eminence , & être à portée par conséquent de lui parler en ma faveur ; mais tout a été sourd à ma voix (2) : mes représentations soutenues d'une patience de tant d'années , ont été traitées d'inquiétude : la moindre grace que j'ai demandée , qualifiée de témérité ; & quant aux bons offices de ceux à qui j'ai eu recours , la prudence (3) des uns a prévalu sur
 nos

(1) *Peccasti in fratrem ? fac satis , & lucratus es cito fecisti mortiferam rem , sed remedium invenisti. Serm. 16. S. Aug. de verbis Dom. 10. post. initium.*

(2) *Vidi calumnias , quæ sub sole geruntur , & lacrimas innocentium , & neminem consolatorem , nec posse resistere eorum violentiæ cunctorum auxiliis destitutos. Eccl. c. 4. v. 1.*

(3) *Falsus amicus cum fortuna ut venit , ita & eadem recedit. Seneca.*

nos anciennes liaisons ; elle a même été poussée si loin , qu'elle m'a privé d'en recevoir aucune réponse ; & à l'égard des autres dans l'état Ecclésiastique , à qui j'avois également écrit , quoique leur piété soit fort renommée , (l'affranchissement de toute foiblesse étant réservée pour la vie future ,) ils ont montré la même timidité & gardé le même silence que les premiers.

On est vertueux , on est dévot ; mais cependant on aime les honneurs & le crédit qui les procure ; & avec une pareille disposition (4) , celui qui distribue les graces paroît facilement juste ; pendant qu'on remet chré-

(4) Dives commotus confirmatur ab inimicis suis : humilis autem cum ceciderit , expelletur , & à notis. Diviti decepto multi recuperatores : Locutus est superba , & justificaverunt illum. Humilis deceptus est insuper , & arguitur : locutus est sensarè & non est ei datus locus. Dives locutus est , omnes tacuerunt , & verbum illius usque ad nubes perducent : pauper locutus est , & dicunt quis est hic ? & si offenderit , subvertent illum. *Eccl. cap. 13.*
 §. 25. 26. 27. 28. & 29.

chrétiennement à la Providence , le
soin de délivrer celui qu'on voit dans
l'oppression. Ne pouvant donc par-
venir à fléchir le Cardinal de Fleury
par mes lettres , ni à faire surmonter
aux personnes dont j'avois imploré
les bons offices , la terreur panique
que la vivacité des sentimens du
Cardinal , sur ce qui avoit le plus
léger rapport à moi , leur cauçoit :
Pleinement désabusé , de réitérer
davantage des démarches aussi inu-
tiles pour moi , qu'elles étoient em-
barassantes pour d'autres ; j'avois
enfin pris la résolution de * publier
ces Mémoires ; de forcer s'il étoit
possible le Cardinal de Fleury à rom-
pre le silence , & à montrer dans les
propres écrits qu'il m'avoit fait en-
lever , & que je reclame encore , les
services que j'ai rendus à deux grands
Rois , à ma patrie & à lui-même ;
lors-

** Ils avoient été envoyés pour cela à l'Imprimeur
depuis le mois de Septembre 1742.*

lorsque la maladie qui a terminé ses jours survint. Quelque fâcheuse que dût me paroître cette circonstance , qui ne me permettoit plus d'exécuter mon projet ; bien loin cependant d'en ressentir aucune peine , j'eus au contraire une secrète joie (1) , de penser que des moyens plus doux , pourroient peut-être me délivrer de la situation où je suis ; & que dans un tems où le Cardinal de Fleury alloit avoir , comme tous les hommes , un si pressant besoin (2) d'implorer la miséricorde de Dieu ; il ne me refuseroit pas de me rendre enfin son ami-tié , & de me faire remettre en même tems les papiers qu'il m'avoit fait enle-

(1) Doctrina viri per patientiam noscitur : & gloria ejus est , iniqua prætergredi. *Proverb. cap. 19. v. 11.*

(2) Estote misericordes , sicut & pater vester misericors est , nolite condemnare & non condemnabimini , dimittite & dimittimini , date & dabitur vobis... Eadem quippe mensurâ , quâ mensi fueritis , remetietur vobis. *Luc. c. 6. v. 36. 37. & 38.*

enlever. Ne pouvant donc , dans l'extrémité où j'apprenois qu'il étoit réduit , m'adresser à lui directement , pour obtenir ces deux graces ; ce fut à l'Abbé COUTURIER , qui ne le quittoit point , disoit-on , pendant sa maladie , que j'écrivis le 21. Janvier 1743 , pour le prier de s'acquitter d'une commission si conforme à l'idée que j'ai de sa vertu. Mais cette dernière tentative (1) pour profiter d'une circonstance si propre à calmer sa conscience & la mienne , sur tout ce qui s'étoit passé , a été aussi inutile que toutes les autres ; puisqu'on voit par la réponse * de l'Abbé Couturier , qu'il ne lui a pas été possible , dit-il , de s'acquitter de ma commission ; & qu'il ne s'est point vû à portée de faire ce que je desirois de lui. Est-ce par ménage-

(1) *Fatigetur improbitas patientiâ tuâ. Terz. de patient. cap. 8.*

* On trouvera cette réponse & ma lettre , dans le 6. Volume *Pieces Justificat. N°. XLV. & XLV.*

ménagement pour le malade , que ce pieux Abbé n'a pas jugé qu'il fût à propos de lui rappeler le souvenir d'un homme qui lui étoit odieux ? Le Cardinal n'auroit-il donc pû (2) , dans les derniers instans de sa vie , surmonter son ancienne répugnance , à écouter ce qui lui feroit revenu de ma part ? ou s'est-il persuadé enfin , qu'une réconciliation mentale suffisoit pour mourir tranquille ? Dieu seul peut connoître ce qui s'est passé dans son cœur à cet égard ; mais ce que je ne faurois certainement ignorer , est que l'animosité qu'il a montrée contre moi pendant près de 17. ans , n'a pû se terminer qu'avec sa vie.

Caché (3) désormais dans ces redouta-

(2) Homo homini reservat iram , & à Deo querit medelam : in hominem similem sibi non habet misericordiam , & de peccatis suis deprecatur : ipse , cum caro sit , reservat iram & propitiationem petit à Deo ? *Ecc. cap. 28. V. 3. 4. & 5.*

(3) Ibit homo in domum æternitatis suæ , & circuibunt in platea plangentes. *Ecc. c. 12. V. 5.*

doutables ténèbres de l'Eternité, où il n'appartient qu'à Dieu seul de pénétrer ; je garderois volontiers pour sa mémoire , les mêmes ménagemens que j'ai eus pour sa personne , si on avoit voulu avoir le moindre égard à la patience avec laquelle j'ai souffert une si longue humiliation ; & aux moyens que j'ai offert de m'en délivrer , sans qu'il en rejaillit rien sur mes Ennemis. Mais puisque mes représentations là-dessus sont rejetées , & qu'il paroît clairement aujourd'hui qu'on voudroit, en violant à mon égard l'équité naturelle, que je souscrivisse en quelque façon à ma propre condamnation , afin que l'abus manifeste que le Cardinal de Fleury a fait envers moi de son autorité , eût tout le prix & le mérite de la justice. (1) ; à Dieu ne

Et qui eum viderant , dicent ubi est. *Joh. 8. 20. v. 7.*

(1) Absit istam rem facere. *I. Matth. c. 9. v. 10.*

ne plaise que je trahisse (2) si indignement les intérêts de ma réputation ; ni que jamais il soit dit , que j'aye acheté , par une lâcheté si méprisable , le frivole avantage de voir finir mon exil , & peut-être le droit de rechercher à titre d'indulgence & de pardon , des grâces , dont mes services & mes souffrances pourront , j'espère , faire voir que je n'étois point indigne.

Ce n'est point en abbattant (3) le courage , par l'impunité (4) qu'on accorde aux grands , en opprimant les petits , ni en forçant ceux ci à se dégrader eux-mêmes , qu'on parvient à former des sujets capables de soutenir la

(2) *Donec deficiam non recedam ab innocentia meâ. Job. cap. 27. v. 5.*

(3) *Rectos ac vividos animos , non ut alii confundis ac deprimis , sed foves & attollis. Theophil instit. reg. ad Constantin.*

(4) *Quod justum est judicate ; sive civis sit ille , sive peregrinus , nulla erit distantia personarum , ita parvum audietis ut magnum ; nec accipietis cujusquam personam quia Dei judicium est. Deuter. cap. 14. v. 16. & 17.*

la gloire des Empires ; mais c'est au contraire en proscrivant (1) avec indignation de semblables maximes : & les Souverains doivent être persuadés, que les hommes qui font profession de ne suivre que celles de la probité & de l'honneur, auront toujours autant d'horreur pour ce qui pourroit donner quelque atteinte à leur fidélité, qu'ils en ressentent pour ce qui les expose à l'ignominie. Mais par malheur, ce n'est guere dans les Cours qu'il est permis de débiter une semblable doctrine : comme elle est peu favorable aux vues ambitieuses des Ministres (2), ils en affoiblissent

(1) Hæc dicit Dominus judicate mane judicium, & exiite vi oppressum de manu calumniantis, ne forte egrediatur ut ignis indignatio mea, & non sit qui extinguat propter malitiam studiorum vestrorum. *Jerem. cap. 21.*

Regnum à gente in gentem transfertur propter injustitias, & injurias, & contumelias, & diversos dolos. *Eccl. cap. 10. v. 8.*

(2) Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium ad decipiendum imperatorem capiunt ; dicunt quid probandum sit : Impera-

sent autant qu'ils peuvent la force & l'estime , dans l'esprit des Rois ; la fermeté & une certaine élévation de sentimens dans les particuliers leur déplaît presque toujours , parce qu'elle leur semble incompatible avec l'envie qu'ils ont de dominer despotiquement ; & par conséquent , il ne faut pas s'étonner , s'ils prennent un si grand soin de bannir l'une & l'autre des Cours où ils sont les maîtres , & de n'y favoriser que ce que l'ambition la plus rampante (1) , est capable d'inspirer. Applaudisse (2) qui vou-

tor qui domi clausus est , vera non novit : cogitur hoc tantum scire , quod illi loquuntur : facit iudices , quos fieri non oportet : amovet à Republica quos debebat obtinere. Quid multa ? ut Diocletianus ipse dicebat , bonus , cautus , optimus venditur Imperator. *Vopisc. in vit. Aurel. Imp.*

(1) Est qui nequiter humiliat se , & interiora ejus plena sunt dolo. . . . & si ab imbecillitate virium vetetur peccare , si invenerit tempus malefaciendi , malefaciet. *Eccl. cap. 19. § V. 23. & 25.*

(2) Nonne honor major est hujusmodi honore in honorem esse malle , ac suis magis moribus , quam promiscuis honoribus æstimari ? *Euch. de contemptu mundi.*

dra à une façon de penser, si capable d'effacer de l'esprit & du cœur, toute idée de courage & de générosité ; je n'y conformerai jamais la mienne : & à quoi me serviroit d'ailleurs, dans la circonstance où je suis, une pareille foiblesse ? à voir ensevelis pour jamais dans l'oubli, les services que j'ai rendus ; à voir subsister pour toujours dans le public, l'idée désavantageuse que la manière pleine de dureté dont j'ai été traité, doit avoir donné de mes démarches ; & à passer ainsi le reste de mes jours avec le sensible désagrément de paroître coupable sans l'être, ou peut-être récompensé sans l'avoir mérité. Le Courtisan le plus fervile, oseroit-il, en bonne foi, me conseiller de sacrifier ainsi, avec si peu de ménagement, ma propre réputation ; & de ne devoir qu'à un silence encore plus honteux que timide, les avantages que la connoissance de la vérité peut me procurer ?

Qu'on

Qu'on ne soit donc plus surpris ,
 si , conformément au droit naturel ,
 je romps aujourd'hui le silence , pour
 faire sentir l'injustice de l'oppression
 que je souffre. Les services qu'on rend
 aux Rois , sont comme les habits ,
 qui s'usent en vieillissant , & qui n'é-
 tant plus à la mode , exposent alors à
 la risée ceux qu'on en voit revêtus ; &
 puisque c'est l'idée que mes ennemis
 ont toujours tâché d'établir de ceux
 que j'ai rendus , il est bien tems de
 faire tomber des bruits (3) si inju-
 rieux ; & que la malignité (4) de
 ceux qui les ont répandus soit pleine-
 ment connue.

J'aurois

(3) Beatus qui tectus est à lingua nequam ,
 qui in iracundiam illius non transivit , & qui non
 attraxit jugum illius , & in vinculis illius non est
 ligatus ; jugum enim illius jugum ferreum est , &
 vinculum illius vinculum æreum est , mors illius
 mors nequissima : & utilis potius infernus quam
 illa. *Eccl. cap. 28. V. 23. 24. & 25.*

(4) Laborant homines ut loquantur menda-
 cium , nam veritatem tota felicitate loquerentur.
S. Augustinus.

J'aurois souhaité que les moyens dont je suis obligé de me servir pour cet effet , eussent pû compatir avec mon séjour dans ma patrie , & dans la tranquille solitude où j'ai habité pendant plus d'onze ans ; mais il n'est point possible de les allier avec cette situation , & quelque peu digne d'envie qu'elle paroisse , la paix que je m'y étois procurée , contre l'attente de mes ennemis , se changeroit bientôt , comme on va le remarquer , en de nouveaux troubles , si dans la circonstance où je me trouve , je prétendois la soutenir.

Tout le détail de ma conduite & du succès des Négociations dont j'ai été chargé , se trouvant renfermé dans les différens papiers (5) , dont on s'empara à Douai , lorsqu'on m'y arrêta en 1732. par ordre du Cardinal de Fleury , à qui ils furent ensuite envoyés ;

(5) Ex verbis enim tuis justificaberis , & ex verbis tuis condemnaberis. *Matth. c. 12. v. 37.*

envoyés ; j'ai crû , conformément à ce que la raison , l'humanité & la justice prescrivent , qu'au moins après la mort de ce Cardinal , on ne me refuseroit point la grace d'examiner (6) ces preuves de services que j'ai rendus , ou des fautes que l'on m'impute : & que , sur le rapport (7) de celui qui seroit nommé pour faire cet examen , on rétablirait ma réputation flétrie , tant par l'arrêt de ma personne & de mes papiers que par le long exil que j'ai souffert , si on appercevoit , comme je m'en flatte , l'énorme injustice d'un pareil traitement ; ou qu'au contraire , on me puniroit de ma témérité , si on voyoit que je l'eus-

Tome I.

e

se

(6) Omnis qui male agit , odit lucem , & non venit ad lucem ; ut non arguantur opera ejus : qui autem facit veritatem , venit ad lucem ; ut manifestentur opera ejus. *Joan cap. 3 v. 20. & 21.*

(7) Si enim nocui , aut dignum mori e aliquid feci , non recuso mori ; si verò nihil est eorum , quorum hi accusant me , nemo potest me illis donare. *Act. Apost. cap. 25. v. 16.*

se poussée jusqu'à l'excès de prétendre me faire un mérite , de l'imprudence ou du peu de zèle que j'aurois fait paroître pour le service du Roi. Afin donc d'offrir des moyens assurés d'user envers moi d'une règle si équitable , & qui tendoit d'ailleurs à me procurer la justification que je recherche , sans rien dévoiler au public , d'injurieux à mes ennemis ; j'écrivis * , après que j'eus appris la mort du Cardinal de Fleury , au Comte de MAUREPAS , pour le supplier de m'obtenir l'examen dont il s'agissoit ; & pour en faciliter l'exécution , je lui adressai la copie (8) du Procès verbal des papiers qu'on m'a enlevés , fait en présence de Mr. de la GRANDVILLE , alors Intendant

* Cette lettre se trouvera placée en son lieu dans les Mémoires.

(8) Non est Romanis consuetudo damnare aliquem hominem , priusquam is qui accusatur præsentis habeat accusatores , locumque defendi accipiat abluenda crimina. *Act. Apost. cap. 25.*
 V. 16,

dant de Flandres , qui avoit reçu l'ordre de s'en saisir ; & j'ajoutai , que j'étois prêt (1) de présenter aussi la liste de ces mêmes papiers , écrite par le Secrétaire de la Ville de Douai conjointement avec moi ; afin qu'aucun n'échappât à la recherche & à la vérification qui en seroit faite.

Une représentation si modérée , faite au bout d'onze ans d'exil & d'humiliation(2), dont le contenu est

e 2

si

(1) Parati semper ad satisfactionem omni poscenti vos rationem de ea , quæ in vobis est , spe , sed cum modestia & timore conscientiam habentes bonam , ut in eo quod detrahunt vobis , confundantur. *Epist. 1. B. Petri cap. 3. v. 15. & 16.*

(2) Si quis est (dit Constantin) qui se in quemcunque judicum , comitum , amicorum , vel palatinorum meorum aliquid veraciter probare posse contendit , quod non integre atque juste gessisse videatur ; intrepidus , & securus accedat ; ipse audiam omnia , ipse cognoscam ; & si fuerit comprobatum , ipse me vindicabo de eo , qui me usque ad hoc tempus simulata integritate deceperit : illum autem qui hoc prodiderit & comprobaverit , & dignitatibus & rebus augebo. Ita mihi summa divinitas propitia sit. *Cod. Theodos.*

si à l'abri de tout soupçon d'artifice ,
devoit-elle être rejetée ; & ne de-
voit-elle pas m'attirer une réponse ,
qui me donnât au moins quelque
légère espérance qu'on y auroit
égard ? C'est ce que je soumets avec
joye au jugement du public ; & s'il
est surpris d'apprendre qu'on m'ait
refusé cette consolation (3) , il ne
le fera peut-être pas moins de ce qui
en est le principe.

L'autorité que s'étoit attribuée le
Cardinal de Fleury en France , étoit
montée , comme chacun l'a vû , à
un tel point de despoticité , qu'il n'y
avoit aucun particulier , à quelque
degré d'élévation qu'il fût parvenu ,
qui crût lui être permis , ni même
possible , de reclamer contr'elle. Ce
Cardinal dispoisoit à son gré du sort
des grands comme des petits ; ainsi ,
heureux étoient ceux qui , servile-
ment

(3) Nonne dissimulavi ? nonne filui ? nonne
quievi ? & venit super me indignatio. *Joh. cap. 3.*
v. 26.

ment assujétis à toutes ses volontés , en faisoient la regle suprême de la leur ; & malheureux au contraire ceux qui , moins dociles , s'écartoient tant soit peu de cette dépendance ; & que ce Ministre pouvoit soupçonner de pénétrer au travers de son extérieur modéré & tranquille , l'ambition & la vanité dont il étoit agité. Les Partisans & les Créatures de ce Cardinal , par un attachement pour sa mémoire qu'ils pouffent à l'excès , voulant , (apparemment pour justifier leur zèle ou leur discernement ,) perpétuer au-delà des bornes de sa vie , la crainte qu'imprimoit son pouvoir , & canoniser toutes ses démarches , en le faisant regarder comme un homme inaccessible aux passions ; prétendent encore faire un crime irrémissible à ceux qui combattent cette opinion (4)

e 3

&

(4) Non recte judicatis , nec custoditis legem justitiæ, Sap. cap. 6.

& tâchent d'établir par conséquent pour regle , que quiconque la contredira , se rendra , par cela même , indigne d'être écouté , Or m'étant un peu écarté de leurs préventions , dans le simple exposé que j'ai eu l'honneur de faire à Monsieur le Comte de Maurepas , d'une petite partie des choses qui se sont passées entre le Cardinal de Fleury & moi ; & paroissant même que j'ébranle , non seulement le nouvel article de foi que ces personnes veulent introduire ; mais qu'il pourroit peut-être aussi arriver , si on me laissoit la liberté de parler , qu'au moins pour ce qui me concerne , je le renverserois totalement : ce Ministre n'a point voulu par une réponse , ni favoriser mes sentimens , en s'écartant de ceux qu'on affecte de suivre dans le lieu où il habite , ni combattre aussi les faits que j'avance , parce que les preuves en sont incontestables ; & bien loin de me plaindre de son silence , je ne saurois

faurois qu'en approuver la sagesse , & que lui savoir tout le gré possible , d'avoir eu au moins la politesse de m'épargner , le refus altier & sec de m'écouter , qu'employent volontiers ceux qui , dans des places semblables à la sienne , mais qui n'y portent point les mêmes lumières & la même délicatesse de sentimens que lui , prétendent se débarrasser par là des représentations qu'on leur fait , quand elles leur semblent trop pressantes.

En donnant à la prudence de Mr. le Comte de Maurepas les éloges qu'elle mérite , à Dieu ne plaise que j'excuse également la singulière prévention des Partisans du Cardinal de Fleury ; & je crois pouvoir au contraire assurer ceux-ci , qu'elle est plus nuisible à la mémoire de leur Héros , que l'esprit d'équité (1) qui les por-

(1) Statéra justa & æqua sint pondera. *Levit. cap. 19. v. 36.*

teroit , en exaltant ce que ce Cardinal a fait de juste & de bon , à condamner avec une égale bonne foi , ce qui porte dans ses actions un caractère visible de passion & d'animosité. Une réputation , qui ne peut se soutenir que par la crainte , doit être , avec leur permission , bien délabrée ; puisque ce qui est en soi estimable , n'a pas besoin d'un tel secours pour s'attirer nos applaudissemens & nos suffrages.

L'autorité (1) où sont les personnes dont je parle , étant jointe à leur disposition , de faire un crime à ceux , qui , ayant de justes sujets de se plaindre du Cardinal de Fleury , se trouvent obligés pour leur justification , de les manifester & de les soutenir par des preuves ; il n'est pas

Pondus & pondus , mensura & mensura utrumque abominabile est apud Deum.

(1) Mala potestas , posse quod non liceat ; potestas ista tenebrarum est , verum non videre , sed spernere. *Ambrosi. in Psalm. 118.*

pas difficile de comprendre les raisons qui m'ont engagé à quitter ma patrie, & à chercher un asyle, où il me fut permis d'exposer la vérité. Foible, sans appui, objet des préjugés des uns, après l'avoir été de l'envie & de la calomnie des autres, il eût été facile à mes ennemis, si j'étois resté en France, d'attenter peut-être à ma liberté; & de me rendre suspect au Roi, en accusant malignement de témérité, la condamnation indirecte que je prétendrois faire de la confiance dont Sa Majesté honoroit le Cardinal de Fleury. L'injustice (2) d'un pareil procédé seroit cependant palpable, puisqu'une idée aussi extravagante n'a certainement rien de commun avec ce que le droit naturel autorise de faire pour

e 5

fa

(2) Ego igitur admiratione prodigioque calumniae perculsus, hæsito quid oporteat respondere; neque in mille mor es condemno, si vel suspiciotalis de me uspiam fuerit. *Athan. ad Imp. Const. apologia.*

sa défense; on peut suivre ce qu'il dicte sans rien entreprendre d'imprudent ou d'indiscret: je me flatte aussi qu'un Monarque (1) tel que le Roi, rempli de justice & de lumière, ne sauroit désapprouver que je revele, pour ma justification, l'abus qu'a fait de son autorité, envers moi, le Ministre qui en a été pendant long-tems le seul dépositaire. Cependant les avenues du Trône étant toujours difficiles à un particulier pour plaider lui-même sa cause; & ceux qui ont intérêt de les lui fermer, trouvant aisément les moyens de lui opposer des barrières insurmontables, qu'il ne sauroit franchir, je me suis vu dans la nécessité, ou de passer le reste de mes jours dans l'opprobre, ou de me retirer dans un lieu qui me mît à l'abri de la puissance & de la mali-

[1] *Novi te pium, clementem, mitem atque tranquillum, fidem ac timorem Domini cordi habentem; sed plerumque aliqua nos fallunt. Epist. XL. S. Ambr. ad Imp. Theodos.*

malignité de mes ennemis, pour faire connoître (2) enfin toute l'injustice de l'oppression que je souffre.

Quelque forts que soyent les préjugés que cette longue oppression a établi contre moi, j'espère qu'ils n'empêcheront cependant point de remarquer dans ces Mémoires, que je n'ai pris la résolution de sortir du Royaume (3), qu'après une persécution de plus de 18. ans, qui dure encore ; qu'après que l'on m'a refusé

e 6

diver-

[2] Sollicite cura te ipsum probabilem exhibere Deo operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis. *Epist. II. ad Tim. cap. 2. v. 15.*

[3] Si malum est fugere, multò deterius est persequi ; si ergo fugam pro re pudenda, obijciunt, pudeat eos quod sint persecutores : si enim quiescerent insidiatores, quiescerent & fugientes.... nemo enim mansuetum & humanum, sed efferum fugitat : quanto enim clarior fuga, tanto etiam inclariore fama est per insidias tentata cædes.... siue in exilium miserint unà cum relegatis monumenta suorum scelerum ad externos emittunt. Si igitur integræ mentis essent, viderent sese istis rebus illaqueari, suasque sibi rationes officere. *Ath. de fuga sua, Apologia.*

diverses fois jusqu'à la simple grace d'examiner (1) par les propres papiers qu'on m'a enlevés , & par ceux que j'ai offert de présenter , si je mérite d'être traité avec une rigueur si extraordinaire ; & qu'après en un mot , qu'il n'est plus permis de douter qu'on veut , en perpétuant toutes les humiliations que je souffre , ou que je n'en obtienne la délivrance que par celle , encore plus honteuse , d'avouer moi-même que je les ai méritées ; ou qu'au moins , leur prolongation au-delà de la vie du Cardinal de Fleury , confirme à l'avantage de sa mémoire , une opinion de moi si défavantageuse.

C'est à ceux qui estiment une fermeté de courage non présomptueuse ou téméraire (car à Dieu ne plaise qu'il en soit ici question) mais généreuse , & qui n'admet aucune bassesse

[1] Si damnas , cur non & inquiris ? si non inquiris , cur non & absolvis ? *Tertul. Apolog. cap. 1.*

fesse d'ame , & dont je cherche à mériter l'approbation ; c'est à ces personnes , dis-je , à examiner à présent , si j'ai pû me dispenser de prendre un parti qui me facilitât le moyen de terminer une si longue persécution ; & si on peut me condamner [2] de m'éloigner d'un País , où l'on me refuse jusqu'au droit acquis à tous les hommes , de se justifier , pour chercher ailleurs un azyle [3] , conformément aux conseils que notre Seigneur a bien voulu nous don-

[2] Qui mihi id jure vitio vertendum est , quod non ultra me in manus quærentium injeccrim , id enim esset se plane ingratum Deo præstare , & præter ejus mandatum agere , & cum actis sanctorum pugnare. *Athan. de fuga sua , Apologia.*

[3] Cum Deus nonnullis præcepta fugiendi dederit , & à sanctis ita actum sit , dicant mihi quæso , qui nihil quod dignum est audiunt , unde ipsi didicerunt persecutiones instituendas esse ? Certè à Sanctis id non habent ; superest , igitur , ut ab illo acceperint , qui dixit : persequar & comprehendam. Fugere siquidem Deus injunxit , & sancti factitarunt ; persequi autem diaboli inventum est , qui omnibus infestus ubique votum concipit. Qui-
bus

donner , & qu'il a daigné autoriser par son propre exemple [1] , en se déroband souvent à la fureur de ceux qui s'étoient déclarés ses ennemis.

Que les miens se félicitent [2] donc , s'ils veulent , d'avoir impunément violé à mon égard les loix de la Société humaine ; puni en moi ce qui méritoit d'être récompensé ; & trouvé le secret de justifier jusqu'à présent les traits les plus marqués de leur mauvaise foi & de leur passion :

bus igitur adhærescendum ? Domini verbis , aut ipsorum fabulis ? Quorumve acta imitanda sunt ? Sanctorumne , an istorum mendacia ? *Athan. de fuga sua , Apologia.*

(1) *Matth. cap. 12. v. 14. & 15. Marc. c. 3. v. 6. & 7. Luc. c. 4. v. 29. & 30. Joan. c. 7. 8. & 11.*

[2] *Damnate & atterite nos ; probatio est enim innocentia nostra , iniquitas vestra. Tertul. in apolog. adv. gent. cap. 50.*

Una in vite pressuram non sentit ; sed nihil inde manat : mittitur in torculari , calcatur , premitur : injuria videtur fieri uvæ , sed ista injuria sterilis non est ; imò si nulla injuria accederet , sterilis maneret. *August. in Psalm. 54.*

sion : Rien de tout cela ne doit surprendre , & dans tous les tems , ceux qui ont été revêtus d'une grande Puissance , ont facilement opprimé les petits [3] , & sauvé leur réputation aux dépens de celle de leurs inférieurs ; mais tôt ou tard enfin la vérité paroît , & s'élevant contre ces hommes également vains & injustes , elle convertit en confusion la fausse gloire dont ils jouissent ; en leur faisant sentir alors malgré eux , *que la sagesse , comme dit le Saint Esprit [4] , n'est point l'art de faire le mal avec adresse , & que la conduite des méchans ne sauroit passer pour prudence.*

C'est en mettant donc toute ma confiance dans une maxime si sainte ,
que

[3] Nonne divites per potentiam opprimunt vos , & ipsi trahunt ad judicia Jacob. cap. 2. v. 6.

(4) Non est sapientia nequitiae disciplina ; & non est cogitatus peccatorum prudentia. Eccl. cap. 19. v. 19.

que je viens aujourd'hui plaider ma cause devant le tribunal du Public , & que j'attens de son équité , la justice que j'ai vainement tâché d'obtenir de ceux de qui je devois l'attendre. Si après cela , les armes que mes ennemis m'ont données eux-mêmes pour les combattre , leur porte [1] malgré moi , quelques blessures mortelles , c'est à eux seuls qu'ils devront s'en prendre ; puisqu'il n'a tenu qu'à eux que je n'en fisse aucun usage ; & que bien loin même de m'en prévaloir , j'ai fait au contraire tout mon possible , pour leur épargner aussi bien qu'à moi , le chagrin de m'en servir : la dureté inflexible qu'ils montrent achevera , j'espère , de justifier des démarches que je ne fais qu'avec regret ; & si je suis assez heureux , [2] pour que
la

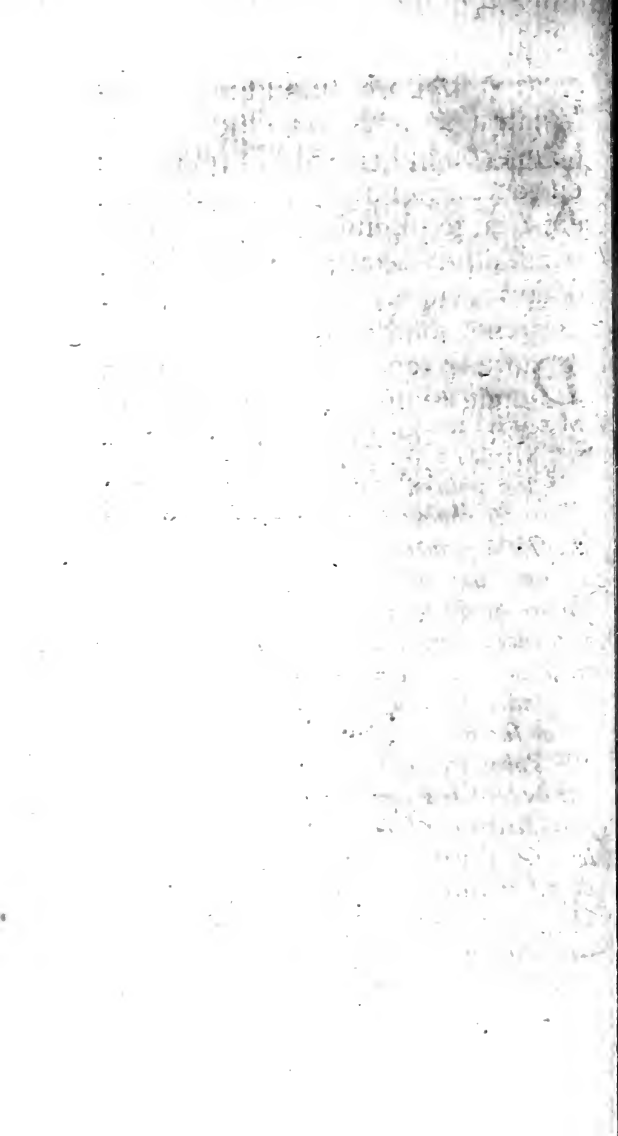
(1) Factus sum insipiens , vos me coegitis. *Epist. 2. ad Corinth cap. 12. V. 11.*

(2) Beatus . . . qui enarrat justitiam auri audienti , *Eccl. cap. 25. V. 12.*

P R É F A C E. xli

la narration fidele que je vais faire de ma conduite ; & du succès qu'ont eu toutes les Négociations dont j'ai été chargé , rétablisse ma réputation dans l'esprit de ceux qui ont jugé si défavantageusement de moi , je finirai mes jours en paix , & je pourrai adresser au Seigneur , après une si longue tempête , ces paroles du Roi Prophète : *Latati sumus pro diebus , quibus nos humiliasti annis , quibus vidimus mala.* PSALM. 89. v 17.







AVERTISSEMENT

DE

L'AUTEUR.

*D*Ans le tems que je croyois ne pouvoir plus me dispenser de publier ces MEMOIRES, le Cardinal DE FLEURY vivoit encore ; & la crainte qu'inspiroit son pouvoir, ne me laissoit point la liberté de choisir un Imprimeur en France : Réduit à profiter de la bonne volonté d'un Libraire qui m'étoit inconnu, & l'impossibilité de me transporter dans le lieu de sa résidence, m'obligea d'y envoyer une personne à laquelle je remis ce que je me proposois de rendre d'abord public. Quand cette personne fut arrivée où demouroit le Libraire, elle s'acquitta aussi mal de ma commission que du soin de diriger l'édition. La méfiance se glissa entre le Libraire & lui : ils se brouillèrent ensemble, & de leur mésintelligence devoit resulter la découverte de mon dessein, & par conséquent le ressentiment le plus vif du Cardinal de Fleury.

Heureusement la divine Providence me
mit

mit à l'abri de ce danger ; j'appris ce qui s'étoit passé entre ces deux hommes , mais il n'étoit presque plus tems de prendre d'autres mesures ; le Libraire avoit déjà remis mes cahiers à l'Imprimeur ; les démarches que j'aurois faites pour les ravoir , auroient été à coup sûr aussi inutiles , qu'elles pouvoient devenir périlleuses ; ainsi je crus devoir les laisser. Le Cardinal de Fleury mourut dans ces entrefaites ; & cet événement changeant mes projets , j'exigeai du Libraire que l'Imprimeur qui avoit déjà avancé son travail , ne distribueroit rien sans ma permission. Il s'y engagea par écrit , & même de me remettre tous les exemplaires ; mais lors que je m'y attendois le moins , j'appris qu'on avoit débité à Francfort & même dans l'armée Françoisse , qui étoit alors au voisinage de cette ville-là , deux Tomes de mes Memoires , & qu'on en avoit envoyé un ballot à Lyon.

Que faire dans une telle circonstance ? Mes plaintes & mes reproches n'auroient point arrêté les Exemplaires qu'on repandoit : Pour n'avoir cependant rien à me reprocher ; & empêcher , autant qu'il me seroit possible , le débit d'un ouvrage dont j'avois intérêt d'arrêter la publication tant

que

que je serois en France ; j'écrivis à trois fameux Libraires , pour leur apprendre le sort de celui - ci , & les prier d'en avertir leurs correspondans : Ils parurent tous trois , dans les réponses qu'ils me firent, sensibles à ma peine : ils me promirent également leurs bons offices , mais ils ne me dissimulèrent point qu'ils seroient très-inutiles.

Ces obstacles qui se présentoient de toute part , pour arrêter le débit d'une édition si imparfaite, ne me rebutèrent point. Je m'adressai à un Imprimeur , qui me fit espérer de parvenir à ce but , par une nouvelle Edition plus correcte de mes Mémoires : J'acceptai sa proposition , mais bien loin de remplir mon attente , je trouvai dans les exemplaires qu'il me fit tenir, le sens des phrases souvent altéré ou devenu inintelligible , par le défaut de ponctuation : un très-grand nombre de fautes d'ortographes ; plusieurs des corrections que j'avois faites , omises ; presque tous les noms propres , défigurés ; & en un mot , cette seconde Edition aussi défectueuse que la première.

Convaincu alors , que le seul moyen de remédier à de semblables inconvéniens , étoit d'attendre que je pusse faire travailler dans les Pays étrangers & sous mes yeux , à une
édition

XLVI A V E R T I S S E M E N T.

édition exacte & fidèle ; je suspendis l'exécution de mon dessein , jusques au tems où la Paix la rendroit moins suspecte & plus facile. Mais avant de sortir du Royaume de France , & pendant que je continuois dans le lieu de mon séjour ordinaire , à préparer ce qui devoit servir à ma justification ; un nouvel orage se forma contre moi , encore plus violent que tous ceux dont j'avois été agité : je fus averti que des ennemis dangereux & puissans , instruits que le commencement de mes Mémoires avoit paru , sollicitoient vivement qu'on me mît hors d'état le reste de mes jours de les finir.

Cet avis qui me parvint de la manière du monde la plus * singulière, étant bien fondé ; le desir , aussi naturel que permis , de conserver ma liberté , me détermina à me transporter dans un Païs où elle n'eût rien à craindre , en attendant que je pusse me rendre à Rome.

La Divine Providence ** ayant permis que j'exécutasse mon projet avec une entière facilité

* Impulsus eversus sum ut caderem : & Dominus suscepit me. Fortitudo inea , & laus mea Dominus , & factus est mihi in salutem. Psalm. 117. Ps. 13 & 14.

** Astitit à dextris pauperis , ut salvum faceret à persequentibus animam meam. Psalm. 108.

facilité ; c'est dans un Pais tranquille, que je continue à travailler & à rendre complets mes
M E M O I R E S.

On verra par les I I I. premiers Tomes , que j'ai jugé à propos de faire paroître à présent , qu'on a pris un soin particulier de cette Edition.

Ce qui me reste à dire pourra peut - être contenir I I I. autres Tomes de la grosseur de ceux-ci , & je suis assuré que mon Libraire remplira la promesse qu'il m'a faite , de n'en point suspendre l'impression , & de les publier le plutôt qu'il sera possible.

En achevant cet Avertissement , je crois pouvoir déclarer que je suis très-éloigné de vouloir rien cacher de ce que la prudence & la modération permettent de dire : bien loin de là , j'ai un intérêt pressant à ne rien taire , & principalement à mettre dans tout leur jour , les chimériques suppositions , que certains personnages de la Province où je résidois , se sont empressés depuis peu de répandre , avec aussi peu de vérité que de ménagement. Si , pour faire valoir leur zèle , comme il y a toute apparence , & piqués que j'aye rendu leur vigilance inutile , ils se sont crus en droit de me faire paroître sur la scène , & de l'égayer à mes dépens ; ils trouveront bon que je les y fasse venir
bien

XLVIII A V E R T I S S E M E N T.

bien tôt à mon tour : cependant le mauvais exemple ne devant point séduire , je ne les imiterai pas par des réflexions satyriques , ni des épisodes malignes ; l'avantage frivole de faire rire par des traits que dicte la médisance , ne me touche point ; & l'abandonnant sans peine à qui le recherche , je tâcherai seulement de mettre le public en état de donner à mes ennemis ou à moi , la place qu'il jugera que nous méritons dans son estime.

*J'attends ce discernement avec la confiance que donne ce qui est fondé sur la vérité ; & mes vœux seront remplis , si , au lieu d'employer pour être écouté quelques plaisanteries souvent insipides , & presque toujours indécentes , une relation exacte & modeste m'acquiert le droit de dire un jour à ceux qui liront mes Mémoires : Gavissus sum autem in Domino vehementer , quoniam tandem aliquando refloruishis pro me sentire , sic ut & sentiebatis ; occupati autem eratis. *Epiſt. ad PHILIPP. cap. IV.**




MEMOIRES

DE MONSIEUR L'ABBÉ

DE MONTGON,

Publiés par lui-même.

 I l'usage le plus légitime de l'autorité dans un Ministre , consiste principalement à exciter dans les Sujets d'un Etat , le louable desir de se rendre utiles à leur Patrie , par les récompenses qu'il procure à ceux qui l'ont servie ; il s'ensuit que de les frustrer de ce qui doit être le prix du mérite & l'objet de l'émulation , devient un abus manifeste de cette autorité ; & que de convertir , outre cela , ce qu'ils ont fait de bien , en moyens de flétrir leur réputation , & de leur ravir toute estime , est le comble de l'injustice. Un semblable dessein , dès qu'il est apperçu , inspire toujours des sentimens d'indigna-

tion dont on n'est point le maître. Tel est cependant celui que le Cardinal de FLEURY avoit formé contre moi, dont il ne s'est jamais départi, & dont les suites durent encore : c'est ce que je me propose de faire voir dans ces MEMOIRES.

La vérité, je le fai, paroît aisément suspecte dans la bouche d'un homme qu'on est accoutumé de voir dans la disgrâce ; & les blessures de la calomnie, quoiqu'elles se guérissent avec le tems, laissent cependant après elles, des cicatrices qu'il est bien difficile de faire entièrement disparoître. Mais quoique ces réflexions dussent m'allarmer, elles ne m'ôtent pourtant point l'espérance de dissiper les préventions de ceux, qui, depuis tant d'années, prennent sur ce qui me regarde, les apparences les plus légères pour des réalités. Je me flatte de les convaincre : Que de souffrir une rigueur sans adoucissement, n'est pas toujours une preuve qu'on est coupable.

Je conviens volontiers que pour combattre des préjugés contre moi si forts & si anciens, il faut des Faits prouvés si clairement, qu'ils ne laissent à la malignité aucune ressource pour les détruire ; & c'est aussi ce que je me propose de
faire

faire dans cet Ouvrage , en n'employant même le plus souvent , pour ma défense , que les seules armes que me fourniront la passion ou la mauvaise foi de mes ennemis. Si après cela il paroît que je ne fais point assez valoir un pareil avantage , leur animosité contre moi , poussée souvent jusqu'à la petitesse , en deviendra-t-elle plus excusable ? Et mes démarches pour calmer cette animosité , ou ma patience à la souffrir , ne seront-elles d'aucun prix ? L'équité permettra-t-elle de juger de ma conduite sur le seul témoignage de ceux qui ont toujours travaillé à m'opprimer ? Me condamnera-t-on sans m'entendre , parce qu'ils ont été puissants ? Et enfin , croira-t-on que je suis tombé dans un espece de délire , en me persuadant que l'envie , le caprice , ou la passion d'un Ministre , n'ont jamais servi à distinguer le mensonge de la vérité , & le crime de l'innocence ? Non , non , il n'y a que de vils esclaves de la faveur , accoutumés à regarder la fermeté & la droiture comme inutiles ou chimériques , qui puissent suivre des maximes si fausses : mais le Public , à qui on ne pourra jamais persuader de les admettre , verra toujours avec plaisir , les

malheurs soutenus avec constance , & les sentimens du cœur superieurs à l'adversité.

La nuit ne dure pas toujours * , & si ses ténèbres empêchent quelquefois le voyageur de distinguer les objets d'une campagne , & les défigurent à ses yeux , il n'a que plus de plaisir de remarquer son erreur au retour de l'aurore. La lumière de la vérité , quand elle est apperçue , ne cause pas moins de satisfaction ; & si malgré tous les efforts qui ont été faits pour l'éteindre sur ce qui me regarde , je suis cependant assez heureux pour en faire appercevoir l'éclat dans ces Mémoires , ce ne sera pas une médiocre preuve assurément , que la fausseté ni la malignité du cœur humain ne sauroit prévaloir sur elle.

L'extrême disproportion d'âge qui se trouvoit entre le Roi Très-Chrétien & l'Infante † d'Espagne ; les vives allarmes qu'une

* *Mendacia non diu fallunt , noctem tamdiu esse ; quamdiu illucescat dies , clarificato autem die & sole oborto , luci tenebras , & caliginem cedere , & quæ grassabantur per noctem latrocinia cessare.*

Epist. 55. Sti. Cypriani.

† MARIE ANNE VICTOIRE DE BOURBON , à présent Princesse du Brezil.

qu'une maladie dangereuse, que ce Prince avoit eue dans le commencement de l'année 1725, excita dans sa Cour & dans tout son Royaume ; & le desir ardent que tous ses Sujets témoignioient de voir ce jeune Monarque épouser une Princesse, qui fut en état de lui donner des successeurs, l'ayant comme forcé de préférer le bien & le repos de ses Etats aux sentimens de tendresse qu'il pouvoit ressentir pour l'Infante d'Espagne, en qui il ne manquoit que quelques années de plus pour remplir les vœux de toute la Nation Françoisse : il crut devoir se déterminer à rompre les engagements que le feu Duc d'Orleans lui avoit fait prendre pour son mariage avec cette jeune Princesse, & la faire reconduire dans les Etats du Roi son Pere.

Cependant ceux que S. M. T. C. avoit honorés de sa confiance, & qui étoient encore les dépositaires de son autorité, sentoient assez qu'une semblable résolution, prise dans des circonstances, où il avoit paru qu'on n'avoit rien négligé pour dissiper de l'esprit du Roi * &

A 3 de

* Le Maréchal de TESSÉ qui étoit alors en Espagne, avoit reçu ordre d'assurer leurs Maj. Catholiques, que dès que l'Infante auroit atteint sa septième année, on célébreroit les fiançailles de cette Princesse avec le Roi Très-Chrétien.

de la Reine d'Espagne tout soupçon qu'on l'eût formée, entraîneroit des suites fort fâcheuses : on se trouvoit fort embarrassé à la Cour de France, dans le choix des moyens dont on pouvoit faire usage pour justifier le subit changement qui alloit arriver, & pour calmer en même tems le vif ressentiment qu'il ne pouvoit manquer d'exciter dans le cœur de leurs Maj. Cath. Tous ceux, il est vrai, qui par leur rang ou par leurs lumieres étoient à portée d'être consultés, & de donner leur avis sur une affaire si délicate, convenoient également de la nécessité indispensable qu'il y avoit de marier le Roi Très-Chrétien avec une Princesse d'un âge proportionné au sien ; mais en même tems ils étoient fort divisés entr'eux, sur la conduite qu'on devoit tenir dans une occasion où ils appercevoient, que dans l'exposition qu'ils feroient de leurs sentimens, & dans le choix des moyens qu'ils proposeroient, ils avoient tout à la fois à ménager les intérêts de leur Souverain avec ceux de la gloire d'un Monarque, qui pouvoit, par le moindre événement fâcheux, devenir peut-être le leur un jour. Une pareille perspective rend toujours les Courtisans timides ; & elle paroissoit aussi

un motif bien fort à ceux dont je parle , de s'expliquer sur l'affaire dont il s'agissoit , avec ambiguïté ; afin de se procurer dans la suite , la facilité de donner à leurs sentimens le tour que les occasions & les circonstances qui pouvoient naître , leur feroient juger être susceptibles d'une interprétation favorable , & ne mettre aucun obstacle à leurs desseins ou à leur fortune.

Si cette maniere obscure & artificieuse de parler sur l'affaire dont il s'agissoit , étoit avantageuse aux personnes de la Cour de France , qui en faisoient usage , elle n'étoit pas moins contraire aux vues de ceux qui étoient alors en place ; puisqu'elle les exposoit à porter tout le poids de l'indignation de leurs Maj. Cath. en passant pour les seuls auteurs du renvoi de l'Infante. S'appercevant donc , que pour justifier & autoriser en même tems la résolution qu'ils étoient sur le point de conseiller au Roi Très-Chrétien de prendre , de faire partir la jeune Princesse , il étoit important de la faire approuver d'une maniere plus claire & plus authentique ; par le suffrage des personnes , qui , par leurs emplois & leurs dignités , tenoient en France le premier rang ,

Mr. le Duc de B O U R B O N , alors premier Ministre , en assembla plusieurs chez lui pour les consulter ; & dans cette espece de conseil , composé de Cardinaux , de Maréchaux de France & de quelques Ducs & Pairs , ce Prince , après leur avoir rappelé en peu de mots le souvenir des justes allarmes , que leur avoit causé la dangereuse maladie dont le Roi étoit à peine délivré , & exposé en même tems les suites funestes que pouvoit entraîner la mort de ce Monarque sans laisser des successeurs ; exhorta tous ceux qui composoient cette assemblée , par le zele dont il ne doutoit nullement , ajouta-t-il , qu'ils ne fussent tous animés pour la gloire du Roi & pour le bien de l'Etat , de lui dire librement leur avis sur le dessein qu'on avoit de renvoyer l'Infante , afin de marier le Roi Très-Chrétien à une Princesse , dont l'âge proportionné au sien pût faire espérer de prévenir par une prompte succession , les malheurs que le bas âge de l'Infante laisseroit entrevoir pendant long-tems , & pouvoit peut-être causer. Son Altesse ajouta encore , que s'agissant dans l'affaire dont il étoit question , de veiller à conserver la tranquillité dans le Royaume ,

me ,

me, en mariant promptement le Roi , & de chercher en même tems des moyens capables de faire goûter à leurs Maj. Cath. les raisons importantes qu'on avoit de prendre ce parti ; elle esperoit qu'ils l'aideroient de leurs lumieres & de leur conseil pour remplir deux devoirs si essentiels , & pour montrer enfin à la France , à l'Espagne & à toute l'Europe , que le seul bien de l'Etat , dont le repos ne pouvoit être troublé sans que celui des autres Monarques ne le fût également , étoit l'unique motif de la détermination qu'on alloit prendre.

Ce discours du Duc de Bourbon , & l'obligation indispensable où ceux qui formoient cette assemblée se trouvoient de s'expliquer , & de sortir de la reserve dans laquelle ils tâchoient ailleurs de se renfermer , les ayant mis dans la nécessité d'exposer leurs sentimens ; plusieurs d'entr'eux furent d'avis , qu'avant de rien déterminer , ni de rendre publique la résolution qu'on se proposoit de prendre , on essayât de disposer l'esprit du Roi d'Espagne à l'approuver , en soumettant à son jugement , par la voye de la Négociation , les motifs essentiels sur lesquels elle étoit fondée ; & qui en prou-

voient la nécessité. Ils estimoient aussi qu'il feroit à propos d'attendre ensuite, que les réflexions que la piété de ce Prince lui suggéreroit de faire sur ce qu'on lui auroit exposé, étant soutenues de l'intérêt qu'on ne pouvoit douter qu'il ne prît au bonheur & à la tranquillité de la Nation Françoisé, dans le sein de laquelle il étoit né, calmassent les premiers mouvemens que le chagrin de voir l'Infante sa fille privée de monter sur le Trône d'une si florissante Monarchie, pouvoit exciter en lui. Et ces mêmes personnes ajoutaient, que si après avoir satisfait par une conduite aussi modérée & aussi remplie de bonne foi, aux justes égards qu'on ne pouvoit, selon eux, se dispenser d'avoir dans le cas dont il s'agissoit, pour un Monarque que sa puissance & le sang dont il sorroit rendoient si respectable, en l'établissant en quelque façon l'arbitre du bonheur & de la tranquillité du Royaume de France; si, dis-je, il refusoit cependant après cela de se prêter aux instances du Roi son Neveu, & aux vœux de toute la Nation Françoisé, on ne pourroit imputer alors qu'à lui seul, la guerre, ou les autres malheurs, qui pourroient être les suites de sa résistance, ni désapprouver

ver par conféquent , que fa Maj. T. C. voyant rejetées les juſtes repréſentations qu'Elle auroit faites , ne préférât ce qu'Elle devoit à ſon Etat , à toute autre conſidération , en faiſant alors partir l'Infante.

Cet avis , quoique ſage & modéré , ne prévalut pas néanmoins ſur le ſentiment de ceux qui y furent contraires. Ces derniers , revenus à peine de l'inquiétude que la dangereuſe maladie du Roi leur avoit cauſée , craignoient que quelque accident ſemblable ne replongeât encore de nouveau tout le Royaume dans la crainte de ſe voir la proie des différens partis , que la mort de ce Prince ne pouvoit manquer , ſelon eux , d'y former , & par conféquent d'une cruelle & ſanglante guerre civile. La voie d'une Négociation , dont on propoſoit de faire uſage , pour engager le Roi d'Eſpagne à conſentir au renvoi de la Princeſſe ſa fille , leur ſembloit d'ailleurs pouvoir , par plus d'une raiſon , devenir fort longue , & par conféquent ou inutile , ou périlleuſe ; & enfin les motifs qui obligeoient , à leur avis , le Roi à ſe marier promptement , étoient ſupérieurs à toute autre conſidération , & outre cela ſi preſſans , que

tout ce qui tendoit à éloigner l'accomplissement d'une affaire si desirable , ne pouvoit jamais mériter la moindre attention , ni les suites du départ de l'Infante , pour si grandes qu'elles pussent devenir , être mises en comparaison avec celles qu'entraîneroit la mort du Roi Très-Chrétien sans successeur.

Le zèle que les personnes dont je viens de parler ; manifestoit pour maintenir la tranquillité dans l'Etat , quelque sincere qu'il pût être , ne laissoit pas aussi de recevoir dans quelques-unes d'entr'elles une secrète activité , par l'influence d'une intrigue de Cour , que le ressentiment du refus qu'on avoit fait en Espagne d'accorder une certaine grace avoit causé , & qui avoit ensuite donné lieu à des projets , dont l'exécution devenoit impossible si l'Infante restoit en France.

On prend peu de résolutions dans les Cours , où l'intérêt particulier & personnel de ceux qui y jouent le principal rôle , & à qui tous les autres veulent plaire , ou dont au moins ils redoutent servilement le courroux , ne soit mêlé , & ne prévale même assez souvent sur l'utilité publique ; & cette occasion n'est pas la première , où Dieu a permis , pour faire
mieux

mieux sentir le néant de la puissance & de la grandeur humaine , que le sort des plus grands Princes dépendît quelquefois du caprice des plus petits particuliers. Mais comme la réserve que je dois observer dans cet écrit , sur ce qui peut intéresser des personnes considérables , ne me permet pas de dévoiler les secrets ressorts qu'on fit jouer à la Cour de France dans la circonstance dont je viens de parler , il me suffit de rapporter simplement , que le résultat de l'assemblée qui se tint chez le Duc de Bourbon , fut : qu'il étoit à propos de faire partir incessamment l'Infante ; que le Roi aussi bien que Son Altesse écrivoient à leurs Maj. Cath. sur ce sujet , dans les termes les plus capables de calmer leur juste ressentiment ; & qu'indépendamment de cela , on mettoit tout en usage pour parvenir au même but , & pour faire sentir au Roi d'Espagne , que l'extrême nécessité qu'il y avoit de marier le Roi son neveu , étoit l'unique raison qui avoit obligé , & comme forcé ce jeune Monarque , de céder aux continuelles & pressantes instances que ses Sujets lui faisoient , d'assurer par une prompte succession leur tranquillité & leur bonheur.

La

La commission d'annoncer à leurs Maj. Cath. la rupture des engagemens qui avoient été pris pour le mariage du Roi Très-Chrétien avec l'Infante , & le prochain départ de cette Princesse de la Cour de France , étoit trop désagréable pour en charger un Seigneur comme le Maréchal de Tessé , également vénérable par son âge , & par les dignités dont il étoit revêtu. Ainsi comme il y avoit déjà du tems qu'il sollicitoit d'être rappelé , on lui écrivit de partir promptement de la Cour d'Espagne , afin de lui épargner le chagrin de s'y trouver à l'arrivée du courrier , qui devoit y être dépêché. La diligence avec laquelle il exécuta cet ordre , jointe à la résistance qu'il opposa aux sollicitations que lui firent leurs Maj. Cath. de prolonger son séjour à Madrid de quelques jours , afin de l'y retrouver encore au retour d'un petit voyage qu'Elles devoient faire au Palais de S. Ildephonse , donna une grande vraisemblance aux soupçons qu'elles conçurent ensuite , aussi bien que tous leurs Sujets , qu'il étoit déjà informé , avant que de partir , de l'événement qui devoit arriver. Il s'en est cependant extrêmement défendu dans les lettres qu'il écrivit alors , & dans les différentes

férentes occasions où on lui en a parlé ; & la sensibilité qu'il a montrée jusqu'à la fin de sa vie , à l'injure qu'il prétendoit que lui faisoient ceux qui doutoient de sa bonne foi sur cet article , peut ce me semble faire présumer en sa faveur qu'elle étoit entière.

Le courier qui étoit chargé de porter à Madrid la nouvelle triste & peu attendue du départ de l'Infante , y trouva l'Abbé de Livry. Ce Ministre y étoit arrivé depuis peu de la Cour de Portugal , où il avoit été auparavant nommé Ambassadeur de France : & fort satisfait que les brouilleries auxquelles il avoit assez imprudemment donné lieu entre leurs Maj. Très-Chrétienne & Portugaise , l'eussent conduit cependant à succéder au Maréchal de Tessé dans l'emploi de confiance qu'il occupoit à la Cour d'Espagne ; il se proposoit de recueillir de cette nouvelle commission, pour lui & pour sa famille , tous les avantages que l'union & la parfaite correspondance qui paroissent devoir naturellement regner entre les deux Couronnes , ne pouvoient manquer de procurer à celui qui en seroit l'instrument.

La lecture des lettres qui lui furent remises , répandit une étrange amertume ,
comme

comme il est aisé de s'imaginer , sur les projets pleins de douceurs & d'agrémens qu'il avoit formés. Rien ne fut égal à la surprise que lui causa la prompte résolution qu'il voyoit qu'on avoit prise en France de renvoyer l'Infante ; & on doit sans doute attribuer au chagrin qu'il ressentit de se voir obligé d'annoncer à leurs Maj. Cath. une nouvelle si désagréable , & à l'agitation où le mit la situation où il se trouva , l'imprudence avec laquelle il voulut , dans l'audience qu'il eut du Roi & de la Reine d'Espagne , essayer avant de leur présenter les lettres du Roi Très-Chrétien & du Duc de Bourbon , de justifier à leurs yeux par une éloquence fort hors de propos en pareil cas , & encore moins persuasive , l'événement qu'il venoit leur apprendre.

Pour l'intelligence de ce Fait , il est à propos de rapporter ici , que le renvoi de l'Infante ayant été déterminé avant qu'on eût obtenu de Sa Majesté Catholique d'y consentir par la voye d'une Négociation , qui avoit été proposée , comme je l'ai dit plus haut , mais en même tems rejetée sur ce qu'on en craignoit autant la longueur que l'inutilité ; on chargea le courrier qui fut dépêché à l'Abbé de Livry ,
d'une

d'une instruction particuliere pour ce Ministre , par laquelle on lui prescrivait la conduite qu'il devoit observer dans la conjoncture critique & délicate où il alloit se trouver. L'article de cet écrit sur lequel on l'exhortoit de faire le plus d'attention , & à l'observation duquel il fut cependant le moins fidele , lui enjoignoit : *Que quand il seroit admis à l'audience de leurs Maj. Cath. , il se contentât de leur présenter d'abord les lettres du Roi Très-Chrétien & du Duc de Bourbon , sans leur en laisser entrevoir d'avance le contenu.* On vouloit que ces lettres fussent lues , & on se flatoit avec raison , que le sens dans lequel elles avoient été écrites après une mure délibération , joint aux expressions de tendresse & d'égards dont elles étoient remplies , seroient plus propres à calmer les premiers mouvemens du ressentiment du Roi d'Espagne , que tous les raisonnemens que pourroit faire l'Abbé de Livry , dans une conjoncture où la présence d'un Monarque irrité devoit naturellement le troubler , & peut-être l'interdire. Mais quelque sages que fussent ces précautions , elles devinrent inutiles. Tous les hommes ne sont pas capables d'une certaine fermeté d'aine , supérieure aux événemens ;

nemens ; & dans la situation où se trouvoit l'Abbé de Livry , les réflexions n'avoient plus lieu , ou se confondoient l'une dans l'autre par les différens défagrémens qu'elles lui faisoient envisager. A peine donc ce Ministre eut-il commencé à déployer sa timide éloquence , que leurs Majestés Catholiques qui avoient déjà reçu plusieurs avis de ce qui se passoit en France , comprirent aisément où devoient aboutir ses périodes entortillées & embarrassées. L'air austere & animé avec lequel elles l'interrompirent pour se plaindre en peu de mots de l'injure qu'on leur faisoit , joint au refus , non-seulement de lire les lettres qu'il voulut leur présenter , mais même de les recevoir , terminerent promptement une audience également pénible à soutenir de part & d'autre , & furent comme les premiers éclairs qui annonçoient l'orage qui alloit se former.

Il commença en effet bientôt après à éclater , par l'ordre qu'on envoya à l'Abbé de Livry , & à tous ceux qui avoient quelque part aux affaires de la Cour de France , de sortir de Madrid en vingt-quatre heures ; & par la résolution que leurs Majestés Cath. prirent de faire partir Mademoiselle de Beaujolois , fille du feu

feu Duc d'Orléans Régent de France , qui avoit été conduite à leur Cour pour y épouser l'Infant Dom Carlos. Il retomba ensuite sur tous les Consuls François , qui étoient répandus dans les différentes villes d'Espagne , d'où on leur fit signifier de se retirer ; & il se fit ressentir enfin jusqu'aux simples particuliers de la Nation Française , par les insultes & les outrages auxquels ils furent exposés , & qui ne purent être arrêtés que par l'autorité Royale.

La nouvelle de toutes ces révolutions parvint bientôt en France , & chaque ordinaire ajoutoit toujours quelque fâcheuse particularité à celles que le précédent avoit apporté.

On apprenoit par l'un , que le ressentiment que leurs M. Cath. , & à leur exemple , toute la Nation Espagnole témoignoit de l'outrage qu'elles prétendoient leur avoir été fait par le renvoi de l'Infante , bien loin de se calmer , augmentoit au contraire chaque jour , & paroissoit devoir aboutir à leur inspirer d'en tirer une vengeance éclatante. On savoit par l'autre , que l'ordre avoit été expédié à Dom PATRICIO LAWLES , Ambassadeur d'Espagne en France , & au Marquis

quis de MONTÉLEON , Ministre de la même Couronne , de sortir promptement de Paris , & de conduire avec eux l'Infante ; & on ajoutoit enfin , que Dona Maria de las Nieves , & le Marquis de Santa Crux Mayordomè Mayor de la Reine d'Espagne , devoient incessamment se mettre en chemin pour aller au-devant de la jeune Princesse avec un grand cortège : comme si la Cour d'Espagne eût voulu faire entendre par cette démarche , ou qu'elle doutoit que le Roi Très-Chrétien fit reconduire l'Infante d'une maniere convenable à la grandeur de son rang ; ou qu'elle cherchât , en lui en ôtant tous les moyens , à s'épargner le chagrin d'être obligée de le trouver dans cette occasion moins coupable.

C'est ainsi que tout sembloit annoncer une prochaine rupture entre les deux Couronnes , & le renouvellement de l'ancienne antipathie , qui les avoit rendues ennemies l'une de l'autre pendant si longtemps.

Quelque fortes que fussent , comme l'on vient de voir , les preuves que leurs Maj. Cath. donnoient de leur courroux , le motif qui l'excitoit étoit si naturel & si juste , que quoiqu'on eût en France
tout

tout lieu de croire que la guerre étoit sur le point de s'allumer, rien cependant ne fut capable d'inspirer au Duc de Bourbon, qui étoit alors, comme je l'ai dit, premier Ministre, de prendre aucune résolution qui ne tendît à conserver la tranquillité, dont les deux Royaumes avoient un égal besoin. Pour parvenir donc à un but si salutaire, ce Prince commença par dissimuler tout ce qui lui revenoit, qui s'étoit passé à la Cour d'Espagne, dans les premiers mouvemens que la nouvelle du renvoi de l'Infante y avoit causé; & il jugea sagement, que ni les imprudens discours de quelques particuliers, ni les excès ridicules auxquels le peuple se laisse entraîner dans certaines occasions, ne pouvant porter aucune atteinte à la gloire du Roi Très-Chrétien, ni à celle de la Nation Françoisé, il étoit hors de propos de paroître offensé de pareilles bagatelles, plus dignes de mépris que de la moindre attention. A cette modération, d'autant plus louable dans le Duc de Bourbon, qu'il n'ignoroit pas la liberté qu'on se donnoit en Espagne, de parler de son caractère & de sa conduite sans beaucoup de ménagement, il joignit dans toutes les démarches qui suivirent

virent la détermination qu'on avoit prise de renvoyer l'Infante , une conduite si sage & si mesurée , qu'elle ôta aux Espagnols jusqu'au moindre prétexte de plainte , & contribua infiniment à empêcher que l'aigreur qui s'étoit emparée des esprits , ne donnât lieu à une rupture.

La Duchesse de TALLARD fut destinée à reconduire l'Infante sur les frontieres d'Espagne , avec un détachement des gardes du Corps & des Officiers de la Maison du Roi Très-Chrétien ; & on rendit dans cette occasion à cette Princesse tous les honneurs qui lui étoient si légitimement dûs.

Pour suppléer à la faute qu'avoit commise l'Abbé de Livry , & pour faire en sorte que leurs Majest. Cathol. lussent les lettres du Roi leur Neveu & du Duc de Bourbon , dont ce Ministre avoit été chargé pour Elles , mais qu'Elles ne voulurent pas recevoir , comme je l'ai rapporté ci-dessus , on engagea le P. de LIGNIERES , Confesseur de Sa Maj. T. C. d'écrire au P. BERMUDEZ qui l'étoit du Roi d'Espagne , & de joindre une copie de ces deux lettres à la sienne ; afin que si ce dernier , touché des raisons solides dont le Pere de Lignieres se servoit pour justifier

fier les motifs qu'on avoit de vouloir marier le Roi , concevoit de son côté le louable dessein de travailler à les faire goûter à Sa Maj. Cath. , il pût , quand il en trouveroit l'occasion favorable , lui manifester les sentimens , que le Roi son Neveu & le Duc de Bourbon avoient exprimés dans leurs lettres.

Dans ce même esprit de paix , le Duc de Bourbon en écrivit encore une au Marquis de Montéleon , qui étoit parti de Paris , conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu , dans laquelle ce Prince lui renouvelant tout ce qu'il lui avoit dit avant son départ , de l'extrême chagrin que lui causoit le refus constant que leurs Maj. Cath. faisoient d'écouter les raisons essentielles , qui avoient obligé le Roi de prendre la résolution de se marier , il prioit ce Ministre de tâcher , quand il seroit auprès d'Elles , de les leur représenter , & de ne leur point laisser ignorer en même tems , que L. M. pouvoient être certaines , qu'il ne se serviroit du pouvoir que Sa Maj. Très Chr. lui avoit confié , que pour contribuer en tout ce qu'il pourroit , à maintenir la plus sincère union entre ce Monarque & Elles.

Son Altesse ajoutoit ensuite , que si le
Roi

Roi d'Espagne vouloit faire usage du zèle qu'elle ressentoit pour ses intérêts, elle seroit toujours prête d'entrer dans tous ses desseins, dès qu'ils lui seroient connus; & elle terminoit cette lettre en disant, qu'elle se flatoit que le tems donnant lieu à S. M. C. d'examiner avec moins de prévention sa conduite, ce Monarque remarqueroit aisément, que dans la situation où elle se trouvoit, de ne pouvoir, sans crime, se dispenser de préférer les intérêts de l'Etat à toute autre considération, elle devoit sans doute lui paroître plus à plaindre que coupable.

En employant, pour calmer le ressentiment de leurs Majest. Cathol., toutes les voies de Négociations, dont les circonstances, où l'on étoit alors, permettoient de faire usage; le Duc de Bourbon crut devoir aussi faire connoître à la Nation Espagnole le desir sincere qu'on ressentoit de conserver avec elle une parfaite intelligence. Dans cette vue, quoique quelques Commandans des Places situées sur la frontiere d'Espagne se fussent plaints, que des détachemens des Troupes Espagnoles avoient fait des courses sur les terres de France, où ils avoient commis des désordres, qui ressembloient fort à des com-

commencemens d'hostilités ; ce Prince leur défendit d'user de représailles , & leur ordonna simplement de se plaindre aux Officiers du Roi d'Espagne , de ce qui s'étoit passé , afin qu'ils y remédiaissent dans la suite ; & au surplus , de se conduire de telle sorte avec leurs voisins , qu'il leur parût combien on étoit éloigné en France de songer à troubler leur tranquillité , & à interrompre le commerce qui étoit entre les deux Nations.

Quelque sages que fussent les précautions que le Duc de Bourbon prenoit pour éviter une rupture avec l'Espagne , elles auroient cependant eu peu de fruit , si cette Monarchie , destituée d'Alliés & épuisée par la longue guerre qu'elle avoit eu à soutenir , ne se fût trouvée dans une entière impossibilité d'en entreprendre une nouvelle. Sa foiblesse fut seule capable de mettre des bornes à la vengeance , qu'elle eût d'abord cherché , sans cela , de tirer du renvoi de l'Infante. Mais quoiqu'elle s'abstînt de prendre les armes , elle ne rabattit cependant rien de sa fierté. Toute proposition de réconciliation avec la France fut rejetée ; on déclara même à la Cour de Madrid qu'on n'en écouterait au-

cune, tant que le Duc de Bourbon auroit l'administration des affaires. On y exigeoit sa destitution du premier Ministère, pour préliminaire du raccommodement; & à cette première condition si dure, on en ajoutoit une seconde qui ne l'étoit pas moins: on exigeoit que ce Prince vînt en personne faire satisfaction au Roi & à la Reine d'Espagne, de l'outrage que leurs Maj. Cath. prétendoient en avoir reçu. Outre cela une réponse fort laconique du Pere Confesseur du Roi d'Espagne au Pere de Lignieres, jointe au renvoi de la copie des lettres qui lui avoient été communiquées, sans pouvoir, disoit-il, en faire aucun usage: le Marquis de Montéleon, & ceux qui comme lui avoient cherché à justifier à Madrid la conduite du Duc de Bourbon, disgraciés, ou hors de portée d'être écoutés: les conférences qui s'étoient tenues en Catalogne entre le Marquis de FIRMARCON, qui commandoit en Roussillon, & le Baron d'HUART, Gouverneur de Girone, sur la manière dont on se conduiroit de part & d'autre pour la restitution des Déserteurs, devenues inutiles, quoique la Cour de France eût prétexté ces conférences pour faire passer

fer à celle de Madrid quelques propositions d'accomodement : enfin une interruption totale & universelle de toute relation entre les deux Cours , faisoient en quelque façon paroître insurmontables les obstacles qui s'opposoient au rétablissement de leur union.

C'est dans cette conjoncture si délicate , & pour travailler au milieu de tant de difficultés à l'ouvrage aussi utile que Chrétien , de réconcilier deux des plus grands Rois de l'Europe , qu'il plut alors à la Divine Providence de me conduire contre toute apparence , & par une suite d'événemens singuliers , à devenir en France le seul sur qui le Duc de Bourbon pût jeter les yeux , pour entrer à cet égard dans ses vues , & servir d'instrument à ses desseins ; & c'est après avoir terminé heureusement une Négociation si difficile & si importante , que cette même Providence a permis que j'aye été exposé à la persécution la plus vive & la plus odieuse , dont peut-être aucune Histoire nous ait transmis le souvenir.

L'Espagne qui avoit servi de théâtre à la longue & sanglante guerre , que les intérêts de deux Princes qui s'en disputoient la succession , avoient excité dans son sein ,

& pendant le cours de laquelle on les avoit vûs monter alternativement sur le Thrône, & en descendre ensuite, selon le bon ou le mauvais succès de leurs armes, commençoit à jouir du repos, que la paix signée à Utrecht lui avoit procurée; lorsque le Roi PHILIPPE V. qui en étoit enfin devenu le paisible possesseur, ayant pris la résolution d'abdiquer cette Couronne en faveur du Prince des Asturies son Fils*, donna lieu à une nouvelle révolution dans cette Monarchie.

Les motifs qui déterminèrent ce Monarque à se dépouiller ainsi, dans la fleur de son âge, de la souveraine puissance, pour laquelle presque tous les hommes conservent quelquefois jusqu'au dernier instant de leur vie une si forte passion, sont exprimés d'une manière si Chrétienne & si édifiante dans la Lettre qu'il écrivit alors au jeune Prince, entre les mains duquel il la remettoit, qu'il m'a paru convenable de placer ici cette Pièce, de même que la Réponse du Roi son Fils.

LETTRE

* Connus sous le nom de LOUIS I. pendant le court espace de son règne.

L E T T R E

De PHILIPPE V. Roi d'Espagne au
Princes des ASTURIES son Fils,
en lui remettant la Couronne.

D'Autant qu'il a plu, mon très-cher Fils à la Majesté Divine, par sa miséricorde infinie, de me faire connoître depuis quelques années la vicissitude des choses de ce monde, & le néant de ses grandeurs; & de m'inspirer en même tems un desir ardent pour les biens célestes, infiniment plus estimables que ceux de la terre, qui ne nous sont accordés que pour nous conduire aux autres: j'ai cru que je ne pourrois mieux répondre à la grace d'un si bon Pere qui m'appelle à son service; & qui pendant le cours de ma vie m'a donné tant de marques d'une protection visible, en me délivrant de mes ennemis & des calamités dont il lui avoit plu de me visiter, en me secourant dans la pesante administration de ma Régence, & en me conservant enfin la Couronne, nonobstant les efforts de tant de Puissances alliées, qui vouloient me l'enlever: Je ne puis, dis-je, en mieux témoigner ma reconnoissance, qu'en remettant cette Cou-

ronne à ses pieds , pour être d'autant mieux en état de le servir , de pleurer mes péchés , & me rendre moins indigne de paroître en sa présence , lorsqu'il lui plaira de m'appeler devant son Tribunal , qui sera beaucoup plus redoutable pour les Rois que pour les autres Créatures.

J'ai pris cette résolution avec d'autant plus d'ardeur & de joye , que j'ai vu pour mon bonheur , que la Reine que Dieu m'a donné pour Femme , étant aussi dans les mêmes sentimens que moi , de fouler aux pieds la vaine gloire de ce monde , nous avons résolu de concert , il y a quelques années , moyennant le secours de la sainte Vierge , d'exécuter ce dessein. Je m'en acquitte à présent avec d'autant plus de satisfaction , que je remets la Couronne à un Fils que j'aime tendrement , qui est digne de la porter , & dont les qualités m'assurent qu'il remplira les devoirs de cette dignité ; qui sont beaucoup plus pénibles que je ne puis l'exprimer. Ainsi , mon cher Fils , connoissez bien le poids de ces obligations , & ayez soin de vous acquitter de tous vos engagemens , sans vous laisser détourner par la splendeur éblouissante qui va vous environner. Pensez que vous n'êtes Roi que pour faire glorifier Dieu & rendre votre Peuple heureux ,

heureux, & rappelez-vous que vous avez au-dessus de vous un Seigneur qui est votre Créateur & votre Rédempteur, & à qui vous devez rapporter tout ce que vous possédez, même votre personne. Empressez-vous donc à travailler pour sa gloire, & employez votre pouvoir à contribuer à tout ce qui peut tendre à l'augmenter : défendez-la & sa sainte Religion de tout votre pouvoir, aux dépens de votre Couronne & même de votre vie, s'il est nécessaire, & n'épargnez rien de tout ce qui peut contribuer à l'étendre jusqu'aux extrémités de la terre ; ayant pour principe que de faire connoître & servir Dieu, est un bonheur plus véritable & plus grand, que d'étendre votre domination dans ces Pays-là.

Evitez autant qu'il est possible que Dieu soit offensé dans tous vos Royaumes, & employez toute votre puissance pour qu'il soit servi, honoré & respecté dans toute l'étendue de votre Domination. Conservez toujours une grande vénération pour la très sainte Vierge, & mettez, vous & vos Royaumes sous sa protection ; puisqu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour obtenir & pour vous & pour eux, tout ce qui vous sera nécessaire. Soyez toujours, comme vous devez l'être, obéissant au saint Siège & au

Pape, comme Vicaire de JESUS-CHRIST, Protegez & soutenez toujours le Tribunal de l'Inquisition que l'on peut nommer le bouclier de la Foi, & à qui l'on est redevable de sa pureté dans les Pays Espagnols; en sorte que les hérésies qui ont causé tant de tristes & d'effroyables ravages dans les autres Etats de la Chrétienté, n'ont pu s'introduire en Espagne.

Respectez toujours la Reine, la considérant comme votre Mere, non seulement pendant que Dieu me conservera la vie, mais aussi après ma mort, au cas que sa volonté soit de me retirer le premier de ce monde: répondez suivant votre devoir à la tendre amitié qu'elle vous a toujours témoignée: ayez soin qu'il ne lui manque rien, & que vos Sujets ayent pour elle les égards qui lui sont dûs. Aimez vos Freres & regardez-les comme si vous étiez leur Pere, vous établissant à ma place; & faites leur donner une éducation convenable à des Princes Chrétiens. Faites droit à tous vos Sujets, tant Grands que petits, sans exception de personnes: protegez les moindres contre les violences qu'on voudroit leur faire: remédiez aux concussions dans les Indes Occidentales: soulagez vos Sujets autant
que

que vous pourrez ; & suppléer à cet égard à tout ce que la misère des tems , pendant mon regne , ne m'a pas permis de faire , comme je l'aurois souhaité , en reconnoissance du zèle & de l'affection qu'ils m'ont toujours témoigné , dont aussi le souvenir restera toujours gravé dans mon cœur , & à quoi vous devez continuellement faire attention.

Enfin ayez toujours devant les yeux deux saints Rois , qui font la gloire de l'Espagne & de la France ; sçavoir , St. FERDINAND & St. LOUIS : je vous les propose pour modèles , afin de suivre leurs traces ; à quoi vous êtes d'autant plus obligé que vous avez l'honneur d'être de leur sang. Ils ont été également de grands Rois & de grands Saints : imitez-les dans l'une & dans l'autre vertu ; mais sur-tout dans la seconde qui est la plus éclatante. Je prie Dieu , mon très-cher Fils qu'il vous fasse cette grace , & qu'il vous accorde tout ce qui vous est nécessaire pour votre Régence , afin que j'aye la consolation d'entendre dire dans ma retraite que vous êtes un grand Roi & un grand Saint. Quelle satisfaction cela ne donnera-t-il pas à un Pere qui vous cherit , qui ne cessera de vous aimer tendre-

34 M E M O I R E S D E M R.
*ment , & qui espere que vous conserverez
toujours les mêmes sentimens qu'il a recon-
nus en vous jusqu'à present !*

A St. Ildephonse le 14. Janvier 1724.

MOI LE ROI.

R E P O N S E

Du Roi Dom LOUIS I. à la Lettre
du Roi son Pere.

MONSIEUR,

*A*près avoir admiré avec toute l'Espa-
gne , cette action héroïque dont tout
le monde est ravi d'étonnement , & l'effort
magnanime que vous avez fait sur vous-
même , pour fouler aux pieds les grandeurs
de la terre , & renoncer à tout ce que
l'ambition a de plus doux & de plus écla-
rant ; je ne sais , quand je viens à réfléchir
sur les raisons qui vous y ont engagé , si j'ai
plus lieu de me réjouir que de craindre.
Je n'ignore pas que rien n'est plus glorieux
que de regner sur des peuples innombrables ;
mais je ne sais pas moins les obligations que
m'im-

*m'impose ce rang suprême, auquel tant de devoirs indispensables sont attachés. Toutes les fois que je viens à faire attention aux pieux motifs qui vous ont porté à vous décharger du pesant fardeau de la Royauté, je tremble de me voir exposé dans un âge si tendre *, & sans expérience, sur une Mer aussi orageuse que celle où je me trouve embarqué.*

Bien loin de me laisser éblouir par l'éclat fastueux d'une Couronne, j'en sens le poids & j'en connois toutes les obligations. Je sais que Dieu, en nous mettant au dessus des autres hommes, nous remet le pouvoir suprême entre les mains, moins pour leur commander que pour les défendre en cas de besoin & les protéger; nous ne sommes pas moins leur Pere que leur Souverain; nous devons les regarder moins comme nos Sujets que comme nos Enfans, & nous devons plutôt songer à regner sur eux par l'amour que par la crainte, puisque la véritable gloire des Rois consiste à être aimés de leurs Sujets, & qu'ils ne sauroient élever de Trophées plus magnifiques que dans leurs cœurs.

Je vais donc employer tous mes soins à marcher sur vos augustes traces, & à vous

B 6 *imiter*

* Ce Prince n'avoit pas encore 17 ans.

imiter autant que je le pourrai , non seulement en ce qui concerne le gouvernement de ces vastes Etats , dont vous m'avez laissé la conduite ; mais encore pour ce qui regarde cette Majesté suprême pour qui vous avez tout quitté , & qui mériterait seule nos soins & nos attentions.

Je ferai tous mes efforts pour me rendre digne du nom que je porte , & pour ne point démentir ces pieux sentiments que vous m'avez toujours inspiré. Je sais que le premier & le plus grand des devoirs d'un Roi , est la Religion , qu'il doit professer , non seulement ouvertement , mais encore protéger & étendre autant qu'il est en son pouvoir. J'aurai continuellement devant les yeux les exemples de ces grands Rois , nos ayeux , dont vous m'avez si souvent parlé : leur conduite servira de règle à mes actions : je me conformerai autant que je pourrai à ces illustres modèles ; & leur zèle pour notre sainte Religion sera pour moi un miroir fidèle sur lequel j'aurai toujours soin de me conformer.

Persuadé que les Rois sont responsables devant Dieu , des crimes que commettent leurs Sujets, par les mauvais exemples qu'ils leur donnent , & qu'étant plus élevés que les autres hommes , ils ont plus de compte
à

à rendre à la Majesté Divine; j'ai encore besoin de toute votre sagesse pour me conduire dans une carrière si difficile : je ne suis point assez aveuglé par l'amour propre, pour me croire assez ferme pour ne point broncher dans un sentier aussi épineux, où à peine l'expérience la plus consommée peut suffire. J'attends toute ma gloire & tout mon lustre de la prudence de vos conseils & de ceux de cette illustre Princesse, qui, après avoir partagé avec vous le poids de la Couronne, a voulu être la compagne de votre retraite : je la regarderai toute ma vie, comme ma véritable Mere, & j'aurai pour elle les mêmes sentimens & la même vénération que si j'en avois reçu la naissance.

Je n'aurai pas moins d'égards pour les Princes mes Freres : je sais à quoi l'honneur & la nature m'engagent à leur sujet. Si vos bontés & le droit de ma naissance ont mis quelque différence entre eux & moi, la tendresse que j'ai toujours eue pour eux me les fera regarder en frere plutôt qu'en Roi : cette même union qui a été jusques ici entre nous regnera toujours.

Si, après toutes les bontés que vous avez eu pour moi, & les marques éclatantes que vous m'en avez données, il me reste encore des vœux à faire pour le bonheur
de

de mes Sujets , & pour ma propre satisfaction , c'est d'avoir la consolation de vous posséder long-tems , & de vous entendre dire un jour que vous ne vous repentez point d'avoir cédé un Sceptre à un Fils que vos soins avoient rendu digne de le porter. Quelle joye ne seroit-ce point pour ce Fils , qui , après Dieu , n'aime que vous ; qui vous voyoit sans envie porter une Couronne , à laquelle il n'auroit voulu succéder qu'après plusieurs siècles , & dont les souhaits les plus ardens , ne tendent qu'à mériter de plus en plus cette tendresse dont vous lui avez donné la marque la plus éclatante !

Plut au Ciel ! qu'après avoir marché quelque tems sur vos traces , détrompé comme vous des vaines grandeurs de la terre , & pénétré de leur néant , je puisse vous imiter jusques dans votre retraite ; & préférer des biens réels & solides à des honneurs passagers & périssables.

A Madrid le 22 Février 1724.

Signé LOUIS.

Le Roi Philippe V. ayant exécuté le pieux dessein qu'il avoit secrètement formé quelques années auparavant , comme il paroît
par

par sa Lettre, de se soulager du pesant fardeau du Gouvernement, il se retira dans le Palais de St. Ildephonse, qu'il avoit fait bâtir pour lui servir de retraite; & qui, situé dans un lieu solitaire, au pied des montagnes qui séparent la vieille Castille de la nouvelle, paroissoit propre à devenir le séjour de la piété & de la paix.

Cet événement qui causa autant d'édification aux uns, que de surprise aux autres, arriva au mois de Janvier 1724. Le mois suivant, & par conséquent dans le tems où je ne pouvois prévoir les suites extraordinaires qu'il a eu, j'écrivis au Pere Bermudez, Confesseur du Roi Philippe, (c'est ainsi qu'on appelloit ce Prince pendant le tems de son abdication) que Dieu m'ayant fait la grace, en embrassant l'Etat Ecclésiastique, de me dépouiller des biens qui devoient me revenir un jour, & de ne désirer en aucune façon ni les dignités de l'Eglise, ni d'accroître le modique revenu que je m'étois réservé pour subsister; la situation où je me trouvois, jointe à l'admiration qu'excitoit en moi le sacrifice héroïque que S. M. C. avoit fait de tant de Couronnes, m'avoit inspiré la pensée d'offrir

par

par son moyen à ce Prince, de m'attacher à son service le reste de mes jours, sans autre vue, que celle d'être de plus près le témoin de ses vertus, & de trouver, par son exemple, un moyen de me soutenir dans les bonnes résolutions que j'avois prises. J'ajoutois à cela, pour donner quelque autorité à mes paroles, que je me flatois, quoique je n'eusse pas l'honneur d'être connu personnellement de ce religieux Prince ; que ma famille pourroit avoir cet avantage ; ma Mere ayant eu l'honneur d'être Dame du Palais de Madame la Dauphine sa belle-sœur, dans le tems qu'il étoit en France, & mon Pere ayant servi sous ses ordres en Italie, depuis son avènement à la Couronne, en qualité de Lieutenant Général, & de Directeur Général de la Cavalerie & des Dragons.

Cette Lettre étant parvenue au Pere Bermudez, il la communiqua au Roi Philippe. Sa Majesté, après avoir reçu favorablement les témoignages de mon attachement & de ma bonne volonté, jugea cependant, avant de prendre aucune résolution sur ce que je demandois, qu'il étoit à propos d'aprofondir la vérité de tout ce que j'avois avancé
dans

dans ma lettre ; & dans cette vue , elle ordonna à son Confesseur , de différer de me répondre , jusqu'à ce qu'il se fût informé de celui du Roi Très-Chrétien , si toutes les preuves que j'avois exposées de ma vocation & de ma naissance , se trouvoient véritables , sans néanmoins s'expliquer sur les motifs qui lui donnoient lieu de faire cette recherche.

Personne n'étoit plus en état de donner les éclaircissmens qu'on demandoit , que le R. Pere de Lignieres , de qui j'étois particulièrement connu depuis plusieurs années ; puisqu'il avoit été le témoin de tout ce qui s'étoit passé lorsque j'avois changé d'état , & que je faisois profession d'avoir pour son aimable candeur & sa modestie , les sentimens de vénération que de telles vertus inspirent. Sa réponse au Confesseur du Roi Philippe , jointe à une lettre qu'un autre Pere de la Société nommé d'HUALDE , écrivit sur mon sujet à un de ses amis en Espagne , & qui fut par hazard communiquée au Pere Bermudez , ne laisserent aucun doute sur la vérité de tout ce que je lui avois exposé. Et c'est cette parfaite conformité de notions différentes qui revinrent au Jésuite Espagnol , de mes
démarr-

démarches & de ma conduite, avec ce que je lui en avois appris, qui établit entre nous la confiance, & fatisfit en même tems la juste curiosité du Roi Philippe sur ce qui me concernoit; puis-que je reçus, après le tems assez long qui s'écoula à faire l'examen que je viens de rapporter, la réponse suivante du Pere Bermudez.

MONSIEUR,

IL m'a falu parler au Roi *, à l'occasion de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Sa Majesté conserve bien le souvenir de votre famille, & de la place que Mad. votre Mere avoit dans la Maison de Mr. le Dauphin son frere; mais elle a été bien charmée de voir combien vous êtes détaché du monde; & l'esprit par lequel vous avez renoncé aux avantages que votre naissance & vos qualités vous promettoient. Et comme son esprit de détachement de tous les biens périssables, lui inspire une estime inconcevable des personnes qui sont entrées dans ces mêmes pensées, elle m'ordonne de vous dire que vous lui ferez

* L'original de cette Lettre est dans les papiers qui m'ont été enlevés par le Card. de FLEURY.

rez bien plaisir, si vous pouvez vous débarrasser pour quelque tems de vos affaires domestiques, pour faire un voyage à St. Ildephonse. Je ne puis me dispenser d'obéir à Sa Majesté, en croyant même que vous ne pourrez vous dispenser de faire ce plaisir à un Roi, qui par là, marque l'estime qu'il vous porte. Et d'ailleurs vous n'y trouverez que de nouveaux sujets pour vous affermir dans vos saintes résolutions. Je serai bien aise de vous voir, & d'avoir l'honneur de vous entretenir, comme je l'ai d'être toujours avec tout le respect possible,

MONSIEUR,

A St. Ildephonse,
le 29 Juillet 1724.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, BERMUDEZ.

Les expressions de cette Lettre, jointes à la permission qu'on me donnoit de passer à St. Ildephonse, me causerent une joye proportionnée au véritable attachement que je ressentois pour le Monarque qui y avoit fixé son séjour. Je m'estimois

mois heureux , avec raison , d'être à portée de le servir ; & je n'étois pas moins satisfait de me délivrer en même tems , par l'honneur qu'il me faisoit de m'appeller auprès de lui , des importunes sollicitations de certaines personnes , qui vouloient sans cesse alors , ou me mettre en situation de parvenir à l'Episcopat , ou chercher par elles-mêmes à m'y élever *. Convaincu de l'éminente sainteté , de la science & des autres qualités que demande cet état , je n'ai jamais désiré d'y être , ni fait , graces au Seigneur , depuis que je suis honoré du Sacerdoce , aucune démarche pour y tendre. J'avois eu
sujet

* *Cum Episcopatum cogitas , ne referas animum ad hac tempora , quibus Episcopi nihil minus norunt quam illas partes quæ illis à Paulo assignantur , nec quidquam aliud nunc intelligitur appellatione Episcopi , quam fructus , & vectigalia , & immanes honores : sed tempora illa antè oculos propone , cum Paulus ipse qui alios instruebat Episcopos , peragrabat orbem terrarum in fame & siti , in frigore & nuditate , in verberibus & plagis , in carceribus atque quotidianis mortibus. Eo igitur tempore optare Episcopatum , nihil omnino aliud erat , quam optare quotidie millies pro Christo mori. S. GAUDENT. in scoliis ad hunc locum Apost.*

Sujet d'exposer très-clairement mes sentimens sur cela au P. Bermudez : & je voyois avec plaisir , que si dans la suite des tems quelque idée d'ambition , affoiblissant peu à peu la juste opinion que je devois avoir de la médiocrité de mes talens , m'inspiroit celle de prétendre être élevé à cette dignité, je pourrois joindre en ce cas-là aux secours que la piété présente toujours pour la combattre , ceux aussi que la honte de démentir les sentimens de modestie , que j'aurois manifesté à cet égard, ne pouvoit manquer de me procurer.

La Lettre qu'on vient de voir que m'écrivoit le Pere Bermudez , m'apprenant que la permission de passer en Espagne m'étoit accordée ; & par la disposition que j'avois faite de mes biens , n'ayant rien qui me retînt en France , je songeai tout de bon à entreprendre alors mon voyage. Mais avant de me mettre en chemin , il falloit en demander l'agrément de S. M. T. C. Je crus donc que je ne pouvois rien faire de plus convenable pour obtenir cette grace , que de m'adresser à l'Evêque de Fréjus , depuis Cardinal de Fleury. J'écrivis pour cela à ce Prélat , & je lui rendis compte en même

même tems de ce qui avoit donné lieu à la relation qui s'étoit formée entre le Pere Bermudez & moi. Je lui envoyai même, pour preuve de ma bonne foi, l'original de la Lettre que j'en avois reçu; & je finissois la mienne par l'assurer de la soumission & de la fidelité avec laquelle je me conformerois à ce qu'il plairoit au Roi & à Mr. le Duc de Bourbon, de m'ordonner sur ce que je le suppliois de leur représenter.

Ceci se passa vers la fin de Juillet 1724. Je reçus dans les premiers jours du mois suivant, la réponse de l'Evêque de Fréjus. Il m'y disoit, qu'on avoit d'abord trouvé quelques petits inconvéniens (ce sont ses propres termes) à consentir que je fisse le voyage que je méditois; que néanmoins après cela on s'étoit déterminé, sur sa représentation, à me donner la permission de l'exécuter; & qu'on désireroit seulement qu'avant de prendre la route d'Espagne, je vinssé faire un tour à la Cour, où l'on feroit bien aise de me parler.

Nulle idée de ma part d'entrer dans les affaires d'Etat, ni par conséquent de me mêler de Négociations, n'avoit été le principe du commerce de Lettres,
que

que les circonstances dont j'ai fait mention , avoient insensiblement formé entre le Pere Bermudez & moi. D'ailleurs je croyois avec le Public , qu'une grande exactitude à suivre differens exercices spirituels , étoit ce qui occupoit uniquement la Cour solitaire de St. Ildephonse ; & il me sembloit que si j'y allois porter d'autres dispositions , c'étoit m'exposer à y donner d'abord une idée bien odieuse de ma bonne foi. Ce ne fut donc pas sans peine , que je crus remarquer dans l'ordre que je recevois de venir à la Cour , un secret dessein de faire de moi un usage contraire aux vues qui me conduisoient en Espagne , & dont j'avois informé avec autant de simplicité que de vérité , le Confesseur du Roi Philippe. Réfléchissant néanmoins ensuite , que si je cherchois à m'excuser de suivre ce qui m'étoit prescrit , on pourroit interpréter malignement mes intentions , ou me soupçonner même d'avoir conçu quelque projet , que je n'étois pas bien aise de voir approfondir ; j'écrivis une seconde fois à l'Evêque de Fréjus , que je ne manquerois point de me conformer à ce qu'il m'avoit mandé. Ainsi après avoir passé le

reste

reste du mois d'Août avec ma famille ; dont j'allois me séparer , suivant les apparences , pour bien long-tems , & peut-être pour toujours ; je pris dans les commencemens du mois de Septembre la route de Fontainebleau , où la Cour de France se trouvoit alors.

J'appris en y arrivant , qu'une nouvelle révolution aussi extraordinaire que l'avoit été celle de l'abdication , étoit arrivée en Espagne. Le jeune Roi Don Louis étoit mort de la petite verole , à Madrid , le 31. Août 1724 ; & le Roi son Pere , pressé par les représentations & les instances de ses Sujets , s'étoit déterminé à reprendre la Couronne.

Cet événement singulier , faisant désormais de la retraite de St Ildephonse le séjour d'une Cour , & par conséquent celui de l'ambition & des intrigues ; l'état que j'avois embrassé pour les fuir , compatissoit mal avec le projet d'un voyage , dont le terme devenoit si différent de celui qui m'avoit fait desirer de l'entreprendre. Cependant , dans la situation & le lieu où je me trouvois , ma résolution sur la conduite que j'avois à observer devoit absolument dépendre de ce que ceux qui m'avoient appelé jugeroient

jugeroient à propos de me prescrire. Je me rendis donc le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau dans l'appartement de l'Evêque de Fréjus , afin de régler mes démarches sur les conseils qu'il me donneroit , & d'être instruit par lui de ma destinée.

Ce Prélat me fit une réception assez froide , à laquelle je crus remarquer qu'il joignoit même , je ne sai quelle affectation d'indifférence , qui ressembloit fort au mépris. Un tel procédé ne pouvant , ce me sembloit , être fondé sur aucun motif que je lui eusse donné d'être mécontent de moi , me surprit fort , & mit en même tems des bornes assez étroites à la confiance que je m'étois proposé de lui marquer en l'abordant. Elevé dès mon enfance à la Cour , je ne l'avois pas assez long-tems perdue de vue , pour ignorer que la plupart des hommes qui sont en place , enivrés par l'élévation & par la faveur dont ils jouissent , & séduits par la servile & basse complaisance de ceux qui les environnent , en exigent volontiers jusqu'à l'hommage d'admirer même leurs caprices , & de les croire mystérieux. Mais comme l'opinion que j'avois alors du caractère de l'Evêque de Fréjus , ne

me permettoit point de lui attribuer une si grande foiblesse , je cherchois à donner à sa manière d'agir avec moi un principe bien différent ; & j'attendois avec impatience que cette énigme , dont je m'occupois vainement à trouver l'explication , se dévoilât à mes yeux. Mes espérances à cet égard se prolongèrent , à ce qu'il me parut , aussi inutilement que mes desirs. Je voyois la journée prête à finir , sans que le Prélar m'eût dit un mot qui eût le moindre rapport à ce qu'il savoit cependant être l'unique motif de mon voyage , & de la visite que je lui faisois ; & j'allois en terminer l'ennuyeuse durée , & me retirer , lorsque s'étant apperçu de mon dessein par quelque démarche que je fis qui en étoit un signe , & jugeant apparemment qu'il étoit tems de sortir du silence qu'il avoit observé avec moi , il me dit de passer dans son cabinet , où il vint un moment après me joindre.

La scène parut changer entre nous dans cet endroit-là , & l'Evêque de Fréjus y prendre avec moi une manière plus ouverte & plus libre. Il débuta , dans la conversation que nous eumes ensemble , par me faire plusieurs questions sur tout ce qui s'étoit passé entre le Père Bermudez

L' ABBÉ DE MONTGON. SI
dez & moi ; & il lui fut facile de re-
marquer par mes réponses , & par les
lettres originales que je lui présentai ,
que rien n'étoit entré dans ce commerce ,
qui , bien loin d'avoir le moindre rapport
à des nouvelles suspectes , ou à une se-
crette démangeaison en moi de me mêler
d'affaires d'Etat , n'y fût précisément
contraire. Persuadé , (au - moins à ce
qu'il parut ,) de ma bonne foi , il com-
mença ensuite à me parler en homme
peu disposé en faveur du Père Bermudez.
C'étoit à lui , me dit-il , qu'on attribuoit
la résistance longue & opiniâtre , que le
Roi Philippe avoit fait pendant quelques
jours de se déterminer à reprendre la
Couronne. Ce Religieux outre cela étoit ,
à l'en croire , ennemi secret de la Na-
tion Françoisé. Enfin , l'Evêque de Fré-
jus me fit un portrait assurément peu
flatteur de son caractère & de ses senti-
mens. Pour preuve de la vérité de tout
ce qu'il m'apprenoit , il me donna quel-
ques lettres à lire de plusieurs Particu-
liers François qui étoient à Madrid. Ils
y déchiroient aussi fausement qu'injuste-
ment , (comme il parut évidemment de-
puis ,) la réputation du Père Bermudez ;
& raisonnoient sur ce qui s'étoit passé

à la Cour d'Espagne , comme font tous ceux qui ramassent dans les antichambres des Princes ou des Ministres , de quoi composer leurs longues lettres ; se prenant d'aversion ou d'amitié pour les personnes qui sont en place , sans trop examiner ce qui les rend dignes de l'une ou de l'autre , ils débitent souvent sur leur sujet des histoires & des chimères , qui ont néanmoins quelquefois de funestes suites. Je ne connoissois le Père Bermudez , (à la sagesse & à la vertu duquel l'Evêque de Fréjus rendit ensuite une entière justice) que par la foible relation qui s'étoit formée entre nous ; & je n'avois garde , dans le déchaînement où ces Ecrivains avoient mis toute la Cour de France contre lui , de m'ériger son défenseur.

Ne sachant même si ce détail , dans lequel l'Evêque de Fréjus entroit avec moi sur ce qu'on lui imputoit , ne devoit point passer pour un signe que son intention étoit de m'insinuer de rompre tout commerce avec lui ; j'allai au - devant de ce que j'imaginai être sa pensée ; & je lui offris de cesser dès-lors & pour toujours d'écrire au Père Bermudez , & de regarder tout ce qui avoit donné lieu
à

à notre relation , comme enféveli dans un éternel oubli. Le Prélat me répondit à cela , que le Roi Philippe ayant repris la Couronne , cette circonstance ne me permettoit point , sans doute , de continuer mon voyage. « Vous vouliez » le faire , *ajouta-t-il* , dans le dessein de » vous attacher à un Prince qui vivoit » dans la retraite ; & c'étoit avant qu'il » se vit obligé de se charger de nouveau » du poids du Gouvernement , qu'il y » avoit consenti. Il est fort vraisemblable , qu'en changeant de situation , il » aura aussi changé de sentiment à votre » égard : par conséquent , l'unique parti » que vous avez à prendre dans la circonstance où vous êtes , *ajouta encore* » *l'Evêque de Fréjus* , est d'écrire au Père » Bermudez , qu'ayant appris , lorsque » vous étiez en chemin , l'événement qui » est arrivé en Espagne , vous avez cru » devoir suspendre votre voyage , jusqu'à » ce que vous fussiez instruit par lui , » si c'est l'intention du Roi d'Espagne que » vous le continuiez , ou si Sa Maj. Cath. » croit à présent qu'il est plus à propos que » vous restiez en France. »

Le conseil que l'Evêque de Fréjus me donnoit , me parut à tous égards celui

qu'il me convenoit le plus de suivre ; & ne se point ressentir des sentimens de méfiance , que sa froide réception m'avoit donné sujet de croire qu'il pouvoit avoir conçu contre moi. Je lui répliquai , après l'avoir remercié des bontés qu'il venoit de me témoigner , que je ne manquerois point d'écrire au Père Bermudez , dans le sens qu'il venoit de me prescrire ; & je pris ensuite congé de lui , pour me rendre à Paris , où nous étions convenus que j'attendrois la réponse de la lettre que je me proposois d'écrire en Espagne.

L'indisposition où j'avois remarqué qu'étoient les esprits à la Cour de France contre le Père Bermudez , fut pour moi une leçon bien efficace sur la bonne foi que je devois observer dans la relation , quoique permise , que j'allois continuer d'avoir avec lui. Pour montrer à ce sujet cette bonne foi toute entière , & pour avoir un témoin qui pût en certifier , s'il le falloit , la scrupuleuse exactitude ; je crus devoir envoyer à l'Evêque de Fréjus , la lettre en original que j'écrivois à ce Père. Ainsi ce ne fut qu'après que j'eus vu par sa réponse , qu'il
l'avoit

l'avoit entièrement approuvée , que je me déterminai à la faire partir.

Presque tout le mois d'Octobre s'écoula , avant que je pusse recevoir des nouvelles du Père Bermudez. On m'avoit bien envoyé d'Auvergne une lettre qu'il m'y avoit adressée ; mais elle ne contenoit qu'un court récit de la mort du Roi Dom Louis , & de la résolution que le Roi son père avoit été obligé de prendre , de se charger une seconde fois du Gouvernement de la Monarchie d'Espagne , sans m'instruire de ce qu'il convenoit que je fisse dans une telle conjoncture. L'incertitude où cette lettre me laissoit à cet égard , augmenta l'empressement que j'avois d'en sortir. J'attendois avec une extrême impatience la décision de ma destinée ; lorsque j'appris quelques jours après la Toussaints , par la réponse que le Père Bermudez faisoit à ma lettre , que les grandes occupations que le Roi d'Espagne avoit eues depuis qu'il étoit remonté sur le Trône , ne lui avoient pas permis de parler à Sa Majesté de ce qui me regardoit , ni par conséquent de recevoir sur cela ses ordres ; & qu'il ne pouvoit me donner les éclaircissmens que je lui avois demandés , sur la conduite

que je devois observer dans la circonstance où je me trouvois : qu'il espéroit néanmoins , que l'occasion se présenteroit bientôt de savoir les intentions du Roi Cath. : que je pouvois enfin être certain , que j'en serois informé aussi-tôt après. Il tarda cependant encore quelque tems à me tirer d'inquiétude. Le mois de Novembre se passa , sans que j'en pusse sortir ; & ce ne fut même que vers le 15. de Décembre que je reçus de lui une seconde lettre. Elle m'apprenoit que le changement qui étoit arrivé en Espagne , n'en avoit apporté aucun aux favorables dispositions où Sa Maj. Cath. étoit pour moi : que je pouvois quand je jugerois à propos me mettre en chemin pour venir dans ses Etats , & qu'il auroit soin de me faire disposer un appartement , ou à l'Escorial , ou à Segovie , dans un Couvent d'Hieronimites , où il avoit été d'abord résolu que j'habiterois.

Dans la conférence que j'avois eue avec l'Evêque de Fréjus à Fontainebleau , j'étois convenu avec lui , de l'informer de ce que le Père Bermudez répondroit à la lettre que je lui avois écrite , & que j'avois communiquée à ce Prélat. Pour
suivre

suivre sur cet article la même bonne foi que j'avois montrée sur tous les autres, je lui envoyai la nouvelle lettre que je venois de recevoir; & je le priois dans la mienne, de vouloir bien m'aider de ses conseils, & m'instruire en même-tems des intentions du Roi: afin de faire des uns & des autres la regle de ma conduite dans la conjoncture où j'étois.

Dieu seul pénètre les secrets replis du cœur humain, & l'Evêque de Fréjus n'ayant jamais fait clairement connoître les motifs qui l'ont déterminé à s'opposer en secret au voyage que je me propoisois d'entreprendre, il est bien difficile de les dévoiler: il ne l'est pas moins de comprendre en quoi il pouvoit imaginer qu'il auroit des suites fâcheuses pour lui, ni pourquoi il étoit de son intérêt de le détourner. Elevé d'une condition commune, à l'honneur de tenir auprès de la Personne du Roi un Emploi de confiance, qui lui attiroit une grande considération à la Cour & dans tout le Royaume, l'Evêque de Fréjus ne voyoit au-dessus de lui que le seul Duc de Bourbon, alors premier Ministre; & celui-ci pour se soutenir dans la place où il étoit, se trouvoit lui-même obligé d'avoir pour

lui tous les ménagemens & les égards possibles. Instruit , comme je l'étois , du crédit de ce Prélat , prévenu alors infiniment en sa faveur , & ne desirant pas moins de mériter son amitié , pouvois-je concevoir sans sujet , & par le renversement le plus complet de jugement & de raison , l'extravagante pensée de chercher à contrarier ses vues , & de mettre obstacle à ses desseins , par un voyage où il n'étoit nullement question de Négociations ; dont l'Evêque de Fréjus avoit lui-même approfondi les motifs ; & dont je l'avois prié de ménager l'exécution ? Pouvois-je me flater de mériter par une telle noirceur l'estime du Roi d'Espagne , & celle de la nation Espagnole , dont la délicatesse sur les sentimens est avec justice si vantée ? J'avois été élevé , il est vrai , dans ceux d'un véritable attachement pour M. le Duc de Bourbon ; ils s'étoient depuis fortifiés par ses bontés ; & tout récemment , dans le tems dont je parle , par la reconnaissance que je devois avoir , d'une pension qu'il avoit fait donner , à ma prière , à la Comtesse de MONTGON & à sa fille. Mais il faut convenir que l'Evêque de Fréjus cachoit dès - lors , sous la

singu-

ſingulière modeltie qu'il affectoit, le ſecrer deſſein qui n'y eſt guères conforme, de réunir peu à peu en lui ſeul toute la puifſance & toute l'autorité Royale, qui étoit comme partagée entre le Duc de Bourbon & lui; & qu'il ſe figuroit par une prévoyance aſſurément bien raffinée, que quand je ſerois en Eſpagne, j'y travaillerois peut-être, quand l'occafion ſ'en préſenteroit, à rendre leurs Maj. Cath. peu diſpoſées à concourir à l'exécution de ſon projet. Car que pouvoit-il trouver qui le bleſât, dans celui que j'avois formé de m'attacher au ſervice du Roi d'Eſpagne; & dans les ſentimens de reconnoiſſance qu'il remarquoit en moi pour ce Monarque & pour Mr. le Duc de Bourbon? Comment enfin, mon départ pour la Cour de Madrid, ſans miſſion, ſans emploi & ſans caractère, lui pouvoit-il paroître dangereux ou ſuſpect? Quelles qu'aient été à cet égard ſes allarmes ou ſes vues, c'eſt à ceux qui liront ces Mémoires d'en faire l'examen ſ'ils veulent, & de juger par la ſuite des faits que je vais continuer de préſenter à leurs yeux, ſi on doit attribuer les obſtacles que l'Evêque de Fréjus eſſaya d'oppoſer à mon voyage, ou

au desir secret qu'il pouvoit avoir d'empêcher que le Duc de Bourbon n'eût auprès de leurs Maj. Cath. un serviteur sur lequel il pût compter ; ou au vif ressentiment qu'il conçut de ce que m'ayant laissé entrevoir à cet égard sa répugnance , je ne crus point, la voyant sans fondement, devoir aveuglément souscrire à la loi qu'il vouloit m'imposer.

Après avoir obtenu du Père Bermudez, par la nouvelle permission qu'il m'envoyoit de passer en Espagne , l'explication à cet égard des sentimens du Roi Cath. , que l'Evêque de Fréjus m'avoit conseillé de demander ; il ne me restoit plus pour me mettre en chemin , que d'être instruit par la réponse que ce Prélat feroit à la lettre que je lui avois écrite , s'il n'y avoit rien de changé dans le consentement que j'avois su par lui, qu'on avoit d'abord donné à mon voyage. J'avois d'autant plus lieu de croire que ses dispositions sur une chose si indifférente seroient toujours les mêmes , que l'Evêque de Fréjus , à qui je m'adressois pour le savoir , avoit éclairé toutes mes démarches , & étoit de plus celui à qui j'étois redevable , (au moins à ce qu'il m'avoit mandé ,) d'avoir surmon-

surmonté les difficultés qu'on avoit d'abord fait de m'accorder le passeport qui m'étoit nécessaire pour partir. Mais ce n'étoit pas l'intention de ce Prélat, que les obstacles dont je parle s'applanissent si facilement : soit que les dispositions assez favorables à mon dessein, où il m'avoit paru être à Fontainebleau, eussent changé ; ou qu'en dissimulant toujours ses véritables sentimens, il ne m'eût parlé comme il avoit fait dans ce lieu-là, que dans l'espérance que le changement qui étoit arrivé en Espagne, anéantiroit sûrement le projet que j'avois formé sans que ses vues particulières pussent être pénétrées. Quand il vit que, contre son attente, une nouvelle permission m'étoit accordée, & qu'il sentit intérieurement qu'il ne trouveroit aucune répugnance dans le Duc de Bourbon, à trouver bon que j'en profitasse ; il eut recours alors à plusieurs démarches entortillées & ambiguës : ressource dont il n'a jamais manqué avec moi. Il essaya de se conduire de façon, à me donner suffisamment à entendre ce qu'il ne vouloit pourtant point trop clairement m'expliquer ; je veux dire, que le voyage que je me proposois de faire n'étoit point de son goût :

se flatant que la crainte de lui déplaire me détermineroit à lui faire en cette occasion un sacrifice du mien , & qu'ainsi paroissant peu disposé à passer dans un pays étranger , il me réduiroit à lui offrir de moi-même un moyen facile & naturel de dire au Duc de Bourbon , si cela devenoit nécessaire , que la résolution que j'avois prise de rester dans ma patrie , étoit le pur effet de mon choix , & non celui de la déférence intérieure , qu'il ne doutoit pas que je n'eusse pour les sentimens qu'il me laissoit entrevoir.

Afin donc de réduire en pratique ce projet si simple & si rempli de bonne foi , l'Evêque de Fréjus jugea à propos de laisser écouler près d'un mois sans répondre à la lettre que je lui avois écrite en lui envoyant celle du Père Bermudez. Les Grands se persuadent aisément que le commun des hommes , uniquement occupé du soin de leur plaire , sont trop heureux de pouvoir étudier dans leurs plus petites actions , quel est leur goût , & s'il se peut même , quelles sont leurs pensées. L'Evêque de Fréjus ne connoissant point alors le souverain mépris que j'ai toujours eu pour une complaisance si basse & si servile , crut apparemment ,
que

que le long silence qu'il gardoit sur une affaire d'aussi petite importance qu'étoit celle de décider si je devois partir ou rester, me paroîtroit un signe suffisant du peu de disposition où l'on étoit d'approuver mon dessein : que je me dégoûterois insensiblement de le suivre ; & que , suivant toute apparence , je m'en désisterois entièrement.

Mais ces conjectures étoient mal fondées , & je n'étois pas disposé à m'alarmer si aisément. La seconde lettre qu'il reçut de moi , & par laquelle je lui réitérois la prière que je lui avois déjà faite , de vouloir bien me faire connoître les intentions du Roi & les siennes sur ce que je lui avois proposé , lui prouvant qu'il ne recueilloit point de son silence affecté le fruit qu'il en avoit espéré , il m'écrivit de venir à la Cour , où il vouloit , ajoutoit-il , m'entretenir.

Comme l'incertitude dans laquelle j'étois depuis près de six mois sur le parti que je devois prendre , me paroissoit aussi désagréable qu'elle étoit longue , ce fut avec plaisir que je crus voir par la lettre de l'Evêque de Fréjus , que le moment approchoit de la finir ; & étant allé dans cette espérance à Versailles , je me rendis
dans

dans l'appartement de ce Prélat, à l'heure qu'il m'avoit prescrite. J'y arrivai lorsqu'il finissoit de s'habiller. Sans vouloir égayer ici la scène par une description ironique, un certain fourire de protection, déstitué de tout autre témoignage de politesse, fut le début de la réception dont ce Prélat jugea à propos de m'honorer; & suivant toute apparence, un nouvel effet du projet que j'ai dit plus haut qu'il avoit formé. Me flatant cependant que la suite d'un prélude si singulier pourroit devenir un peu plus favorable, j'attendois le moment de l'éprouver, comme je l'avois déjà fait en pareille occasion à Fontainebleau, & que les domestiques, & quelques autres particuliers qui étoient dans sa chambre, venant à en sortir, le laissent en liberté de me parler. Mais ni leur éloignement, ni ma patience ne changerent rien à la froideur qu'il affecta de me montrer. Sept ou huit questions de sa part sur des choses indifférentes, & qui n'avoient assurément nul rapport au motif de mon voyage, firent toute la matière de notre conversation. Il n'y fut pas dit un mot, ni de la lettre du Père Bermudez, ni de la réponse que j'y devois faire; & la

termi-

terminant ensuite assez promptement , pour passer chez le Roi , tout ce que je pus recueillir de cette visite fut : que m'étant déterminé à lui demander enfin , comme il sortoit , ce que je devois écrire en Espagne , il me répondit avec un sérieux affecté , qu'il n'avoit pas le tems de me parler de cette affaire , & qu'il me feroit avertir quand il faudroit que je vinssse le trouver.

Le rang que le crédit donne , quand rien ne le relève que la vanité de celui qui le possède , ne m'en a jamais beaucoup imposé. Je remarquois bien le premier dans l'Evêque de Fréjus , mais je ne pouvois encore dans ce tems-là me résoudre à y voir l'autre. Les devoirs qu'on rend dans le monde aux personnes qui sont en place , ne font connoître qu'imparfaitement leur caractère ; & ce n'est que par des relations plus particulières avec elles , qu'on parvient à l'approfondir. Je m'étois fait de celui de l'Evêque de Fréjus , l'idée la plus avantageuse , & comme uniquement composé de cette douceur , de cette égalité , & sur-tout de cette délicatesse sur la probité , sans laquelle il n'y a jamais de solide vertu. A la vérité il s'étoit tenu certains discours

à son désavantage , sur son départ précipité de Versailles , quand le Duc d'Orléans y fit arrêter le Maréchal de Villeroy : mais ils n'avoient faits aucune impression sur mon esprit ; & je les avois regardé comme l'effet de l'envie ou de la malignité. Je ne savois donc à quoi attribuer , ce que j'appercevois cependant d'artifice , dans ce qui venoit de se passer entre lui & moi. Je n'osois , après les démarches que j'avois faites , ni m'adresser directement à M. le Duc de Bourbon , ni encore moins donner au Prélat le moindre sujet de penser , que je commençois à le pénétrer & à me méfier de sa bonne volonté. Je voyois avec une extrême peine la décision dont j'avois besoin dans la situation où j'étois , se prolonger avec mes doutes ; & je retournai à Paris , l'esprit dans une assiette peu tranquille , & fort occupé à chercher quelque expédient pour les terminer.

La Providence , qui par ce petit commencement de tribulation sembloit me disposer à essuyer celles de toute espece qu'elle me préparoit en Espagne , ne tarda point à me tirer de l'embarras où j'étois. Je reçus dans les premiers jours du mois de Février , une lettre du Père Bermudez ,

par

par laquelle il m'apprenoit que l'intention de Sa Majesté Cath. étoit de me donner l'emploi de *Sumiller de Cortina* de la Chapelle Royale , (qui correspond à celui d'Aumônier du Roi en France ,) quand j'arriverois à sa Cour ; & il ajoutoit à cela une nouvelle invitation de venir profiter de la bonté du Roi d'Espagne , dès que la saison me permettroit de me mettre en chemin.

Perfuadé que je devois avoir pour ce qu'il plairoit au Roi Très-Chrétien de me prescrire à ce sujet , la même déférence que j'avois déjà montré pour obtenir la permission de passer en Espagne ; je retournai à Versailles , pour faire part à l'Evêque de Fréjus de la nouvelle que je venois de recevoir. Ce fut précisément dans cette circonstance , comme je l'ai su depuis , que ceux qui avoient part au Gouvernement , & qui étoient honorés de la confiance du Roi , allarmés de la dangereuse maladie que ce Monarque avoit eue dans le cours de cet hyver-là , crurent devoir lui inspirer le dessein de renvoyer l'Infante , & de donner à tout son Royaume la consolation de le voir marier à une Princesse qui fût d'un âge proportionné au sien.

La

La fidélité avec laquelle j'avois persévéré jusqu'alors à rendre un compte exact à l'Evêque de Frejus de ce qui se passoit entre le Père Bermudez & moi , devoit lui servir de preuve de la confiance que j'avois en lui ; & l'engager d'y correspondre , & d'entrer avec amitié dans ce qui me regardoit : mais rien ne fut capable de changer les dispositions entièrement contraires où il étoit à cet égard. Un homme qui croit avoir intérêt de cacher ses desseins , est mal à son aise lorsqu'il trouve trop de bonne foi dans ceux avec qui il est obligé de traiter. Plus celle-ci se développe , plus elle lui est incommode : elle lui fait voir la contradiction qu'il y a entre la noble simplicité que la vérité inspire , & cette ambiguïté dans les paroles & dans les démarches où la dissimulation conduit ; & l'effet ordinaire d'une vue si humiliante , est de le blesser intérieurement & de l'aigrir. Si la situation où se trouva l'Evêque de Frejus , après que je lui eus appris la grace que le Roi d'Espagne avoit dessein de m'accorder , n'étoit pas entièrement semblable à celle que je viens de dépeindre , il faut au moins convenir qu'elle y avoit bien du rapport.

En effet , ce Prélat fut bien éloigné de me donner à cette occasion , les foibles marques de politesse que l'usage établit en pareil cas , entre les personnes les plus indifférentes. Encore moins m'offrit-il d'autoriser auprès du Roi Catholique , par les plus légers offices , l'opinion avantageuse que ce Monarque daignoit avoir conçue de moi. Il parut ajouter au contraire un nouveau degré de froideur , aux sentimens que j'avois déjà remarqué qu'il affectoit de me montrer toutes les fois qu'il s'agissoit de lui parler de mon départ. Il me questionna d'un air ironique sur les fonctions de l'emploi qu'on me destinoit , sur les avantages que je pouvois esperer d'en retirer , sur les différentes mesures que je prenois pour faire mon voyage. En un mot , presque à chaque parole qu'il proferoit , il me devoiloit malgré toute sa dissimulation , l'amertume secrète qu'il cachoit dans son cœur , & tous les jugemens disadvantageux que cette disposition lui faisoit former de mes vues , & sur tout , de la vaste ambition à laquelle il me croyoit entierement livré. De mon côté , répondant à toutes ses questions avec une extrême indifférence , & sans
lui

lui donner à entendre en aucune façon que je m'appêrçusse de l'agitation intérieure qu'il ressentoit , je continuois tranquillement, tantôt à le prier de vouloir bien m'obtenir la permission du Roi qui m'étoit nécessaire pour partir, tantôt à l'entretenir de la route que je me proposois de prendre , & en un mot , de tout ce qui concernoit mon voyage. La nécessité où je le mettois par là de se dévoiler lui-même , ou de contribuer malgré lui à l'accomplissement d'un projet qui lui étoit désagréable , blessa sensiblement sa vanité ; je crois devoir attribuer aux mouvemens violens de dépit , que la situation où il se trouva alors lui fit éprouver , & auxquels il se livra sans réserve , le dessein qu'il forma dès lors de me faire ressentir tout le poids de son autorité : & l'on verra avec étonnement , que ni le temps qui adoucit tout , ni les services essentiels que je lui ai rendus , n'ont pu le déterminer à s'en départir.

Pour commencer donc à exécuter ce que sa mauvaise volonté lui inspiroit de faire contre moi , & pour l'exécuter cependant avec art & d'une manière , qui , bien loin de manifester aucune malignité , parût au contraire le pur effet de l'inté-

l'intérêt qu'il prenoit à ce qui me regardoit ; il jugea à propos , quoiqu'il m'eût expreffément recommandé & pofitivement promis , de ne rien dire du voyage que je devois faire en Efpagne , ni encore moins de la grace qui m'y étoit offerte , (deux articles fur lesquels il avoit vû que le Pere Bermudez exigeoit avec raifon un profond fîlence de ma part ;) il jugea , dis-je , à propos de faire confidence de l'un & de l'autre à quelques Dames de fes amies & des miennes ; & fans porter d'abord un jugement défavantageux des motifs qui me déterminoient à vouloir paffer en Efpagne , (car c'eût été fe dévoiler ,) il leur laiffa fuffifamment entrevoir dans la converfation qu'il eut avec elles fur ce fujet , qu'il étoit auffi furpris que fâché de s'appercevoir , que le détachement que j'avois montré pour les richelfes & pour les dignités , en prenant l'état Eccléfiastique , n'avoit pu fubfifter long-tems : & à la fuite de ces pieufes réflexions fur l'inftabilité du cœur humain , dont il fut faire une application fort charitable aux fentimens qu'il m'attribuoit , il jugea à propos de me dépeindre comme un homme qui avoit fait promptement

tement succéder à une modération équivoque , des projets d'une vaste ambition. Son dessein dans cette conférence si pieuse , étoit bien moins , comme on le vit ensuite , d'inspirer à ces Dames , pour la vertu & le rang desquelles il savoit que j'ai toujours eu une grande vénération , le salutaire desir de travailler à me guérir de l'excessive ambition dont il cherchoit à leur persuader que j'étois agité ; que de trouver un moyen de faire répandre dans le public , par elles ou par les autres personnes qui en pourroient avoir peu à peu connoissance , la nouvelle de mon voyage , & du terme où il devoit aboutir.

L'Evêque de Fréjus , parfaitement instruit de toutes les ruses & de tous les artifices dont l'usage est si commun dans les Cours , jugeoit qu'un tel bruit seroit infailliblement imputé à une espèce d'indiscrétion de ma part , assez ordinaire aux hommes , qui , se livrant , comme il ne doutoit pas que je ne le fisse , à de flatteuses espérances , ne peuvent les renfermer en eux-mêmes , & cherchent avidement à se procurer d'avance la considération qu'elles attirent , quand on a lieu de croire qu'elles ont

un légitime fondement. Ses vues cependant ne se bornoient pas là ; il leur donnoit plus d'étendue. Il se flattoit que le public me regarderoit comme un homme qui avoit voulu faire servir une apparente dévotion , de moyen à satisfaire une ambition très - vaste & très - réelle : que Mr. le Duc de Bourbon & le Pere Bermudez , apprenant ce qui se répandoit dans le monde sur mon sujet , & m'en attribuant la faute , comme il étoit naturel de le faire en pareil cas , feroient justement offensés ; le premier de ce que sans avoir reçu le consentement du Roi & le sien , sur la démarche que je me propoisois de faire , je l'annonçasse néanmoins dans le monde comme certaine ; & le Pere Bermudez , du peu de respect que j'aurois montré pour l'ordre qu'il m'avoit donné de la part du Roi d'Espagne , de garder le silence sur la grace que ce Prince vouloit m'accorder ; & qu'ainsi me soupçonnant tous deux d'imprudence , & même de témérité , ils pourroient se déterminer également à me défendre de songer davantage à faire mon voyage. Enfin l'Evêque de Fréjus envisageoit outre cela , que le prétendu air de Négociateur , qu'il paroîtroit dans le monde

que je me ferois donné , convenant peu à un homme comme moi qui vivoit retiré à Paris dans la maison du Noviciat des Jé-
suites , donneroit lieu à des plaifanteries
fi piquantes , qu'elles feules fuffiroient
peut-être pour me détacher de l'exécution
d'un projet que je fentirois m'y avoir uni-
quement expofé.

Dés mefures prises avec tant de pru-
dence , devoient naturellement produire
l'effet que l'Evêque de Fréjus en attendoit ;
& fes efpérances à cet égard paroiffoient
d'autant mieux fondées , que ne me ré-
pondant point fur le fujet de la permis-
fion que je l'avois prié de m'obtenir , je
devois , par l'impoifibilité où fon fîlence
me mettoit de prendre aucun parti , tom-
ber dans quelqu'un des pièges qu'il avoit
travaillé à me tendre. Mais la Providen-
ce qui fait arrêter facilement quand elle
veut , les funeftes fuites que les paffions
d'un homme puiffant , peuvent entraîner
quand il s'y livre fans mefure , & qui
s'arme toujours tôt ou tard en faveur
des foibles qu'on veut opprimer , ne per-
mit point que les deffeins de l'Evêque de
Fréjus s'exécutaffent. Elle me fuscita au
contraire tous les moyens que je pouvois
defirer pour en pénétrer la malignité ca-
chée ,

chée , & pour surmonter ensuite presque sans peine , les différens obstacles que ce Prélat artificieux tâchoit d'opposer à l'accomplissement de mon projet.

Une de ces Dames * auxquelles l'Evêque de Fréjus avoit jugé à propos de faire confidence de ce qui se passoit entre le Pere Bermudez & moi , & dont la vertu étoit aussi respectable que le rang ; desirant , par une suite des bontés qu'elle m'avoit toujours témoignéés , d'être instruite d'une manière plus certaine & plus particuliere , des relations qu'elle avoit appris par l'Evêque de Fréjus que j'avois avec le Confesseur du Roi d'Espagne , m'envoya chercher un matin pour me prier de passer chez elle. Je m'y rendis à l'heure qu'elle m'avoit prescrite , & j'appris bientôt avec un étonnement singulier , par les différentes questions qu'elle me fit , le peu de fidélité que l'Evêque de Fréjus avoit eu à garder un secret , de l'observation duquel il m'avoit fait un si rigoureux précepte. A quelques jours de là , & dans le tems précisément que certains bruits sourds commençoient à se répandre dans Paris , qu'on

D 2 son-

* Madame la Duchesse de CHEVREUSE , grand'mere du Duc de LUXNES.

songeoit à renvoyer l'Infante , le Comte de JONZAC ayant entendu dire dans une maison , qu'on m'envoyoit en Espagne pour tâcher de disposer leurs Majestés Catholiques , à consentir au départ de la Princesse leur fille , m'écrivit pour me demander si cette nouvelle avoit quelque fondement. Je reçus aussi alors une visite du Marquis de BEAUFREMONT , qui , persuadé que mon départ étoit fort prochain , venoit me charger de quelques commissions pour Madrid. J'aperçus enfin par tout ce qui me revenoit chaque jour , que le public m'envoyoit en Espagne ; pendant que de mon côté je n'avois pas la moindre notion , que le Roi m'eût accordé son agrément pour faire ce voyage.

Comme je ne m'étois ouvert à personne , qu'à l'Evêque de Fréjus , sur ce qui me donnoit lieu de demander cette grâce à S. M. T. C. , il ne me fut pas difficile de remarquer qu'il étoit le seul auteur des bruits qui se répandoient de mon départ. Cette facilité que je lui voyois , de parler à d'autres d'une affaire sur laquelle il me gardoit un si profond silence , quoique j'y fusse cependant plus intéressé que personne ; & toutes les routes circon-

flexes

flexes par lesquelles je me rappellois encore que ce Prélat n'avoit pas cessé un moment de marcher , depuis la première fois que je l'avois entretenu de mon dessein , m'ouvrirent tout-à-fait les yeux sur ses vues & sur son caractère. Je crus entrevoir , que les premières tendoient à me donner la réputation d'ambitieux , ou d'intrigant ; & que peu de délicatesse sur la fidélité au secret , ou au moins une forte pente à user de restrictions mentales quand il les croyoit utiles à ses desseins , composoient une partie de l'autre. Renfermant néanmoins en moi-même le juste ressentiment que je conçus alors de son procédé , je me contentai de prendre la résolution de prévenir promptement les effets de sa mauvaise volonté , & de m'adresser désormais directement au Duc de Bourbon , pour obtenir une décision qu'on me faisoit attendre inutilement depuis si long-tems. Dans cette vue , je suppliai le Cardinal de Bissy de vouloir bien me rendre ce bon office auprès de Son Altesse ; & de tâcher en même tems de pénétrer quelles étoient les intentions de l'Evêque de Fréjus , & quand il souhaitoit enfin que j'allasse à Versailles pour en être instruit.

Cette Eminence s'acquitta avec une exactitude , digne de sa probité & de l'amitié dont elle m'honorait depuis long-tems , de la petite Négociation dont elle m'avoit si obligeamment permis de la charger. Au retour d'un voyage qu'elle alla faire alors à Versailles , elle m'apprit bientôt , que non seulement le Duc de Bourbon ne s'opposoit point à mon départ , ni à ce que j'acceptasse la grace que le Roi d'Espagne vouloit m'accorder ; mais que ce Prince étoit bien aise au contraire de me voir attaché au service de Sa Majesté Catholique : qu'ainsi je pouvois me mettre en chemin quand je le jugerois à propos. A l'égard de l'Evêque de Fréjus , Mr. le Cardinal de Bissy me rapporta que ce Prélat , qui savoit mieux que personne que la permission que j'avois demandée de passer en Espagne étoit accordée depuis long-tems , lui avoit témoigné seulement , que bien loin de mettre aucun obstacle à mon départ , il souhaitoit seulement de m'entretenir avant qu'il s'exécût ; & qu'il étoit convenu avec lui de me faire savoir par son moyen , quel jour je devois l'aller trouver à Versailles. Il ne tarda point en effet cette fois-là , comme il avoit fait
les

les autres , à tenir parole. Ce que je viens de rapporter s'étoit passé vers le 20 de Fevrier. Peu de jours après , Mr. le Cardinal de Bissy reçut un billet de l'Evêque de Fréjus , par lequel il le prioit de m'avertir d'aller à Versailles , où je me rendis dans les premiers jours du mois de Mars.

A juger par l'empressement que l'Evêque de Fréjus témoignoit de me parler , tout autre , moins instruit que moi du terme où avoient abouti toutes les conférences précédentes que j'avois déjà eues avec ce Prélat , & du peu de scrupule qu'il avoit ressenti en dernier lieu de violer le secret que je lui avois confié , après m'en avoir cependant si fort recommandé l'importance , tout autre dis-je , se seroit laissé aller à la flatteuse espérance de partir pour la Cour de Madrid , chargé de quelque importante Négociation. Mais , outre que les circonstances où celle de France alloit être avec elle , me mettoient fort à l'abri de ressentir une pareille démangeaison ; l'expérience que j'avois déjà faite des singulières dispositions où l'Evêque de Fréjus étoit de me rendre service , me faisoit aisément juger que la conversation qu'il vouloit

avoir avec moi seroit de la même nature que les précédentes , & se passeroit suivant toute apparence avec une égale cordialité de part & d'autre.

Mes conjectures à cet égard ne furent point fausses , & cinq ou six minutes de tems furent plus que suffisantes pour épuiser toutes les matieres que l'Evêque de Fréjus vouloit traiter avec moi. Les ouvertures & les confidences qu'il jugea à propos de me faire , se réduisirent donc , à m'exhorter d'abord de montrer un grand desintéressement dans ma conduite , quand je serois arrivé en Espagne : d'assurer ensuite , si j'en trouvois l'occasion , le Marquis de GRIMALDO , alors Secrétaire d'Etat de Sa Majesté Catholique , aussi bien que le Pere Bermudez , dont les bonnes intentions dans tout ce qui s'étoit passé ci-devant avoient été enfin bien reconnues ; que l'on avoit extrêmement désapprouvé en France tout ce que le Maréchal de Tessé avoit essayé de faire contre eux pendant son séjour en Espagne ; & qu'on chercheroit désormais avec empressement , à leur donner des preuves de l'estime qu'on faisoit de leur mérite & de leurs personnes.

Le Prélat termina là tout notre entretien ; & ni la moindre offre de service , ni la plus légère marque d'amitié ne mirent de sa part le plus petit degré d'onction dans de si sèches confidences. A la vérité je ne cherchai pas à les rendre ni plus considérables , ni plus étendues ; je voyois alors avec le Public , l'orage qui alloit se former entre les deux Cours , & je ne ressentois nulle envie d'y être exposé , ni d'entrer dans aucune affaire qui pût être contraire à la simplicité des premiers motifs qui m'avoient fait desirer de passer en Espagne. Après avoir donc remercié l'Evêque de Fréjus du conseil qu'il m'avoit donné , & l'avoir assuré que je rapporterois fidelement aux deux personnes en question tout ce qu'il m'avoit dit à leur avantage , je me séparai de lui en lui promettant de revenir après les Fêtes de Pâques , qui étoit le tems où j'avois fixé mon départ , afin de prendre alors tout à fait congé de lui , & de recevoir encore ses ordres , s'il jugeoit à propos de m'en donner de nouveaux.

Depuis la permission que Mr. le Duc de Bourbon m'avoit donnée de partir quand je voudrois , rien ne m'empêchant

plus d'entreprendre mon voyage , j'écrivis aussi-tôt après que je fus arrivé à Paris au Pere Bermudez , pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé sur ce sujet ; & pour le prier en même tems de vouloir bien m'envoyer un passeport de Sa Majesté Catholique en Auvergne , où je me proposois d'aller dire adieu à ma famille avant de me rendre en Espagne. Bien-loin d'envisager alors les suites que devoit avoir mon voyage , ni de faire la moindre démarche pour engager le Duc de Bourbon , ou le Comte de Morville qui étoit dans ce tems là Ministre des affaires étrangères en France , de me charger de la plus petite commission , je réservai de rendre mes respects au premier , quand je serois sur le point de me mettre en chemin ; & n'étant point connu de l'autre , je ne cherchai pas à faire naître l'occasion de le voir , ni par conséquent de lui insinuer , sous le prétexte du séjour que j'allois faire à la Cour de Madrid , de vouloir lier quelque commerce ou quelque relation avec moi.

Il n'y avoit donc rien , comme l'on voit , qui ressentit la Négociation , dans tout ce qui concernoit mon voyage en Espagne. Je n'étois connu d'aucun
des

des Ministres de cette Monarchie. Je n'avois eu précédemment aucun commerce avec eux , ni avec personne à la Cour de Madrid , qui pût contribuer à m'y faire appeller. Quand j'avois formé le dessein d'y aller , il paroissoit que Sa Maj. Cath. devoit passer le reste de ses jours dans la retraite ; & rien ne sembloit plus éloigné de toute apparence , que l'événement qui l'en a tiré. Le changement que ce même événement avoit causé dans la Monarchie d'Espagne , n'en avoit apporté aucun au personnage que j'y devois jouer. Les desseins du Pere Bermudez & les miens , ne renfermoient rien d'éclatant , ni rien qui dût exciter l'envie ou faire ombrage à personne ; & nulle intrigue de ma part à la Cour de France n'étoit entrée dans les démarches que j'avois faites auprès du Confesseur du Roi d'Espagne pour le disposer à m'être favorable. Il y avoit près de sept ans que j'avois quitté cette Cour-là , & que je n'entretenois plus aucun commerce de lettres avec ceux qui la composoient. Dans tout cet espace de tems , je n'avois eu l'honneur de voir le Duc de Bourbon que deux fois à Fontainebleau , & uniquement au sujet d'une grace que je lui demandai pour la

Comtesse de Montgon. Et enfin , retiré dans le Noviciat des Jésuites , où je louois un appartement , je songeois aussi peu à me mêler d'affaires d'Etat , & j'en étois aussi peu instruit , qu'on étoit éloigné , suivant toute apparence , de venir m'y chercher pour m'en charger.

Cette disposition dans ceux qui étoient en place , aussi bien que dans moi , auroit toujours subsisté , sans doute ; & mon voyage en Espagne se fût exécuté avec aussi peu de bruit qu'il avoit été projeté , si le renvoi de l'Infante , qui se déclara précisément dans le tems que je me préparois à partir , & encore plus la singulière circonstance où je me trouvais alors , de paroître être appelé à la Cour de Madrid lorsqu'on en bannissoit tous les Ministres de France , ne m'eussent rendu le seul François par le moyen duquel on pût se flater d'entamer quelque Négociation avec leurs Maj. Cath. Et c'est ainsi que la Providence permit , que la pure nécessité où l'on se trouva de se servir de moi pour cela , déterminât le Duc de Bourbon & le Comte de Morville , à me marquer une confiance , que vraisemblablement & dans toute autre conjoncture , ils n'eussent jamais eu la pen-
sée

L'ABBÉ DE MONTGON. 85
tée de m'accorder ; & à laquelle je n'étois pas moins éloigné de prétendre.

On avoit appris à la fin de Mars à Paris , tous les différens événemens que la nouvelle du prochain départ de l'Infante avoit causé à la Cour de Madrid quand elle y étoit arrivée. Je fus informé , avec tout le Public , de l'ordre qui avoit été donné à l'Abbé de Livry d'en sortir en 24 heures , & à tous les Consuls & Vice-Consuls de France qui étoient dispersés dans les différentes Villes d'Espagne , de se retirer. Mais comme mon voyage , ni les motifs qui me le faisoient entreprendre , n'avoient nul rapport aux affaires générales , & que le Pere Bermudez ne m'avoit rien écrit qui put me faire changer de résolution ; je me disposois toujours à prendre la route d'Auvergne où je l'avois prié de me donner de ses nouvelles , & ensuite celle de Madrid ; lorsqu'à l'occasion du passeport qu'il falloit que je demandasse au Comte de Morville pour sortir du Royaume , il me fit la réponse suivante.

J'ai

A Marly le 2 Avril 1725.

J' Ai reçu , Monsieur , la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 29 du mois dernier. Non seulement il n'y a aucun inconvenient au dessein que vous avez d'aller en Espagne ; mais Monseigneur le Duc desire au contraire que vous fassiez ce voyage. Si vous voulez avoir la bonté de me venir trouver à Paris Jeudi prochain à l'Hôtel d'Armenonville , j'aurai à vous entretenir un moment ; ; & il seroit nécessaire que ce fût à huit heures du matin , parce que j'employerai le reste de la matinée à l'Audience que je donne ce jours-là à Mrs. les Ambassadeurs & Ministres Etrangers.

Je vous prie de me croire très-parfaitement ,

MONSIEUR ;

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur

Signé , DE MORVILLE.

Je

Je me rendis exactement à l'Hôtel d'Armenonville, à l'heure que le Comte de Morville m'avoit prescrite ; & comme je n'avois jamais eu occasion, ainsi que je l'ai dit, ni de le voir, ni de lui parler, notre entrevue fut dans les premiers momens, comme sont celles ordinairement qui se passent entre deux hommes, qui, étant obligés de se parler d'affaires sans s'être auparavant connus, s'observent de part & d'autre, & cherchent mutuellement à se pénétrer avant de s'ouvrir. Ces sortes de préliminaires ne mettent pas fort à leur aise ceux qui sont obligés de s'en servir ; ils sont cependant nécessaires pour former entre des personnes qui n'ont encore eu aucune relation ensemble, celle qu'ils ont dessein d'établir : mais l'air de finesse & de méfiance qui les accompagne quand ils se prolongent trop, n'est gueres propre à faire sortir de la froide réserve dans laquelle chacun croit en pareil cas devoir se renfermer.

Le Comte de Morville s'aperçut aisément de la circonspection avec laquelle je lui parlois : Il ne la prit point en mauvaise part ; il savoit que j'ignorois parfaitement les vues qu'il avoit formées sur moi à l'occasion de mon départ pour l'Espa-

l'Espagne, & par conséquent il me convenoit aussi peu de chercher à les deviner, que de lui offrir des services dont il pouvoit peut-être ne faire aucun usage. Il me parut aussi se contenter du compte exact que je lui rendis dans cette première conversation, de tout ce qui s'étoit passé entre le Pere Bermudez & moi, sans s'expliquer qu'en termes généraux sur l'utilité qu'on esperoit de retirer du voyage que je me proposois de faire à la Cour de Madrid. Et comme il s'étoit écoulé assez de tems à lui faire la lecture des lettres que j'avois écrites en Espagne, des réponses qu'on y avoit faites, & à lui expliquer ce qui avoit donné lieu à ce commerce, & les suites qu'il avoit eu, l'heure de donner audience aux Ministres étrangers approchant, le Comte de Morville me dit en me congédiant, que le Duc de Bourbon voulant me parler avant mon départ, il étoit à propos que j'allasse faire un petit tour à Versailles; & il ajouta, qu'il esperoit que nous nous reverrions encore dans cet endroit-là.

Je me rendis à Versailles précisément dans le même tems que l'Abbé de Livry, nouvellement arrivé de la Cour de Madrid, y étoit venu rendre compte au Duc
de

de Bourbon de tout ce qui s'étoit passé entre leurs Maj. Cath. & lui, dans l'audience qu'il avoit eue d'Elles, pour leur notifier le prochain départ de l'Infante leur fille. Quoique la relation qu'il en avoit faite, & toutes les autres nouvelles qu'on avoit eues depuis son départ, du vif ressentiment que le Roi & la Reine d'Espagne continuoient de montrer contre une semblable résolution, & des effets qu'il étoit à craindre qu'il ne produisît, eussent dû naturellement aigrir le Duc de Bourbon, & lui faire concevoir le dessein de justifier sa conduite par les armes, puisque tout autre moyen sembloit pour cela lui être interdit; je le trouvai cependant dans une disposition toute différente, & uniquement occupé à mettre tout en usage pour adoucir l'esprit de leurs Maj. Cath., & pour prévenir une rupture entre les deux Couronnes.

Ce Prince, après m'avoir donné dans les premiers momens de notre entretien, toutes sortes de témoignages de bonté, desira que je lui rendisse un fidele compte de toute la relation qui s'étoit formée entre le Pere Bermudez & moi, & des suites qu'elle avoit eues, dont il n'avoit été instruit que par l'Evêque de Fréjus.

J'avois

J'avois prévu à cet égard sa curiosité ; qui étoit aussi naturelle que juste , & j'avois eu l'attention de porter avec moi presque toutes les lettres que j'avois écrites à ce Pere , & celles que j'en avois reçues. Il me fut donc facile de lui manifester la simplicité des motifs qui avoient en premier lieu lié notre commerce , & , depuis qu'il avoit été nécessaire d'en faire part à l'Evêque de Fréjus , l'exacte bonne foi avec laquelle j'avois mis ce Prélat en état d'éclairer par lui-même la moindre de mes démarches. Je ne dissimulai point après cela au Duc de Bourbon , que j'avois cependant toujours remarqué dans ce Prélat , je ne sai quelle secrète répugnance à consentir que je profitasse de la bonté que sa Maj. Cath. daignoit me témoigner : que n'en pouvant pénétrer le principe , (puisque mon voyage en Espagne ne devoit point paroître contraire au service du Roi , ni propre à mettre obstacle aux desseins de personne ,) j'avois souvent été tenté de croire que la maniere obscure & ambigue avec laquelle l'Evêque de Fréjus s'étoit expliqué avec moi sur cet article , venoit peut-être de ce qu'il avoit connu qu'il n'étoit point du goût de son Altesse : que c'étoit pour ap-
profon-

profondir la vérité à cet égard , que j'avois cru devoir m'adresser en dernier lieu à Mr. le Cardinal de Bissy : que voyant par la réponse favorable que Son Altesse m'avoit fait rendre par cette Eminence , mes allarmes mal fondées , & que toutes les difficultés qui avoient jusqu'alors retardé mon départ ne pouvoient être imputées qu'aux vues secrètes de l'Evêque de Fréjus pour le traverser ; je prenois la liberté de la remercier de la permission qu'elle m'avoit accordée de partir , & celle de l'assurer en même-tems , que je n'en ferois d'autre usage que celui qu'il lui plairoit de me prescrire : & qu'enfin , dans tous les pays de l'Univers , elle auroit toujours en moi un serviteur aussi zélé que fidèle.

Le Duc de Bourbon , après m'avoir paru également satisfait de ma bonne volonté , & de la droiture qu'il venoit de remarquer dans toutes mes démarches , m'entretint assez long-tems de la peine extrême qu'il ressentoit de s'être vu obligé de faire céder l'attachement qu'il avoit pour la personne & pour les intérêts du Roi d'Espagne , au bien & à la tranquillité de l'Etat. Il s'étendit fort aussi sur la nécessité où la situation de premier Ministre

nistre l'avoit réduit , de ne pouvoir allier ensemble ces deux différens devoirs , qui lui étoient également chers , & qu'il eût ardemment souhaité de pouvoir remplir. Il employa encore , pour justifier sa conduite , les mêmes raisons qu'on trouve dans la lettre qu'il avoit écrite au Roi d'Espagne.

Vous aurez su, me dit-il ensuite, la faute que l'Abbé de Livry a commise dans l'audience qu'il a eue de leurs Majestés Cath. & qui a empêché non seulement qu'elles ayent lu les lettres que le Roi & moi leur écrivions , mais qui a rendu également inutile celle que je lui avois adressée depuis pour Elles , & que le Marquis de Grimaldo lui a renvoyée toute cachetée. A en juger par de tels commencemens , & par les avis qui me viennent de la frontière, il semble que nous soyons à la veille de voir arriver la chose du monde qui me causeroit le plus sensible déplaisir , je veux dire une rupture entre les deux Couronnes. Mais , ajoute ce Prince , le Roi d'Espagne peut faire ce qu'il voudra , la guerre ne commencera point de notre côté ; nous souffrirons les premiers effets du ressentiment de leurs Majestés Catholiques sans user de représailles ;

faillies ; & certainement , ce ne fera que quand il ne nous restera plus aucune espérance de le calmer , & que le Roi se verra forcé de prendre les armes , que je me déterminerai à lui conseiller de s'en servir.

Je fai , me dit encore le Duc de Bourbon , que mes ennemis , ici & en Espagne , font courir le bruit que des vues particulieres , & qui me font personnelles , de vouloir marier une de mes sœurs avec le Roi , sont les véritables & secrets motifs du départ de l'Infante ; & que je cherche à les cacher sous le spécieux prétexte de vouloir conserver la tranquillité dans l'Etat : mais dans peu , leurs Maj. Cath. & le Public rendront , j'espere , plus de justice à la pureté de mes intentions ; & le choix de la Princesse à laquelle on songe actuellement de marier le Roi , la mettra quand elle sera connue , dans le dernier degré d'évidence. J'avoue, continua-t'il , que je regarde comme un vrai bonheur , & comme la chose du monde la plus singuliere dans la triste conjoncture où nous sommes , que le Pere Bermudez ne vous ait point écrit de rester en France , & que nous puissions encore espérer d'avoir en vous à la Cour
de

de Madrid , quelqu'un sur qui on puisse compter , pour y faire parvenir jusqu'à leurs Maj. Cath. , avec la connoissance de tout ce que je viens de vous dire , celle du desir ardent que le Roi ressentira toujours d'employer toute sa puissance à leur procurer , aussi bien qu'aux Princes leurs enfans , les plus solides avantages ; & pour prévenir , en un mot , une disunion qui seroit également funeste aux deux Royaumes. Vous ne sauriez donc partir trop tôt , & je suis véritablement fâché que vous ayez prié le Pere Bermudez de vous envoyer votre passeport en Auvergne : Si vous m'aviez consulté avant d'écrire cette lettre , je vous en aurois empêché : vous vous seriez rendu en droiture d'ici à Madrid ; & nous n'aurions point perdu un tems dont tous les momens nous deviennent très-précieux.

J'avois écouté avec le silence que le respect que je devois au Duc de Bourbon me prescrivait d'observer , tout ce que je viens de rapporter : mais ce n'étoit cependant pas sans être intérieurement fort embarrassé du personnage que j'entrevois qu'il avoit dessein de me faire jouer en Espagne. La délicatesse m'en paroissant extrême , je ne dissimulai point

à cet égard ma pensée au Duc de Bourbon. Ce Prince , qui de son côté ne pouvoit s'empêcher de remarquer que mes craintes étoient bien fondées , entra aussi avec bonté dans ce que je lui dis sur ce sujet. Il me donna lieu par-là de lui représenter encore , que dans mon projet de voyage , celui de me mêler d'affaires d'Etat n'y étant jamais entré , je devois craindre que le Roi d'Espagne & le Pere Bermudez , s'appercevant quand je serois arrivé à Madrid , que ma conduite ne répondoit point à leur attente & à mes promesses , ne conçussent de ma bonne foi une opinion peu favorable ; & que par conséquent ils ne fussent peu disposés à m'écouter , ni même à permettre que je fusse à portée de leur parler. Ce n'est point , sans doute , me répondit sur le champ le Duc de Bourbon , mon intention , Monsieur , ni de vous compromettre avec le Roi d'Espagne , ou avec son Confesseur ; ni d'exiger du zèle que je suis persuadé que vous ressentez pour le service du Roi , de faire quelque démarche qui puisse vous exposer à encourir l'indignation de leurs Maj. Cath. : celles de cette espèce seroient aussi contraires à nos vues , qu'elles nous seroient préjudicia-

diciables. Tout ce que je souhaite de vous, & tout ce que j'attends aussi de votre attachement pour le Roi & pour moi, est que vous vous appliquiez seulement avec soin à profiter de toutes les occasions qui pourront se présenter, ou que vous pourrez faire naître à la Cour d'Espagne, pour calmer le ressentiment de leurs Majestés Cath., & pour faire usage dans cette fin de tout ce que je viens de vous dire. Si vous savez vous conduire prudemment, (comme j'en suis persuadé,) il n'y aura rien en cela qui puisse leur déplaire; rien qui ne soit conforme aux sentimens que vous doit inspirer votre état. Quant aux moyens dont il sera nécessaire que vous vous serviez pour m'écrire, ou aux autres choses dont je n'ai pas à présent le tems de vous entretenir, adressez-vous pour en être instruit à Mr. de Morville, que vous irez trouver de ma part au sortir d'ici.

Telle fut la premiere conversation que j'eus l'honneur d'avoir avec le Duc de Bourbon, & dans laquelle il joignit au commencement de confiance qu'il jugea à propos de me marquer, beaucoup de témoignages d'une continuation de la bienveillance qu'il m'avoit montrée dès les

les premières années de ma jeunesse. A la place du sérieux affecté, & de ces demi confidences entortillées que Mr. de Fleury m'avoit fait effuyer, je trouvois dans un Prince de la maison Royale, (plus intéressé que personne, par l'usage qu'il se proposoit de faire de moi, à chercher à me pénétrer, & à mettre mes talens & ma bonne volonté à une longue épreuve,) une conduite toute différente, je veux dire, un abord facile, & cette noble franchise qu'une haute naissance donne assez ordinairement, & qui, quand elle n'admet rien d'indiscret, est sans contredit le moyen le plus certain dont un homme en place puisse se servir pour s'attirer l'amitié de ceux qu'il veut employer, & pour les engager insensiblement à lui manifester leur capacité. Je crus aussi pouvoir sans crime employer le peu que j'en avois, à seconder des intentions aussi justes & aussi droites que celles que le Duc de Bourbon venoit de me découvrir ; & je sentoits outre cela une véritable satisfaction, en m'attachant à ce Prince, d'envisager que je ne serois plus occupé du soin aussi ennuyeux que pénible, de travailler à étudier sans cesse quelles pouvoient être les vues de l'E-
vêque de Fréjus, ou à parer les effets ca-

chés de sa mauvaise foi & de son peu de bonne volonté pour moi.

Les connoissances & l'amitié que l'on forme dans les premières années de la vie, & dans cet âge où l'intérêt & l'ambition ne se faisant point encore ressentir, n'en peuvent point corrompre l'aimable candeur, font ordinairement une impression que le tems n'efface gueres. Si quelquefois les circonstances différentes où se trouvent ceux qui ont contracté ces sortes de liaisons, interrompent leur commerce & leur communication ; le moindre événement suffit pour les renouveler entr'eux ; & plus il s'est écoulé de tems dans l'espèce d'oubli où l'on a été, plus il semble qu'on se sent disposé, quand il cesse, à se donner des marques d'une mutuelle confiance.

Elevé à la Cour de France, du même âge que le Duc de Bourbon, & ayant eu l'honneur de lui être attaché dès l'enfance, mon éloignement de sa personne pendant près de sept ans, & mon changement d'état n'avoient apporté aucune altération aux sentimens de bonté de sa part, & de respect de la mienne, que les amusemens de la jeunesse avoient fait naître. Ainsi quand je me représentai devant ce Prince, ce ne fut point comme

un inconnu, dont le zèle pour ses intérêts pouvoit paroître aussi douteux que récent : il n'eut pas besoin, pour approfondir mon caractère, d'avoir recours à des perquisitions souvent infructueuses ; ni moi à aucune affectation pour lui plaire & pour m'attirer sa confiance. Cette situation facilita infiniment dans la conversation de Son Altesse avec moi, cette liberté de s'expliquer, si nécessaire pour établir une parfaite intelligence entre deux personnes qui doivent avoir ensemble de fréquentes relations.

Je n'étois cependant pas sans inquiétude sur les suites qu'elles alloient avoir. Je craignois que le Comte de Morville, dont à peine étois-je connu, ne crût nécessaire, avant de s'ouvrir à moi, de me faire passer par une espece de Noviciat de Politique, autant épineux que dégoûtant ; néanmoins mes craintes à cet égard étoient mal fondées : & quand je passai dans son appartement au sortir de celui du Duc de Bourbon, bien loin de trouver dans ce Ministre cet air mystérieux & vain, dont se parent volontiers ceux qui sont dans la place qu'il occupoit alors ; je remarquai au contraire en lui une grande politesse, jointe à une manière de s'ex-

E 2

plier


 Université de Paris
BIBLIOTHECA

pliquer, qui paroissoit être remplie de modestie & de bonne foi.

Après avoir parlé l'un & l'autre, dans les premiers momens de notre conversation, de choses assez différentes; ce Ministre, sur le récit que je lui fis de l'entretien que je venois d'avoir avec le Duc de Bourbon, & de l'ordre que ce Prince m'avoit donné de le venir trouver, me parut entièrement penser comme son Altesse, sur les moyens qu'on pouvoit prendre pour éviter une rupture entre les deux Couronnes, & ne désirer pas moins qu'elle de prévenir un si fâcheux événement. Il ajouta qu'il regardoit comme un vrai bonheur, que les tristes circonstances du tems ne m'eussent point fait confondre dans la disgrâce où tous les François étoient tombés à Madrid; & après m'avoir fort entretenu de la satisfaction que je devois ressentir, d'être le seul homme de ma nation sur qui on pût jeter les yeux, pour travailler à empêcher la division & la mésintelligence qui étoit sur le point d'éclater entre deux grands Rois; il ne dissimula point les difficultés extrêmes que je trouverois à réussir dans une Négociation si délicate. Il entra ensuite avec moi dans un assez grand

grand détail sur cet article , & sur les expédiens dont je pouvois me servir pour les lever ; & je vis bien , par les questions qu'il me faisoit de tems en tems , qu'il tâchoit sagement de découvrir par mes réponses , s'il y avoit lieu de se flatter qu'on pût tirer quelque fruit de la nécessité où l'on étoit réduit de se servir de moi. Persuadé de mon côté , qu'il y a autant de présomption & de ridicule à croire tout facile , que de découragement , & même de pusillanimité à s'effrayer facilement des obstacles qu'on entrevoit qui pourront s'opposer à l'heureuse conclusion des affaires dont on se trouve chargé ; je tâchai de garder un juste milieu entre ces deux différens sentimens , dans l'entretien que j'eus avec le Comte de Morville. Dans cette vue j'évitai d'entrer avec lui dans un détail affecté & fastidieux , des moyens que je tâcherois de prendre pour remplir ce qu'on attendoit de mon travail & de mon application , dans l'épineuse Négociation que je devois entamer quand je serois à Madrid ; & loin de me répandre en de grands raisonnemens politiques , qui me paroissent fort hors de place dans un homme comme moi , qui n'en avois jamais étudié , &

encore moins pratiqué les finesſſes ou les ſubtilités : je me contentai ſimplement de remercier ce Miniſtre des préjugés avantageux qu'il vouloit bien avoir de ma bonne volonté & de mon zèle pour le ſervice du Roi. J'ajoutai que pour lui donner des preuves de l'un & de l'autre, & pour ne point m'égarer en même tems dans la nouvelle route par où il vouloit me faire marcher, je m'offrois de mettre les différentes réflexions que je ferois ſur tout ce qu'il venoit de me dire, dans une eſpece de Mémoire, en y ajoutant à la fin un chiffre qui pût me faciliter le moyen de lui donner en ſureté de mes nouvelles, quand je ferois arrivé en Eſpagne, & dont il feroit l'uſage qu'il jugeroit à propos, après l'avoir examiné.

Le Comte de Morville, naturellement modeste & réſervé, approuva fort ma proposition : & ſoit qu'il la trouvât conforme à ſes ſecrettes diſpoſitions, ou qu'il la jugeât propre à ſatisfaire le deſir & la curioſité qu'il devoit naturellement reſſentir de connoître juſqu'où pouvoit s'étendre ma foible capacité, il me répéta à diverſes reprises qu'il approuvoit infiniment mon deſſein, & que rien ne convenoit mieux que ce que je venois de
lui

lui dire. Nous nous séparâmes après cela , & je retournai à Paris , afin de travailler au petit Mémoire que je venois de m'engager de lui envoyer incessamment.

J'exécutai fidèlement ma promesse , au bout de quelques jours : quoique ce fût à tous égards une matière bien neuve pour moi , de traiter des différens moyens dont j'imaginois qu'on pouvoit faire usage pour porter peu à peu leurs Maj. Cath. à calmer leur ressentiment , & à consentir d'examiner les raisons essentielles qu'on avoit eues de renvoyer l'Infante , & que ce fût encore un travail également pénible, de composer un chiffre, ou plutôt une manière d'écrire , qui, en présentant aux curieux inquisiteurs des lettres , qui se trouvent dans toutes les Cours , un récit également simple & naïf des faits indifférens , cachât cependant sous cette écorce & sous cette apparente ingénuité , la relation des diverses démarches que je ferois pour parvenir au but où il m'étoit prescrit de tendre ; celle des bonnes ou mauvaises dispositions où je m'appercevrois qu'on feroit à la Cour de Madrid de m'écouter ; & enfin celles des différentes mesures qu'on y prendroit pour la réconciliation ou pour la

guerre. Je renfermai cependant assez heureusement dans ce petit ouvrage tout ce que le Comte de Morville m'avoit paru desirer qui en fût l'objet ; & sans sortir des bornes qu'il m'avoit prescrites , & que l'éloignement dans lequel j'avois vécu de tout ce qui avoit rapport à des Négociations avoit rendu fort étroites : je ne m'attachai qu'à rendre mes idées également simples & claires , & qu'à faire connoître à ce Ministre , que j'avois compris & suivi ses vues ; sans prétendre par une vaine ostentation de réflexions & de raisonnemens superflus , chercher à m'attirer de sa part une confiance plus étendue que celle qu'il m'avoit d'abord témoignée.

Au lieu d'aller moi-même présenter ce Mémoire au Comte de Morville , je jugeai qu'il étoit plus à propos de le lui envoyer par la poste , afin de lui laisser une pleine liberté de l'examiner seul , de voir à loisir si j'étois entré dans sa pensée , & si l'on pouvoit concevoir l'espérance flatteuse de recueillir avec le tems d'heureux fruits de ce premier essai de ma bonne volonté.

Peu de jours après que le Comte de Morville eut reçu mon Mémoire , il me
fit

fit dire de revenir à Versailles , où Mr. le Duc de Bourbon & lui , vouloient encore me parler ; & j'eus la satisfaction de les y trouver l'un & l'autre , aussi contents de ce que contenoit mon Mémoire , que favorablement disposés pour moi. Le Comte de Morville avoit fait seulement quelques additions aux matières qui étoient renfermées dans le chiffre que j'avois dressé , afin de le rendre plus étendu ; & après en avoir entierement approuvé l'usage , il me répéta encore , (comme on le verra dans une de ses lettres) que j'étois parfaitement entré dans les vues qu'on avoit sur moi. Il ajouta ensuite obligeamment , que ces premiers fruits de mon application donnoient tout lieu au Duc de Bourbon & à lui , d'espérer que mon voyage en Espagne produiroit d'heureux succès.

Après avoir été quelque tems avec ce Ministre , je me rendis chez le Duc de Bourbon. Ce Prince , après m'avoir témoigné combien il étoit satisfait du Mémoire que j'avois envoyé au Comte de Morville , & avoir même plaisanté avec moi sur l'espèce de formulaire des lettres que j'avois composées , m'apprit que les avis qu'il avoit reçus de la Cour de Vien-

ne annonçoient une prochaine union entre l'Empereur & le Roi d'Espagne ; & je lui dois rendre ici le témoignage , qu'il porta un jugement du principe de cette union , & des suites qu'elle auroit , qui a été vérifié par l'événement. Il parut cependant craindre , que d'abord la conclusion d'un tel ouvrage ne fît prendre quelque résolution funeste & trop prompte à la Cour de Madrid ; & il m'assura de nouveau , qu'il étoit très-touché qu'on persistât à y rejeter avec aigreur tous les témoignages d'une amitié sincère de la part du Roi , & d'un parfait attachement de la sienne , qu'il tâchoit d'y faire parvenir , & sur lesquels, ajouta-t-il , le Roi d'Espagne devoit compter plus sûrement , que sur ceux d'un Prince dont les intérêts sont si différens des siens. Je ne saurois assez vous exprimer , me dit encore Son Altesse , combien je suis fâché que vous ayez écrit au Pere Bermudez de vous donner de ses nouvelles en Auvergne , & de vous y envoyer votre passeport : car je crains que les circonstances présentes ne vous empêchent à la fin d'aller en Espagne. D'ailleurs , dans le doute où nous sommes si vous ferez ce voyage , ou si le Confesseur de Sa Maj. Cath. ne vous écrira

écriera point à présent de n'y plus songer ; vous sentez bien que nous ne pouvons nous ouvrir à vous qu'à demi , & avec la réserve que l'incertitude où nous met votre situation veut que nous observions à votre égard. C'est à celle , lui répartis-je , où j'ai été de vos intentions , Monseigneur , jusqu'au moment que le Card. de Bissy a bien voulu m'en informer , que Votre Altesse doit attribuer la démarche que j'ai faite , & qu'elle condamne : je n'ai jamais pensé que la permission qu'elle m'accordoit de faire un voyage en Espagne , pût me mettre à portée de donner en ce pays - là des preuves de mon zèle pour le service du Roi ; & vous savez , Monseigneur , que jusqu'à la première conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous , il n'a jamais été question que Votre Altesse voulût me donner quelque commission pour l'Espagne , ni que de mon côté je fîsse quelque démarche pour me l'attirer. Les assurances de la bienveillance de Sa Maj. pour le Pere Bermudez & le Marquis de Grimaldo , dont Mr. l'Evêque de Fréjus m'avoit chargé , ne me paroissant pas une commission dont l'exécution fut si pressée , qu'elle ne me permît pas d'aller dire adieu à ma famille ;

j'ai suivi , en écrivant au Pere Bermudez , le premier projet que j'avois d'abord formé. Je vois avec une peine extrême , Monseigneur , les obstacles qu'il met à vos desseins , & à l'empressement que je ressens de pouvoir être assez heureux pour les seconder. Si Mr. l'Evêque de Fréjus eût voulu s'expliquer avec moi plus clairement , & ne point me laisser entrevoir , comme il a fait chaque fois que je lui ai parlé de mon départ , une secrète répugnance à l'approuver , Votre Altesse eût pu facilement régler toutes mes démarches ; & j'ose aussi l'assurer , que je me suis souvent repenti de n'avoir point eu l'honneur de m'adresser directement à Elle , dans le tems que le Pere Bermudez me fit la première proposition de me rendre à St. Ildefonse. Si vous aviez pris ce parti , me dit alors le Duc de Bourbon , vous auriez eu plus promptement la décision de votre destinée. L'Evêque de Fréjus n'a jamais paru fort porté à ce qu'on vous accordât la permission que vous demandiez ; & c'est lui qui a dit à la Duchesse de LEVY que le Roi d'Espagne vous destinoit l'Emploi de *Sumiller de Cortina*. Mais il est inutile de parler à present de tout cela , hâtez-vous
de

de partir , & de vous rendre en Auvergne ; & si vous y recevez des nouvelles du Pere Bermudez , & le passeport de la Cour d'Espagne qui vous est nécessaire , ne manquez point de m'en informer aussi-tôt , afin que nous puissions vous envoyer l'instruction dont vous aurez besoin pour vous conduire , & servir le Roi utilement en ce pays-là.

Le Duc de Bourbon , après m'avoir parlé de la sorte , me donna encore de nouvelles marques de ses bontés , & de nouvelles assurances du desir qu'il avoit de me faire plaisir. Je pris congé ce jour-là de lui , & ensuite de Mr. de Morville , qui me parla dans le même sens , & me combla aussi d'honnêtetés. Le lendemain matin , avant de retourner à Paris , je fus m'acquitter du même devoir envers l'Evêque de Fréjus. Je le trouvai entouré d'une nombreuse Cour , qui avoit assisté à son lever (sa modestie a toujours souffert patiemment ces sortes d'hommages :) & ayant attendu quelque tems avant de l'aborder , pour laisser un peu dissiper la foule , je m'approchai de lui comme il alloit sortir. Dès qu'il m'eut apperçu ;
 » partez-vous , Monsieur , me dit-il
 » assez haut pour être entendu , bien tôt
 » pour

» pour l'Espagne ? » C'est pour recevoir
 vos ordres pour ce pays-là, que je ve-
 nois aujourd'hui, lui répliquai-je sur le
 même ton ; & pour vous demander aussi
 la continuation de vos bontés. « Mais
 » quoi ! reprit-il, vous rendez-vous en
 » droiture à Madrid ? ou prenez-vous
 » votre route pour l'Auvergne, comme il
 » me semble que vous en aviez le des-
 » sein ? Je n'ai rien changé, lui dis-je,
 Monseigneur, à mon premier projet.
 Je compte, si je trouve en Auvergne une
 lettre du Pere Bermudez qui m'apprenne
 que les circonstances présentes n'ont mis
 aucun obstacle à mon départ, de passer
 peu de jours dans cette Province, & uni-
 quement pour y dire adieu à ma famille,
 ou de rester avec elle si mon voyage ne
 peut s'exécuter. « Avez-vous vu Mr. le
 » Duc, ajouta-t-il encore, & en avez-
 » vous aussi pris congé ? » Et sur ce
 que je lui répartis que j'avois fait l'un
 & l'autre, il me dit : « Je vous souhai-
 » te, Monsieur, un heureux voyage ;
 » & je vous prie de ne pas manquer de
 » dire au Pere Bermudez, & au Marquis
 » de Grimaldo, l'estime singulière qu'on
 » fait ici de leur mérite. » Il sortit en
 me disant cela ; & comme en me séparant
 du

L'ABBÉ DE MONTGON. LIT
du Duc de Bourbon , j'avois oublié de
prier ce Prince de vouloir bien ordonner
qu'on me payât avant mon départ la pen-
sion dont je jouissois , je m'approchai en-
core de l'Evêque de Fréjus pour le prier
de me rendre ce bon office auprès de
Son Altesse. Mais ce Prélat , au premier
mot que je lui dis , me répondit d'un
air sévère , qu'il n'étoit point tems de
faire cette proposition. J'avoue que je
fus très-piqué du refus qu'il me faisoit
de s'employer pour obtenir une pareille
bagatelle , & que je me séparai de lui
dans la même disposition de méfiance &
de froideur à son égard, que j'avois ressen-
ti toutes les fois que mon voyage m'avoit
donné lieu de lui parler.

La crainte d'importuner le Duc de
Bourbon pour une chose d'aussi petite
importance que l'étoit celle du payement
de ma pension , m'avoit déterminé à prier
l'Evêque de Fréjus de m'obtenir cette
petite grace de Son Altesse : mais je vis
clairement par sa réponse , que je ne
pouvois compter en aucune façon qu'il
voulût me rendre le plus léger service.
Je pris donc le parti d'écrire au Duc de
Bourbon , quand je serois arrivé à Paris ,
pour lui représenter le besoin que j'avois
du

du petit secours d'argent qui m'étoit dû pour faire mon voyage. Ma proposition ne parut point à ce Prince, aussi importante ou aussi extraordinaire que l'avoit trouvée le difficultueux Evêque de Fréjus : car peu de jours après, il me fit donner un ordre pour être payé, & le Comte de Morville me renvoya en même tems le Mémoire que je lui avois laissé, en m'écrivant la lettre suivante :

A Versailles , ce Mardi après midi.

***J**E vous renvoye , Monsieur , le Mémoire que vous m'avez remis entre les mains. Plus je l'examine , & plus je trouve qu'il remplit tout l'objet que Monseigneur le Duc s'est proposé. En vérité , Monsieur , cet échantillon de vos talens me fait former d'heureux augures de ce que vous pourrez faire pour le service du Roi , si comme je l'espère , vous passerez en Espagne. Vous trouverez une petite addition à votre Mémoire , qui concerne quelques articles que j'ai cru assez importans pour n'être pas omis : vous en pourrez faire le même usage que du reste.*

A l'égard de la manière d'adresser vos lettres , après y avoir bien réfléchi , je trouve qu'il n'y a rien de mieux à faire que de
les

les adresser aux personnes que vous proposez. ayez seulement la bonté de les prévenir avant votre départ , si vous ne l'avez pas déjà fait ; & priez - les bien d'être attentifs à reconnoître la marque que vous leur avez donnée pour savoir les paquets qu'ils auront à m'envoyer : car je serois bien fâché de perdre aucune de vos lettres. Accusez-moi , je vous supplie , la réception de celle-ci , pour que je sois certain que vous l'avez reçue. Mandez-moi si vous partez demain pour l'Auvergne ; si vous avez fait vos conventions avec ceux à qui vous devez adresser les lettres que vous écrirez ; & lorsque vous aurez reçu vos passeports d'Espagne & que vous partirez pour Madrid , ayez la bonté de m'en informer.

Il ne me reste plus , Monsieur , qu'à vous demander l'honneur de votre amitié , & à vous marquer la confiance que j'ai dans vos lumieres & vos bonnes intentions. Je puis vous dire qu'elle est infinie , & que personne au monde n'est avec une estime plus parfaite que moi ,

MONSIEUR ,

Votre très humble & très-
obéissant serviteur ,

Signé , DE MORVILLE.

Et plus bas est ajouté :

Prenez garde , je vous supplie , & tâchez de ne perdre aucune des feuilles de votre Mémoire , & de l'addition que j'y ai faite.

C'est ainsi que la Providence qui fait quand elle veut , convertir facilement en moyens pour l'accomplissement de ses desfeins , les choses qui y paroissent les plus contraires , disposa si favorablement pour moi ceux qui en France , dans le tems dont je parle , se trouvoient chargés du soin du Gouvernement , qu'ils m'accorderent non seulement la permission que je leur avois demandée de passer en Espagne , mais de plus les moyens de faire ce voyage ; & les mêmes secrets obstacles que l'Evêque de Fréjus avoit cherché à mettre à mon départ , me conduisirent insensiblement à un tems , qui le rendirent par les événemens qui survinrent , autant nécessaire & utile , qu'il avoit été indifférent auparavant. J'arrivai en Auvergne dans les premiers jours du mois de Mai ; & comme j'avois écrit dès le commencement du mois de Mars au Pere Bermudez , pour l'informer de la permission qui m'a-
voit

L' ABBÉ DE MONTGON. 115

voit été accordée de passer en Espagne , & pour le prier de me donner de ses nouvelles dans cette Province , j'y trouvai entre les mains d'un de mes parens la réponse suivante de ce Pere :

MONSIEUR ,

J' Ai reçu la lettre du 5. de ce mois , que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous aurez déjà été instruit de ce qui s'est passé dans votre Cour, & des suites fâcheuses que la résolution qu'on y a prise peut produire. Le Démon , qui ne s'endort point , ne cesse de chercher les moyens de renverser tout. J'écris cela avec un extrême déplaisir. Cependant , quoique le Roi mon maître conserve les plus favorables dispositions à votre égard , il lui a paru que dans les conjonctures présentes vous feriez mieux de différer votre voyage , jusqu'à ce que les différends survenus soient terminés. Je vous assure , Monsieur , que Sa Majesté conserve , comme j'ai dit , la même disposition à votre égard ; mais pour cela même , elle ne juge pas que l'occasion vous soit favorable. Il faut , Monsieur , prier Dieu de toute votre force , afin qu'il lui plaise d'avoir la bonté de tranquilliser tout ,
&

& d'empêcher les suites fâcheuses que cet événement peut produire. J'ai lieu d'espérer que tout réussira à sa plus grande gloire , & que ces nuages seront bientôt dissipés. Alors vous aurez la consolation de venir à bout de vos desseins ; & j'aurai l'honneur que j'ai tant souhaité , & que je souhaite , de vous voir en Espagne. Croyez, Monsieur , que je vous écris cela avec la dernière douleur , & que je suis toujours ,

MONSIEUR ,

A Madrid le 26. Mars 1725.

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

Signé, BERMUDEZ.

Quoique les expressions dont le Père Bermudez se servoit dans sa lettre fussent remplies d'amitié , & même d'égards pour moi ; il me faisoit cependant sentir si clairement combien les esprits étoient aigris à la Cour de Madrid , & à quel point la présence d'un François nouvellement venu y pouvoit être désagréable , que je me persuadai , malgré toute la bonne volonté qu'il me témoignoit , que l'avis qu'il

qu'il me donnoit à cet égard, tendoit à ne plus songer à faire mon voyage. Néanmoins comme je lui avois encore écrit le 2. d'Avril, pour lui faire de nouvelles instances de m'envoyer le passeport qui m'étoit nécessaire, je crus devoir attendre d'être informé de l'effet qu'auroit produit cette lettre, avant de rendre compte du contenu de la sienne au Comte de Morville. Peu de jours après être arrivé en Auvergne, je reçus la réponse qui suit :

MONSIEUR,

*J*E viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2. de ce mois. Je crois que vous avez reçu la dernière lettre, que j'ai eu l'honneur de vous écrire, quoiqu'avec le dernier déplaisir. Il ne m'est pas permis d'ajouter autre chose à présent ; mais j'espère que la tempête qui est arrivée à l'occasion des affaires dont vous serez assez instruit, se calmera bientôt. Tandis que les choses ne changent pas, il faut que vous vous souteniez par l'espérance ; & je dois vous assurer que les bontés du Roi sont les mêmes à votre égard, & que vous pouvez

pouvez compter sur moi dans tout ce qu'il me fera permis.

J'ai l'honneur d'être toujours ,

MONSIEUR ,

A Aranjuez le 16. Avril 1725.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

Signé , BERMUDEZ.

Voyant que cette lettre ne faisoit que confirmer la précédente , je les adressai toutes deux à Mr. de Morville, afin qu'il continuât à se convaincre par lui-même, de la bonne foi scrupuleuse que j'observois dans les relations qu'il m'avoit obligé d'avoir avec lui. On verra dans la suite de cet Ouvrage que cette bonne foi , j'ose le dire , s'est soutenue jusques au bout ; pendant que le Card. de Fleury & ses Confidens , ont au contraire constamment mis en usage une odieuse duplicité pour parvenir à m'opprimer.

Mr. le Comte de Morville m'écrivit quelque tems après la lettre suivante :

Vous

A Versailles le 1. Juin. 1725.

Vous trouverez peut-être, Monsieur, ma réponse bien tardive ; mais la quantité prodigieuse d'affaires dont je me suis trouvé surchargé dans des conjonctures aussi difficiles que celles-ci, m'ont empêché d'avoir l'honneur de vous écrire plutôt. D'ailleurs, comme les lettres du Pere Bermudez ne vous faisoient pas espérer si-tôt le passeport du Roi d'Espagne, je n'ai pas cru que ma réponse fût absolument pressée. J'ai lu, Monsieur, à son Altesse Sérénissime votre lettre & celles que le Pere Bermudez vous a écrites. Monseigneur le Duc persiste toujours dans le même sentiment, & desire infiniment que vous puissiez vous trouver autorisé à passer à Madrid. Je vous assure, Monsieur, qu'il a une confiance entière dans tout ce que vos bonnes intentions, votre sagesse & vos talens vous mettroient à portée de faire, dans un pays qui nous intéressera toujours plus qu'aucun autre. Pour moi, Monsieur, je n'ambitionne rien plus vivement, que de vous voir à Madrid, & auprès de leurs Maj. Cath. : Ainsi, Monsieur, l'intention de Son Altesse est, que si-tôt que vous recevrez les passeports du Roi d'Espagne, vous partiez pour vous rendre auprès de

de lui. Vous aurez seulement la bonté de m'en informer , afin que s'il y avoit quelque chose de nouveau à vous mander , on pût le faire , & que vous partissiez muni de toutes les connoissances qui vous sont nécessaires : c'est ce que je ferois aisément par une lettre que vous recevriez de moi avant votre départ.

Je vous renvoie , Monsieur , les deux lettres du Pere Bermudez , & je vous prie de me croire plus parfaitement que personne ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

Signé , DE MORVILLE.

Comme j'étois uniquement redevable au Pere Bermudez des marques de bonté que le Roi d'Espagne m'avoit données , & tout récemment de celle de me faire instruire par ce même Pere son Confesseur , des raisons qui l'avoient déterminé à m'ordonner de suspendre mon voyage ; j'écrivis à ce dernier , pour le supplier de ne point laisser ignorer à Sa Maj. Catholique toute l'étendue de ma respectueuse reconnoissance , & pour être aussi convaincu

vaincu en son particulier, de celle que je ressentois pour toutes les obligeantes attentions qu'il avoit eues pour moi, & de ma vénération pour sa personne. Il y répondit, comme il l'avoit fait à toutes les précédentes, dans les termes les plus remplis d'égards & d'amitié, & qui ne me laissoient aucun doute qu'il ne desirât sincèrement de me voir arriver à la Cour d'Espagne : mais il continuoit toujours à me conseiller de suspendre mon départ, jusqu'à ce que l'agitation violente où étoient les esprits à Madrid étant un peu calmée, je pusse espérer de n'en point ressentir, en arrivant, quelque effet désagréable. Ce nouvel avis de sa part, joint à tout ce que les nouvelles publiques apprenoient des excès où l'on s'étoit porté contre les François à Madrid, & dans presque toute l'Espagne, me faisant aisément comprendre qu'il s'écouleroit peut-être beaucoup de tems avant que je pusse entreprendre mon voyage, j'envoyai encore au Comte de Morville la lettre du Pere Bermudez ; afin que le Duc de Bourbon & lui, pussent remarquer, que je continuois toujours à faire de mon côté tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour me met-

tre en état de leur obéir, & que le Confesseur du Roi d'Espagne paroissoit être favorablement disposé pour tout ce qui pouvoit contribuer à rétablir une parfaite union entre les deux Couronnes. On va voir par la réponse que le Comte de Morville me fit, que le Duc de Bourbon & lui, rendoient une entière justice à la droiture des intentions du Pere Bermudez à cet égard.

A. Chanilly le 11. Juillet 1725.

*J'*Ai reçu, Monsieur, avec votre lettre du 21. du mois passé celle du Pere Bermudez, que vous avez bien voulu me communiquer, & que vous retrouverez ci-jointe. Elle ne contient rien qui fasse entrevoir une réconciliation bien prochaine; mais il y a lieu d'espérer qu'avec le tems qui adoucit les douleurs les plus sensibles, & au moyen des bonnes intentions du Pere Bermudez, on parviendra à une parfaite réunion des esprits & des cœurs. Je dois vous assurer qu'on est ici extrêmement satisfait de sa conduite, & qu'on a toute la reconnaissance possible de la manière dont il se comporte en cette occasion. Lorsque les choses seront au point où vous puissiez vous
mettre

L'ABBÉ DE MONTGON. 123

mettre en état de partir, je vous enverrai un nouveau passeport ; & je vous prie au surplus d'être toujours persuadé que je suis très-parfaitement.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, DE MORVILLE.

Depuis la lettre dont je viens de faire mention que j'écrivis au Pere Bermudez, je cessai de lui en adresser d'autres ; & je crus que les circonstances où l'on étoit alors, & dont il m'avoit fait lui-même sentir l'extrême délicatesse, m'obligeoient d'user sobrement du commerce qui s'étoit formé entre nous, afin de ne lui donner aucun lieu de soupçonner, par un empressement de ma part trop marqué de passer en Espagne, que quelques motifs mystérieux, & differens de ceux dont il étoit instruit, m'obligeoient d'entreprendre promptement mon voyage. Il s'écoula près de trois mois avant qu'il eût de mes nouvelles, ou qu'il me donnât des siennes ; & je commençois même à croire que ce long silence seroit bien-

tôt suivi d'un entier oubli, lorsque tout-à-coup, & quand je m'y attendois le moins, je reçus vers le 25. du mois d'Août une lettre du Pere Bermudez, par laquelle il m'apprenoit que le Roi d'Espagne lui avoit ordonné de m'écrire, que je pouvois, quand je voudrois, venir à sa Cour; à quoi le même Pere ajoutoit par une seconde, que je reçus l'ordinaire suivant, que je trouverois le passeport dont j'avois besoin pour entrer dans les Etats de Sa Maj. Cath. entre les mains du Gouverneur de Fontarabie, qui auroit ordre de me le remettre lorsque je serois arrivé sur la frontière.

J'informai aussi tôt le Duc de Bourbon & le Comte de Morville, que la permission de me rendre à Madrid m'étoit enfin accordée; & je leur envoyai, à mon ordinaire, la première lettre que le Pere Bermudez m'avoit écrite à ce sujet. Peu de jours après, je reçus la réponse ci-jointe du Comte de Morville, avec un nouveau Mémoire, qui contenoit le plan de la conduite que je devois tenir quand je serois arrivé à la Cour d'Espagne, & que certains articles qui s'y trouvent renfermés m'empêchent de rendre public. Ce Ministre m'envoyoit outre cela un
ordre

ordre pour recevoir un secours d'argent, modique à la vérité, mais tel que le desintéressement qu'on verra que j'ai toujours constamment pratiqué, m'avoit engagé à lui demander pour m'aider à faire mon voyage. Tous les obstacles qui avoient jusqu'alors retardé mon départ étant donc entièrement levés, & rien ne me retenant plus en Auvergne, je partis de Clermont, qui est la Capitale de cette Province, le 21. Octobre 1725. pour prendre la route de Madrid, plus d'un an après que la première proposition de me rendre auprès de Sa Majesté Catholique m'avoit été faite.

A Fontainebleau, le 29. Septemb. 1725.

J'Ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 6. de ce mois, celle que vous aviez eue quelques jours auparavant du Pere Bermudez. Non seulement Monseigneur le Duc approuve que vous vous rendiez en Espagne, mais même S. A. S. souhaite que vous différiez votre voyage le moins qu'il vous sera possible. Elle vous accorde bien volontiers la petite gratification que vous avez demandée; ainsi il vous sera remis avec ce paquet 52.

louis & demi, qui font la somme de mille livres, dont vous voudrez bien donner un reçu à celui qui vous les présentera. Je joins ici le nouveau passeport du Roi qui vous est nécessaire; la lettre du Pere Bermudez que je vous renvoye; enfin le Mémoire, qui contient tout à la fois le plan de votre conduite, & l'espece de chiffre dont vous vous servirez pour donner des avis. J'ai laissé ce Mémoire dans la forme que vous lui avez donnée; mais j'y ai fait plusieurs additions & quelques changemens, que j'ai cru nécessaires, par rapport, tant à la situation des affaires, différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit lorsque vous le dressates, qu'aux endroits où vous pourrez séjourner; attendu que vous ne serez pas toujours à Madrid, mais quelquefois à l'Escorial & à St. Ildephonse. Du reste, Monseigneur le Duc n'a point d'autres instructions à vous donner pour le présent; & il vous remet absolument à ce dont vous êtes convenu avec moi. La confiance & l'estime parfaite que lui inspire pour vous la connoissance qu'il a de vos vertus & de vos talens, lui font desirer très-ardemment qu'il y eût bientôt lieu d'exercer votre zèle & vos bonnes intentions, autrement que par le soin que vous prendrez de nous donner des avis sous

le

Le langage convenu par votre Mémoire , auquel il n'y a qu'à vous conformer entièrement , tant qu'il ne s'offrira rien de mieux à faire. Je vous prie d'observer deux choses ; l'une qu'il convient que les personnes que vous avez désignées me fassent parvenir uniquement vos lettres , sans se mettre en peine de les remettre ou de les adresser à Monseigneur le Duc , puisque S. A. S. ne pourroit jamais par elle-même les entendre avant que j'en eusse trouvé l'explication par le moyen du Mémoire : l'autre , d'adresser , autant que vous le pourrez , vos lettres à celles d'entre ces mêmes personnes qui résident à Paris , plutôt qu'à celles qui sont en Auvergne ; parce que nous aurons vos avis beaucoup plus frais par le canal des unes , que par le canal des autres.

Je crois , comme vous , que la lettre du Pere Bermudez peut vous servir de passeport pour entrer en Espagne. Cependant , je vous conseille de prendre le parti , en vous mettant en chemin , de lui écrire , que conformément à ce qu'il vous a mandé , vous êtes parti , & que vous le priez de vous faire trouver sur la frontière le passeport qui vous est nécessaire , tant pour votre personne que pour ce que vous conduirez avec vous. Le Pere Bermudez peut adresser ce passeport

au Commandant de la Ville de France par laquelle vous lui marquerez que vous sortirez du Royaume ; & vous le retirerez des mains de ce Commandant à votre passage. Je n'ai plus qu'à vous assurer des vœux que je fais pour le succès de votre voyage à tous égards , & que je suis plus parfaitement que personne du monde , Monsieur , entièrement à vous.

Signé, DE MORVILLE.

Et plus bas est ajouté :

P. S. Cette lettre étoit faite , Monsieur ; lorsque la vôtre du 22. accompagnant celle du Pere Bermudez du 3. m'est parvenue. J'en ai fait la lecture à Monseigneur le Duc , qui m'a dit de vous exhorter à n'avoir nulle inquiétude , & à partir avec autant de confiance en ses préventions & dispositions favorables pour vous , que S. A. S. en a en votre sagesse , votre candeur & votre bon esprit.

L'Evêque de Fréjus n'apprit ce qui s'étoit passé entre le Pere Bermudez & moi depuis mon départ de Paris , que par ce que le Duc de Bourbon & le Comte de Morville jugerent à propos de lui en dire.

Ce

Ce Prélat m'avoit laissé voir une opposition si grande à tout ce qui avoit quelque rapport à mon voyage; & les moyens dont il s'étoit servi pour le traverser, ou pour lui faire donner au moins une interprétation maligne, m'avoient paru si indécents & si extraordinaires, que je ne crus point devoir lui faire part de son exécution. Pour éviter cependant les effets de sa mauvaise volonté, je priaï le Comte de Morville, en lui envoyant la seconde lettre que j'avois reçue du Pere Bermudez, de vouloir bien me rendre le bon office de prévenir S. A. S. sur les suites fâcheuses que j'avois à craindre de quelques nouveaux & malins artifices de l'Evêque de Fréjus; & comme ce Ministre, par l'apostille qu'on trouve au bas de la lettre, & qui servoit de réponse à la seconde que je lui avois écrite, m'apprenoit que je pouvois être tranquille sur ce sujet, je continuai en partant d'Auvergne à garder avec l'Evêque de Fréjus, le silence que l'ambiguïté de ses démarches m'avoit fait résoudre d'observer avec lui quand je partis de Paris. Je me déterminai d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que les vues d'ambition ou d'intérêt auxquelles ce Prélat me croyoit

livré, n'étant entrées en rien dans les premiers motifs qui m'avoient fait desirer d'aller en Espagne, & n'influant pas davantage dans ceux que les conjonctures dont j'ai fait mention y avoient joint depuis; je me flattois que le desintéressement & la modération que je me proposois de pratiquer à la Cour de Madrid, & d'y pousser même, s'il se pouvoit, jusqu'au dernier période, venant dans la suite à être connus de l'Evêque de Fréjus, feroient plus capables de dissiper les faux préjugés de ce Prélat, & de changer en bien les dispositions peu favorables qu'il avoit pour moi, que toutes les lettres que je lui écrirais, & dont je ne pouvois espérer de recueillir plus de fruit que je n'en avois tiré des précédentes qu'il avoit reçues de moi, ou des conversations que j'avois eues avec lui

Il ressentit cependant très-vivement, comme il a bien paru depuis, l'indifférence que je lui marquois. Sa modestie n'étoit qu'apparente, non plus que sa douceur; & il cachoit autant de vanité sous la première, que de disposition à la vengeance sous l'autre. Ces deux passions, auxquelles on verra dans la suite qu'il s'est absolument livré, dans la per-
secution

exécution qu'il m'a suscitée, étoient également blessées de me voir surmonter tous les obstacles qu'elles l'avoient engagé d'opposer à l'accomplissement de mon dessein. Plus l'effort qu'il faisoit pour cacher au public les vives impressions de son dépit, étoit grand; plus celui-ci augmentoit: & plus sa haine contre moi devenoit forte. Dans une pareille situation, on ne voit ordinairement, dans un homme dont on se croit offensé, que les mêmes sentimens qu'on éprouve soi-même; & par conséquent l'Evêque de Fréjus, irrité intérieurement à l'excès, me regardoit comme un ennemi secret, qui ne perdrait aucune occasion en Espagne de faire de son caractère le portrait le plus défavorable. Outre cela, la connoissance qu'il avoit des armes qu'il m'avoit données lui-même pour le combattre, & la persuasion où il étoit que j'en ferois un mauvais usage contre lui, donnoit encore un nouveau degré d'activité à son ressentiment: (on verra dans la suite de cet ouvrage l'injustice de ce soupçon.) Mais son autorité n'étant point alors parvenue au point de despotisme, où sa rare modestie a trouvé ensuite le secret de la porter; le respect qu'il de-

voit au Duc de Bourbon, & cette feinte modération qu'il affectoit, ne lui permettoient point de faire paroître toute l'étendue de la haine qu'il avoit conçue contre moi. Il feignit donc de regarder mon départ d'un œil indifférent, mais c'étoit afin de mieux cacher la résolution qu'il avoit prise de continuer à lui donner dans les occasions qui se présente-roient, ou qu'il favoit bien qu'il feroit facilement naître, la plus maligne interprétation. Dans cette dernière vue, il eut recours à ces sortes de discours, qui, afin de produire plus sûrement leur effet, cachent le secret venin dont ils sont remplis, sous les pieuses expressions que dicte toujours en pareil cas une dévotion de commande.

A l'exemple de tous les Grands, qui se renfermant de tems en tems dans je ne sai quels sanctuaires sacrés, font du privilège d'y être admis, une distinction peu commune; le Cardinal de Fleury alloit presque tous les mois passer quelques jours à Issy, dans une maison de campagne qui appartient à Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, où il s'y étoit fait accommoder un appartement; & comme j'y avois demeuré long-tems lorsque j'en-
 trai

traî dans l'état Ecclésiastique, il ne perdoit gueres d'occasion de gémir avec l'Abbé de St. AUBIN * Directeur de ce Séminaire, sur le subit changement qui étoit arrivé en moi, & sur cette vaste ambition, où il persistoit toujours d'assurer que je m'étois livré. Les mêmes réflexions entroient souvent dans les conversations qu'il avoit sur mon sujet avec des personnes de ma connoissance, & auxquelles j'ai rapporté plus haut, qu'il fit sans aucun scrupule, confidence de tout ce qui s'étoit passé entre lui & moi avant mon départ : C'étoit cependant à regret, disoit-il, qu'il parloit ainsi d'un homme pour qui il avoit conçu d'abord une véritable estime, & qu'il se fût fait un plaisir de servir & d'obliger, s'il eût voulu correspondre à ses desseins. Mais comment s'empêcher de remarquer les vues d'élevation qui m'avoient séduit, & d'en parler innocemment avec des gens vertueux qui s'intéressoient à ce qui me regardoit ! La charité dans un Prélat peut-elle demeurer oisive ? Et quand on supporte une partie du poids du Gouverne-

* Cet Abbé étoit apparemment si bien informé des sentimens de l'Evêque de Fréjus, qu'il assura à une personne qui me l'écrivit à Madrid, qu'il ne falloit pas que je me flatasse de parvenir à aucune dignité Ecclésiastique en France.

vernement, le bien de l'Etat n'exige-t-il pas qu'on travaille avec soin, à démêler dans les sujets qui sont à portée d'obtenir des graces, la vraie vertu, d'avec l'hypocrisie ?

Par tous ces tours artificieux, l'Evêque de Fréjus *Sollicitabat* †, pour me servir des termes de l'Ecriture, *corda virorum Israël*, afin de les indisposer contre moi. Les discours que tient un homme en place, sur-tout quand il est revêtu du caractère si vénérable d'Evêque, (auquel l'amour & la défense de la vérité, paroissent même aux plus libertins, devoir être indivisiblement attaché,) font ordinairement impression sur tout le monde, mais principalement sur ceux, ou qui lui sont fort inférieurs, ou que la Religion prévient en faveur de ses sentimens : les personnes à qui ce Prélat jugeoit à propos de s'ouvrir d'une manière si amiable & si pieuse sur les motifs de mon voyage, étoient dans l'un ou l'autre de ces deux états ; & il n'eut pas beaucoup de peine à réussir dans le dessein, un peu moins pieux & moins charitable, qu'il cachoit, d'insinuer insensiblement dans leur esprit, que je m'étois laissé aller

à

† Lib. 2. REG. cap. 15. v. 6,

à une ambition démesurée. Mes amis, & ceux qui pouvoient prendre quelque part à ce qui me regardoit, ignoroient tout ce qui avoit donné lieu à mon voyage, aussi-bien que la droiture & la simplicité de mes démarches : ils n'osoient, ni justifier le premier, ni interpréter favorablement les autres, quand l'occasion se présentoit d'en parler ; ils souscrivoient même le plus souvent au jugement défavorable qu'ils voyoient qu'en portoit le public. Leur amitié & leur estime se refroidirent bientôt à mon égard. J'appris la perte que je faisois de l'une & de l'autre, sans que le secret inviolable que je devois garder sur tout ce qui avoit concouru à me conduire en Espagne me permît d'y remédier ; & leur ignorance sur cet article, & sur l'utilité qu'il a plu au Seigneur de permettre que les deux Couronnes retirassent de mon voyage, dureroit encore, aussi-bien que leurs préjugés, sans la nécessité où m'a réduit l'Evêque de Fréjus, depuis Cardinal de Fleury, de révéler des mystères d'iniquité que j'ai toujours désiré de pouvoir ensevelir sous un silence éternel : mais que l'oppression qu'il m'a fait souffrir en France & en Espagne ne me permet pas de dissimuler plus long-tems.

La

La difficulté de passer les montagnes d'Auvergne, que je fus obligé de traverser pour me rendre à Limoges, & de-là à Bordeaux, m'ayant retenu assez long-tems en chemin, je n'arrivai que le 5. de Novembre 1725. à Bayonne. Je trouvais dans cette Ville là, entre les mains de Mr. d'*Adoncourt* qui y commandoit pour le Roi, deux lettres que le Comte de Morville lui avoit adressées pour moi. Ce Ministre m'exhortoit dans l'une, de hâter mon arrivée à Madrid le plus qu'il me feroit possible, & de travailler de mon mieux, quand j'y ferois, à me mettre en état de pouvoir servir utilement le Roi, dans la conjoncture délicate où je savois que l'on étoit. Il me donnoit dans l'autre quelques nouveaux avis sur la conduite que je devois observer, auxquels il joignoit encore une petite addition au chiffre dont nous étions convenus ensemble que je me servirois, afin qu'il y pût renfermer certaines matières sur lesquelles je lui devois écrire.

En rapportant dans ces Mémoires les mortifications de toute espèce que le Cardinal de Fleury a essayé de me causer, ou de m'attirer, je ne dois pas omettre les consolations qu'il a plû à la Providence

dence d'y entremêler pour en adoucir l'amertume. Une des plus grandes que j'aye ressentie, a été d'avoir l'honneur de me présenter à Bayonne aux pieds de la Reine Douairiere d'Espagne, Marie-Anne de Neubourg. Cette Princesse, bien plus recommandable par sa solide piété, sa générosité éclatante, & son affabilité, que par son auguste naissance, me reçut avec des témoignages de bonté dont je fus pénétré. Elle n'a cessé depuis de m'en donner de nouvelles marques, dans toutes les occasions qui se sont présentées, & en particulier dans le voyage que j'ai fait en Portugal. * Inutile à tous égards à une si grande Princesse, & hors de portée de pouvoir contribuer à sa gloire; je m'en fais une de ne laisser ignorer ici à personne le respectueux attachement que je lui ai voué, & la reconnoissance que je ressens de la bienveillance dont elle m'a honoré, qui durera autant que ma vie.

On me conseilla à Bayonne de préférer, pour aller à Madrid, la route de Pampelune à celle de Vittoria & de Burgos,

* Cette Princesse vivoit encore quand cette partie de mes Mémoires fut imprimée la première fois en 1732.

138 MEMOIRES DE MR.
gos, qui m'auroit fait passer par Fonta-
rabie. J'écrivis à ce sujet au Gouver-
neur Espagnol de cette dernière place,
nommé Dom Joseph de EMPARRAN,
pour le prier de m'envoyer le passeport,
que je savois par le Pere Bermudez qu'on
avoit dû lui adresser de la Cour de Ma-
drid pour me le remettre à mon passage.
il eut l'honnêteté de me le faire rendre
par Dom Antonio son frere, qui vint ex-
près me trouver pour cela à Bayonne.
Ce début de politesse de la part des Es-
pagnols, qui depuis le renvoi de l'In-
fante en avoient usé sur cet article fort
sobrement avec les François, joint à la
lettre que le Pere-Bermudez m'écrivoit
pour me marquer la joye & l'empresse-
ment qu'il avoit de me voir arriver en
Espagne, parurent être d'heureux pré-
sages de la suite qu'auroit le séjour que
j'allois faire à la Cour de Madrid. J'in-
formai de toutes ces particularités le
Comte de Morville, avant de partir de
Bayonne, afin qu'il pût en instruire le
Duc de Bourbon. Ce Prince, sur les bruits
qui couroient de quelque mouvement de
Troupes du côté de l'Espagne, avoit en-
voyé le Marquis de COIGNI * sur la fron-

* A présent Maréchal de France.

frontière pour y commander ; & j'étois bien persuadé qu'il apprendroit avec plaisir que les esprits en Espagne paroissent un peu s'adoucir, & que rien ne donnoit lieu de croire que le refroidissement & la méfintelligence qui étoient entre les deux Cours, dussent être suivis d'une prochaine rupture.

La réception que l'on me fit à Pampelune, ne se ressentit point de la politesse que j'avois éprouvée de la part de Dom Joseph de Emparran. L'Officier de garde qui étoit à la porte de la Ville, fit beaucoup de difficultés de me laisser entrer, & il tint à ce sujet un discours avec les gens qui conduisoient ma chaise, & qui me servoient de très-mauvais interprètes, que je jugeai par sa longueur, (car je n'en entendois pas une parole,) procéder d'une grande curiosité sur mon sujet. Il examina ensuite beaucoup la date de mon passeport, & me fit grand nombre de questions sur le sujet de ma venue, auxquelles je lui répondis en latin, (ne sachant point l'Espagnol) que je ne pouvois le satisfaire. Je jugeai par certains éclats de rire qu'il faisoit de tems en tems, avec d'autres gens de la Ville qui s'étoient joints à lui, que ma
latini-

latinité leur paroissoit aussi extraordinaire que l'arrivée d'un François en Espagne, dans la conjoncture où l'on étoit alors. Admis cependant, après toutes ces formalités dans la place, une troupe de canailles, qui grossissoit à mesure que nous avancions, & qui formoit un cortége passablement ridicule, m'accompagna jusqu'à la *Pauzade*, (qui est la même chose que ce que nous appellons en France Hôtellerie,) avec des chansons & des cris, qui ne devoient point assurément flatter beaucoup mon amour propre. Au bruit que faisoit cette honorable escorte, il n'y eut ni grands ni petits, dans la *Pauzade* & dans la rue, qui ne s'assemblassent pour me voir. Mais enfin, le maître de la maison, qui entendoit par bonheur quelques mots de François, m'ayant conduit dans une chambre, mit fin au divertissement; & après que nous eumes fait connoissance ensemble, il me proposa, le soir après souper, d'aller entendre je ne sai quel concert de guitarres, que quelques gens de la ville de ses amis faisoient dans une chambre voisine de la mienne, & qui me parut ainsi que l'habillement des acteurs, auquel je n'étois point encore accoutumé, aussi grotesque que l'avoit été mon entrée.

Après

Après avoir séjourné un jour à Pampeleine, où je ne reçus, cette première fois, de la part du Gouverneur ni de personne de la ville, la plus petite marque d'attention, j'en partis pour continuer ma route; & j'arrivai enfin à Madrid le samedi 24. de Novembre. On y étoit déjà informé par différentes lettres, & entr'autres par celle qui y étoit venue de Bayonne, que j'étois en chemin. Mais les circonstances du tems, jointes à l'interruption de tout commerce avec la France, & au silence que le Duc de Bourbon & le Comte de Morville avoient gardé sur mon voyage avec tous les Ministres étrangers, le firent regarder de ces mêmes Ministres étrangers, & de toute la Cour d'Espagne, comme extrêmement mystérieux. Chacun voulut en deviner les motifs; & quoique la plupart de ceux qui s'en entretenoient, lui attribuaissent principalement celui qui en étoit devenu effectivement le véritable, je veux dire de travailler à l'ouvrage de la réconciliation; certaines notions cependant assez confuses, qui étoient parvenues à quelques personnes des premiers motifs de ce voyage, les jettoient dans des doutes qui leur faisoient multiplier à l'infini

l'infini les differens raisonnemens auxquels ils s'abandonnoient.

A peine fus-je descendu de ma chaise, & entré dans une assez mauvaise Auberge qui étoit tenue par un François, & que je préférerai à toute autre, à cause de la langue Espagnole que je n'entendois pas, non plus que mes Domestiques, que plusieurs personnes vinrent s'informer de mon nom, des motifs de mon voyage, & du tems que je me proposois de rester à la Cour d'Espagne. Les curieux furent mal satisfaits des réponses de mes gens, qui étoient sur ce sujet dans une parfaite ignorance. Deux François du nombre de ces curieux, poussèrent plus loin leurs recherches, en tachant par des devoirs de civilité & par ma conversation, de former des jugemens sur le sujet de mon arrivée, & de pénétrer mes prétendus mysteres. Mr. de Stalpart, François, & qui avoit été fort attaché au Maréchal de Tessé, & fort en liaison aussi avec les autres Ministres de France qui avoient résidé à Madrid, fut le premier qui vint sur le soir me rendre visite. Je le connoissois déjà de réputation, & encore plus par les lettres que j'avois vues de lui à Fontainebleau entre les mains de l'Evêque

l'Evêque de Fréjus, lorsqu'on y apprit la mort du Roi Don Louis, & que le Roi son pere avoit repris la Couronne. Il ne me fut pas fort difficile d'appercevoir le secret motif qui l'avoit conduit chez moi; & la proposition qu'il me fit ensuite dans la conversation que nous eumes ensemble, de me procurer la lecture du Traité d'Hanover qui venoit d'être signé le 3. de Septembre entre l'Angleterre, la France & le Roi de Prusse, ne me laissa aucun lieu de douter que son intention ne fût de découvrir par ma curiosité, ou par la manière dont je m'expliquerois avec lui sur ce Traité, si je ne lui ferois point entrevoir quelle part je pouvois prendre aux affaires de la conjoncture présente.

Il me coute peu de garder le silence; & d'ailleurs, dans la circonstance où je me trouvois, je sentoais parfaitement combien il étoit périlleux pour moi de sortir des bornes de la reserve que je m'étois prescrite. Je reçus donc avec reconnoissance, & avec beaucoup de témoignages de politesse, les marques que M. Stalpart me donnoit de la sienne; mais je n'allai pas plus loin. Je lui fis remarquer la situation où il me trouvoit, dans une
assez

assez mauvaise chambre, vis-à-vis d'une chandelle & d'un petit brazier, sans autre suite ni autre cortège que deux Domestiques; & très-ignorant, ajoutai-je, des nouvelles du monde, depuis que mon voyage m'avoit empêché de lire les Gazettes : ce qui me donna ample matière de rire avec lui, de l'honneur qu'il m'apprenoit que le Public me faisoit de me revêtir si libéralement du caractère de Ministre, & de me croire chargé de Négociations importantes. Je l'assurai que dans peu mon crédit sur cet article, courroit risque de baisser beaucoup dans Madrid; & je ne négligeai rien en un mot, dans cette première conversation, (que je soupçonnois aisément qui ne tarderoit pas à être sue,) de tout ce que le badinage, & l'air le plus simple & le plus naturel, purent me fournir pour bannir de l'esprit de Mr. Stalpart, toute idée que mon arrivée à la Cour d'Espagne cachât quelque mystère de politique.

A peine étoit-il sorti de chez moi, que le Comte de Marillac, François comme lui, y arriva. Celui-ci connoissoit particulièrement mon pere & toute ma famille, & m'avoit vu souvent à Paris avant qu'il passât en Espagne : il ne me
fut

fut pas possible d'esquiver la visite qu'il voulut me faire , & que plus d'un motif l'engageoit alors de me rendre. Je la reçus donc comme j'avois fait celle de Mr. Stalpart , c'est-à-dire , en observant la même retenue dans mes paroles , & la même indifférence pour tout ce qui concernoit les affaires générales. Je plaisantai avec le Comte de Marillac , comme j'avois fait avec l'autre , sur les grandes opérations dont j'apprenois qu'on me croyoit chargé ; & je lui persuadai d'autant plus aisément qu'elles n'avoient d'autre réalité que celle que les faux raisonnemens du public leur donnoient , qu'il desiroit ardemment que la chose fût ainsi , & que personne ne vînt troubler la douceur qu'il goûtoit de passer à la Cour de Madrid , comme possédant entièrement la confiance du Duc de Bourbon , & comme honoré du titre de Ministre secret de la France. Ce n'étoit point en effet sans quelque fondement , qu'on le regardoit comme tel. Depuis le départ de l'Abbé de Livry , & de tous ceux qui avoient été chargés des affaires de France , il avoit un commerce de Lettres suivi avec le Comte de Morville , qui l'avoit autorisé de travailler à calmer les esprits , &

même à faire quelques propositions d'accommodement entre les deux Cours. Mais l'expérience du Comte de Marillac dans l'art de négocier n'étant point aussi étendue que sa bonne volonté, il ne s'aperçut pas que les réponses qu'on lui avoit faites, quoiqu'assez positives, cachotent cependant le secret dessein de ne rien conclurre, & d'amuser seulement la France, afin de gagner du tems pour mieux cimenter la nouvelle Alliance qu'on venoit de faire avec l'Empereur. Il voyoit encore moins, que sa déman-gaison un peu trop connue, de représenter le personnage de Ministre, après l'avoir exposé aux railleries des uns, aux fausses confidences & à l'envie des autres, formoit encore secrètement à la Cour un orage contre lui, qui éclata peu de tems après mon arrivée, comme je le dirai dans la suite.

Le Comte de Marillac se trouvant donc dans la disposition que je viens de rapporter, il ne me laissa pas ignorer long-tems, le commerce de lettres qu'il avoit avec le Duc de Bourbon & le Comte de Morville; les démarches qu'il avoit faites en faveur de la réconciliation; &
tout

tout le bon succès qu'il se flattoit qu'elles auroient bientôt. Il ajouta qu'il avoit par avance fort assuré tous ceux de sa connoissance , qui lui avoient paru disposés à croire que quelque Négociation secrète entre la France & l'Espagne , étoit le motif de mon voyage & de mon arrivée à Madrid , que leur opinion à cet égard étoit destituée de toute vraisemblance , puisque la Cour de France ne l'en avoit point instruit ; & qu'il avoit tenu le même langage à tous les Ministres étrangers. Enfin , après m'avoir beaucoup entretenu de ses liaisons avec ces derniers ; il termina sa visite en m'exhortant de garder dans mes discours un grand silence sur les affaires de la conjoncture présente : ce fut , de tous les conseils qu'il trouva à propos de me donner avec une espèce de prodigalité dans cette première conversation , celui que j'étois bien résolu de suivre fidèlement , me l'étant déjà donné plus d'une fois à moi-même.

Leurs Majestés Cath. n'étoient point à Madrid lorsque j'y arrivai, Elles se trouvoient alors à l'Escurial ; & le Pere Bermudez , qui étoit le seul à qui je pouvois m'adresser pour être instruit des démar-

ches que j'avois à faire , les suivoit. Je lui écrivis pour lui faire part de mon arrivée , & pour le prier en même tems de m'apprendre s'il étoit à propos que j'allasse le joindre : ou si je devois attendre son retour. Il me répondit que celui de leurs Maj. à Madrid étoit fort prochain , puisqu'elles devoient s'y rendre la veille du premier Dimanche de l'Avent : que je devois être fort fatigué du long voyage que je venois de faire ; qu'ainsi , (quoiqu'il n'y eut aucun inconvénient que j'allasse à l'Escorial , si je le trouvois à propos) il me conseilloit de rester à Madrid , où il me donnoit rendez-vous au Noviciat des Jesuites , lieu ordinaire de sa résidence , le Jeudi 29 Novembre ; en me priant de m'y rendre vers les six heures du soir , à l'entrée de la nuit , qui étoit le tems le plus convenable pour le voir sans être apperçus.

Afin de mettre en état ceux qui liront ces Mémoires , de connoître l'extrême délicatesse de la Négociation dont j'étois chargé , & de ma situation ; sans caractere ; sans la moindre lettre de créance , ou même de simple recommandation ; dans un pays où je me trouvois autant destitué d'amis que de connoissances : j'estime ,

time, avant de commencer le détail de ce qui s'est passé depuis mon arrivée à Madrid, qu'il est à propos d'exposer ici l'état où je trouvai la Cour d'Espagne ; dans quelle disposition y étoient les esprits, & quelle fut la conduite que je me prescrivis de tenir, pour ne donner aucun sujet à Sa Maj. Cath. de douter de ma bonne foi, & pour exécuter cependant en même tems, les ordres que j'avois reçus du Duc de Bourbon & du Comte de Morville.

La paix qui avoit été conclue à Utrecht entre la France, l'Espagne, l'Angleterre & la Hollande, & ensuite à Rastadt & à Bade entre l'Empereur, l'Empire & la France, étoient plutôt l'effet de l'épuisement où la longue & sanglante guerre, qui avoit été allumée entre ces différentes Puissances depuis la mort du Roi d'Espagne Charles II., les avoit réduites, que d'un retour sincère d'amitié & de bonne intelligence entr'elles : & la tranquillité qu'il sembloit qu'on devoit espérer d'en recueillir, étoit souvent troublée par de nouvelles agitations, qui s'élevoient de tems en tems, entre divers Potentats ; & peut-être encore plus par

une multiplicité de Traités *, qui, (surtout depuis la mort du Roi de France Louis XIV.) se succéderent les uns aux autres , sous le spécieux prétexte de conserver le repos public. Ces Traités établissoient tant de différens systèmes de politique , & étoient remplis d'un si grand nombre de contradictions , qu'il étoit aisé d'appercevoir que leurs auteurs étoient plus occupés de parvenir , par les différentes alliances qu'ils faisoient , au but particulier où chacun d'entr'eux vouloit rendre , qu'à prévenir par de sages précautions tout ce qui pouvoit exciter de nouveaux troubles ; & qu'ils n'attendoient que quelque événement favorable , pour faire valoir leurs prétentions , & pour exécuter leurs desseins secrets. On avoit à la vérité formé un Congrès à Cambray , pour régler les premières , pour modérer les autres , & pour discuter en même tems les droits que les deux Monarques qui se disputoient la possession de la Couronne d'Espagne , soutenoient qu'ils avoient également sur les divers Royaumes dont ils étoient

* On a fait une Généalogie burlesque de tous ces Traités qu'on trouve dans *l'Etat politique de l'Europe*.

étoient en possession , ou dont ils s'étoient emparés. Mais cette assemblée se passa en Conférences inutiles ; plusieurs des Princes qui y avoient des Ministres , ne chercherent qu'à en prolonger la durée sans vouloir rien conclure ; & la mort du Duc d'Orléans Régent de France , qui , par la supériorité de son génie , pouvoit lui donner quelque activité , étant survenue depuis que cette assemblée avoit été formée , acheva d'en rendre les opérations tout-à-fait languissantes. Leurs Maj. Cath. ennuyées de leur lenteur , soupçonnèrent qu'on cherchoit plutôt à les amuser qu'à les satisfaire. Elles crurent pouvoir terminer plus promptement par la voye d'une Négociation secrète , les différens qui duroient depuis si long-tems entr'Elles & l'Empereur , & trouver un moyen de former outre cela avec ce Prince , une liaison & une intelligence , dont elles pourroient retirer des avantages pour l'Infant Don Carlos , bien supérieurs à ceux qui leur pouvoient venir des bons offices des Puissances Médiatrices du Congrès de Cambray. Dans cette flatteuse espérance , & sans donner part à la France ni à aucune autre Puissance , du projet qu'elles avoient conçu

de traiter directement avec la Cour de Vienne , elles crurent , (afin d'en mieux dérober la connoissance au public ,) devoir jeter les yeux sur le Baron de Ripperda , pour l'envoyer à la Cour de l'Empereur entamer la Négociation dont il s'agissoit. † Celui-ci avoit paru en qualité d'Ambassadeur d'Hollande en Espagne ; il y avoit embrassé la Religion Catholique , & s'étoit déterminé à fixer son séjour à Madrid , & à faire succéder aux occupations politiques qu'il avoit eues pendant son Ambassade , celles d'établir des Manufactures en Espagne , & de prendre soin de tout ce qui pouvoit contribuer à leur progrès & à leur perfection.

Ce

§ On prétend que la Cour de Vienne , qui ne se prêtoit qu'avec peine aux mesures que la France , l'Espagne & les deux Puissances Maritimes vouloient prendre au Congrès de Cambray , pour assurer la succession des Duchés de Toscane , de Parme & de Plaisance à l'Infant Don CARLOS , & qui prévoyoit qu'il ne lui seroit point possible de se défendre d'y intervenir ; on prétend , dis-je , que la Cour de Vienne fut profiter habilement du mécontentement que celle de Rome témoignoit sur le même article , pour insinuer par son canal à L. M. Cath. d'entamer une Négociation de Cour à Cour & sans l'intervention des Médiateurs ; & que ce fut cette

ouver-

Ce nouveau Ministre d'Espagne partit à la fin du mois d'Octobre 1724. pour se rendre à Vienne , sous le nom emprunté de Baron de Passemberg. Quoiqu'il eût pris grand soin de débiter , avant de se mettre en chemin , que ses affaires particulières l'obligeoient d'aller faire un tour en Hollande , on découvrit cependant à Madrid , peu de tems après son départ , que celles qui le déterminoient à voyager , étoient bien plus importantes , & cachotent quelque mystère. Le lieu où l'on apprit qu'il s'étoit rendu , ne confirma pas peu le jugement que le public avoit porté sur les motifs secrets de son départ. Mr. Van der Meer , Ambassadeur d'Hollande , & Ministre aussi sage qu'éclairé ,
les

ouverture qui donna lieu à la résolution qu'Elles prirent d'envoyer secrettement à Vienne le Duc de Ripperda. Si cela est, comme Mr le Cardinal Maffei me le fit entendre , il est assez vraisemblable que l'Empereur & le Pape , pour éviter également, quoique par des vues différentes , de souscrire au Règlement qu'on vouloit faire à Cambray , touchant la succession des Etats dont on vient de parler , chercherent à donner le change à la Reine d'Espagne , en la flattant pour le Prince son fils , d'un établissement bien plus brillant , par son Mariage avec l'Archiduchesse Marie Thérèse , aujourd'hui Impératrice.

les pénétra des premiers, & fit part au Maréchal de Tessé, qui étoit alors Ministre de France à la Cour d'Espagne, de ce que la justesse de ses conjectures lui avoit fait découvrir sur ce sujet. Il est aisé de croire à quel point la connoissance que celui-ci eut d'une Négociation si mystérieuse, réveilla son attention sur les suites qu'elle auroit ; & quel effet elle produisit en France, & dans plusieurs autres Cours de l'Europe, après qu'elle y fut parvenue.

Je n'entrerai point dans un détail sur cet article, qui, quoique peut-être curieux, seroit cependant hors de place dans des Mémoires tels que ceux-ci, que j'écris pour justifier ma conduite, & non point pour faire l'histoire du tems présent. Je me contenterai de dire, que si l'expérience & les talens du Baron de Ripperda, contribuerent à lui faire surmonter les premiers obstacles qu'il rencontra à Vienne, pour engager les Ministres de l'Empereur à entrer dans ses vues, qui parurent d'abord à quelques-uns d'entr'eux plus avantageuses que solides ; le vif ressentiment que Leurs Maj. Cath. conçurent, peu de tems après que la Négociation dont je parle eut été entamée

mée, de la résolution qu'on prit en France de renvoyer l'Infante leur fille, & le desir de leur part d'en tirer une vengeance éclatante, applanirent entièrement toutes les difficultés qui pouvoient retarder la conclusion de leur alliance avec l'Empereur. L'ordre subit qu'elles envoyèrent au Baron de Ripperda, de souscrire aveuglément à toutes les conditions que Sa Maj. Impériale voudroit exiger, épargna sans doute à ce Ministre le travail & l'inquiétude, que lui auroit pu causer, une commission aussi délicate que celle qui lui étoit confiée : mais il lui ravit en même tems la gloire de n'en devoir le succès qu'à sa sagesse & à son habileté. L'une & l'autre ne parurent pas avec beaucoup d'éclat dans le Traité de Paix, d'Alliance & de Commerce, entre le Roi d'Espagne & l'Empereur, qu'il signa le 30. Avril 1725. : mais la promptitude de son obéissance à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de la conclure sans délai, lui tint lieu de tout à la Cour de Madrid, & lui attira même, dans les premiers momens qu'on y apprit la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Vienne par son entremise, autant d'applaudissement & de gloire, que s'il eût procuré à leurs Maj. Cath.

des avantages aussi réels, que les vastes espérances qu'il leur donna pour faire valoir son ouvrage, étoient dans le fond, frivoles & chimériques, comme il le favoit fort bien.

Cet événement imprévu réunit tout-à-coup au grand étonnement de toute l'Europe, deux Monarques dont les intérêts avoient fait verser tant de sang, & n'avoient pu même être réglés par les Traités qui avoient donné lieu à la paix qui s'étoit faite entre les autres. Il mit fin au Congrès de Cambray, dont toutes les opérations, pendant l'espace de quatre ans, n'avoient abouti qu'à former un beau règlement pour le cérémonial, & pour maintenir le bon ordre entre les Domestiques. Et enfin, il fit succéder à une mésintelligence de 25. ans, qui avoit régné jusqu'alors entre les Cours de Vienne & de Madrid, une si étroite amitié, & une si parfaite & si intime correspondance, que je ne crains point d'exagérer ici, en disant qu'on n'avoit rien vu de pareil, dans les tems mêmes, que les Princes du même sang regnoient dans l'une & dans l'autre.

C'est dans cette disposition que je trou-
vai la Cour d'Espagne : l'Empereur n'y
étoit

étoit plus regardé comme un dangereux compétiteur, ou comme un ennemi redoutable; mais au contraire, comme un Allié fidèle & puissant, qui, pour mieux resserrer les nœuds de la nouvelle union qui venoit de se former entre leurs Maj. Cath. & lui, n'étoit occupé que du soin de soutenir les intérêts de leur gloire, & qu'à faire passer dans leur Maison Royale, par le mariage de l'aînée des Archiduchesses ses filles avec l'Infant Don Carlos, tous les vastes Etats de la Maison d'Autriche. Cette agréable perspective, dont une illusion d'optique ne permettoit point dans les commencemens de bien discerner les ombres & les fuyans, enchantoit de telle sorte la Cour d'Espagne, qu'il étoit aussi dangereux qu'inutile de vouloir les faire connoître. C'étoit presque un article de foi dans Madrid, que la sincérité, la cordialité & la fidélité dans ses promesses, ne se trouvoient plus qu'à Vienne : qu'on avoit manqué totalement & indignement à Versailles, à celles qui avoient été faites; & qu'on ne pouvoit plus se défendre de regarder avec un souverain mépris tout ce qui viendrait d'un pays où regnoit une si insigne duplicité. Paroitre attaché dans
ce

ce tems-là au Duc de Bourbon, ou honoré de sa confiance, devenoit une exclusion certaine d'être seulement écouté, & même comme une espèce d'excommunication politique, qui bannissoit de toute société. Et enfin, vouloir tenter, non pas de justifier, car la chose alors étoit impossible, mais seulement d'excuser la démarche qu'on avoit été obligé de faire en France de renvoyer l'Infante, c'étoit former une entreprise plus propre à exposer à la risée publique le Négociateur qui en feroit chargé, qu'à lui donner la plus légère espérance de parvenir à faire goûter les raisons qu'il croiroit pouvoir employer.

A ces obstacles presque insurmontables que je trouvois, à parvenir au but où je devois tendre, de balancer & d'affoiblir autant qu'il me seroit possible l'autorité & l'ascendant que la Cour de Vienne prenoit chaque jour sur celle de Madrid, & de disposer peu à peu cette dernière à modérer son ressentiment; à revenir de ses faux préjugés contre la France; & à comprendre enfin, que ses véritables & solides avantages, consistoient à être indivisiblement unis à cette Couronne: à tous ces obstacles,

dis-je

dis-je , se joignoient aussi ceux qui naissoient de la manière aussi fine que délicate , dont je devois me comporter avec les Ministres d'Angleterre & d'Hollande , pour leur dérober , le plus qu'il me seroit possible , l'attention que j'aurois d'éclairer leurs secrets desseins ; de sonder adroitement si les dispositions qu'ils montreroient pour favoriser la réconciliation des deux Couronnes , n'étoient pas plus simulées que véritables ; & pour gagner insensiblement quelque part dans leur confiance , afin de mieux parvenir à ce but , sans leur laisser voir dans mes discours & dans mes démarches , d'autre empressement & d'autre zèle , que celui qu'il est permis à tout particulier de montrer en pareil cas , pour le service de son Roi & de sa Patrie.

Les ménagemens que je me trouvois obligé d'avoir pour plusieurs François qui se trouvoient à Madrid , n'étoient pas moins embarrassans ni moins pénibles. La plûpart d'entr'eux , depuis le départ de l'Abbé de Livry , & de tous ceux qui étoient chargés des affaires de France , s'étoient constitués Ministres de cette Couronne ; & ils se disputoient même assez vivement & assez aigrement entr'eux ,
la

la prééminence sur cet article. Je savois ; avant d'entrer en Espagne , que soit par zèle , soit par quelques raisons d'intérêt , ou plus vraisemblablement encore , par la démangeaison naturelle que la plûpart des hommes ressentent d'entrer dans les affaires d'Etat , les François dont je parle , avoient essayé à diverses reprises de faire quelques démarches pour contribuer à la réunion des deux Couronnes. Par conséquent , il ne m'étoit pas permis de douter , que s'ils me soupçonnoient d'être venu pour leur ravir la gloire de conduire cet ouvrage à une heureuse fin , ils ne manqueroient point , me voyant sans aucun caractère qui pût leur en imposer , de se prévaloir de la nécessité indispensable où je serois de communiquer avec eux , dans une Cour qui m'étoit entièrement inconnue ; où je me trouvois isolé de toutes parts , & dont j'entendois à peine quelques mots du langage ; pour s'ingérer à me donner des règles de conduite , & des conseils plus dangereux à suivre qu'utiles , & qu'ils me rendroient ainsi à tous momens , par jalousie , des pièges dans lesquels il me seroit presque impossible de ne pas tomber.

L'obli-

L'obligation indispensable où j'étois d'informer la Cour de France des dispositions de celle d'Espagne, soit pour la paix ou pour la guerre, augmentoit encore infiniment mon embarras. Je ne pouvois remplir cette obligation fans donner quelque sujet de soupçonner que je cherchois à m'attirer une Négociation, dont chacun de ces François s'étoit approprié une parcelle; & c'étoit assez pour exciter leur animosité, & pour les déterminer peut-être à me donner la réputation d'intrigant & d'espion. Pour éviter cet inconvénient je ne pouvois me flatter de dérober aux yeux de gens si intéressés à m'observer, les démarches que je ferois pour m'instruire de ce qui se passeroit à la Cour & à la Ville, & j'avois également à craindre & les mauvais offices qu'ils pouvoient me rendre, & les obstacles secrets que leur malignité leur suggeroit d'opposer au succès de ma commission.

Par cette étrange complication de difficultés que j'avois à surmonter, pour réussir dans l'épineuse & délicate Négociation dont on m'avoit chargé, il est aisé de juger combien ma situation au milieu de

de tant d'écueils à éviter ou à craindre, étoit gênante & pénible. Mais la conduite que je devois observer à l'égard de Leurs Majestés Catholiques, me présentait encore des obstacles & des dangers infiniment plus grands que ceux dont j'ai fait mention. En effet, dans le tems même que j'étois indispensablement obligé d'exécuter les ordres que les Ministres du Roi m'avoient donnés, de travailler en secret, autant qu'il me seroit possible, à la réconciliation ; j'en avois reçu un formel de la part du Roi d'Espagne, de ne pas ouvrir la bouche sur cet article : & même ce Prince, afin que son intention à cet égard ne fût point ignorée, s'en étoit encore expliqué très-clairement depuis mon arrivée à Madrid, (à ce qui me revint) avec le Marquis de Grimaldo ; qui, soit à dessein de pénétrer s'il n'y avoit point quelque mystère de politique dans mon voyage, ou peut-être aussi par un desir louable de prévenir une rupture entre les deux Couronnes, proposa alors à Sa Maj. Cath. de se servir de moi pour parvenir à ce but. Je me voyois donc exposé, en suivant l'instruction qui m'avoit été donnée en France, de passer dans l'esprit du Monarque, qui m'avoit fait

fait l'honneur de m'appeller auprès de lui , pour un homme de mauvaise foi. Il pouvoit soupçonner que je ne m'étois servi de la permission qu'il m'avoit accordée d'entrer dans ses États , dans le même tems qu'il avoit jugé à propos d'en bannir tous ceux de ma Nation , qu'afin de le mieux tromper , & de me rendre nécessaire aux Ministres de France. D'un autre côté , si j'étois infidèle à exécuter ce que cette même instruction me prescrivait , je courois risque d'être regardé par le Duc de Bourbon , & par le Comte de Morville , comme un Sujet indigne , qui n'écoutant que son ambition , sacrifioit à ses intérêts particuliers ceux de son Souverain & de sa Patrie.

Je ne grossis point ici les objets à plaisir , pour me faire par-là un mérite imaginaire. La situation singulière où je me trouvais en arrivant en Espagne , a eu autant de témoins qu'il y a de personnes à Madrid. Je me persuade donc que ceux qui examineront sans partialité ce que je viens de dire , ne pourront s'empêcher de convenir , que c'étoit pour un novice comme moi en matière de politique , un ouvrage fort au-dessus de mes forces , que celui de me ménager
entre

entre tant de devoirs, de caractères & d'intérêts, non seulement différens, mais même contraires les uns aux autres. J'y suis pourtant parvenu.

Veut-on savoir après cela, quelle a été la récompense de mon travail, de ma patience, & si j'ose le dire, de mon désintéressement ? La voici. Un refus constant du Cardinal de Fleury, sous des prétextes étudiés & frivoles, de m'attirer aucune grace du Roi : le dessein bien marqué du même Cardinal, de s'opposer aux bienfaits que Leurs Maj. Cath. vouloient m'accorder, & qui m'avoient été promis : l'envoi en Espagne, pour y servir une passion si vive, de je ne fais quels relais de Ministres de France, à qui, de leur propre aveu, rien n'étoit plus fortement recommandé, que de travailler à me susciter autant d'ennemis que de traverses : l'usage que ce Cardinal a fait sans aucun scrupule, des moyens les plus indécens, pour me perdre dans l'esprit de L. Maj. Cath. ; tel que celui entr'autres d'un espèce de Libelle diffamatoire : la résolution prise & exécutée de me retrancher, par une basse lésine, la pension que le Roi LOUIS XIV. m'avoit accordée : la menace d'un bannissement, l'enlé-

l'enlèvement des papiers qui servoient de preuves de mes services , & de toute la rigueur exercée contre moi : un exil in-terminable : aucune représentation admise : enfin un refus absolu , non seulement de me rendre les papiers que je réclamois , mais même de les faire examiner comme la justice la plus rigoureuse l'exigeoit. Travaillons à présent au tableau, dont je présente ici l'esquisse.

Il est assez ordinaire de voir ceux qui sont chargés de quelque Négociation, ne pas s'embarrasser beaucoup d'employer , pour parvenir à leurs fins , je ne sai quelles espèces d'artifices & de ruses qui res-
sentent fort la fausseté ; & on est même si prévenu dans le monde de l'indispensable nécessité où ils sont d'avoir recours à de semblables moyens , que la plûpart des hommes sont volontiers passer une odieuse duplicité , & un tissu de mensonges , pour l'effet d'une rare prudence & d'une grande habileté dans un Ministre. Je n'ai jamais , graces au Seigneur , adopté de telles maximes ; & indépendamment de l'étroite obligation que m'impose mon état, de faire de la vérité la règle de mes discours & de mes démarches , j'ose dire hardiment , & tout ce qu'on verra dans la
suite

suite de ces Mémoires , en fera une preuve invincible ; que dans les diverses relations que j'ai eu à soutenir avec une infinité de personnes de différens caractères & d'états , & dans les situations violentes & presque inouïes où je me suis rencontré , rien n'a été capable de me porter à jamais donner la moindre atteinte à la bonne foi : tant j'ai été toujours convaincu , que pour réussir dans les affaires les plus difficiles , une droiture invariable , jointe à une grande attention sur les paroles , & à un juste discernement , ont autant d'avantage sur la duplicité & les fausses finesses , que la vertu en a toujours sur le vice.

C'est sur ce principe que je pris la résolution , en arrivant en Espagne , d'établir tout le système de ma conduite. D'un côté rien ne me parut plus important que de me défendre , sur-tout dans les commencemens , de tout ce qui pouvoit me faire sortir tant soit peu de la modestie que mon état demandoit de moi : Je ne jugeai pas moins nécessaire , de l'autre , de montrer aux yeux du Pere Bermudez , avec un désintéressement à toute épreuve , une si exacte bonne foi dans la relation que je devois avoir avec lui , qui étoit le seul à qui
je

je pouvois m'ouvrir , qu'elle pût lui donner , & à Sa Maj. Cath. par son moyen , une facilité entière d'éclairer toutes mes actions , & de remarquer l'un & l'autre jusqu'où je m'étois fait une loi de porter à cet égard la délicatesse.

J'ai rapporté plus haut , que le Pere Bermudez qui étoit avec la Cour à l'Escurial lorsque j'arrivai à Madrid , m'avoit écrit de l'attendre dans cette Capitale. Je me rendis donc sur le soir au Noviciat des Jesuites , le jour & à l'heure qu'il m'avoit prescrits. Après les premiers complimens usités en pareil cas , je ne lui dissimulai point que la fâcheuse circonstance où l'on se trouvoit en France , avoit déterminé Mr. le Duc de Bourbon & le Comte de Morville , à se servir de moi pour tâcher de contribuer par mes soins & par mon travail , à prévenir une rupture entre les deux Couronnes : & qu'ainsi mon voyage & mon arrivée à Madrid cessoient d'avoir les mêmes motifs , dont je l'avois informé dans un tems où je ne pouvois prévoir , que l'éloignement de tous les Ministres de France de la Cour d'Espagne m'imposeroit la dure nécessité d'y jouer un personnage

sonnage entièrement contraire à celui qu'il favoit que j'y devois représenter , & aux vues particulières que j'avois eues en desirant d'y venir. J'ajoutai que Mr. le Duc de Bourbon m'avoit fait l'honneur de me communiquer dans le mois d'Avril précédent , & par conséquent avant que je me misse en chemin , le dessein qu'il avoit de faire usage de mon zèle pour le service du Roi mon maître : que j'étois cependant persuadé que le Pere Bermudez ne pourroit imputer à aucune mauvaise foi de ma part , de ne l'avoir point instruit alors du changement qui étoit arrivé à mon égard ; puisqu'il étoit évident , que par cette confiance hors de propos , dans la disposition où étoient les esprits pour lors , & dont je voyois encore d'étranges marques , je me ferois exposé à une exclusion entière d'entrer en Espagne ; que j'aurois par conséquent rendu inutiles les vues du Duc de Bourbon sur moi , violé indignement le secret que S. A. S. m'avoit confié , manqué à la fidélité que je devois au Roi mon maître , & mérité en un mot son indignation , aussi-bien que celle d'un Prince qui étoit le dépositaire de son autorité , en abusant des

ouver-

ouvertures qu'il m'avoit faites, sous le prétexte d'une fausse délicatesse.

A Dieu ne plaise néanmoins, mon Très-Révérénd Pere, continuai-je, que mon intention ait jamais été de vous tromper, & de me servir de la permission que vous m'avez obtenue de Sa Maj. Cath. d'entrer dans ses Etats, pour y faire secrettement & contre sa volonté, des démarches qui pourroient lui déplaire, ou lui donner quelque lieu de douter de ma bonne foi. Je veux au contraire, que ce Monarque & vous, en voyiez toute l'étendue, par la manière pleine de franchise avec laquelle je m'ouvre aujourd'hui à vous, sur la situation singulière, où je me trouve; sur l'ordre qui m'a été donné de travailler autant qu'il me seroit possible à la réconciliation des deux Rois; & enfin sur le desir sincère que je ressens, de ne rien faire à cet égard que par vos conseils, & dans la dépendance la plus absolue de vos ordres. Ce n'est gueres l'usage, lui dis-je encore, qu'un homme chargé de quelque Négociation, l'entame par manifester au Monarque dans la Cour duquel on l'envoie, les lettres qu'il a

reques, & les instructions qu'on lui a données. Mais, ce qui seroit imprudence en moi sur cet article, si j'avois à traiter avec un Prince étranger, cesse d'avoir ce caractère dans la conjoncture où je me trouve, & où il s'agit plutôt de recevoir les ordres de Sa Maj. Cath. que d'exécuter ceux qui m'ont été donnés. En effet, Mon très-Reverend Pere, le Roi mon Maître ne desire rien tant que le retour de son amitié; & le Duc de Bourbon, aussi bien que toute ma Nation, celui de sa bienveillance. A quelque prix donc qu'il la faille acheter, il fera toujours au-dessous de celui que l'un & l'autre y savent mettre. Quant à moi, c'est avec plaisir, & avec la soumission la plus entière, que je me conformerai aveuglément à ce qu'il plaira à Sa Majesté d'ordonner sur la conduite que je dois observer ici; & je m'estimerai très-heureux, si, en exécutant les ordres du Roi son neveu, je ne fais aucune démarche qui ne tende à rétablir entr'eux l'amitié, que l'intérêt de leur Maison & leurs Royaumes demande qui soient toujours constante.

Après avoir parlé de la sorte au Pere Bermudez, je lui remis en propre original

ginal les lettres que j'avois reçues, en passant à Bayonne, du Comte de Morville. Je lui lus aussi l'instruction que ce Ministre m'avoit envoyée en Auvergne. Je ne me laissai point après cela de lui répéter, qu'ayant satisfait, par la conversation que je venois d'avoir avec lui, aux ordres du Duc de Bourbon, & lui ayant montré à quel point ce Prince desiroit d'éviter une rupture entre les deux Couronnes; j'étois prêt à repartir, si, après la connoissance que Sa Majesté Cath. alloit avoir par son moyen, de ce qui s'étoit passé en France sur mon sujet, à l'occasion du départ de l'Infante, ma présence à sa Cour pouvoit lui déplaire.

Les premiers motifs qui m'avoient fait desirer de passer en Espagne, & sur l'exposition desquels le Pere Bermudez s'étoit employé, pour m'en obtenir la permission, étoient directement opposés à ceux que mon voyage avoit eu depuis, par les événemens qui étoient survenus dans l'espace du tems qui s'étoit écoulé entre le premier projet que j'en avois fait, & son exécution. Mais le Pere Bermudez avoit trop de discernement & de lumieres, pour ne pas remarquer qu'il

m'avoit été impossible de prévoir les sujets de mécontentement & de division, qui s'étoient formés entre les deux Rois, ni les suites funestes qu'on craignoit qu'ils n'entraînassent; & que par conséquent, on ne pouvoit sans injustice m'attribuer d'avoir cherché, sous de faux prétextes, de passer en Espagne, pour y faire le personnage de Ministre ou de Négociateur. Outre cela il sentit aisément, en lisant les papiers que je lui remis, que si quelques sentimens d'estime pour moi de la part du Duc de Bourbon, pouvoient être regardés en quelque façon, comme le principe de la confiance qu'il me marquoit, quoique dénué de toute distinction & de toute autorité; j'en étois encore bien plus redevable à la circonstance singulière où je m'étois trouvé à la Cour de France, d'avoir obtenu la permission de passer en Espagne, dans le tems précisément qu'on renvoyoit l'Infante, & que toutes les avenues des Etats de Sa Majesté Cathol. étoient fermées aux François.

Le Pere Bermudez ne me parut donc que médiocrement surpris, qu'on eût jeté les yeux sur moi en France, pour travailler à détourner l'orage dont on étoit

étoit menacé de part & d'autre. La communication que je venois de lui donner des ordres que j'avois reçus à cet égard, acheva de le convaincre que je n'avois d'autre dessein, que celui de concilier, autant qu'il me seroit possible, l'exécution de ce qui m'avoit été prescrit, avec la plus exacte bonne foi. Il m'assura qu'il rendroit un compte exact au Roi d'Espagne de tout ce que je lui avoit dit; & me remerciant de la confiance que je lui avois marquée, il me promit à diverses reprises, que je pouvois être bien certain qu'il n'en abuseroit pas. Il ajouta encore, que quand j'aurois l'honneur de voir Sa Majesté Catholique, il falloit que je m'abstinsse entièrement de lui rien dire, qui eût le moindre rapport aux conjonctures présentes, & encore moins de faire aucune mention des témoignages d'attachement & de respect, dont le Duc de Bourbon m'avoit chargé pour elle; attendu qu'il n'étoit point tems de parler de ces choses-là. Il me dit ensuite, qu'il sentoît plus que personne, combien il étoit important à l'Espagne d'être toujours étroitement unie avec la France; & qu'il ne desiroit pas moins,

de voir toujours regner entre ces deux Couronnes une sincère intelligence : qu'il ne négligeroit jamais d'employer tous les moyens qui pourroient dépendre de lui, pour contribuer à la rétablir & à la rendre durable : qu'il falloit cependant avouer, que depuis la mort du Roi Louis XIV. il paroissoit visiblement, qu'on s'embarassoit bien peu en France de favoriser ou de soutenir les intérêts de l'Espagne : que la manière, aussi prompte que peu mesurée, avec laquelle on avoit rompu les engagements qui avoient été pris pour le mariage du Roi Très-Chrét. avec l'Infante, & renvoyé ensuite cette Princesse, rendoit comme palpable cette indifférence de la France, & ne pouvoit jamais être justifiée ; & que Leurs Majestés Catholiques avoient encore bien d'autres sujets de se plaindre des Ministres du Roi leur Neveu, & du peu d'égards qu'elles appercevoient depuis long tems que ces Mrs. avoient pour Elles.

Cette conversation, qu'il y eut entre le Pere Bermudez & moi, & qui dura plus de deux heures, me donna lieu de m'acquitter de la commission dont l'Evêque de Fréjus m'avoit chargé pour lui, & pour le

le Marquis de Grimaldo. Il me parut apprendre avec plaisir, qu'on avoit enfin conçu une meilleure opinion en France, de ses sentimens que par le passé. Il ne me dissimula point aussi, que le Maréchal de Tessé, s'étoit laissé aller trop facilement aux préventions que certaines gens lui avoient donné contre lui, & contre le Ministre que je venois de lui nommer. Il entra après cela dans un assés grand détail de toute la conduite qu'il avoit tenue, dans le tems critique que le Roi d'Espagne s'étoit déterminé à reprendre la Couronne, & des motifs & des raisons dont il s'étoit servi dans cette occasion pour calmer la conscience de ce Prince, & pour dissiper ses scrupules. Passant de - là aux sujets de plaintes, qu'il lui étoit revenu qu'on avoit faites en France, de ce qu'il s'étoit excusé de faire aucun usage de la lettre que le Pere de Lignieres, Confesseur du Roi Très-Chrétien, lui avoit écrite lorsqu'on renvoya l'Infante, & dans laquelle il avoit renfermé la copie de celles de S. M. & du Duc de Bourbon au Roi Cath.; le Pere Bermudez me dit qu'il n'avoit pu se dispenser d'obéir, en cette occasion, à l'ordre positif qui lui avoit été donné

d'en user de la sorte ; & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être extrêmement surpris , qu'on eût conclu de là avec tant de facilité en France , qu'oubliant totalement les sentimens de paix que son état & son ministère lui prescrivoient d'inspirer , il cherchât d'en vouloir donner de contraires au Roi son Maître ; & de l'aigrir contre un Monarque de son sang , en éloignant ce qui pouvoit contribuer à conserver entr'eux une amitié & une intelligence , qui leur étoient , aussi bien qu'à leurs sujets , également utiles & nécessaires. Cette première conférence , entre le Pere Bermudez & moi , roulant sur différens points , nous donna lieu à l'un & à l'autre , d'approfondir plusieurs matières. L'heure qu'on alloit fermer la porte du Noviciat approchant , je pris congé de lui pour me retirer ; & nous convinmes , avant de nous séparer , que j'éviterois , autant qu'il me seroit possible , de voir beaucoup de monde dans ces premiers jours , & qu'il me feroit avertir de celui où il plairoit au Roi d'Espagne de me donner audience ; se proposant de m'y conduire , & de me présenter à Sa Majesté.

Telle

Telle fut , à peu près , la première entrevue que j'eus avec le Pere Bermudez. Je me séparai de lui , aussi content des témoignages d'amitié qu'il me donna , que satisfait d'avoir pu conduire peu à peu les choses avec lui jusqu'au point de l'entretenir , de ce qui concernoit la réconciliation des deux Rois , dans un tems où il ne sembloit pas permis d'en proférer même le nom ; & d'être parvenu , non seulement à le faire consentir que je suivisse en secret les ordres qui m'avoient été donnés d'y travailler , mais de l'avoir mis de part , en quelque façon , dans la confidence ; en obtenant de lui , qu'il rendroit compte au Roi d'Espagne de ce qui venoit de se passer entre nous , ou de ce qui s'y passeroit dans la suite. Enfin je m'estimai très-heureux , que la Providence m'eût procuré un moyen si secret & si assuré , de faire parvenir désormais jusqu'à la connoissance de Leurs Maj. Cath. tout ce qui me viendrait de la part des Ministres de France , & de rendre même ma fidélité à cet égard , la preuve la plus convaincante que je pusse donner de ma bonne foi.

Leurs Maj. Cath. étant arrivées à Ma-

Madrid la veille du premier Dimanche de l'Avent , qui se trouvoit cette année-là le 2. de Décembre , j'eus l'honneur de leur être présenté deux jours après par le Pere Bermudez. La réception qu'elles me firent fut des plus favorables. L'audience cependant qu'elles m'accorderent fut courte , & ne fut point suivie de ma part d'aucune visite à leurs Ministres , ou aux autres personnes de leur Cour , qui y étoient regardées avec cette espèce d'attention & de considération qu'attire toujours le crédit. Ainsi le public, qui s'étoit flaté de pouvoir commencer à dévoiler les mystérieux motifs de ma venue , resta encore à cet égard dans la même incertitude.

Les premières démarches qu'on fait en arrivant dans une Cour , sont celles qui sont les plus observées ; & ma situation dans celle de Madrid , me faisoit aisément sentir , combien je devois éviter tout ce qui pouvoit m'attirer un peu trop l'attention du public. Je m'érudiai , non seulement dans le petit intervalle de tems qui s'écoula depuis mon arrivée jusqu'à celle de Leurs Maj. Cath. , mais encore pendant presque tout celui qu'a duré le premier séjour que j'ai
fait

fait en Espagne, à ne rien faire qui ne parût entièrement indifférent, & qui ne tendît par conséquent à faire tomber les bruits qui s'étoient repandus, que j'étois chargé des affaires les plus importantes. Bien loin de paroître avoir dessein de former une maison considérable en Domestiques ou en Equipages, j'affectai de n'ajouter au Valet de chambre & au Laquais que j'avois amenés avec moi, qu'un très-petit nombre d'autres Domestiques, dont on voyoit bien qu'il m'étoit impossible de me passer. Je cherchai à louer un appartement dans une Communauté, qui me parut une habitation aussi convenable à mes vues qu'à mon état. N'en trouvant alors aucun qui pût me convenir, je me déterminai à prendre une petite maison auprès du Noviciat des Jésuites, par la facilité (affectai-je de dire) que cela me procureroit, de voir plus aisément certains Jésuites François qui y demeuroient; mais dans le fond, pour être plus à portée de conférer, sous ce prétexte, avec le Pere Bermudez, qui y avoit son appartement. Afin d'éviter encore avec l'attention la plus scrupuleuse, tout ce qui pouvoit avoir quelque éclat, ou ressen-

tir tant soit peu l'air de Ministre, je me servis d'un carosse de louage. Je m'abstins, les premiers jours de mon arrivée, par les mêmes principes, de chercher à lier quelque commerce avec les personnes les plus considérables de la Cour ou de la Ville; & me bornant simplement à voir celles, en petit nombre, qui passèrent chez moi, je ne montrai aucun desir ni aucun empressement d'être connu des autres. J'usai de la même réserve à l'égard des Ministres étrangers, sans cependant paroître vouloir les fuir quand l'occasion se présentoit de me trouver avec eux. Je ne fus voir d'entr'eux, dans ces premiers jours, que le Nonce, à qui mon état m'obligeoit de rendre ce devoir. Enfin, dans le peu de visites que je rendis ou que je fis, sachant bien que la moindre de mes paroles seroit relevée & exposée à la critique, ou tout au moins aux observations de plusieurs Commentateurs; j'eus recours, autant que la bienséance put me le permettre, à la gayeté qui m'est naturelle, pour badiner le premier de tous les projets dont je m'appercevois, ou dont j'imaginois, qu'on pouvoit me croire le plus occupé.

Pour.

Pour établir encore plus fortement dans le public , l'opinion de l'indifférence avec laquelle je regardois tout ce qui se passoit , je jugeai à propos d'applaudir quelquefois , & même avec quelque espèce d'indiscrétion , jusqu'aux excès du ressentiment qu'on avoit montré , ou qu'on m'apprenoit qu'on continuoit de montrer du renvoi de l'Infante , & de la conduite qu'avoit tenue le Duc de Bourbon dans cette occasion. Ceux qui me parloient , ou qui cherchoient à former quelque liaison avec moi , n'y trouvoient , au moyen de ces précautions , ni l'extérieur , ni le langage , ni la curiosité du plus petit Ministre ; & la simplicité du personnage que je leur parus jouer contribua beaucoup , par le récit qu'ils en faisoient à d'autres , à faire tomber , au moins en partie , les raisonnemens politiques auxquels j'avois d'abord donné lieu dans le public. Chacun revint peu à peu des premiers préjugés qu'il s'étoit formé , sur la conduite que je tiendrois ; & à l'exception d'un très-petit nombre de personnes , que quelques raisons qui leur étoient particulières , engageoient à m'observer de plus près ; presque toutes les autres s'accou-

tume-

rièrent à me regarder comme un homme, qui n'avoit de Négociateur tout au plus que la vaine apparence, dont la singulière circonstance de mon arrivée m'avoit revêtu, dans la conjoncture où étoient alors les deux Cours.

L'attention cependant, de ces personnes aussi bien que celle des Ministres étrangers sur ce qui me concernoit, se réveilla un peu, & changea en même tems d'objet, lorsque, quelques jours après l'audience que le Roi & la Reine d'Espagne m'avoient donnée, il se répandit dans Madrid, que Leurs Maj. Cath. m'avoient accordé l'emploi de *Sumiller de Cortina*, de la Chapelle Royale. Cette grace, qui m'attachoit au service du Roi d'Espagne, paroissant incompatible avec le Caractère de Ministre secret de France, dont on me croyoit honoré, surprit tout le monde. Il ne fut plus question de me croire chargé d'aucune Négociation entre les deux Cours : on annonça au contraire, que j'aurois dans peu, dans celle d'Espagne, des occupations bien différentes. Les uns me soupçonnèrent d'y être venu pour entrer dans le Ministère, ou pour être Confesseur du Roi ; les autres, d'y avoir été appelé pour

pour être chargé de l'éducation de quelques-uns des jeunes Princes , ou pour occuper auprès du Roi d'Espagne quelque place de confiance ; les raisonnemens de la Cour & de la Ville , sur l'espèce dont seroit celle que ce Monarque avoit dessein de me revêtir , & à laquelle , selon ces mêmes raisonnemens , l'emploi de *Sumiller de Cortina* ne faisoit que servir de prélude, furent aussi différens, qu'ils l'avoient d'abord été sur les affaires qui pouvoient avoir donné lieu à mon voyage en Espagne.

L'exacte bonne - foi que je me suis prescrite d'observer en écrivant ces Mémoires , & la satisfaction que je ressens d'y rendre le compte le plus exact & le plus vrai de ma conduite ; m'engagent à continuer de rapporter ici fidèlement ce qui déterminâ le Roi d'Espagne à m'accorder la grace dont je viens de parler ; & en même tems ce qui me fit prendre la résolution de supplier ce Prince , de me permettre de ne la point accepter.

J'ai dit au commencement , que quelque tems après que le Pere Bermudez m'eut écrit en France , que la permission
de

de passer en Espagne m'étoit donnée , il m'apprit aussi , que Sa Maj. Cath. m'avoit fait la grace de me destiner l'emploi dans sa Chapelle Royale dont il est ici question ; & nous convinmes ensuite l'un & l'autre , que cette promesse , dont je ne ferois que l'usage que je voudrois , lorsque je serois à la Cour d'Espagne , me serviroit en attendant de prétexte , s'il étoit nécessaire , pour obtenir plus facilement de mon Pere qui vivoit alors , & du reste de ma famille , la permission de les quitter ; en substituant aux vues qu'ils pouvoient avoir de m'élever à des dignités Ecclésiastiques , où je ne desirois point de parvenir , celle que le bienfait qui m'étoit offert de la part d'un grand Roi , & qu'ils pouvoient regarder comme une marque certaine de sa faveur , & par conséquent comme un acheminement à une fortune brillante , ne pouvoit manquer de leur présenter. Etant donc arrivé à Madrid , & m'y trouvant dans une situation si singulière , que quoique secrètement autorisé , de travailler à prévenir une rupture entre les deux Couronnes , je ne pouvois cependant en façon du monde me servir de cette mission , pour justifier aux yeux du public

& de ma famille la démarche que j'avois faite d'y venir : je crus qu'il étoit absolument indispensable d'employer pour cela, la connoissance de la grace que le Roi Cath. m'avoit accordée, en le suppliant de la rendre publique ; & de m'abstenir ensuite scrupuleusement d'en profiter, afin de fermer la bouche à ceux qui m'attribuoient injustement, de m'abandonner aux mouvemens d'une ambition effrénée.

Une telle conduite pouvoit me procurer un double avantage, d'abord celui de la distinction d'être nommé à l'emploi de *Sumiller de Cortina*, & l'autre encore plus brillant, soit en France soit en Espagne, par le désintéressement que je marquois en m'excusant de l'accepter. J'exposai donc avec une entière sincérité au Pere Bermudez mes sentimens à cet égard ; & je lui remis en même tems un Mémoire pour être présenté au Roi d'Espagne, dans lequel, bien loin d'user d'aucun artifice pour parvenir plus sûrement au but que je me proposois, je prenois la liberté de manifester clairement à ce Monarque, les raisons essentielles que je croyois avoir, de desirer que la grace qu'il m'avoit fait offrir.

offrir fût rendue publique, & la résolution qu'il me sembloit également que je devois prendre de ne la point recevoir, & de me contenter seulement de l'effet que cette marque de bienveillance que Sa Maj. produiroit en ma faveur dans sa Cour & dans celle de France.

Quand on traite avec des personnes qui aiment la vérité, & qui estiment les sentimens que la générosité inspire, il est facile de leur faire goûter des propositions qui les ont pour principes. Le Pere Bermudez, joignoit à une solide vertu beaucoup de désintéressement. Il entra avec plaisir dans les différentes raisons que j'avois exposées dans mon Mémoire, & approuva beaucoup les motifs qui me faisoient agir. Le compte qu'il rendit des unes & des autres au Roi d'Espagne, en lui présentant mon Mémoire, fut aussi fidèle que favorable pour moi. Sa Maj. Cath. plus disposée que personne, à honorer de son estime ceux en qui elle remarquoit une certaine manière de penser noble & désintéressée, reçut avec bonté la prière que j'avois pris la liberté de lui faire : Elle déclara qu'Elle m'avoit accordé l'emploi de *Sumiller de Cortina* de sa Chapelle Royale : & Elle dit au
Pere

Pere Bermudez, qu'elle me laissoit entièrement le maître d'accepter ou de refuser cette grace. Quand je fus donc l'en remercier, Elle ne me fit aucun mauvais gré, de me voir prendre ce dernier parti : il me revint même, que ma manière de penser & de me conduire dans cette petite occasion, lui avoit plu. C'est ainsi que je parvins, comme je l'avois bien prévu, à imposer silence à mes ennemis en France, & à m'attirer un applaudissement presque universel dans toute l'Espagne.

Le bruit qu'il étoit nécessaire, & que j'avois souhaité que ce petit événement fit en ma faveur, étant passé, & la Cour autant que la Ville, ne voyant rien en moi qui pût exciter l'envie ; je commençai à m'appliquer tout de bon à exécuter en secret, les ordres qui m'avoient été donnés, & à informer exactement le Comte de Morville de tout ce qui se passoit à la Cour d'Espagne, d'un peu intéressant qui venoit à ma connoissance, ou que je trouvois le moyen de découvrir. Je me servois pour cela du chiffre qu'on a vu que j'avois composé, & dont il avoit approuvé l'usage.

Dans.

Dans le même tems que j'entretenois un commerce réglé de lettres avec le Comte de Morville, je continuois aussi de cultiver avec soin celui que le Pere Bermudez m'avoit permis d'avoir avec lui ; & comme je ne pouvois ignorer que rien ne contribueroit tant à rendre mes opérations utiles que son amitié , j'apportoïis toute l'attention possible , à éviter ce qui étoit capable de l'affoiblir. Afin même de lui mieux marquer toute l'étendue de la confiance que j'avois en lui , je me fis un devoir de lui communiquer toutes les lettres un peu intéressantes , qui m'étoient écrites de la Cour de France ; & entr'autres celles que je reçus en grand nombre , dans les commencemens de mon séjour à Madrid , de plusieurs Consuls de ma Nation , qui avoient eu ordre de quitter leur résidence ; & qui , sur le bruit général qui s'étoit répandu , que j'étois venu en Espagne pour y être chargé des affaires du Roi , s'adressoient à moi pour obtenir leur rappel.

Ce n'étoit pas cependant uniquement , pour ne donner aucun lieu au Pere Bermudez , de douter de la délicatesse de ma bonne foi , que j'en ufois de la sorte
avec

avec lui. Mes vues s'étendoient plus loin. J'avois pour objet principal dans cette correspondance si exacte, de me servir de toutes ces différentes lettres, pour faire connoître au Roi d'Espagne, par le moyen de son Confesseur, les véritables sentimens d'attachement que l'on conservoit pour lui en France; à quel point la réconciliation des deux Couronnes y étoit désirée; les judicieuses réflexions que l'on y faisoit sur le peu d'avantages que pourroit procurer à Sa Majesté Cathol. sa nouvelle union avec l'Empereur: enfin de ne point lui laisser ignorer, les embarras, la dépense & les peines, que causoit à plusieurs Consuls de France, & à d'autres François qui m'écrivoient dans ce tems-là, la rigueur dont on en usoit à leur égard; & le peu de disposition de différentes Villes d'Espagne, à leur rendre justice dans les affaires qui leur survenoient. Cette manière tacite de m'expliquer, & de me procurer, à l'abri d'une ingénuité & d'une candeur que la moindre duplicité allarmoît, la liberté d'entrer dans tous les détails les plus circonstanciés, étoit très-utile à mes desseins; & le devenoit quelquefois à ceux qui avoient recours

à moi. Elle me donnoit encore la facilité de dévoiler avec une entière assurance, & sans craindre d'offenser, plusieurs choses sur lesquelles sans ce moyen, & dans les conjonctures où l'on étoit alors, la prudence ne m'auroit jamais permis de parler. Je m'étois fait aussi une loi de prier toujours le Pere Bermudez, de me dire, ou de me faire savoir ce que je devois répondre aux différentes lettres que je lui faisois passer exprès par les mains; & je tirois, des conseils qu'il me donnoit sur ce sujet, des inductions, presque toujours certaines, des dispositions où se trouvoient Leurs Majestés Catholiques pour la réconciliation. Ces mêmes conseils, dont je ne faisois qu'étudier ou commenter les principes, devenoient ensuite la source de tous les avis que je faisois passer au Comte de Morville; sur-tout quand ce que j'avois observé, & ce qui me revenoit d'ailleurs, me donnoit lieu de croire, que les conjectures que j'en tirois étoient bien fondées.

L'union intime qui régnoit entre les Cours de Vienne & de Madrid, & que je voyois s'accroître & se fortifier tous les jours, me faisoit aisément comprendre

dre de quelle importance il étoit pour la France, de ne donner aux nouveaux Alliés qu'elle avoit fait par le Traité d'Hanover, aucun sujet de soupçonner qu'elle cherchoit, par quelques relations secrètes dont elle leur faisoit un mystère, à renouveler avec l'Espagne l'intelligence & la correspondance qui étoient rompues. Instruit outre cela, que Mr. STANHOPE, qui étoit dans le tems dont je parle, Ambassadeur d'Angleterre auprès de Leurs Maj. Cath. étoit chargé également de la part du Roi Très-Chrét. de travailler par ses bons offices, & en se servant de la médiation du Roi son Maître, à applanir les difficultés qui s'opposoient à la réunion des deux Couronnes; & que c'étoit aussi par l'intervention de ce Ministre, qu'on avoit offert au Roi & à la Reine d'Espagne, de leur faire telle réparation qu'ils jugeroient à propos d'exiger, de l'injure qui leur avoit été faite par le renvoi de l'Infante; je cherchois avec empressement quelque moyen de faire naître une occasion de le voir, & de ne lui laisser aucun doute qu'on voulût en France se servir de moi pour former avec la Cour d'Espagne, à son insçu, des liaisons suspectes,

pectes , & encore moins pour y faire passer aucune proposition contraire aux engagemens qu'on avoit pris avec Sa Majesté Britannique. Comme le desir que Mr. Stanhope avoit de son côté de me connoître & de m'entretenir , n'étoit pas moindre , & que la seule raison qui m'empêchoit de lui faire la première visite , ne procédoit que des ménagemens que je devois observer pour ne donner aucun soupçon , que je cherchasse , même indirectement , à lier quelque commerce avec lui ; je crus que pour surmonter les obstacles qui s'opposoient à une entrevue que nous souhaitions également , je ne pouvois rien faire de mieux que de me servir du Sr. Stalpart , qui alloit souvent chez ce Ministre , pour lui suggérer quelque expédient qui pût nous la ménager. Mais cependant , afin que ce François ne me soupçonnât pas de ressentir un empressement de voir l'Ambassadeur d'Angleterre , plus grand qu'il ne convenoit au personnage qu'il me voyoit représenter , j'eus grand soin , avant de m'expliquer clairement , de faire entendre au Sr. Stalpart dans plusieurs conversations , & comme par manière de confidence , que je craignois extrêmement que les ridicules

dicules bruits des prétendues Négociations dont le public à Madrid avoit répandu que j'étois chargé; eussent, non pas persuadé à Mr. Stanhope que de tels raisonnemens pussent jamais avoir la moindre vraisemblance, puisque je savois bien que personne n'étoit mieux informé que lui de leur fausseté; mais porté peut-être ce Ministre à me regarder comme un homme qui ressentait une grande démangeaison d'avoir au moins la vaine apparence d'être revêtu de quelque caractère, & à écrire, sur ce ton-là en France; ce qui pouvoit, ajoutois-je, m'y faire un très-grand tort, & m'exposer d'autant plus facilement à encourir l'indignation du Roi & celle du Duc de Bourbon, que dans la situation, où je me trouvois, il m'étoit presque impossible de parer les mauvais effets que pouvoient produire les puériles discours, auxquels ma présence à la Cour d'Espagne avoit donné lieu.

Mr. Stalpart n'ignoroit pas la curiosité qu'il étoit naturel que Mr. Stanhope ressentît, pour approfondir un peu le sujet de ma venue en Espagne; & il n'étoit point fâché de trouver dans les feintes allarmes que je lui lais-

fois entrevoir , un moyen de la satisfaire ; & de me rendre en même temps le bon office , de travailler à dissiper les préjugés que le Ministre Anglois pouvoit avoir conçus contre moi. Il s'offrit avec plaisir de suppléer à cet égard à ce que je ne pouvois faire moi-même ; & de mon côté , après avoir remarqué qu'il agissoit de très-bonne foi ; je lui dis un jour que nous étions allés nous promener ensemble , que l'amitié qu'il vouloit bien me témoigner , & à laquelle j'étois très-sensible , ne me permettoit point de lui cacher , que je ne pouvois être tranquille sur ma situation avec l'Ambassadeur d'Angleterre , jusqu'à ce que je pusse m'assurer , que ce Ministre étoit pleinement convaincu de l'éloignement extrême , que je ressentais d'entrer dans rien qui eût le moindre rapport aux affaires ; dont le soin & le succès avoient été confiés à sa sagesse & à sa prudence : que je lui aurois donc une singulière obligation d'insinuer , comme de lui , ou même comme de moi , s'il le croyoit nécessaire , à Mr. Stanhope , que m'étant absolument impossible , sans me rendre suspect , d'aller le voir le premier ; je ne trouvois point de meilleur moyen pour
me

me procurer la satisfaction de l'entretenir , que celui qu'il voulût bien passer à ma porte , comme pour me faire une visite à l'occasion de mon arrivée ; attendu que me mettant , par cette démarche , dans la nécessité d'aller chez lui , je pourrois , dans la conversation que nous aurions ensuite ensemble , ne lui laisser aucun doute sur ma bonne foi ; & l'engager même d'en rendre compte à la Cour de France , où il m'étoit très-important qu'il fût pleinement connu , que j'avois pour l'Ambassadeur d'Angleterre tous les ménagemens possibles.

Mr. Stalpart , après avoir fort approuvé ce dessein , & l'expédient que je voulois prendre pour l'exécuter , se chargea volontiers de faire à Mr. Stanhope la proposition dont il s'agissoit ; & il s'acquitta de cette petite commission avec tout le secret que je pouvois désirer. Le Ministre Anglois , qui souhaitoit autant que moi cette entrevue , ne manqua point de passer chez moi , à l'heure dont nous convinmes l'un & l'autre (par le moyen du même Monsieur Stalpart) que je ne m'y trouverois pas ; & cette précaution me parut encore nécessaire pour éviter toute apparence d'un concert entre nous

deux, qui n'eût pas manqué de donner lieu à beaucoup de spéculations inutiles. Cette démarche de sa part, m'imposant le devoir d'aller chez lui, je m'y rendis un soir, après avoir cependant informé le Pere Bermudez de ce qui s'étoit passé ; & de la nécessité où je me trouvois par conséquent, de rendre à Mr. Stanhope des devoirs, que le caractère dont il étoit revêtu, joint à son mérite personnel & aux relations qu'il avoit avec la Cour de France, me rendoient indispensables.

Lorsqu'on m'avoit envoyé en Auvergne l'Instruction dont j'ai fait mention, on ne m'avoit donné aucun ordre, ni de la communiquer à l'Ambassadeur d'Angleterre, ni d'entretenir avec lui ou avec celui d'Hollande aucune liaison ; & je savois que la Cour de France ne leur avoit nullement fait part de mon voyage. Comprenant donc aisément, par le silence que l'on gardoit avec eux sur ce qui m'avoit été prescrit, & avec moi sur la conduite que je devois tenir à leur égard, qu'il falloit que je me regardasse, (l'aveu n'en est pas flatteur,) comme un de ces hommes de la bonne volonté & des talens

talens desquels, les Princes & leurs Ministres se servent, aussi volontiers dans certaines conjonctures délicates pour l'exécution de leurs desseins, qu'ils les oublient & qu'ils les sacrifient même ensuite, quand ils se persuadent que leurs intérêts exigent d'en user ainsi ; ou que les affaires dont ils les ont chargés ne réussissent pas selon leurs desirs ; j'évitai avec grand soin dans la conversation que j'eus avec Mr. Stanhope, de lui tenir aucun discours qui pût me compromettre tant soit peu ; & ainsi, me renfermant toujours dans les bornes d'une extrême réserve, je me contentai après les premiers complimens, de l'assurer ; que quoique je ne pusse disconvenir, que la Cour de France avoit vu avec joye que l'on m'avoit accordé la permission de venir à celle d'Espagne, dans le même temps qu'on en avoit banni tous les Ministres du Roi mon Maître ; le Duc de Bourbon n'avoit cependant voulu faire d'autre usage de mon zèle pour le service de ce Monarque, dans les fâcheuses circonstances où l'on se trouvoit, que celui de m'exhorter simplement, d'adoucir autant qu'il me seroit possible le ressentiment

de leurs Maj. Cath. , & de mettre à profit dans cette vue toutes les occasions favorables qui pourroient se présenter. J'ajoutai , que toute ma mission se bornant là , je n'étois pas assez téméraire pour prétendre lui en donner davantage ; & pour m'exposer , en jouant faussement le personnage de Ministre , à encourir l'indignation des deux Rois : que tous les bruits par conséquent , qui s'étoient répandus , des grandes Négociations dont j'étois chargé , n'avoient d'autre fondement que celui que leur avoient donné les nouvellistes : que j'étois très-persuadé aussi , que Son Excellence en avoit porté le même jugement ; & qu'elle étoit trop bien instruite & trop éclairée , pour n'être pas convaincue que la France la regardoit comme le seul instrument dont elle pouvoit se servir , pour prévenir une rupture avec l'Espagne : & qu'enfin , je la priois en mon particulier de croire , que dans tout ce que j'étois ou que je serois ensuite à portée de faire , pour contribuer à un si grand bien , elle remarqueroit aisément , par le fidèle compte que je lui rendrois de toutes mes démarches , toute l'étendue de ma bonne foi , de ma déférence pour ses ordres ,

tres, & de ma vénération pour sa personne.

L'Ambassadeur d'Angleterre me parut recevoir avec autant de politesse que d'amitié, ce premier témoignage que je lui donnois des justes égards que je devois avoir pour lui. Il me dit après cela, qu'il avoit été instruit par une certaine * personne, quelque temps avant que je partisse de France, que je devois venir en Espagne, & dans quel temps aussi on m'avoit envoyé mon passeport; mais que la connoissance qu'il avoit eue de mon voyage, ne lui étant pas venue de la part des Ministres de France, il m'avoit que leur silence avec lui sur ce sujet, n'avoit pas laissé de le surprendre & de lui paroître mystérieux; aussi-bien qu'à l'Ambassadeur d'Hollande, qui, comme je l'avois pu savoir, en avoit marqué son étonnement au Comte de Marillac. Il ajoûta encore, que quoique ce Ministre & lui fussent convaincus l'un & l'autre, que la France agissoit de très-bonne foi, & qu'elle n'entreroit dans aucune Négociation secrète avec l'Espagne sans leur en faire part;

* Le Marquis de Grimaldo Secrétaire d'Etat.

il voyoit cependant avec beaucoup de plaisir, les nouvelles preuves que je lui donnois de la droiture des intentions du Duc de Bourbon, sur un point si essentiel. Il approuva fort, au surplus, la circonspection avec laquelle je me proposois de me conduire dans la conjoncture délicate où j'étois; & il ne me cacha point, que c'étoit aussi le parti le plus sage que je pusse prendre: puisqu'indépendamment du péril où il connoissoit mieux que personne que je m'exposerois en agissant différemment, il étoit instruit depuis peu par les Ministres de France, que mon arrivée à Madrid étoit absolument sans conséquence; & que je n'avois reçu aucun ordre d'entrer avec leurs Majestés Catholiques, ou avec leurs Ministres, dans aucune Négociation particulière, ni encore moins de leur faire aucune proposition. La conversation étant tombée ensuite sur la disposition où se trouvoient les esprits en Espagne, pour la guerre, ou pour la Réconciliation, je crus m'appercevoir que l'Ambassadeur d'Angleterre cherchoit ingénieusement à pénétrer, s'il ne se passoit rien de particulier, & qui eût quelque rapport à l'une ou à l'autre, entre le Pere
Ber-

Bermudez & moi. Je n'avois garde de lui donner par mes réponses, quelque moyen d'éclairer de trop près les démarches que je jugeois à propos de faire, auprès du Confesseur du Roi d'Espagne ; & je ne satisfis sa curiosité, qu'autant que l'attention que je devois avoir de ne lui donner aucun soupçon, parut me le prescrire. Enfin, la visite ayant duré assez long temps, nous nous séparâmes. Il m'assura de nouveau, quand je lui dis adieu, de la satisfaction qu'il ressentoit du procédé que je venois d'avoir avec lui, & de la sagesse avec laquelle j'avois ménagé notre entrevue.

Cette première visite commença à former entre l'Ambassadeur d'Angleterre & moi, la parfaite intelligence, qu'il m'étoit si important d'y établir, pour l'heureuse réussite des affaires dont j'étois chargé, & pour ma propre sûreté. J'eus grand soin de la cultiver dans la suite, & de l'affermir par tous les égards possibles. Je convins pour cela avec lui, qu'afin d'éviter toutes les tracasseries que des esprits brouillons pourroient chercher à exciter entre nous, à l'occasion de toutes les affaires dans lesquelles on vouloit sans cesse à Madrid me mêler, mal-

gré moi ; nous nous avertirions l'un & l'autre de toutes celles qui viendroient à notre connoissance , & qui pourroient troubler notre correspondance ; & au moyen de ces précautions , il ne fut plus possible à ceux qui chercherent ensuite à la traverser , de réussir dans leur projet. On verra en effet dans ces Memoires , qu'elle a duré constamment jusqu'à la fin de mon séjour en Espagne ; & qu'elle n'a pas peu contribué , à me faire surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à l'exécution des ordres qui m'avoient été donnés.

L'extrême attention avec laquelle je ne pouvois ignorer qu'on observoit toutes mes démarches , me déterminà à différer quelque temps , de rendre à l'Ambassadeur d'Hollande , les mêmes devoirs dont je m'étois acquitté envers celui d'Angleterre. C'étoit assez , dans ces commencemens , selon moi , d'avoir pu gagner d'aller quelquefois chez ce dernier , sans me rendre suspect ; & il ne falloit pas qu'une trop grande fréquentation avec les Ministres des deux Puissances , qui passaient à Madrid pour être les moins favorables au traité de Vienne , excitât de nouveau sur mon
sujet

sujet la curiosité du Public. Cependant il ne me fut pas difficile de ménager une occasion pour faire une visite à Mr. VANDER MEER, qui ne parût ni concertée ni étudiée. Je profitai donc de la facilité qui s'offrit d'être avec lui en particulier, pour l'assurer dans la conversation que nous eumes ensemble, comme j'avois fait à Mr. Stanhope, que la Cour de France n'avoit jamais songé à me donner aucun caractère, ni public, ni particulier; & que si mon séjour en Espagne pouvoit être utile aux vûes qu'elle avoit de porter leurs Majestés Catholiques, à écouter quelque proposition d'accommodement, ce ne seroit sans contredit que par les simples bons offices, dénués de toute autorité, que les conjonctures favorables qui pourroient naître pour cela, me mettroient à portée de rendre.

Comme l'Ambassadeur d'Hollande remarqua dans ce que je lui disois, une entière conformité avec le rapport de Mr. Stanhope, & ce que les lettres qu'il avoit reçues de la Cour de France, lui apprenoient du sujet de ma venue en Espagne; il me parut aussi content de ma bonne foi, que disposé à me rendre

justice dans les occasions qui pourroient se présenter ; & il me donna , avant de nous séparer , des marques de son estime & de son amitié , que la suite m'a fait voir être aussi sincères , que le souvenir m'en fera toujours précieux.

Après avoir satisfait par les deux visites dont je viens de parler , aux ménagemens que la prudence vouloit que j'eusse pour les Ministres des deux Puissances , que la France avoit intérêt de ménager ; je continuai de m'appliquer , quoique toujours en affectant la même indifférence , & en observant aussi le même secret , à découvrir ce qui se passoit de plus intéressant entre les Cours de Vienne & de Madrid ; & je tâchois après cela , de faire parvenir au Comte de Morville les connoissances que j'avois pu acquérir sur ce sujet ; soit par les entretiens que je continuois d'avoir avec le Père Bermudez , ou par les conversations particulières ou publiques , dont je faisois toujours mon possible de tirer adroitement quelques lumières & quelque fruit.

Il n'y avoit pas encore trois semaines que j'étois à Madrid , lorsque le Duc de Ripperda

Ripperda y arriva * de Vienne ; où, depuis la signature du traité qui y avoit été conclu, il avoit résidé en qualité d'Ambassadeur d'Espagne. Il quitta la Cour Impériale avec le même mystère qu'il y étoit venu ; car après avoir pris congé seulement de leurs Majestés Impériales, le même jour que le Duc de Richelieu Ambassadeur de France faisoit son entrée à Vienne, il partit le lendemain *incognito* avec un seul valet de chambre, sans avoir vu ni aucun Ministre de l'Empereur, ni ceux des autres Puissances qui résidoient à la Cour de ce Monarque. Cette façon d'agir singulière du Duc de Ripperda, donna lieu à beaucoup de raisonnemens, & fit répandre certains bruits qui vinrent même jusqu'en Espagne ; que ce Ministre avoit été rappelé par leurs Majestés Catholiques d'une manière peu agréable pour lui ; mais la façon bien différente dont Elles le reçurent, fit bien-tôt connoître qu'ils étoient mal fondés. L'extrême refroidissement, & même l'interruption de tout commerce entre la France & l'Espagne, ne permettant

* Ce fut le 11 Décembre 1726.

mettant point au Duc de Ripperda de passer par Paris , comme avoit fait le Comte de K O N I K S E G Ambassadeur de l'Empereur en Espagne ; il fut obligé de prendre la route d'Italie , & il s'embarqua à Genes pour passer à Barcelonne. A peine y fut-il débarqué qu'il prit la poste à cheval , comme un simple courrier , malgré la fatigue de la navigation , pour se rendre à Madrid. Arrivé dans cette capitale , & après y avoir mis simplement pied à terre dans la maison qu'y occupoit sa femme , & sans quitter même ni son habit ni le reste de l'équipage d'un courier , il vint au Palais sur le soir , & précisément dans le temps que le Roi d'Espagne travailloit avec le Marquis de Grimaldo Secrétaire d'Etat. Les courtisans étoient alors retirés , il n'y en avoit que quatre ou cinq dans l'antichambre du Roi , parmi lesquels se trouva le Marquis D E L A R O C H E Secrétaire du Cabinet. Et comme on ne s'attendoit point encore à l'arrivée du Duc de Ripperda , quoiqu'on fut qu'il étoit en chemin , personne ne le reconnut , ni ne s'empressa par conséquent de l'aborder. La singularité cependant de son équipage donnant lieu au Mar-

quis

quis de la Roche de le confiderer plus attentivement , & de le reconnoître , il s'approcha alors de lui pour lui faire son compliment ; & le Duc de Ripperda après y avoir répondu , le pria auffitôt d'avertir le Roi de fa venue , & qu'il attendoit fes ordres pour avoir l'honneur de le faluer & de lui parler. Le Marquis de la Roche ayant repliqué , que Sa Majefté travailloit avec le Marquis de Grimaldo , & que par conféquent il falloit attendre que ce Miniftre fortît pour exécuter ce qu'il defiroit ; le Duc de Ripperda ne parut pas beaucoup goûter cette réponfe : Il témoigna même par quelques difcours de dérifion , fon impatience & fa furprife , que le travail du Marquis de Grimaldo fût fi long ; & lorsque ce Miniftre fortit , & que le Marquis de la Roche lui demanda , fi avant de parler au Roi il ne vouloit point l'entretenir , & lui donner au moins part de fon arrivée ; il rejetta , avec toute la fuffifance d'un homme qui compte de tenir bien-tôt le premier rang , une femblable propofition , & il ne s'emprefsa nullement à faire la moindre honnêteté au Marquis de Grimaldo , quand il fortit du cabinet
du

du Roi. Celui-ci, qui le reconnut en se retirant, troublé par la vue d'un homme dont il redoutoit fort l'ambition, la présence & le caractère, passa aussi de son côté, sans donner à connoître aux spectateurs qu'il eût apperçu le Duc de Ripperda; ni encore moins l'indifférence affectée, & piquante qu'il lui marquoit. La retraite de ce Ministre ayant donné lieu au Marquis de la Roche d'avertir leurs Majestés Catholiques de l'arrivée du Duc de Ripperda, Elles le firent entrer sur le champ dans leur cabinet. La conférence y fut longue, tout concouroit alors à la rendre agréable à l'Auteur du Traité de Vienne, & il parut bien qu'elle avoit été telle pour lui; car il fut aussitôt nommé Ministre & Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, à la place du Marquis de Grimaldo; de l'affection duquel pour l'Angleterre, aussi-bien que de ses liaisons fort étroites avec l'Ambassadeur de cette Couronne, le Duc de Ripperda donna vraisemblablement, dans cette conférence, une très-mauvaise opinion à leurs Majestés Catholiques. Les autres Secrétares d'Etat, & tous les Conseils, eurent ordre de lui communiquer tous les papiers, qu'il juge-
roit

toit à propos de leur demander. On lui accorda outre cela toutes les entrées chez le Roi & la Reine, à toute heure, avec un appartement au Palais pour lui & la Duchesse sa femme. Enfin, il parvint à jouir de toute l'autorité qui est attachée à la place de premier Ministre. Possesseur d'un poste si brillant, il épargna aussi peu dans les conversations publiques, la réputation de ceux dont il s'approprioit les dépouilles, que de ceux qui restoient en place; la vanité & la présomption qui ne se séparent guere d'une fortune rapide, se remarquoient souvent dans les discours qu'il tenoit, sans qu'il parut s'embarasser beaucoup des suites qu'ils pouvoient avoir, ni des ennemis qu'ils lui attiroient.

Une réformation générale dans l'Etat, une prompte & sévère punition de toutes les malversations qui s'y étoient commises, & un changement entier de système en matière de politique; étoient les principaux objets dont il annonçoit qu'il étoit occupé, & qu'il avoit fait goûter, ajoutoit-il, à leurs Majestés Catholiques. Rien ne l'allarmoit, à l'entendre, ni ne lui paroissoit difficile dans l'exécution

tion d'un projet si vaste. Enyvré de sa puissance , comme il arrive presque toujours à ceux qui y parviennent aussi subitement qu'il avoit fait , il affectoit publiquement de montrer un souverain mépris pour tous ceux qui seroient tentés dans la suite de vouloir l'ébranler. J'ai , dit-il un jour à ceux qui étoient venus à son audience , six amis , sur la protection desquels je dois compter ; & qui me défendront de toutes les intrigues , de ceux qui en cette Cour peuvent m'être contraires : *Le bon Dieu ; la Sainte Vierge , l'Empereur , l'Impératrice & leurs Majestés Catholiques. Je sais bien* , ajoûta-t-il encore , en parlant dans une certaine occasion à plusieurs personnes qui étoient dans son cabinet , *que les Ministres Espagnols sont irrités contre moi , & qu'ils font de leur mieux pour inspirer le même sentiment à d'autres ; mais je m'en moque , la Reine me protégera , je lui ai rendu de tels services , qu'elle ne sauroit m'abandonner* : Et quoique ce premier Ministre dût comprendre aisément , que de semblables propos donnoient de son génie l'opinion la plus singulière , il paroissoit cependant s'être

tre mis fort au-dessus d'une pareille réflexion.

Le changement de Ministre met les esprits d'une Cour dans un extrême mouvement. Chacun juge de celui qui est placé selon ce que l'intérêt ou l'envie inspire ; & comme ces deux passions font examiner fort attentivement, quoique par des motifs biens differens, les actions & les discours d'un Ministre ; je n'allois dans aucune maison à Madrid , où je n'entendisse parler , tantôt de la liberté avec laquelle le nouveau favori, censuroit tout ce qui avoit précédé son entrée dans le Ministère ; tantôt des changemens presque universels, qu'il se proposoit de faire dans le gouvernement ; & enfin des grands avantages que devoit, selon lui, recueillir la Monarchie Espagnole du Traité dont il étoit l'auteur. Cette opinion qu'il avoit grande envie, à ce qu'il paroïssoit, d'établir, devoit naturellement produire en lui un éloignement extrême , pour tout ce qui pouvoit rapprocher la Cour d'Espagne de celle de France , & attirer par conséquent à celui qu'il soupçonneroit de vouloir se rendre l'instrument d'un tel ouvrage, quelque prompt effet de

de son indignation. Je jugeai donc que dans la situation délicate & même périlleuse où je me trouvois, je ne pouvois trop éviter de lui donner le moindre ombrage ; & dans ce principe je m'abstins de suivre la foule des Courtisans qui alloient chez lui, pour éviter même de lui donner lieu de croire, ou peut-être de dire à leurs Majestés Catholiques (car sa légèreté en paroles étoit extrême) ; que je cherchois, sous le prétexte de le voir, à lier quelque commerce avec lui ; pour observer ensuite de plus près ses actions & pénétrer ses vues. Je ne montrai aucun empressement d'en être connu, à ceux qui vouloient m'introduire chez lui : je leur témoignai même exprès, (sachant bien que cela lui reviendrait), que j'en usois ainsi, pour qu'il vît par lui-même avec combien peu de fondement, on vouloit me faire représenter à la Cour d'Espagne, le personnage de Ministre secret de celle de France ; & je crus avec grande raison, sur ce que j'apprenois chaque jour de son caractère, que je ne pouvois trop prendre garde de lui laisser concevoir de moi, une semblable opinion.

Quelque

Quelque grande que fût la circonfpection que j'observois , je continuois d'écrire très - régulièrement en France au Comte de Morville , tout ce qui pouvoit venir à ma connoissance ; tant des desseins du Duc de Ripperda , que de l'éloignement qu'il montrait pour tout ce qui avoit rapport à la réconciliation des deux Couronnes. Ce Ministre parloit sur cet article avec une liberté qui surprenoit tout le monde. Il insistoit principalement sur l'étroite union des Cours de Vienne & de Madrid : Il assurait que la Hollande , & plusieurs autres Puissances , étoient dans la disposition d'accéder au Traité qui avoit formé cette union ; & que la France , d'un autre côté , alloit se séparer des Puissances qui avoient signé celui d'Hanover : en sorte que tous ces différens sujets , donnoient lieu de m'étendre fort au long dans mes relations , que les conjonctures rendoient autant utiles qu'intéressantes.

Cependant mon zele à cet égard pour le service du Roi , avoit , j'ose le dire , plus d'étendue que de prudence. Destitué , comme je l'ai dit plus haut de tout caractère à la Cour d'Espagne , & réduit par
 consé-

conséquent à me servir , pour écrire en France , de la voye du courier ordinaire , dont la sureré est fort équivoque dans toutes les Cours ; j'aurois , suivant toute apparence , dans la conjecture où on étoit alors en Espagne , essuyé les désagrémens qu'un semblable commerce ne pouvoit manquer de m'attirer dès qu'il auroit été connu ; & peut-être ensuite en France le reproche encore plus sensible , d'avoir agi étourdiment , si pour me mettre à l'abri de ces deux inconvéniens , je n'avois travaillé à donner aux * lettres que j'écrivois au Comte de Morville , un caractère de relations d'affaires particulières ; qui , en lui faisant parfaitement entendre ce que je lui voulois dire , ne pouvoit cependant donner le plus léger soupçon contre moi , à ceux qui les auroient ouvertes.

Pour l'éclaircissement de ce fait , on peut se souvenir , que j'ai dit dans le commencement de ces Memoires , que j'en avois remis un au Comte de Morville

* Si dans le bureau des affaires étrangères en France on garde , comme on me l'a assuré , les lettres des personnes qui ont été chargées de quelques commissions dans les pays étrangers , on y trouvera celles dont je parle.

L' A B B É D E M O N T G O N 215
ville à Versailles , à la fin duquel je lui
exposois la maniere dont je me propo-
sois , quand je serois arrivé en Espa-
gne , de lui rendre compte de ce qui
pouvoit concerner la réconciliation des
deux Couronnes ; & ce * chiffre pour
nous entendre , qui n'étoit pas fort éten-
du , supposoit de ma part des récits in-
différens que je devois faire à des person-
nes , ou de ma famille , ou de mes amis
de ce que j'aurois vu ; ou de la Cour , ou
des Palais & des Jardins du Roi d'Espa-
gne ; ou de la ville de Madrid ; qui , com-
pris selon le sens que leur donnoit cette
espèce de chiffre , expliquoient cependant
très-clairement , ce que je prevoyois
être obligé de dire.

Ces lettres , pour mieux observer le
secre , devoient être adressées en Fran-
ce , tantôt au Commandeur de Montgon
mon oncle , qui étoit en Auvergne ;
tantôt au Comte de Montmorin mon
beaufre , & d'autres fois au Marquis
de Bissy , & au Vicomte de Beaune ;
& j'étois convenu avec eux , pour évi-
ter quelque méprise de leur part , que
toutes

* Il se trouve dans les papiers qui m'ont été
enlevés par l'ordre du Cardinal de Fleury.

toutes celles qu'ils trouveroient cachées de mes armes, seroient remises au Comte de Morville ; & que celles au contraire où ils verroient un chiffre ou quelque tête, seroient uniquement pour eux. Au moyen de cette précaution j'avois fait parvenir au Comte de Morville tout ce qui s'étoit passé à mon arrivée à la Cour d'Espagne, & tout ce que j'y avois remarqué de favorable ou de contraire à la réconciliation des deux Couronnes. Mais comme le chiffre, dont j'étois convenu avec lui de me servir, se renfermoit entièrement dans ce qui avoit rapport à cet objet ; & que depuis l'arrivée du Duc de Ripperda, il survenoit chaque jour de nouvelles connoissances à donner à ce Ministre, qu'il étoit autant nécessaire de lui faire parvenir, que dangereux pour moi de l'entreprendre ouvertement ; je substituai alors à ce chiffre trop borné, dont on m'avoit simplement permis l'usage, sans doute pour faire plutôt un essai de ma bonne volonté, que pour me marquer une confiance dont on ne savoit point si je me rendrois digne ; je substituai, dis-je, à ce chiffre une manière d'écrire aux quatre personnes que je viens de

de nommer , par laquelle en paroissant les questionner sur un procès qui faisoit dans ce tems-là du bruit à Paris , sur les Avocats qui étoient consultés , & sur d'autres incidens qui avoient rapport à cette affaire ; je dévoilois , au moyen de cette espèce d'allégorie , au Comte de Morville , tout ce qui se passoit à la Cour d'Espagne , d'une manière qui mérita une entière approbation de sa part , & de celle du Duc de Bourbon. C'est ainsi que se passèrent pendant plusieurs mois les relations que j'avois en France ; mais dans la suite , les liaisons d'amitié qui se formèrent entre Mr. Stanhope , à présent * Milord HARRINGTON , qui étoit Ambassadeur d'Angleterre , & moi ; me facilitèrent le moyen de me servir des couriers qu'il dépêchoit assez souvent à sa Cour & à celle de France , pour y écrire d'une manière moins énigmatique.

Quelque prudentes que puissent être les mesures que prend un particulier dans une Cour étrangère , pour éviter d'y devenir suspect ; il est impossible ,

Tom. I.

K

lors-

* Je ne parlerai plus désormais de lui que sous ce nom.

lorsqu'on voit qu'aucune affaire ou aucun emploi ne l'y retient , que le séjour qu'il y fait ne devienne matière de spéculation à beaucoup de gens. Le mien à Madrid , dans un tems qu'on en avoit interdit l'entrée à tous les François , n'avoit pas manqué de produire cet effet ; & il ne se passoit guere de jours , que je ne m'en apperçusse , ou par les discours qu'on me tenoit , ou par ce qui me revenoit des bruits qu'on continuoît de répandre sur mon sujet à la Cour , & dans la Ville. L'intelligence secrète qui régnoit , du consentement du Roi d'Espagne , entre le Pere Bermudez & moi , & dont je me servois pour lui manifester toutes mes démarches , & toutes celles que le public m'attribuoit ; m'avoit rassuré infiniment avant la venue du Duc de Ripperda , sur les effets que pouvoient produire à mon désavantage dans l'esprit de leurs Maj. Cath. mais sur-tout dans celui de la Reine , le personnage que les uns par envie , & les autres par légèreté , cherchoient toujours à me faire représenter.

Mais depuis l'arrivée de ce premier Ministre , il s'en falloit beaucoup que je ne fusse

fusse aussi tranquille. En effet je ne pouvois douter , qu'il ne fût bien informé de tout ce qui se débitoit sur mon compte. Quand même sa curiosité ne l'auroit pas porté à s'en instruire , j'étois sûr que d'autres ne manqueroient point de faire valoir leur zèle à mes dépens. Les Cours sont remplies de gens inutiles , qui , pour se rendre nécessaires , & paroître avoir quelque accès auprès d'un Ministre , ou seulement donner à entendre qu'ils ont quelque part dans sa confiance , s'empressent à lui donner des avis ornés de commentaires , aussi faux que malins , sur ce qu'ils imaginent être l'objet de sa curiosité. J'étois donc bien persuadé que le Duc de Ripperda , sur le moindre soupçon qu'on lui donneroit que je travaillois en secret à traverser ses desseins , ne perdrait aucune occasion de donner au Roi & à la Reine d'Espagne , les plus sinistres impressions de ma conduite ; & de m'attirer peut-être quelque ordre subit de sortir de leurs Etats. Le secours & les bons offices que pouvoit en ce cas - là me rendre le Pere Bermudez , ne me paroïssent gueres capables de me rassurer.

Son crédit sur l'esprit de la Reine étoit aussi petit , que celui du Duc de Ripperda , dans le temps que je parle , paroissoit grand. Mes liaisons avec ce Pere , bien loin de pouvoir me servir , me devenoient même contraires auprès du premier Ministre ; & n'étoient propres qu'à augmenter sa mauvaise volonté dès qu'il les auroit apperçues : Ce qui venoit tout récemment d'arriver au Marquis de Grimaldo , ami du Pere Eermudez , m'en servoit de preuve suffisante ; & je savois avec tout le public , que dans une visite que le Pere Confesseur avoit rendu au nouveau favori , celui ci , selon la légereté en parole qui lui étoit naturelle , avoit affecté de lui dire devant tout le monde ; *qu'il lui conseilloit de s'en tenir à donner au Roi , quand il se confessoit , l'absolution de ses péchez , sans se vouloir mêler d'autre chose* : discours sans doute très-imprudent , mais qui servoit à me faire connoître combien celui qui le tenoit , paroissoit sûr de son autorité. Occupé donc à trouver le moyen d'éviter les nouveaux écueils qui m'environnoient sans me briser contre quelqu'un , la providence

dence m'en présenta une occasion qui ne pouvoit être plus favorable.

Parmi le nombre des Gentils-hommes de Bretagne , qui avoient passé en Espagne , dans le temps que le Cardinal Albéroni avoit voulu profiter des idées chimériques , que quelques Seigneurs de cette Province avoient conçues , de causer une révolution en France sous la Régence du Duc d'Orleans , & qui coûta la vie à quatre d'entr'eux , étoit le Comte de LAMBILLI ; il avoit , (comme tous ceux qui arrivent à une Cour avec le spécieux prétexte d'avoir tout sacrifié pour la servir) été d'abord bien reçu à celle de Madrid. On lui avoit accordé une pension , & outre cela ce qu'on appelle la clef d'or , marque extérieure , qui donnoit autrefois le privilège de certaines entrées à la Cour d'Espagne , à ceux qui la portoient ; mais qui n'est plus d'aucun usage à présent ; & à ces bienfaits on avoit aussi joint beaucoup d'espérance , qui , au bout de quelque temps , s'étoient évanouies aussi-bien que le paiement de la pension. Le Comte de Lambilli qui croyoit avoir mérité un traitement plus favorable , murmuroit souvent

contre ceux qui étoient en place en Espagne , & à qui il attribuoit le peu de fidélité qu'on gardoit à exécuter les promesses qui lui avoient été faites , fans que ces plaintes ou ces représentations fussent écoutées.

Dans ce même tems le Baron de Ripperda avoit , comme je l'ai dit , embrassé la Religion Catholique , & perdu par cette démarche , le caractère d'Ambassadeur d'Hollande , dont il étoit revêtu : Il souffroit impatiemment que ce sacrifice ne lui eut procuré dans une Cour dévote , d'autre avantage que celui d'être le directeur de quelques manufactures , à l'établissement desquelles il avoit travaillé ; & attribuant l'oubli où on le laissoit , à l'envie , & à la mauvaise volonté des Ministres Espagnols , il parloit d'eux , quand il en trouvoit l'occasion , & même dans les fréquentes audiences particulières qu'il demandoit au Roi d'Espagne , d'une manière peu conforme à la charité d'un profélite. La conformité de sentimens , de caractère & de situation , qui se trouvoit entre lui & le Comte de Lambilli , ayant formé entr'eux une assez étroite liaison , ils se voyoient très-souvent , & dans

dans leurs conversations , dont quelques bouteilles de vin muscat de Funcarral , servoient à égayer un peu la matière , ils décidoient , disoit-on , librement du mérite de ceux qui avoient quelque part au gouvernement en Espagne ; épargnoient peu leur capacité & leur désintéressement ; n'approuvoient guere davantage , que leurs Majestés Catholiques fissent si peu d'usage des dispositions différentes qu'ils croyoient remarquer en eux , & dont ils se faisoient réciproquement l'éloge.

Les circonstances singulières du tems , ayant tiré tout-à-coup le Baron de Ripperda de l'Etat d'obscurité où il étoit , pour lui faire jouer le rôle brillant de premier Ministre d'Espagne ; il n'oublia point dans son élévation l'ancien compagnon de ses peines : il lui conserva la même liberté de le voir & d'être avec lui , qu'il avoit eu dans un tems bien différent ; & en un mot le Comte de Lambilli , paroissant avoir grande part dans la confiance du nouveau favori , étoit regardé à la Cour d'Espagne avec l'attention & les égards , qu'une telle situation ne manque jamais d'attirer. Je ne le connoissois alors que très peu , &

seulement comme ceux que certains devoirs de bienfaisance engagent de visiter ; & ce que j'apprenois chaque jour de ses longues conférences avec le Duc de Ripperda , & avec quelques Ministres étrangers , me tenoit même à son égard dans une assez grande réserve.

Un mois ou six semaines s'étant passées , depuis l'arrivée du Duc de Ripperda , sans que j'eusse eu occasion de voir qu'en public le Comte de Lambilli ; ce dernier entra un matin dans ma chambre , & après les premiers complimens , la conversation ayant roulé entre lui & deux ou trois personnes qui étoient chez moi , sur les grands changemens , tant pour le politique , que pour le civil , que le premier Ministre se proposoit de faire pour l'utilité de la Monarchie d'Espagne , qui étoient la nouvelle du temps , & auxquels on donna , comme c'est l'ordinaire , de grands éloges ; savez vous , dit-il (avec une espèce d'affectation , qui nous parut pouvoir bien être concertée entre le Duc de Ripperda & lui) ce qui vient d'arriver à Stalpart ; non , lui repliquames-nous ; je m'en étonne , dit-il , en s'adressant alors à moi , car il vous est dit-on fort attaché , eh ! bien
 puisque

puisque vous l'ignorez , je vous dirai donc que cet homme-là , comme tous nos François qui sont ici , ayant une démangeaison extrême de servir d'espion aux Ministres de la Cour de France , & de s'attribuer dans le public la réputation d'avoir des relations secrètes avec eux ; s'est avisé d'écrire fort amplement au Comte de Morville , & à d'autres personnes qui sont à Paris , beaucoup de nouvelles de ce pays ici , qui n'ont pas le moindre fondement ; ses lettres ont été interceptées & portées à Mr. le Duc de Ripperda , qui dit hier en pleine audience , pour que personne ne l'ignorât , qu'il savoit que beaucoup de gens à Madrid se mêloient d'écrire des nouvelles , & de faire des commentaires sur les projets qu'ils lui attribuoient ; & qu'entr'autres Mr. Stalpart , ne cessoit chaque ordinaire , de débiter toutes sortes de chimères en France , comme on l'avoit vu par ses propres lettres ; mais qu'afin d'épargner désormais à tous ces petits espions , le travail qu'ils se donnoient , il étoit bien aise de les assurer qu'il feroit mettre dans un cachot le premier qu'on trouveroit s'occuper à un pareil exercice.

Ceux qui étoient chez moi jugeant ; comme il étoit assez naturel , que le discours du Comte de Lambilli avoit tout l'air d'une leçon qu'il m'étoit venu faire , & n'étant peut-être pas trop fâchés d'en avoir été les témoins , rirent beaucoup avec lui de l'aventure du sieur Stalpart ; & je voyois bien qu'ils observoient un peu malignement ce que j'en dirois moi-même ; mais sans excuser Stalpart ni encherir sur toutes les plaisanteries que le Comte de Lambilli & les personnes dont je parle , jugerent à propos de faire sur les François , qui véritablement en grand nombre , comme je l'ai rapporté , sembloient se disputer à Madrid l'avantage de posséder le secret de la Cour de France ; je me contentai en fouriant , de dire au Comte de Lambilli , que j'étois bien étonné que tous les divers petits Ministres dont il parloit , fussent encore assez novices dans leur métier , pour ignorer combien la voye du courier ordinaire étoit suspecte dans tous les pays du monde ; & que je croyois qu'ils devoient en corps aller remercier Monsieur le Duc de Ripperda , d'avoir eu la bonté de leur faire apper-

cevoir

cevoir leur indiscretion & leur imprudence.

Cette façon de m'expliquer qui ne marquoit ni embarras ni inquiétude , ayant terminé la conversation , les personnes qui étoient chez moi se retirèrent. Le Comte de Lambilli , se trouvant alors seul avec moi , voulut entrer dans de grands raisonnemens politiques , tant sur ce qui s'étoit passé en France , dans le tems du renvoi de l'Infante , que sur la nécessité où la Cour d'Espagne s'étoit trouvée de s'unir avec l'Empereur ; & sur l'habileté de celui qui avoit été le seul instrument d'une alliance si importante : mais comme je n'avois nulle envie de discuter avec lui cette matière , trouvant seulement que cette ouverture de sa part , soit qu'elle fût concertée entre lui & le Duc de Ripperda pour tâcher de sonder mes dispositions , ou que simplement les conjonctures du temps la fissent naître , m'offroit l'occasion du monde la plus favorable de dissiper par son moyen les préjugés qu'on pouvoit avoir donné au Duc de Ripperda contre moi ; sans repliquer que très-légerement à tous les raisonnemens politiques que le Comte de Lam-

K 6 billi

billi avoit faits ; je suis ravi , lui dis-je ; que l'honneur que vous me faites aujourd'hui , Mr. le Comte , me laisse la liberté de faire connoître à Mr. le Duc de Ripperda , par un canal aussi sûr que le vôtre , avec combien peu de raison il pourroit me mettre ici dans le catalogue des François dont vous venez de nous apprendre , qu'il a parû si mécontent : comme personne ne peut mieux que leurs Majestés l'instruire de ce qui m'a conduit en cette Cour , puisque c'est par leur ordre que je suis venu , j'ai aussi la satisfaction de penser , que depuis que j'y suis , elles ont paru satisfaites de ma conduite ; & n'ont rien remarqué en moi , qui pût leur donner lieu de me regarder comme un homme qui auroit voulu par la perfidie la plus indigne , faire servir la bonté qu'Elles ont eu de m'appeller auprès d'Elles , dans la conjoncture présente , pour en abuser , en exerçant dans leur Cour l'odieux personnage d'espion. Je vous prie donc d'être persuadé , que je suis très éloigné de me mêler ici en façon du monde de toutes les prétendues Négociations dont le public débite que je suis chargé. Je n'ai eu aucune relation

tion , depuis que je suis en cette Cour , avec les Ministres du Roi d'Espagne ; à peine suis je connu des Ministres étrangers qui y résident ; & je vous proteste que je ne suis point ni l'apologiste des raisons qu'on a eu en France de renvoyer l'Infante , ni de celles qui ont fait conclurre le Traité d'Hanover : Les lettres qui me viennent de France passent toutes par la voye du courier ordinaire , ainsi que celles que j'écris en ce pays-là ou ailleurs ; on les peut ouvrir si on le juge à propos , & si on prend ce parti comme je le souhaiterois de bon cœur , je crois qu'on se désabusera bien-tôt parfaitement , de l'opinion qu'on a pu avoir de mes relations avec les Ministres de France. Je ne vous avance rien , ajoutai-je encore , que de vrai , & pour éviter autant qu'il me seroit possible de donner la moindre vraisemblance aux faux raisonnemens dont je suis sans cesse le sujet en cette Cour , je me suis abstenu de paroître chez Mr. le Duc de Ripperda , & d'y grossir le nombre de ses courtisans. Je vous aurai donc une véritable obligation de faire connoître à ce Ministre que cette réserve de ma part , n'a d'autre principe

pe

pe que celui de me défendre, par une assiduité inutile à lui faire ma cour, de fortifier l'opinion ridicule du public sur le personnage de Ministre secret de la France, qu'il veut bon gré malgré moi me faire ici représenter; & que s'il lui revient sur cela quelque chose qui puisse, ou me rendre suspect ou lui déplaire, je le supplie avant de prendre aucune résolution, & avant d'ajouter foi à ce qu'on pourra lui débiter sur mon compte, de daigner me faire savoir par votre moyen les prétendues fautes qu'on m'imputera; afin qu'il puisse voir la vérité, me mettre à portée de la lui manifester, & éviter par un moyen aussi facile & aussi sûr, d'être la victime de la malignité de mes ennemis dans cette Cour.

Le Comte de Lambilli m'écouta sans m'interrompre, & je remarquai pendant le temps que dura notre conversation, tant par son attention que par le sourire qu'il faisoit de temps en temps, qu'il s'appercevoit fort bien que je ne regardois pas sa visite comme le pur effet de sa politesse; & que je soupçonnois qu'un peu de curiosité de me dévoiler ou de tirer par mes discours quelques lumières sur ce qui me retenoit à Madrid, en

pouvoit

pouvoit bien être le principe. Il ne me dit rien cependant qui confirmât ou dissipât mes soupçons sur cet article , & il m'avoua simplement que quelque circonspecte que fut ma conduite , jamais je ne parviendrois à persuader le public , que je n'avois d'autres amusemens à Madrid , que celui d'en visiter les Eglises ou les autres choses dignes de curiosité ; mais qu'il me prioit pourtant de croire , puisque je le souhaitois ainsi , qu'il se défendrait d'adhérer entièrement sur mon sujet au jugement qu'on portoit de moi ; je dis entièrement , ajoûta-t-il , en riant , car vous offenserez-vous si je me réserve la liberté de penser quelques-fois sur ce qui vous regarde , un peu différemment de l'idée que vous voulez me donner de votre indifférence sur les circonstances du temps présent ? Au surplus je ne vous cacherai pas , me dit-il , encore , qu'on n'a point laissé ignorer comme vous le pouvez croire , à Mr. le Duc de Ripperda , tous les bruits qui courent sur votre arrivée , & votre séjour en cette Cour ; & que toutes vos démarches ont été & sont encore fort observées : mais afin de vous tranquilliser sur cet article , je puis vous assurer

rer

rer que Mr. le Duc de Ripperda m'a paru à diverses reprises , un peu surpris à la vérité de ce qui vous retient ici ; mais très satisfait de la manière dont vous vous comportez : & je suis bien persuadé que cette disposition de sa part , ne peut venir que de ce que leurs Majestés lui auront appris du motif qui vous a conduit dans ce pays. Je ne lui laisserai pas ignorer au surplus tout ce que vous venez de me dire ; & je ne doute point , par la parfaite connoissance que j'ai de sa probité , qu'il n'approuve infiniment votre délicatesse sur ce qui pourroit vous rendre suspect auprès de lui , d'être attaqué de la maladie qu'ont presque tous les François qui sont ici , de s'ériger en écrivains & en émissaires secrets de la France : s'il lui revenoit même à cet égard quelque chose qui pût vous compromettre avec lui , dont je sois informé , comptez , je vous prie , sur la bonne foi & la fidélité avec laquelle je vous en rendrai compte , afin de vous faciliter le moyen de lever tous ses doutes , & de lui manifester la droiture de vos démarches.

Nous

Nous nous séparâmes sur cela , le Comte de Lambilli & moi , & soit par ce qu'il jugea à propos de dire au Duc de Ripperda , ou par les précautions que je continuai de prendre pour ne donner à ce dernier aucun sujet de croire que je voulusse en secret traverser ses desseins ; je n'essuyai pendant tout le temps , assez court à la vérité , que dura son Ministère ; ni aucun reproche , ni à ce qu'il me parut , aucun mauvais office de sa part : A l'égard du Comte de Lambilli , il se forma entre lui & moi , depuis cette conversation , une liaison & une amitié qui ont duré jusqu'à sa mort. Il continua , malgré toute la faveur où il étoit alors , de me venir voir assez souvent. Je recevois avec d'autant plus de reconnoissance cet effet de sa bonne volonté , qu'elle me procuroit un moyen aussi prompt qu'assuré , de ménager le premier Ministre. Le Comte de Lambilli poussa la confiance qu'il me marquoit , jusqu'à me faire part des vues avantageuses que ce dernier avoit sur lui ; & qui lui procurèrent effectivement peu de jours avant la chute du Duc de Ripperda , d'être nommé Ministre d'Espagne à la Cour de Russie ,

Russie , & on le fit même partir assez promptement pour s'y rendre avec de grosses remises d'argent ; mais il ne fut pas plutôt arrivé à Amsterdam qu'il y apprit la disgrâce de son Protecteur , & en même temps son rappel. De retour en Espagne , & après avoir rendu un compte exact des sommes qui lui avoient été confiées , à peine lui accorda-t-on celle qu'il avoit employée à faire son voyage ; & c'est à quoi se termina la lueur de fortune dont il s'étoit flaté , & qu'il méritoit par son désintéressement & par sa droiture.

Il coûte peu quelque fois aux hommes ambitieux de sacrifier à leurs intérêts personnels , ceux des Princes qui les emploient , & de faire usage hardiment , quand ils sont parvenus à une certaine élévation , de plusieurs moyens pour augmenter & conserver leur puissance , qui allarmeroient un simple particulier. Le Duc de Ripperda qui n'étoit ni moins susceptible de ces sentimens là , ni plus à l'abri de s'en défendre , que tant d'autres , sachant bien que le crédit où il étoit parvenu à la Cour d'Espagne , n'avoit d'autre fondement que celui des flatteuses espérances qu'il

qu'il avoit donné à la Reine d'Espagne , de voir dans peu l'accomplissement du mariage de l'Infant Don Carlos , avec l'aînée des Archiduchesses ; ne perdoit aucune occasion d'affurer cette Princesse , que ce mariage si avantageux , & si désiré de sa part , seroit infailliblement le fruit du Traité de Vienne , & que l'Empereur le desiroit presque avec autant d'empressement qu'Elle. Pour soutenir ces assurances , & répandre par leur moyen quelque vernis sur l'ouvrage dont il étoit l'auteur , peu goûté & peu approuvé de la nation Espagnole ; il semoit & faisoit semer avec soin dans le public les mêmes bruits ; mais comme ni les Ministres étrangers , plus intéressés que personne à démêler sur cet article la vérité , ni les nouvelles qui venoient en Espagne , ne confirmoient point tout ce que disoit le Duc de Ripperda , & que tous les avis qu'on avoit , concouroient au contraire à faire regarder ce mariage comme une pure illusion : il se formoit souvent bien des doutes dans l'esprit de la Reine d'Espagne , sur la solidité & la vérité des promesses de son Ministre , qu'il n'étoit pas fort facile à celui-ci de dissiper. Pressé
une

une fois plus que jamais par cette Princesse de ne lui rien cacher, & fort embarrassé apparemment de répondre aux objections qu'elle lui faisoit sur les obstacles qu'elle remarquoit, qui s'opposoient au mariage de l'Infant avec l'Archiduchesse, il eut recours à l'artifice du monde le plus grossier pour mettre à couvert sa mauvaise foi. Le Duc de Ripperda supposa donc, comme un fait certain, à la Reine d'Espagne, qu'une * Dame de la Cour de Vienne, qu'il nomma, & qui avoit l'honneur d'être gouvernante des jeunes Archiduchesses; lui avoit écrit en confidence, qu'on faisoit secrètement à Vienne beaucoup de préparatifs pour conduire l'Archiduchesse en Espagne: qu'elle lui faisoit part, comme à son ami, qu'elle étoit du nombre des Dames qui devoient accompagner cette Princesse; & cette lettre supposée, pour rendre le roman plus complet, circonstancioit beaucoup d'autres petites particularités, qui donnoient une grande vraisemblance, à tous les prétendus faits qu'elle contenoit. Ils étoient si conformes aux desirs de la Reine d'Es-

pagne,

* La Comtesse DE FUCHS.

pagne , qu'elle ne put se défendre d'y ajoûter foi ; & de se persuader que c'étoit aux précautions que prenoit l'Empereur , pour cacher aux Puissances étrangères le dessein qu'il avoit de conclurre ce mariage , qu'il falloit attribuer l'opinion où elles étoient qu'il ne s'accompliroit jamais : Et enfin comme le Comte de Konikseg devoit arriver incessamment à Madrid , & être chargé , selon ce que le Duc de Ripperda promettoit , des plus positives assurances de l'entière exécution de tout ce qu'il annonçoit de flateur , Leurs Majestés Catholiques suspendirent , jusqu'à l'arrivée de ce Ministre de l'Empereur , les éclaircissemens sans fin , qu'elles demandoient au Duc de Ripperda ; & qui le jettoient souvent , comme on peut aisément se l'imaginer , dans des embarras pour y répondre , qui n'étoient pas médiocres. Mais avant de continuer le détail , de ce qui se passa sur ce sujet , il est bon ce me semble , d'exposer la situation de certaines principales Cours de l'Europe , & les mesures que la subite réunion de celles de Vienne & de Madrid , leur firent prendre.

L'extrême

L'extrême satisfaction , que le Roi & la Reine d'Espagne témoignoit de leur alliance avec l'Empereur , avoit d'abord , & avant que le Traité de Vienne fût connu , donné lieu de croire , que les avantages qu'il procuroit à leurs Maj. Cath. étoient apparemment si considérables , qu'ils surpassoient de beaucoup tous ceux que les Rois de France & d'Angleterre , avoient en qualité de Médiateurs , voulu leur faire obtenir dans le Congrès de Cambray ; mais comme on s'apperçût , quand ce Traité devint public , que bien loin de répondre à l'opinion qu'on en avoit eu , il contenoit au contraire différentes conditions aussi onéreuses à la Couronne d'Espagne , que peu honorables pour Elle : il fut alors regardé dans certaines Cours de l'Europe , moins intéressées que d'autres à en approfondir les principes & les suites , comme le pur effet du ressentiment de la rupture du mariage du Roi de France avec l'Infante ; & on trouva , comme il étoit vrai , que le Duc de Ripperda , dont ce Traité étoit l'ouvrage , étoit beaucoup plus heureux qu'habile. Le public est un censeur , qui soumet à son tribunal les actions des
Rois ,

Rois , comme celles des particuliers. D'ailleurs il est bien aise , en critiquant les premiers , de se dédommager des applaudissemens sans fin qu'ils se croient dûs. Il ne se refusa donc point le plaisir de dire librement son sentiment sur le nouveau Traité de Vienne. Les plaifanteries & les pasquinades ne furent point épargnées : on les poussa en Italie , jusqu'au point d'afficher à la porte du Pere Ascanio , qui résidoit à Florence en qualité de Ministre d'Espagne : *celui qui pourra montrer , qu'aucun des articles du Traité de paix conclu entre l'Espagne & l'Empereur , est avantageux à leurs Maj. Cath. n'aura qu'à s'adresser au Révérend Pere Ascanio , qui a ordre de lui donner cent pistoles , pour récompense d'une si utile découverte.*

Pendant que certaines Cours badiñoient sur ce Traité , qui ne les intéressoit que foiblement , d'autres pensoient bien différemment ; & soupçonnoient qu'ils cachoient des mystères capables de causer de grandes révolutions en Europe. Les deux puissances , qui parurent alors les plus prevenues de cette opinion , furent la France & l'Angleterre , mieux informées apparemment que les autres ,

autres , des vues secrètes que la Cour d'Espagne avoit eues , de conclurre une si étroite alliance avec celle de Vienne. Il s'en falloit bien qu'elles ne l'attribuassent uniquement , comme le public , au ressentiment du renvoi de l'Infante ; & elles savoient parfaitement que cette union de leurs Majestés Impériales & Catholiques , étoit de plus ancienne date ; en effet la conduite qu'avoit tenu l'Espagne , depuis qu'elle avoit secrètement formé le projet de travailler à se concilier l'amitié de l'Empereur , sembloit marquer assez clairement , ou qu'elle se meffioit des deux Rois d'Angleterre & de France , dont elle avoit * accepté la médiation pour sa paix avec l'Empereur ; ou qu'au moins elle vouloit leur cacher des projets , à l'exécution desquels , elle prétendoit faire servir sa subite reconciliation avec la Cour de Vienne. Une pareille disposition dans la Cour de Madrid , bleissoit également leurs Maj. Britannique & Très-Chrétienne , & donnoit lieu de croire à ces Monarques , qu'il étoit d'une extrême importance pour la tran-

* Dans le Traité de Londres du 2. Août 1718. qui donna lieu ensuite au Congrès de Cambray.

tranquillité, non seulement de leurs États, mais même de toute l'Europe, de découvrir quels engagements secrets, devoient avoir pris l'Empereur, & la Reine d'Espagne; afin de prévenir ce qui, à cet égard, leur paroîtroit contraire à leurs intérêts. Et c'est sans doute cette attention de leur part à observer toutes les démarches du Duc de Ripperda, qui leur fit connoître avec combien peu de fondement & de vérité, la Cour de Madrid avoit prétendu faire du renvoi de l'Infante, l'unique principe de son alliance avec l'Empereur; puisqu'il étoit évident que plusieurs * mois avant qu'on eut pris en France la résolution de marier le Roi à une Princesse nubile, leurs Maj. Cath. avoient formé & exécuté le dessein, de traiter immédiatement avec l'Empereur, & avoient envoyé pour cela le Duc de Ripperda à Vienne. Ce

Tome I.

L n'est

* Le Duc de Ripperda alla à Vienne au mois d'Octobre 1724, & les pleins pouvoirs qui lui furent envoyés pour conclure le Traité de Vienne, sont datés du 21 Novembre suivant, & ce ne fut qu'au mois de Mars 1725. & après la maladie du Roi Très-Chrétien qu'on prit à Versailles la résolution de renvoyer l'Infante.

n'est point que la rupture des engagements qu'on avoit pris pour le mariage du Roi T. C. avec l'Infante, n'eût intimement contribué à la prompte conclusion du Traité de Vienne ; puisqu'alors leurs Maj. Cath. sensiblement offensées de cette injure , ne parurent occupées, que de trouver les moyens de s'en procurer une satisfaction éclatante, & d'attirer sur la France, conjointement avec l'Empereur, quelque orage qui fît ressentir à cette Couronne tout le poids de leur indignation. Cependant on ne peut disconvenir que l'Espagne avant le renvoi de l'Infante, n'eût recherché secrètement à s'unir avec l'Empereur, sans l'intervention des Rois de France & d'Angleterre. C'est ce projet qui fut le véritable motif de l'envoi du Duc de Ripperda à Vienne. Après cette petite réflexion sur les vues & les démarches de la Cour d'Espagne, je vais continuer à rapporter l'effet que les unes & les autres produisirent, dans les principales Cours de l'Europe.

La France, qui, sans contredit, étoit celle de toutes qui prenoit le plus de part à l'étroite union, qui se formoit entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, se

se trouvoit alors gouvernée par le Duc de Bourbon. Ce Prince ressentoit d'autant plus d'être tombé dans la disgrâce de Sa Maj. Cath. qu'il favoit, combien l'amitié & la protection de ce Monarque lui étoient nécessaires, pour se soutenir dans la place qu'il occupoit. Le parti qu'il avoit pris de songer à marier le Roi avec une Princesse, qui fût en âge de donner des héritiers à la Couronne, ne pouvoit être désapprouvé; les conjonctures le rendoient absolument nécessaire. Mais en accordant à ce dessein les louanges qu'il méritoit, il s'en falloit beaucoup qu'on pensât de même, des mesures que le Duc avoit prises pour le faire réussir. On les trouvoit aussi imprudentes que précipitées. Et comme c'est l'ordinaire dans les Cours, presque tous ceux qui avoient conseillé au Duc de Bourbon, de s'en servir, ou qui au moins avoient paru les regarder d'un œil indifférent, voyant ensuite le public censurer la conduite de ce Prince, imitoient en secret cet exemple: les uns par le desir naturel, de ne vouloir point passer pour Auteurs de ce que la voix générale décrioit: les autres dans le dessein de rendre odieux le Ministère

du Duc de Bourbon, & de faire servir la disgrâce du Roi d'Espagne, à attirer également à ce Prince celle du Roi Très-Chrétien.

Le Duc de Bourbon se trouvoit donc environné d'ennemis, & en butte à une infinité d'intrigues pour le perdre, qui se fortifioient chaque jour en se couvrant du prétexte spécieux des ménagemens qu'on devoit avoir pour l'Espagne. Ce Prince étoit d'ailleurs d'un caractère aussi peu propre à démêler qu'à prévenir, les effets de la mauvaise volonté de ses ennemis. Brouillé d'ailleurs avec la maison d'Orléans & avec les Princes légitimés, contre lesquels il s'étoit déclaré avec vivacité pendant le temps de la Régence; il ne pouvoit douter, que s'ils ne travailloient point à le priver de l'autorité qu'il possédoit, ils n'en vissent au moins arriver la décadence avec joye. Dans cette disette de partisans & d'amis véritables, à quoi le Duc de Bourbon ne devoit pas être exposé, par les sentimens de droiture qui étoient en lui; son goût pour une Dame le renfermoit dans la société de certaines personnes, en faveur desquelles le public n'étoit rien moins que prévenu. Quelque mau-

mauvaise opinion que l'on eût des lumières & de la capacité de ces personnes-là ; elles ne laissèrent pas de donner au Duc de Bourbon un conseil , qui ne pouvoit être meilleur dans la conjoncture délicate où il étoit : savoir , de marier le Roi avec une des Princesses ses sœurs ; ce qui réduiroit ses ennemis & même la Cour d'Espagne , dans la nécessité de rechercher son amitié. Mais quoique l'avis fut bon & l'exécution alors peu difficile , le Duc de Bourbon par un raffinement de délicatesse , dont il n'est pas toujours fort prudent de se piquer , rejeta constamment ce projet comme il me le dit , quand j'allai en Espagne , pour suivre celui qui a placé sur le Trône de France , une Princesse également respectable par les qualités de son cœur & par sa solide vertu.

Le Duc de Bourbon , après avoir asfuré par-là , autant que la prudence humaine le pouvoit faire , le repos & le bonheur de l'Etat ; crut devoir prévenir les suites funestes du ressentiment de l'Espagne , & se servit habilement du besoin que le Roi d'Angleterre avoit , de ménager alors l'amitié de la France ; & des liaisons , que ce Monarque avoit

déjà prises avec le feu Duc d'Orleans, pour former avec Sa Maj. Britannique, & avec le Roi de Prusse, une ligue bien capable de contrebalancer celle qui s'étoit faite à Vienne; & mettre par conséquent le Royaume de France en état de n'avoir rien à craindre de la part de l'Espagne. Cette Couronne se flattoit véritablement avec l'Empereur, de voir la plus grande partie de l'Empire, la Moscovie & d'autres Puissances, embrasser ses intérêts; mais le Duc de Bourbon de son côté, n'avoit pas moins lieu d'espérer d'engager la République d'Hollande & la Suède, d'accéder au traité d'Hanover, afin de concourir avec lui à maintenir la tranquillité de l'Europe. Telle étoit donc la situation où se trouvoit la France dans le temps du Traité de Vienne; & on ne peut refuser ce me semble, au Duc de Bourbon, la juste louange d'avoir fû parfaitement allier alors, les égards qu'on devoit avoir pour le Roi d'Espagne, avec les mesures qu'il convenoit de prendre pour arrêter les suites du ressentiment de ce Monarque.

Si la France, dans l'agitation où le Traité de Vienne avoit mis les principales Puissances de l'Europe, travailloit à
assurer

assurer son repos ; l'Angleterre ne paroïssoit pas moins occupée du même soin. Le Roi George I. étoit à peine monté sur le trône de la Grande Bretagne, qu'il avoit vu plusieurs Seigneurs * & une partie de ses nouveaux sujets, s'unir & prendre les armes pour lui ôter sa couronne. Ce Monarque, dans la suite, s'étoit concilié l'attachement des Anglois par son caractère affable & plein de bonté : mais il n'ignoroit pas que le Roi Jacques, appelé communément le Prétendant, conservoit encore en Angleterre bien des Partisans secrets ; qui travailloient toujours sourdement à exciter quelque révolution en faveur de ce Prince. Afin donc de dissiper de semblables desseins, de les rendre odieux, & d'empêcher l'union de ceux qu'on soupçonnoit de les former, en leur inspirant de la défiance les uns des autres ; le Roi George ne cessoit presque à chaque Assemblée du Parlement, de parler des troubles qu'on vouloit exciter dans son Royaume, & des découvertes qu'il faisoit, disoit-il, tous les jours à ce

L 4

sujet.

* Voyez l'accusation de la Chambre des Communes contre les Pairs, au Tome II. *des Mémoires du Règne du Roi GEORGE I.*

sujet. Il y avoit de l'exagération, mais pas autant cependant que plusieurs personnes le prétendoient. Si les deux actions de Dumbtain & de Preston avoient extrêmement consterné le Parti du Prétendant, elles ne l'avoient pas anéanti. Quoiqu'en quelque façon dissipé, il étoit encore considérable; & laissoit entrevoir, malgré le soin qu'on prenoit pour l'abbattre entièrement, qu'il n'attendoit que quelque occasion favorable pour se relever. Cette disposition étoit assez généralement reconnue, plusieurs Irlandois Catholiques au service d'Espagne, l'entretenoient autant qu'il leur étoit possible: ils écrivoient souvent à leurs amis en Angleterre, que l'Alliance qui venoit d'être conclue entre le Roi d'Espagne & l'Empereur, deviendroit très-avantageuse au Roi Jacques: plusieurs de leurs lettres avoient été interceptées: enfin ceux à qui elles étoient adressées, flattés de l'espérance qu'on leur donnoit, n'avoient pu dissimuler leur joye.

Le Roi George instruit par-là du principal objet de toutes ces relations, crut devoir faire une attention sérieuse à ce qu'elles annonçoient. Il lui parut très-vraisemblable, que le Roi d'Espagne uni
par

par la Religion , par la parenté , & par l'amitié avec le Prétendant , concevroit le deſſein d'engager l'Empereur à ſoutenir avec lui les intérêts de ce Prince ; & que S. Maj. Imp. jalouſe de voir un Electeur aſſez puiffant pour lui réſiſter , entreroit (au moins ſecretement) dans un projet conforme aux maximes de ſa Maifon. Afin donc d'éclairer de près les démarches des Cours de Vienne & de Madrid ſur un article ſi délicat , le Roi d'Angleterre ordonna aux Miniſtres qu'il avoit dans ces deux Cours , de veiller attentivement ſur tout ce qui ſ'y paſſeroit en faveur du Prétendant. Diverſes particularités que je vais rapporter , ſerviront peut être de preuve , que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne , ſur-tout après la ſignature du Traité d'Hanover , n'étoient point éloignés de fomenter une révolution en Angleterre ; qui , plaçant le Prétendant ſur le Trône , l'obligeât , autant pour ſ'y maintenir que par reconnoiſſance , d'entrer dans le Traité de Vienne , & de rompre l'Alliance de l'Angleterre avec la France.

Les Souverains , comme les Particuliers , veulent toujours perſuader que leurs démarches ſont conformes à la bonne

foi, quoique souvent les uns & les autres y portent en secret quelque atteinte. La Cour d'Espagne qui pouvoit craindre qu'on ne la soupçonnât de vouloir user du même artifice, se voyant autorisée de rejeter la médiation de la France, & en liberté de traiter immédiatement avec l'Empereur; la Cour d'Espagne, dis-je, jugea à propos, jusqu'à-ce que la Négociation qui se passa à Vienne parvint à une heureuse conclusion, de garder encore certains ménagemens avec le Roi d'Angleterre, dont la Médiation avoit été admise au Congrès de Cambray. Dans cette vue, on prodiguoit les témoignages les plus marqués de confiance & d'amitié à Sa Majesté Britannique, de la part du Roi d'Espagne; pendant que le Duc de Ripperda travailloit avec ardeur à unir LL. MM. Catholiques à l'Empereur. Le ressentiment du renvoi de l'Infante étoit alors à son plus haut degré, & les deux Couronnes de France & d'Espagne paroissoient irréconciliables. Les Ministres Espagnols ne cessent donc d'assurer Mylord Harrington, que LL. MM. Catholiques ne pouvant désormais compter sur aucune promesse de la Cour de France, étoient

étoient résolues de remettre entièrement le soin de ménager leurs intérêts à S. M. Britannique ; de placer en Elle seule toute leur confiance ; & de prendre même avec Elle les engagements les plus étroits. Toutes ces flatteuses assurances venoient dans une conjoncture, où le Roi de la Grande Bretagne voyoit la Cour d'Espagne fort irritée contre celle de France ; & où il commençoit à soupçonner ce qui se tramoit à Vienne. Aussi firent-elles peu d'impression sur l'esprit de ce Monarque ; il les regarda au contraire comme l'unique effet du ressentiment de leurs Maj. Cath. & plutôt du dessein qu'elles pouvoient avoir de l'engager à embrasser leur querelle contre la France, que d'un desir sincère d'unir leurs intérêts aux siens ; & dans cette opinion, ce Prince, voisin de la France, qui ne ressentoit aucune envie de se brouiller, dans le commencement de son Règne, avec cette Couronne, répondit à tous les témoignages d'affection que la Cour de Madrid lui prodiguoit, par d'autres de même valeur, qui ne l'engageoient à rien.

Le Traité de Vienne, qui annulloit la médiation du Roi d'Angleterre, approchoit cependant de sa perfection ; &

L. Maj. Cath. persistoient toujours, dans le dessein d'éviter que ce Monarque ne se plaignît avec juste raison, que dans le même temps qu'elles paroissent rechercher avec tant d'empressement son amitié, Elles signoient cependant avec l'Empereur un Traité secret sans sa participation. Elles lui firent donc témoigner, pendant que le Congrès de Cambray subsistoit encore, qu'elles verroient avec beaucoup de satisfaction que Sa Majesté Britannique, voulût bien se charger seul de la médiation qu'elle avoit partagée ci-devant avec le Roi Très-Chrétien : la bienféance ne leur permettant plus, depuis le renvoi de l'Infante, de faire usage de celle de ce Monarque. Cette proposition, qui tendoit, si le Roi d'Angleterre la rejettoit, à justifier en quelque façon ce qui alloit se passer à Vienne de la part de la Cour d'Espagne ; ou s'il l'acceptoit à offenser le Roi de France, dont elle bleissoit l'honneur & la dignité, parut à Sa Majesté Britannique le pur effet des vues artificieuses & mystérieuses de la Cour d'Espagne. Il s'excusa de l'accepter : & par le peu de temps qui s'écoula entre sa réponse, qui arriva à Madrid vers le vingt-quatre

tre d'Avril , & la signature du Traité de Vienne le trente du même mois , on s'apperçut aisément , (malgré tous les soins que prenoit la Cour d'Espagne de cacher ses desseins ,) que le refus que ce Monarque avoit fait d'accepter seul la médiation dont leurs Maj. Cath. le prioient de se charger au Congrès de Cambray , étoit très-sage ; & qu'il ne pouvoit être allegué avec justice de la part du Roi d'Espagne , comme le motif de la conclusion du Traité , auquel le Duc de Ripperda travailloit à Vienne. On se confirma dans cette opinion , lorsque toutes les démarches de ce Ministre devinrent publiques. Chacun applaudit alors à la prudence du Roi d'Angleterre , qui avoit évité de représenter seul , à la face de toute l'Europe , le personnage de médiateur entre l'Empereur & le Roi d'Espagne , au Congrès de Cambray ; dans le moment précisément , où les Ministres qui s'y trouvoient , n'alloient avoir d'autre occupation , que celle de lire dans les gazettes la conclusion du Traité de Vienne.

La Cour d'Espagne prévint avec quelle facilité on alloit percer le nuage , sous lequel , pour sauver sa bonne foi , elle

voulait

vouloit dérober au Roi d'Angleterre la connoissance de ce qui se passoit à Vienne ; & elle eut recours à un autre artifice. Pour concilier tout à la fois , s'il étoit possible , les ménagemens qu'elle vouloit encore avoir pour ce Prince , avec les liaisons intimes qu'elle étoit au moment de prendre à son insçu avec l'Empereur ; elle lui fit insinuer , qu'elle ne seroit point éloignée de recevoir l'espece de satisfaction que la France offroit de donner , pour le renvoi de l'Infante , moyennant que cette affaire fût remise entre les mains de Sa Majesté Britannique , comme amie des deux parties ; & qui avoit donné souvent à l'Espagne des marques de son amitié : Mais comme toutes ces scènes de civilité durèrent un peu trop long-temps , les Négociations du Duc de Ripperda avancèrent si fort à Vienne , que le Traité qu'il ménageoit y fut enfin signé. La Cour d'Espagne fit alors de grandes excuses au Roi d'Angleterre , de ne lui avoir point fait part de cette négociation ; ajoutant à cela les assurances , de vouloir toujours conserver l'amitié & l'intelligence la plus sincère avec ce Monarque.

Les Ministres Espagnols affectèrent aussi de déclarer , que le Traité de Vienne n'étoit que défensif & entièrement conforme à celui de Londres : qu'on n'y avoit rien stipulé qui donnât la moindre atteinte aux engagemens que l'Espagne avoit pris avec l'Angleterre , soit séparément de la France , ou conjointement avec elle : que leurs Majestés Catholiques conserveroient en tout temps un précieux souvenir , des marques réitérées que le Roi d'Angleterre leur avoit donné , de son zèle pour leurs intérêts pendant la durée du Congrès de Cambray : enfin que c'étoit principalement parce qu'elles avoient vu que Sa Majesté Britanique n'avoit point voulu se charger de faire seul l'office de médiateur dans cette assemblée , qu'elles s'étoient déterminées de traiter directement avec l'Empereur ; se flattant que la paix qui venoit heureusement de se conclure entre ce Monarque & Elles , ne refroidiroit en rien l'amitié que le Roi d'Angleterre leur avoit témoignée , & qu'elles desiroient de cultiver toujours avec soin.

L'union de l'Empereur & de l'Espagne jettant , comme s'en expliqua ensuite le Roi d'Angleterre dans sa harangue à son

Parle-

Parlement, les fondemens d'une Puissance formidable ; & les principales Cours de l'Europe dans la surprise que leur causa un semblable événement, n'ayant pu concerter entr'elles les moyens d'en prévenir les suites ; Sa Majest. Britannique ne jugea pas à propos, dans cette conjoncture, de faire paroître son ressentiment sur le personnage indécent que la Cour d'Espagne avoit voulu lui faire jouer à Cambray ; & dissimulant à cet égard ses sentimens, elle déclara simplement, quand le Traité de Vienne lui fut notifié en forme, qu'elle voyoit avec plaisir que deux Monarques, qu'elle n'avoit pu porter pendant la tenue du Congrès de Cambray, à garder l'un envers l'autre certaines bien-séances ; eussent cependant trouvé l'heureux moyen, non seulement de surmonter sans Médiateur les difficultés pour leur réconciliation, qui avoient paru jusqu'alors presque insurmontables ; mais encore de se lier entr'eux d'une étroite amitié ; espérant, comme ils l'en assureroient, que les engagements qu'ils avoient pris, ne seroient jamais capables de troubler la tranquillité de l'Europe. Tel fut le langage que le Roi d'Angleterre tint dans les premiers momens, que la Cour
d'Espa-

d'Espagne lui fit part de la conclusion du Traité de Vienne ; mais comme ce que ce Prince apprenoit ensuite chaque jour , de l'étroite union de l'Empereur & du Roi d'Espagne , se joignant à certains bruits sourds , que les deux Monarques formoient de vastes projets , lui donna lieu de soupçonner qu'il y avoit vraisemblablement entr'eux quelque Traité secret , dont les conditions devoient faire pancher la balance du côté de l'Espagne , pour la dédommager des avantages qu'elle faisoit à l'Empereur & à ses Sujets ; il ordonna aux Ministres qu'il avoit à Vienne & à Madrid , de veiller avec grand soin sur tout ce qui se passeroit dans ces deux Cours ; afin de pénétrer , s'il étoit possible , si ses conjectures n'étoient pas bien fondées. Ceux-ci soupçonnants comme leur Maître , qu'il étoit presque impossible , que le Roi & la Reine d'Espagne eussent souscrit à des articles , tels que ceux qu'on lisoit dans le nouveau Traité de Vienne , sans en être amplement récompensés par quelque autre Traité secret , qu'on avoit des raisons d'ensevelir dans les ténèbres ; s'appliquèrent avec grand soin à exécuter les ordres qu'ils avoient reçus , & ils ne tar-

dèrent

dérèrent pas à faire certaines découvertes que je vai rapporter , laissant au lecteur à juger de leur solidité & de leur vérité ; les Cours de Vienne & de Madrid ayant également affecté de les rendre suspectes.

Le Traité de Vienne unissant étroitement deux Princes , dont l'un par les richesses des Indes qu'il possède , & l'autre par la facilité que ces vastes états lui donnoient, de lever de nombreuses armées, rassembloit tout ce qui peut rendre des Puissances formidables. Le Duc de Ripperda paroissoit persuadé , sur-tout dans les premiers momens de la conclusion de cette Alliance , que les deux Monarques qui l'avoient faite , pouvoient désormais exécuter à leur gré tous les projets qu'ils jugeroient à propos de former , sans que les autres Souverains de l'Europe pussent y mettre aucun obstacle ; la joye qu'il ressentoit , d'être en quelque manière l'auteur d'un semblable ouvrage , remplissoit si fort son esprit & son cœur , qu'elle ne lui laissoit pas la liberté de réfléchir combien le personnage qu'il représentoit , lui imposoit la nécessité d'user , dans ses discours , de discretion & de prudence : Il se livroit sans retenue & en jeune homme (quoiqu'il eût plus de 60. ans.) à une legereté

légereté de paroles , qui fit porter différens jugemens sur l'étendue des Négociations dont il avoit été chargé.

Mr. de St. Saphorin Ministre d'Angleterre , & Ministre très-actif & très-éclairé , étoit un de ceux qui ne perdoit aucune occasion de s'instruire fidèlement des propos qu'il tenoit , & de ses moindres démarches ; cette attention à le suivre de si près , le mit bientôt en état d'informer le Roi son Maître , que sur ce qu'on s'entretenoit à Vienne du parti que Sa Majesté prendroit dans la conjoncture présente , le Duc de Ripperda avoit dit publiquement : *Si le Roi George soutient la France , nous savons bien les moyens de mettre le Prétendant sur le Trône. Alberoni étoit un grand homme , mais il a commis de grandes fautes ; c'en étoit une bien lourde , d'envoyer , comme il fit , la flotte d'Espagne en Sicile , au lieu de l'envoyer en Angleterre détrôner le Roi : on auroit pu exécuter ce projet sans peine , & cet ouvrage une fois fait , aplaniroit le chemin à bien d'autres entreprises. Le Roi George (disoit encore Ripperda) doit songer mieux à qui il se joue ; car nous avons en mains de quoi pousser avec efficace les intérêts du Prétendant.* Le même de Saint Saphorin

Saphorin ajoûtoit , qu'à une manière de s'expliquer si claire , & de si bonne foi , le Duc de Ripperda avoit encore à diverses reprises jugé à propos , de joindre l'assurance , que la Cour Imperiale n'hésiteroit pas un moment , à entrer dans quelques mesures que prit l'Espagne ; comme l'Espagne de son côté s'étoit engagée à soutenir la Compagnie d'Ostende. Que le même Ministre , en parlant aussi de Gibraltar , avoit avancé dans quelques conversations : *Nous savons bien que cette Ville est imprenable ; mais nous comptons sur les mesures que nous avons prises , pour obliger l'Angleterre à nous la rendre : & que quand l'occasion s'en présentoit , il parloit du mariage de Don Carlos avec l'Archiduchesse aînée , comme d'une affaire faite ; assurant que le Prince des Asturies , à qui d'abord on avoit destiné cette Princesse , étoit poulmonique , & ne pouvoit vivre long-tems. Dans la même relation que Mr. de St. Saphorin faisoit des discours du Duc de Ripperda , il marquoit encore comme une espèce d'indice ; que la Cour de Vienne étoit de part dans les projets de ce Ministre ; qu'un des principaux Seigneurs , qui y demeurait , avoit répondu avec beaucoup d'é-*
 motion

motion à une personne qui lui témoi-
gnoit dans une conversation, qu'elle dou-
toit fort que le Roi d'Angleterre voulût
être garant de la succession Autrichienne,
*qu'il prenne garde à lui ; car nous sommes
bien informés qu'on commence de se laisser
de lui en Angleterre ; & enfin selon le
même de St Saphorin, il paroissoit visi-
blement, que le Duc de Ripperda ne
prétendoit point cacher les desseins des
deux Cours, puisqu'il affectoit de répé-
ter souvent en compagnie : Je sçai que ce
que je dis est bientôt redit, j'en suis bien
aise ; car je dis ce que je dis, afin qu'on
puisse le divulguer.*

La relation de M. de St Saphorin,
découvrant bien des choses contraires aux
assurances que la Cour de Madrid avoit
données au Roi d'Angleterre, Sa Maj.
Britannique se confirma de plus en plus
dans le soupçon, qu'il y avoit un Trai-
té secret entre leurs Maj. Imperiales &
Cath. qui, vraisemblablement, étoit peu
favorable à ses intérêts ; ainsi pour se
mettre plus à portée d'éclairer les démar-
ches de ces deux Princes, & pour for-
mer dans la conjoncture présente avec les
Cours d'Allemagne & du Nord, des Al-
liances qui pussent servir à contrebalancer
la

la trop grande puissance de celle qui venoit de se conclure à Vienne ; le Roi de la Grande Bretagne prit la résolution de passer dans son Electorat , & déclara à Londres le 12. Juin 1725. que des affaires d'une extrême importance l'obligeant de faire un voyage dans ses Etats d'Allemagne , il étoit dans l'intention d'y aller. Ainsi après avoir nommé les Seigneurs qui devoient composer le Conseil de Régence , destiné à gouverner le Royaume pendant son absence ; ce Monarque s'embarqua deux jours après pour passer en Hollande , & de là à Hanover. Avant son départ & à peu près dans le tems que la Cour d'Espagne lui avoit fait part de son alliance avec l'Empereur , le Ministre de ce dernier s'acquitta de la même cérémonie , & présenta au Roi d'Angleterre une copie du Traité de Vienne. Il assura ensuite Sa Majesté Brit. que ce Traité étoit entièrement conforme à celui de la quadruple Alliance , dont il confirmoit même tous les articles ; & que l'Empereur se flattoit par conséquent , que Sa Majesté voudroit bien y accéder , & se rendre garante de la succession des Etats de l'Empereur , selon la Pragmatique Sanction qu'il avoit fait

fait pour en régler l'ordre. Le même Ministre ajouta , qu'après la signature du Traité de Vienne , le Duc de Ripperda avoit informé l'Empereur , qu'il restoit encore quelques articles à discuter entre le Roi son maître & le Roi d'Angleterre , pour le règlement desquels Sa Majesté Catholique prioit l'Empereur d'interposer ses bons offices ; à quoi S. M. Imp. avoit répondu , que si les affaires dont il s'agissoit entre LL. M M. Catholiques & Brit. , avoient quelque rapport au Traité de Londres , Elle offroit volontiers sa médiation pour les accommoder , si le Roi d'Angleterre y vouloit consentir.

Tant de circonstances & d'avis concouroient à persuader le Roi d'Angleterre , que le Traité qu'on lui présentoit , n'étoit pas le seul qui eût été fait à Vienne ; que ce Monarque , pour se donner le temps d'approfondir la vérité , & d'exécuter les projets dont il commençoit d'être question , entre la France & lui , se contenta de répondre au Ministre Imperial , comme il avoit fait à celui d'Espagne : qu'il voyoit avec plaisir , que l'Empereur eût conclu sa paix avec leurs Maj. Catholiques : que pour ce qui concernoit l'accession , au nouveau
 Traité

Traité de Vienne qui lui étoit proposée de la part de Sa Maj. Imperiale , cette démarche méritoit une attention particulière , par les conséquences qu'elle pouvoit avoir ; & qu'à l'égard de la garantie , qu'on lui demandoit , il ne jugeoit pas qu'il lui convînt de s'imposer des obligations nouvelles , pour soutenir les dispositions que l'Empereur avoit faites touchant l'ordre de sa succession ; étant résolu de demeurer en pleine liberté , afin d'être toujours en état d'assister dans l'occasion ses véritables amis ; & qu'enfin , pour ce qui concernoit les représentations faites à l'Empereur par le Duc de Ripperda , il ignoroit qu'il eût autre chose à démêler avec l'Espagne , que quelques affaires de commerce ; pour le règlement desquelles , il n'étoit point besoin de médiateur.

Telle fut la réponse , que le Roi d'Angleterre fit au Ministre de l'Empereur ; elle étoit conçue , en termes un peu plus forts , que celle qu'on avoit fait sur le même sujet à la Cour d'Espagne. Ce que M. de St Saphorin avoit écrit , ne contribuoit pas peu à la rendre telle ; & les démarches , que le Duc de Bourbon faisoit alors pour s'unir avec Sa Maj. Britan-

Britannique, & qu'elle voyoit avec plaisir, servoient bien autant à lui donner cette fermeté.

A peine le Roi d'Angleterre fut-il arrivé dans ses Etats d'Allemagne, qu'il y reçut de nouveaux avis de Mr. de St. Saphorin, aussi importans que ceux que je viens de rapporter. Ce Ministre l'informoit : que vers la fin de Juillet le Duc de Warthon, qui avoit embrassé le parti du Prétendant, étoit venu à Vienne, où il avoit été admis chez les principaux Seigneurs de cette Cour-là : que lui & un nommé Graham, agent secret du Prétendant, avoient lié une étroite correspondance avec le Duc de Ripperda & le Ministre de Russie; que selon ce qu'il avoit pu découvrir de leurs secrètes menées, leur projet avoit été d'abord; que le Duc de Warthon, qu'on assuroit avoir reçu des remises considérables du Duc de Ripperda, retourneroit en Angleterre pour y augmenter les partisans du Prétendant, par l'espérance d'un prompt secours; mais qu'ensuite, ajoutoit le même Mr. de St. Saphorin, il paroissoit qu'ils avoient changé ce dessein en celui d'envoyer le même Duc de Warthon à Rome, pour

y voir & entretenir le Prétendant, & passer de-là à Madrid : Que la médiation, dont l'Espagne vouloit que l'Empereur se chargeât, & que le Ministre de ce Monarque avoit offerte au Roi d'Angleterre, en lui donnant part du Traité de Vienne, étoit, suivant toute apparence, un piège que la Cour de Madrid avoit voulu tendre à Sa Majesté Britannique par l'entremise de l'Empereur, & peut-être de concert avec lui; puisqu'elle ne tendoit, si elle l'avoit acceptée, qu'à faire restituer Gibraltar, ou à faire naître des disputes, & une secrète indisposition entre les deux Cours de Madrid & de Londres; qui autorisât la première à exciter quelque révolution en Angleterre favorable au Prétendant, & qui mit ainsi cette Couronne, dans une espèce de dépendance de l'Empereur, & du Roi d'Espagne.

Des avis si circonstanciés, & qui se trouvoient d'ailleurs conformes à ceux que le Roi d'Angleterre recevoit de son Ambassadeur à Madrid, portant un grand caractère de vraisemblance, firent sur l'esprit de ce Monarque, toute l'impression que leur importance méritoit. Il crut voir avec une espèce de certitude, que

que l'on cherchoit à lui enlever une Couronne, qui n'est pas toujours bien affermie sur la tête des Princes qui la possèdent ; & pour la conservation de laquelle, il étoit bien résolu de prendre les mesures les plus sages, & en même tems les plus efficaces. Et comme aucun moyen ne lui parut plus capable de le soutenir sur son Trône, que celui de faire des Alliances, il travailla, dès qu'il fut arrivé à Hanover, à former celle qui y fut ensuite conclue, entre lui & les Rois de France & de Prusse.

Les soins que ce Monarque se donna pour l'heureuse réussite de ce projet, ne rencontrèrent pas de grands obstacles à surmonter. Le Duc de Bourbon, qui gouvernoit alors le Royaume de France, avoit besoin de se fortifier contre les brigues qui se formoient contre lui à Versailles, & d'arrêter les effets du ressentiment de Leurs Majestés Catholiques. Les Finances du Royaume en mauvais état ; l'impôt du cinquantième de tous les biens, que ce Prince avoit établi dans un tems de paix, malgré toutes les représentations du Parlement ; le retranchement des pensions ; la disette des grains, qui avoit causé des tumultes

dans plusieurs Villes du Royaume , & principalement dans Paris , où l'on en avoit même craint les suites ; & la guerre enfin , qu'on croyoit inévitable avec l'Espagne : tout cela donnoit une médiocre idée de sa capacité ; affoiblissoit par conséquent son autorité , & lui faisoit connoître que s'il vouloit la conserver , il falloit par quelques Négociations au dehors , donner du lustre à son Ministère , & ménager pour cela des alliances qui pussent maintenir la tranquillité dans le Royaume ; & dans la conjoncture présente , celle de l'Angleterre paroissant à ce Prince d'une grande importance , il la rechercha avec empressement.

A l'égard du Roi de Prusse , le personnage qu'il vouloit représenter en Allemagne , de protecteur & de chef des Protestans , ne pouvoit manquer de causer quelque inquiétude à la Cour de Vienne. Ce Monarque la fatiguoit sans cesse par des représentations , sur les griefs que prétendoient avoir ceux de la Communion Réformée dans l'Empire & la Republique de Pologne , à l'occasion des troubles arrivés dans la Ville de * Thorn ;
rien

* Le 26. Juillet 1714. il s'éleva dans Thorn à

rien ne pouvoit donc être plus avantageux à S. M. Prussienne , que de trouver dans son union avec les deux plus grands Rois de l'Europe , le moyen de faire éclater tout le zèle , qu'Elle paroïssoit avoir pour
ceux

à l'occasion d'une procession , un grand tumulte entre les Etudiens des Jésuites , & de jeunes gens Luthériens , qui avoient refusé de se mettre à genoux quand la procession passa ; & l'animosité entre les deux partis fut poussée si loin , que celui des Luthériens en vint à forcer les portes du College des Jésuites & à le piller : cette violence fut suivie de plusieurs profanations , sur-tout envers une image de la Sainte Vierge. L'examen de cette affaire , qui fit un grand bruit dans toute l'Europe , mais principalement à la Diète de Pologne , fut porté devant le tribunal assésorial du grand Chancelier de la Couronne , qui prononça une sentence très-rigoureuse contre les coupables ; & on nomma vingt & un Commissaires pour la faire exécuter , qui se rendirent pour cela à Thorn : ce fut le 7. Décembre 1724. que dix des coupables souffrirent la mort , & que les corps de quatre d'entre eux furent ensuite brûlés. Outre cela , on avoit ôté aux Luthériens plusieurs de leurs privileges , & on les avoit obligés de céder leur principale Eglise aux Catholiques. Presque toutes les Puissances Protestantes s'intéressèrent pour leur en obtenir la restitution , mais sur-tout le Roi de Prusse.

ceux de sa Communion , sans craindre le ressentiment des Cours de Vienne & de Pologne.

C'est ainsi que les mêmes vues, & les mêmes intérêts, quoique par différens motifs, concoururent à former entre la France, l'Angleterre & la Prusse, une étroite intelligence. Le Roi d'Angleterre ménagea lui-même avec celui de Prusse, qui vint le voir à Hanover, dans les premiers jours d'Août 1725. le Traité * d'Alliance qui acheva de l'affermir, & qui y fut signé le trois Septembre suivant par le Vicomte DE TOWNSEND, le Comte DE BROGLIO, & le Baron DE WALLENROTH. Après avoir exposé ce qui paroît avoir contribué à déterminer ces trois Monarques à faire entr'eux cette Alliance, je reprends le fil de ma narration.

Dès que le Traité de Commerce conclu entre l'Empereur & le Roi d'Espagne le premier mai 1725. fut rendu public, les avantages considérables qui y étoient accordés à Sa Majesté Imperiale, & par conséquent à la Compagnie d'Os-
tende,

* Voyez au commencement du 6c. Vol. dans les *Pièces Justificatives* No. I.

tende , avoient excité en Angleterre & en Hollande de grands murmures ; & ils étoient regardés comme aussi préjudiciables au commerce de ces deux Puissances , que contraires , sur ce qui y avoit rapport , aux Traités précédens qu'elles avoient faits avec l'Espagne. Le Roi d'Angleterre , & les Etats Généraux , pressés par les * représentations & les plaintes de leurs sujets , de faire annuler les articles de ce Traité , qui paroissent contraires aux intérêts de leur commerce , chargèrent les Ministres qu'ils avoient à Vienne & à Madrid , de faire à cet égard les démarches qu'ils jugeroient nécessaires. En conséquence de cet ordre , Mr. de St. Saphorin , Envoyé du Roi d'Angleterre à Vienne , y présenta à la fin d'Aoust 1725. un

M 6

Mémoire

* Voyez dans les *Pièces Justificatives* , 6^e. Vol. N^o. II.

Ces représentations ne restèrent point sans réplique : on peut voir les rémontrances des Etats de Brabant faites à l'Empereur , & la réponse qu'on publia à Bruxelles pour refuter les écrits des Directeurs des Compagnies Hollandoises , & justifier le Commerce établi à Ostende par l'Occtroi de l'Empereur.

Mémoire , dans lequel , après avoir exposé les justes sujets que la Nation Angloise avoit de se plaindre , des avantages que le nouveau Traité de Commerce avec l'Espagne , qui venoit d'être conclu , accordoit aux sujets des Pays-Bas Autrichiens dans les Indes Orientales & Occidentales , il supplioit l'Empereur d'y avoir égard , en observant fidèlement sur cet article ce que les anciens Traités avoient réglé. Ce Mémoire paroissant dans un tems où il n'étoit point encore question du Traité d'Hanover , fut bien reçu à Vienne ; & comme l'Empereur souhaitoit autant de ménager l'Angleterre que la Hollande , on répondit à Mr. de St. Saphorin : que S. M. Imp. ne desiroit rien tant que d'entretenir l'amitié & l'intelligence , qui régnoit entr'Elle & le Roi d'Angleterre : qu'Elle concerteroit volontiers avec l'Espagne , les moyens de donner à ce Monarque , toute la satisfaction qui seroit possible ; & de lui faire connoître combien on étoit éloigné de vouloir donner quelque atteinte aux privilèges , qui avoient été accordés à ses sujets dans les anciens Traités : enfin , que l'Empereur enverroit incessamment un

Ministre

Ministre exprès pour cela à Hanover , où le Roi d'Angleterre se trouvoit alors.

Quant à la Cour d'Espagne , Milord Harrington , conjointement avec l'Ambassadeur d'Hollande , y avoit présenté , dès le mois de Juillet , un Mémoire entièrement conforme à celui de Mr. de St. Saphorin : mais depuis la conclusion du Traité de Vienne , le langage flatteur & plein de confiance qu'on avoit d'abord tenu à l'Angleterre , perdant chaque jour quelque chose de sa douceur ; le Marquis de Grimaldo eut ordre de répondre à Milord Harrington , que la continuation de l'Alliance , & du Commerce de la Grande Bretagne avec l'Espagne , dépendoit désormais de la restitution de Gibraltar ; & à cette réplique assez sèche , Milord Harrington fut qu'on avoit ajouté , en parlant du Roi d'Angleterre , la singulière rodomontade de dire , *qu'il se hâte de retourner dans son Royaume pour y assembler son Parlement , & qu'il commence par y proposer de nous rendre Gibraltar.* Voilà comment la Cour de Madrid jugea à propos de s'expliquer avec le Ministre Anglois ; & toutes les conférences qu'il eut encore dans la suite avec les Marquis de Grimaldo ,

& de la Paz , conjointement avec l'Ambassadeur d'Hollande , n'aboutirent qu'à faire hâter le départ du courier , qu'on envoya à Vienne chercher la leçon qu'il faudroit leur réciter , si leurs instances devenoient plus pressantes.

Quelque éloigné que fût l'Empereur , dans la conjoncture critique où étoient les choses , de vouloir mal à propos aigrir le Roi d'Angleterre & la République d'Hollande , sur un article aussi intéressant pour ces deux Puissances que celui du commerce : il étoit cependant encore moins disposé à consentir de perdre les avantages , qu'il avoit obtenu de l'Espagne en faveur de ses sujets ; & comme il ne pouvoit ignorer , par tout ce qui s'étoit passé lorsqu'il avoit accordé son Octroi pour l'établissement de la Compagnie d'Ostende , que les deux Puissances Maritimes n'eussent dès lors formé le projet de le détruire , il croyoit sa gloire intéressée à le soutenir ; & selon quelques bruits , qui couroient dans ce temps là , plus d'une personne à la Cour de ce Monarque avoient grand intérêt à lui inspirer cette fermeté. Pour concilier donc autant qu'il étoit possible , les secrettes dispositions où il

il étoit , de protéger la Compagnie d'Ostende , avec les égards qu'il vouloit montrer pour les représentations , que l'Angleterre & la Hollande lui faisoient de concert pour la détruire , l'Empereur chargea le Comte de Konikseg , qu'il envoyoit , comme j'ai déjà dit , Ambassadeur en Espagne , de disposer leurs Maj. Cath. à offrir , ou à laisser entrevoir simplement aux deux Puissances maritimes , quelques nouveaux avantages pour leur commerce , qui servissent à calmer la jalousie que leur causoit celui qui se faisoit à Ostende. Au reste les vues de S. M. I. ne se bornoient pas là : Elle se proposoit de donner lieu , par l'entremise de l'Espagne , à une négociation avec l'Angleterre & la Hollande , qu'on pût faire traîner assez long tems pour en tirer le double avantage , de détourner l'accession de LL. HH. PP. au Traité d'Hanover , & de rendre l'état de la Compagnie d'Ostende plus certain. C'est dans ce sens qu'on parla au Duc de Ripperda à Vienne avant son départ ; & on l'exhorta fort , de représenter au Roi d'Espagne , qu'il étoit d'une extrême importance de ménager la République d'Hollande , afin d'éviter

que la puissance formidable des Rois alliés par le Traité d'Hanover, venant encore à s'accroître par leur union avec les Etats Généraux, ne détournât plusieurs Princes d'Allemagne ou du Nord, d'entrer dans la Ligue de Vienne, & ne rendît infructueuses les démarches qu'on faisoit pour les déterminer à prendre cette résolution.

On ajouta encore au Duc de Ripperda : que le moyen le plus efficace, & le plus aisé pour réussir dans ce projet, étoit d'entretenir la République d'Hollande, dans l'espérance d'obtenir de nouveaux avantages pour son commerce, de paroître même vouloir la favoriser en tout, & lui donner la préférence sur l'Angleterre, pour laquelle, depuis la signature du Traité d'Hanover, il n'étoit pas naturel que l'Espagne eût de fort grands ménagemens ; & qu'enfin s'il n'étoit pas possible de gagner par tous ces ménagemens les Etats Généraux, il falloit tâcher de semer entr'eux & les Anglois, une méfintelligence qui refroidit l'union où ils paroissoient être ; & qui contribuât par conséquent, à rompre les mesures que prenoient les Princes qui s'étoient unis par le Traité d'Hanover, pour attirer la Hollande dans leur alliance.

Le

Le Duc de Ripperda étant donc venu de Vienne bien instruit des intentions de cette Cour-là , & ayant été élevé tout à coup à la place de premier Ministre en Espagne , il ne tarda pas à trouver l'occasion d'employer auprès des Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande , l'artifice sur lequel devoit rouler la Négociation qu'on lui avoit conseillé d'entamer avec eux ; car comme c'étoit à lui que tous les Ministres étrangers s'adressoient pour les affaires qu'ils avoient à ménager en Espagne ; ceux d'Angleterre & d'Hollande , qui desiroient fort d'avoir une réponse aux Mémoires , qu'ils avoient présentés , ne manquèrent point , peu de jours après son arrivée , de l'instruire dans les audiences qu'il leur donna , des démarches qu'ils avoient faites pour exécuter les ordres de leurs maîtres , & de l'inutilité dont elles avoient été jusqu'alors.

Le Duc de Ripperda , du caractère duquel on a pu juger par les discours pleins d'imprudence , que j'ai rapporté qu'il avoit tenus à Vienne avant que le Traité d'Hanover eût été conclu , ne s'y étoit pas expliqué d'une manière
moins

moins extraordinaire, après que ce Traité devint public : *Nous apprendrons bien*, dit-il un jour à des personnes de cette Cour-là, qui lui parloient de la puissance des Princes, que ce Traité avoit unis : *Nous apprendrons bien à ces petits Messieurs à faire des Traités : le Roi George, & le Duc de Bourbon* devoient songer, qu'on connoît trop la fâcheuse situation où ils se trouvent, pour s'allarmer de leur union ; & ils ont embarqué le Roi de Prusse dans une alliance, dont il court risque de se repentir bien-tôt. Ces fanfaronades, dont ordinairement tout le fruit est d'exposer à la risée du public celui qui les débite, n'avoient pas trouvé beaucoup d'applaudissement à Vienne ; mais à la Cour de Madrid, où le Duc de Ripperda les avoit répétées, il paroissoit qu'elles n'y étoient point désapprouvées ; les deux Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande ne les avoient point ignorées, & le premier, avant l'arrivée du Duc de Ripperda, en avoit même porté des plaintes à la Cour d'Espagne, dont elle n'avoit pas fait beaucoup de cas. L'approbation tacite qu'elle paroissoit donner par-là à des discours si peu convenables, faisoit que les

les deux Ministres dont je parle , s'attendoient à voir le Duc de Ripperda soutenir dans les conférences qu'ils auroient désormais avec lui , le même ton de hauteur , qu'il avoit affecté de prendre à Vienne ; & quoiqu'ils fussent aussi peu allarmés de ses projets que de ses menaces , ils voyoient avec peine que la disposition où il paroissoit être , leur donnoit peu d'espérance de recevoir une réponse favorable de la Cour d'Espagne , aux représentations qu'ils avoient faites & qu'ils vouloient renouveler.

Milord Harrington & Mr. Wandermeer se trompèrent cependant : car soit que le Duc de Ripperda voulût réparer la témérité avec laquelle il avoit parlé du Roi d'Angleterre , ou qu'il reconnût combien ses discours étoient capables de faire avorter certains projets , dont il étoit alors occupé ; bien loin de soutenir avec les deux Ministres d'Angleterre & d'Hollande , la fierté qu'il avoit d'abord affectée dans ses discours , & de continuer à paroître persuadé qu'aucune Puissance n'étoit en état de s'opposer aux desseins des Cours de Vienne & de Madrid , il témoigna à ces deux Ambassadeurs

deurs de grands égards pour le Roi d'Angleterre & pour les Etats Généraux ; & un sincère desir de fortifier les bonnes intentions qu'avoit , leur dit-il , le Roi d'Espagne , d'entretenir avec Sa Maj. Britannique & leurs Hautes Puissances, une parfaite intelligence ; & rejetant ensuite , selon sa coutume , sur l'incapacité de ceux qui l'avoient précédé dans le Ministère , la lenteur avec laquelle on avoit différé de répondre à leurs Mémoires , il parut qu'il cherchoit à bannir de leur esprit , l'idée que cette lenteur leur avoit peut-être donnée , qu'on n'avoit nulle envie de les satisfaire : & il les pria d'être persuadés au contraire , que la bonne volonté de Leurs Majestés Cath. étoit à cet égard très-sincère ; & qu'aussi-tôt après l'arrivée du Comte de Konikseg, on prendroit de concert avec lui , les mesures les plus promptes pour examiner les articles du Traité de commerce signé à Vienne , qui paroissent contraires aux anciens privilèges , accordés par l'Espagne en faveur de celui des Anglois & des Hollandois, afin de les changer, s'il étoit nécessaire.

Ce n'étoit pas au reste uniquement sur ce qui avoit rapport au commerce ,
que

que le Duc de Ripperda cherchoit de concert avec la Cour de Vienne , à ménager les deux Puissances maritimes , & à entamer une Négociation avec elles , qui ne servît qu'à gagner du temps ; ses vues s'étendoient plus loin , & comme il connoissoit mieux que personne , qu'il s'en falloit beaucoup qu'on ne pensât à Vienne avec la même vivacité qu'à Madrid , tant sur ce qui concernoit le mariage de l'Archiduchesse avec l'Infant Don Carlos , que sur les moyens d'attaquer la France ; & qu'il ne pouvoit aussi ignorer , que c'étoit cependant sur les assurances positives , qu'il avoit données à Leurs Maj. Cath. de la disposition favorable où se trouvoit à cet égard l'Empereur , qu'étoient principalement établies sa faveur & sa puissance ; il craignoit que l'arrivée du Comte de Konikseg , ne fût fatale à l'une & à l'autre ; & que tous les délais que ce Ministre ne manqueroit point d'apporter à l'exécution des vastes & agréables projets , dont il avoit flatté le Roi & la Reine d'Espagne , ne leur ouvrît enfin les yeux sur leur peu de solidité ; & ne le rendît la victime du juste ressentiment , qu'ils auroient l'un & l'autre

tre

tre d'avoir été trompé. Occupé donc à prévenir un événement qui pouvoit lui devenir si funeste , & ne se flattant pas de pouvoir rien gagner du côté de la Cour de Vienne , le Duc de Ripperda parut dans le commencement de l'année 1726. c'est-à-dire peu de tems après être parvenu au premier Ministère , avoir des ménagemens pour les Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande , qui surprirent autant le public en Espagne , qu'il l'avoit été des discours contraires à une pareille disposition , qu'il avoit tenue.

Comme on ne favoit donc à quoi les attribuer, ni encore moins comment allier l'intelligence qui paroissoit entre lui & ces deux Ministres, avec celle, toute opposée , qui regnoit entre l'Empereur & le Roi d'Espagne ; chacun , comme c'est l'ordinaire dans les Cours, exerçoit à cet égard sa politique par beaucoup de raisonnemens : Et ce n'a été qu'après la disgrâce du Duc de Ripperda , que j'appris du Comte de Lambilli , ce qui avoit déterminé ce Ministre à faire de semblables démarches. Il me dit alors , que le Duc de Ripperda qui connoissoit parfaitement, que c'étoit en vain qu'on se

se flattoit en Espagne de déterminer l'Empereur à marier la Princesse sa fille avec l'Infant, & à déclarer conjointement avec leurs Majestés Catholiques, la guerre à la France, avoit formé le projet de mettre tout en usage pour diviser les Princes qui s'étoient unis par le Traité d'Hanover; afin, s'il étoit possible, de détruire cette Alliance. Le même Comte de Lambilli m'ajouta, que le Duc de Ripperda souhaitoit principalement de gagner la France, dans la vue d'employer ensuite sa Puissance, quand la bonne intelligence seroit une fois bien rétablie entr'Elle & l'Espagne, pour faire exécuter à l'Empereur tout ce qu'il avoit promis à leurs Majestés Catholiques, & spécialement le mariage de l'Infant Don Carlos avec l'Archiduchesse, auquel il lui paroissoit vraisemblable, que le Roi Très-Chrétien ne seroit point contraire; puisque par cet établissement, la plus grande partie de l'Europe se trouveroit soumise à la maison de Bourbon: mais qu'en même tems pour ménager la Reine d'Espagne, à qui dans ce tems-là tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à la France, étoit non seulement très-suspect, mais encore souverainement

ment odieux, le Duc de Ripperda vouloit se conduire de façon dans l'exécution de ses desseins, que la France ne put en avoir dans le commencement la moindre connoissance; & que la crainte de se voir abandonnée de ses Alliés, & exposée à soutenir seule la guerre contre les principales Puissances de l'Europe, l'obligeât, pour éviter l'orage que l'Espagne auroit formé contr'elle, de ménager sa réconciliation avec cette Couronne, aux conditions que leurs Maj. Cath. jugeroient alors à propos de lui imposer. Ces conditions au reste devoient être, d'accéder au Traité de Vienne, & de concourir avec leurs M. C. à faire exécuter fidèlement à l'Empereur les promesses qu'il avoit faites.

Pour faciliter l'exécution de ce projet en commençant à donner à la France quelque méfiance de la fidélité de ses Alliés, le Duc de Ripperda s'étoit proposé de faire différentes tentatives pour rompre l'union de l'Angleterre avec la France; dans le même tems que la Cour de Vienne tâcheroit de son côté de détacher le Roi de Prusse de la Ligue d'Hanover. Le Duc de Ripperda se persuadoit, qu'en gagnant ce Prince ou le

le Roi d'Angleterre , le Traité d'Hanover tomberoit entièrement : que la Hollande & quelques autres Puissances de l'Europe , qui paroissent portées à se joindre aux Rois Alliés , voyant ces Monarques divisés , cesseroient de vouloir entrer dans l'Alliance qu'ils avoient faite : enfin , qu'on reduiroit insensiblement la France au point où on vouloit la conduire , avec tant d'art , à ce que prétendoit le Duc de Ripperda , que la Reine d'Espagne ni l'Empereur , ne pourroient avoir aucun soupçon , que les vues de ce Ministre tendissent à réunir plus étroitement & plus utilement que jamais la France avec l'Espagne. Au reste , si ce dessein paroissoit devoir trouver bien des obstacles , ce Ministre ne laissoit pas d'en-
trevoir aussi plusieurs moyens pour le faire réussir.

L'union qui avoit régné entre les deux Cours d'Angleterre & de France , pendant tout le tems de la Régence du Duc d'Orleans , n'avoit plus sous le Ministère du Duc de Bourbon les mêmes principes , ni par conséquent la même solidité ; & ce n'étoit uniquement qu'aux suites qu'avoient entraîné la rupture du mariage du Roi Très - Chrétien
avec

avec l'Infante , qu'on devoit attribuer l'Alliance , & l'étroite intelligence , que le Traité d'Hanover venoit de renouveler entre ces deux Cours. On pouvoit fort aisément encore révoquer en doute , disoit le Duc de Ripperda , que l'Angleterre , qui paroissoit dans le tems dont je parle , la seule Puissance qui s'empressa à ménager la réconciliation des deux Rois de France & d'Espagne , eut fort à cœur de réussir dans cette Négociation ; & de réunir les deux branches de la Maison Royale de France , si peu d'années après s'être vantée d'avoir divisé l'Espagne & la France plus réellement que jamais , comme s'en étoit expliqué la Reine Anne. *

Une si subite conversion de la part de l'Angleterre devoit , au jugement du même Ministre , tout au moins paroître un peu suspecte à la France ; & de-là il concluoit : Que le Duc de Bourbon & les Ministres du Roi Très-Chrét. se méfieroient de la sincérité des bons offices que l'Ambassadeur d'Angleterre en Espagne , devoit employer pour la réconciliation :

* Dans la harangue qu'elle fit à son Parlement le 17. Juin.

ciliation : Que les démarches que cette méfiance occasionneroit , pour découvrir le fondement de leurs soupçons , seroient infailliblement apperçues par le Ministre Anglois ; & que de-là il en naîtroit quelque refroidissement entre les Rois d'Angleterre & de France , ou tout au moins une certaine réserve de part & d'autre , qui en est comme l'avant-coureur.

D'un autre côté , le Duc de Ripperda se proposoit de flatter l'Angleterre , qu'elle obtiendrait des avantages considérables pour son commerce , dès que cette Couronne voudroit se les procurer par ses liaisons avec l'Espagne ; & il espéroit qu'une proposition si intéressante pour la Nation Angloise , ébranleroit facilement la fidélité qu'elle affectoit d'avoir pour ses engagements avec la France. Il n'étoit pas moins convaincu que si le Duc de Bourbon s'appercevoit de quelque signe de mauvaise foi de la part de la Cour Britannique , sur un article aussi délicat , il se détermineroit à traiter à son tour avec l'Espagne sans la participation de l'Angleterre ; & qu'enfin toutes les intrigues , que les uns & les autres emploieroient pour se dévoiler , devant né-

cessai-

cessairement aboutir à lui , il pourroit alors les mettre utilement à profit, pour insinuer à la France , que l'Angleterre la trahissoit ; & à l'Angleterre que la France ne demandoit pas mieux , que de la rendre la victime de sa réconciliation avec l'Espagne. Il se flattoit d'animer & d'aigrir ainsi ces deux Puissances l'une contre l'autre , & d'engager l'une des deux à rechercher séparément l'alliance & l'amitié de l'Espagne ; ce qui anéantiroit entièrement , comme le Duc de Ripperda le desiroit, le Traité d'Hanover, & conduiroit insensiblement la France à entrer dans les vues de leurs Maj. Cath.

Tel étoit donc , comme me l'assura le Comte de Lambilli , le projet qu'avoit formé le Duc de Ripperda, & dont l'objet principal étoit de séparer la France de ses Alliés , comme c'étoit ce que la Cour d'Espagne & même l'Empereur paroissoient souhaiter le plus vivement , quoique pour des fins bien différentes. Il est à croire que le Duc de Ripperda auroit affermi pour toujours la puissance à laquelle il étoit parvenu en Espagne , s'il eût su conduire ce dessein avec la prudence qu'il exigeoit ; mais ce n'étoit pas
la

la vertu dominante de ce Ministre. Quoique le Comte de Lambilli , de qui je tiens le détail que je viens de faire , ne l'ignorât pas , il prétendoit cependant que si la Cour d'Espagne eut laissé le Duc de Ripperda en place , le projet qu'il avoit formé auroit pu réussir ; & que ce qui l'a fait manquer , doit être uniquement attribué aux soupçons que la Cour de Vienne conçut à la fin , des intentions de ce Ministre , & aux mesures qu'elle prit en conséquence pour lui ôter la confiance de leurs Maj. Cath. Je ne doute point qu'il n'y eut quelque chose de vrai , dans ce que pensoit le Comte de Lambilli : mais il faut cependant convenir , que la vivacité du Duc de Ripperda , ne pouvoit guères se concilier avec la sagesse que demandoit un dessein aussi délicat , que celui qu'il avoit formé. Indépendamment de cela , les confidences hors de propos que j'aurai bientôt lieu de rapporter , que ce Ministre fit aux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande : le peu d'attention qu'il eut à dérober la connoissance des démarches qu'il faisoit tantôt du côté de l'Angleterre , tantôt de celui de la France & de la Hollande pour les gagner , & même en faveur du Prétendant :

toutes ces variations , dis-je , mirent les Alliés d'Hanover , & même la Cour de Vienne fort en garde contre sa mauvaise foi , ou au moins contre son extrême légèreté ; en sorte que tous les projets qu'il avoit formés devinrent inutiles , & ne servirent qu'à hâter le moment de sa chute.

Pendant que le Duc de Ripperda étoit occupé à trouver les moyens de détruire la Ligue d'Hanover , le Comte de Konikseg Ambassadeur de l'Empereur , qu'on attendoit à la Cour d'Espagne , avec une impatience proportionnée aux grandes espérances qu'on y avoit conçues , des Négociations importantes dont on le croyoit chargé ; arriva enfin à Madrid avec la Comtesse son Epouse , & ils furent d'abord habiter une *Quinte* ou maison de Campagne , que le Comte d'Aguilar avoit auprès de cette Capitale. Toutes les personnes considérables , tant de la Cour que de la Ville s'empressèrent de les y aller voir ; mais malgré l'impatience que l'on avoit à la Cour d'entretenir ce Ministre , la goutte le retint assez long-tems dans ce séjour. Quand cette incommodité lui permit enfin de venir * au Château du Pardo , où étoient alors

* Ce fut le 16 Janvier 1726.

alors le Roi & la Reine, il fut reçu de leurs Maj. Cath., de même que la Comtesse de Konikseg, avec toutes les démonstrations possibles d'égard & d'amitié pour l'Empereur, & de distinction pour leurs personnes. La Cour se mit le jour de leur arrivée en habit de fête; la Reine d'Espagne voulut que la Princesse de ROBEc, une de ses Dames du Palais, qui étoit Flamande comme la Comtesse de Konikseg, fît les honneurs de la Cour à cette Ambassadrice, en l'accompagnant chez le Duc de Ripperda où elle devoit dîner avec le Comte son époux; en un mot, il parut qu'on ne vouloit oublier aucune de toutes les petites attentions, qui plaisent si fort dans les Cours, pour marquer au mari & à la femme, combien leurs personnes & leur arrivée étoient agréables.

J'étois allé ce jour-là au Pardo, où la curiosité m'avoit attiré comme bien d'autres; & y ayant dîné chez la Comtesse de SOLRE avec le Prince de NASSAU SIEGEN*, qui étoit venu en Espagne

N 2 pres-

* Il étoit venu en Espagne pour demander le paiement des arrérages dûs à la succession du Roi d'Angleterre Guillaume III. comme son plus proche héritier, & pour engager L. Majestés Catholi-

presqu'en même temps que moi, le Duc d'Ormond qui y résidoit alors, & le Comte de Fernand-nunez. La Princesse de Robec fille de la Comtesse de Solre vint nous trouver, & nous apprit que le repas du Duc de Ripperda s'étoit passé assez sérieusement, & avec une affectation de joye & d'empressement de la part de ce premier Ministre, qui avoit paru plus forcée que sincère.

Ce début entre deux hommes qu'on croyoit devoir agir par le même esprit, se répandit bientôt dans le public ; & comme dans les Cours rien de ce qui se passe entre ceux qu'on y voit jouer les principaux rôles, n'est indifférent : & qu'à force de réflexions & de commentaires sur leurs démarches, on parvient quelques fois à deviner leurs secrètes dispositions ; on ne tarda pas à se dire à l'oreille, que dans la manière d'agir du Duc de Ripperda avec l'Ambassadeur de l'Empereur, il y entroit beaucoup plus de politique que de confiance : cette opinion, par un effet assez bizarre, eu égard
aux

que d'obtenir de l'Empereur, qu'il fut remis en possession de sa Principauté de Siégen, & d'autres biens dans les Pays-bas qu'il prétendoit lui appartenir.

aux conjonctures du tems , contribua à diminuer l'aversion & même le mépris que les Espagnols avoient montré pour le Duc de Ripperda , dans les premiers momens qu'il avoit été mis en place. Il n'y a aucune Nation qui soit plus prévenue pour elle-même que l'est la Nation Espagnole , & plus sensible en même tems à tout ce qui peut blesser son honneur , & celui de son Souverain ; comme elle ne trouvoit donc rien dans le Traité de Vienne , qui ne fût une preuve qu'on y avoit sacrifié l'un & l'autre pour des espérances chimériques , elle n'en avoit point dissimulé son ressentiment ; & par un nombre d'écrits qui s'étoient répandus à Madrid , le caractère & la religion du Duc de Ripperda , étoient aussi peu épargnés que sa capacité & son ouvrage. Les Espagnols s'apercevant , quand le Comte de Konikseg fut arrivé , que ce Ministre ne paroissoit point être à son égard dans l'entière dépendance où ils s'étoient attendus de le voir , revinrent un peu sur son sujet , & cela parut par la cessation de ces écrits , dans lesquels sa réputation étoit si peu ménagée.

Une des choses qui , dans ce tems-là , révolta le plus à Madrid les Grands aussi-bien que le peuple , contre le Comte de

Konikseg , fut de voir que ce Ministre Imperial avoit placé sur la porte de son Hôtel , comme c'est l'usage en Espagne , non seulement les armes de l'Empereur , ce qu'on ne pouvoit désapprouver ; mais aussi celles d'Espagne , dont Sa Majesté Impériale avoit conservé le titre de Roi : cette affectation d'en montrer des marques sous les yeux de leurs Majestés Catholiques paroissoit aux Espagnols une espèce d'outrage fait à leur Souverain , qu'on ne pouvoit tolérer ; & ils se feroient même portés vraisemblablement à arracher & à bruler cet Ecusson , si on n'avoit pris des mesures pour arrêter l'effet d'un zèle , que la Cour d'Espagne étoit alors en quelque manière embarrassée de remarquer.

Elle marqua pourtant un peu plus de fermeté dans une autre occasion ; & voici ce qui y donna lieu : Le Comte de Konikseg ayant jugé à propos de paroître dans Madrid , & même d'aller au Palais dans un Carosse attelé de six mules , qui est une distinction réservée aux seuls Princes de la Maison Royale ; les autres Ambassadeurs ne manquèrent point d'imiter aussi-tôt son exemple ; & comme le privilege qu'ils vouloient s'attribuer par - là , & qu'on n'avoit pas fait semblant

blant d'appercevoir tant qu'il n'avoit regardé que le seul Comte de Konikseg , parut tirer à conséquence ; le Marquis de la Paz eut ordre d'écrire à ce dernier , pour le prier de se conformer à l'ancien usage , qu'aucun Ambassadeur avant lui n'avoit désapprouvé.

L'arrivée du Comte de Konikseg étant l'époque , à laquelle on croyoit à Madrid qu'étoit fixée la déclaration du mariage de l'Infant , & l'exécution des grands projets , qu'on prétendoit que les deux Cours de Vienne & de Madrid avoient formés ; on fut fort étonné de voir , que pendant que ce Ministre prétendoit qu'on dût se contenter des espérances qu'il donnoit à cet égard , il pressoit le payement des subsides promis à l'Empereur , en homme qui paroissoit faire grand cas de ce qui étoit solide & réel : Cette manière d'agir qui auroit dû servir de leçon à la Cour d'Espagne , pour proportionner ses largesses aux effets de la bonne volonté de l'Empereur , n'affoiblissoit point l'agréable enchantement qu'avoit produit le Traité de Vienne ; & le Comte de Konikseg , qui , par la supériorité de son génie , étoit plus capable que personne d'entretenir l'illusion , trouvoit tant de

moyens de dissiper les doutes de la Reine d'Espagne ; de la convaincre des sincères intentions de l'Empereur ; & de lui rendre , non seulement plausibles , mais même encore nécessaires , les prétextes que ce Monarque employoit pour éloigner l'accomplissement de ses desirs ; que toutes les sommes immenses que la Reine faisoit passer à Vienne , ne lui paroissent que de foibles marques de sa reconnoissance , & de sa confiance envers ce Prince. L'une & l'autre étant poussées au dernier période , le Comte de Konikseg , qui ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit servir à faire regarder comme infaillibles les promesses de sa Cour , & à faire exécuter très-exactement en attendant celles de leurs Maj. Cath. , affectoit , dans les longues & fréquentes conférences qu'il avoit avec Elles , tant de zèle pour leurs intérêts ; & savoit si bien donner le même caractère à celui de l'Empereur pour tout ce qui les concernoit , qu'Elles ne cachotent rien à cet Ambassadeur de tout ce qui avoit le plus léger rapport aux affaires qui se traitotent en Espagne : il en étoit souvent même mieux informé que leurs propres Ministres. L'ascendant & le crédit qu'il gagnoit ainsi
chaque

chaque jour sur l'esprit de la Reine d'Espagne , étant joint à toute la dextérité possible pour s'en servir : il savoit parfaitement éloigner d'Elle les plus légers rayons de lumière , qui auroient pû lui faire appercevoir les inconvéniens qui résultoient d'une confiance si étendue. On en remarquoit chaque jour le progrès à Madrid , & que l'unique moyen de plaire & d'obtenir des graces , étoit de paroître attaché à cet Ambassadeur favori : cette opinion jointe à l'intérêt qui a tant de pouvoir sur le cœur des Courtisans , retenoit ceux qui , sans la crainte de déplaire au Comte de Konikseg , auroient volontiers travaillé à tirer la Reine de son erreur : & les déterminoit même , pour s'attirer la protection de ce Ministre , à paroître persuadés de la certitude des promesses qu'il faisoit à S. M. C. , & à affermir ainsi l'autorité qu'il savoit parfaitement aquerir, & également bien conserver.

La faveur des Princes est un bien dont on est ordinairement si jaloux , qu'on ne peut que très difficilement consentir de le partager avec d'autres : le Duc de Ripperda réduit cependant , depuis l'arrivée du Comte de Konikseg à essuyer ce désagrément , en éprouvoit aussi toute l'amertume. Pressé par les vi-

ves & continuelles sollicitations de ce Ministre , de faire passer à Vienne un argent qu'il prévoyoit devoir se consommer en pure perte ; & cela dans un tems où l'Espagne épuisée par une guerre , qui , tant générale que particulière , avoit presque duré jusqu'à la conclusion du Traité de Vienne , il jugeoit qu'il pouvoit être employé plus utilement ; & que dans l'indigence extrême où se trouvoit réduite la Monarchie Espagnole par le retardement de l'arrivée des Gallions , la prudence vouloit qu'on ménageât mieux le peu de ressources qui lui restoient.

Quand on est parvenu aux premières places , qu'on se voit à la tête du Gouvernement , & que l'ambition est en quelque manière satisfaite , on a ordinairement celle de se faire aimer. La satisfaction si pure qui résulte du succès de ce dessein , s'accroît encore par l'assurance & la considération que l'applaudissement du Public procure , & qu'au contraire ses murmures & ses plaintes font perdre. L'avantage d'être approuvé étant aussi flatteur qu'utile , le Duc de Ripperda sentoit parfaitement combien il lui importoit de l'acquérir : mais en même

même tems , la situation fâcheuse où il se trouvoit , de se brouiller avec le Comte de Konikseg , en refusant les sommes considérables qu'il demandoit , ou s'il les accordoit de se rendre odieux à la Nation Espagnole en achevant de l'épuiser , le jettoit dans un embarras extrême. Il souhaitoit dans certains momens avec ardeur , que la Reine d'Espagne pût appercevoir combien les espérances qu'elle avoit de marier l'Infant Don Carlos avec l'Archiduchesse , étoient vaines ; mais par malheur pour lui , au lieu de travailler en arrivant de Vienne à tirer insensiblement cette Princesse de l'erreur où elle étoit sur cet article , il avoit au contraire fait usage , comme je l'ai rapporté , des plus indignes supercheries pour l'augmenter ; & c'est ainsi qu'il s'exposoit presque à chaque instant à paroître , par son imprudence , avoir abusé de la confiance de leurs Majestés Catholiques ou de s'être prêté perfidement pour ses fins particulières , aux vues secrètes de la Cour de Vienne , ce qui sans contredit n'étoit pas moins criminel.

Dans ce labyrinthe de difficultés où il s'étoit lui-même enfermé, il cherchoit vainement pour en sortir, à faire en sorte que la France & ses Alliés, tiraissent le rideau qui cachoit à la Reine les véritables desseins de l'Empereur : & à leur procurer de son côté, comme imperceptiblement, les moyens de lui rendre personnellement ce bon office, mais quoique les Puissances dont je viens de parler, n'eussent vraisemblablement fait aucune difficulté d'entrer dans ses vues, il lui paroissoit dangereux de les leur laisser entrevoir : & d'ailleurs il fa-voit mieux que personne, que tout ce qui viendrait de leur part, seroit bientôt rendu suspect à la Reine par le Comte de Konikseg, & qu'il avoit lui-même conseillé malheureusement à cette Princesse d'en avoir cette opinion. Le desir de plaire aux Princes, & de les laisser dans une illusion, au prix de laquelle on s'assure un moment séduisant de bonheur, engage souvent à faire certaines démarches dont les vives inquiétudes & quelquefois un long repentir, sont les suites : c'étoit là la situation où se trouvoit le Duc de Ripperda ; & l'amertume de ses réflexions lui faisoit alors

payer

payer bien cher, la joye passagere qu'il avoit ressentie, de s'attirer la confiance de la Reine, en lui promettant un succès dans ses projets, qu'il sçavoit bien qu'ils n'auroient jamais.

La conservation d'un bien si précieux mais si facile à perdre, dépendant principalement de l'union du Duc de Ripperda avec l'Ambassadeur de l'Empereur, ce Duc n'étoit pas peu embarrassé à trouver les moyens de la concilier avec l'impossibilité où il se voyoit, de faire passer à Vienne, les sommes considérables que ce Ministre demandoit; & sachant bien d'ailleurs que les représentations sur la misère des Peuples sont souvent regardées par les Princes, sur tout quand elles ne s'accordent pas avec leurs desseins, comme l'unique effet de l'incapacité du Ministre qui les fait, il n'osoit s'en servir avec leurs Majestés Catholiques, par la crainte de leur donner de lui la même opinion. Dans une situation si embarrassante & si critique, il eut recours aux ressources ordinaires, que l'indigence des Etats présente, je veux dire d'augmenter les monnoyes; en supposant par le Décret qu'il fit publier pour cela, qu'elles étoient au-dessous de leur valeur intrinsèque;
de

de réformer beaucoup de commis dans les Bureaux ; de retrancher , ou diminuer les pensions ; de supprimer la Secrétairerie de la Marine ; & de rechercher enfin , ceux qui avoient eu l'administration des fermes du Roi , ou quelque emploi dans les Indes , afin de les taxer ensuite à proportion de leurs malversations. Cet esprit d'économie , & cette espèce d'inquisition d'Etat , qu'on souffre toujours impatiemment dans les Cours , paroissant à celle d'Espagne l'unique fruit qu'on retiroit du Traité de Vienne ; les murmures contre celui qui en étoit l'Auteur , recommencèrent bientôt & réveillèrent tous les sentimens de mépris & de haine , qui , pendant , quelque tems , avoient paru comme assoupis. Ceux en particulier qui remarquoient que c'étoit à leurs dépens , & sans aucun égard pour leurs services , qu'on satisfaisoit l'avidité du Ministre de l'Empereur ; devenoient aussi pressans , par leurs continuelles plaintes , qu'importuns au Duc de Ripperda ; & les représentations que le Conseil de Castille , qui est le premier Tribunal de la Monarchie Espagnole , crut devoir faire à ce Ministre , sur l'augmentation
des

des finances, n'étoient pas moins à charge, quoiqu'elles eussent été assez mal reçues.

A quelque degré de puissance, qu'on soit parvenu, on ne laisse pas de craindre la censure d'un corps, qui est autorisé à soutenir les intérêts d'une Nation, & qui entreprend de les faire connoître au Prince : Les Ministres sont les hommes du monde, qui se piquent de la délicatesse la plus raffinée sur les privilèges de l'autorité Royale ; mais quoiqu'il ne soit pas fort difficile de connoître le principe d'un si grand zèle, puisque personne n'ignore que c'est afin que tout ce qui émane d'eux, porte le même caractère, & soit reçu avec la même déférence ; où sont les peuples cependant, dans certaines Monarchies, à qui il soit permis de faire ce discernement ?

Pour calmer un peu l'agitation & l'aigreur des esprits, par quelque démonstration d'amour pour la justice ; le Duc de Ripperda fit publier dans ce temps-là * un Décret, par lequel on donnoit la liberté

* Voyez dans le sixième volume. *Pièces Justificatives* N°. III.

304 MEMOIRES DE MR.
berté aux particuliers de porter leurs plaintes contre les Magistrats qui refuseroient de leur rendre justice ; avec ordre aux Tribunaux , de remedier promptement & efficacement à un pareil abus. Mais après avoir fait un réglément si sage, & si nécessaire en Espagne , où la justice est plus vénale qu'en aucun lieu du monde , on ne s'empressa point de le faire exécuter ; & le public , bien loin d'en savoir aucun gré à son Auteur , le regarda comme le pur effet de sa politique , & du ressentiment qu'il avoit peut-être , de la démarche qu'avoit faite le Tribunal du Conseil de Castille , où les raffinemens & les longueurs interminables , de la chicane , ne sont ni moins connus , ni moins usités , qu'on le voit malheureusement ailleurs.

Presque tous les moyens qu'employoit le Duc de Ripperda pour avoir de l'argent , n'aboutissans qu'à ruiner un grand nombre de particuliers , sans aucune utilité pour le Public ; il ne cessoit , pour éviter de se rendre de plus en plus odieux , & pour se débarrasser en même temps des instances importunes du Comte de Konikseg , de lui parler de l'épuisement où étoient les Finances , & de lui

lui promettre que dès que les Gallions seroient arrivés, on payeroit exactement tous les subsides qu'on s'étoit engagé de donner à la Cour de Vienne. Les Maisons du Roi & de la Reine, sans payement de leurs appointemens depuis plus d'un an ; les Troupes & les Magistrats traités de même, & les Peuples extrêmement oppressés par les charges & les impôts ; tous ces détails d'une indigence qui étoit connue, étoient souvent répétés, & mis dans un grand jour par le Duc de Ripperda au Comte de Konikseg ; mais celui-ci, qui savoit de quelle importance il étoit pour son Maître, de tirer de l'Espagne les sommes qui lui avoient été promises, avant que le temps, où quelque malin Enchanteur détruisissent le charme, en faveur duquel la Reine d'Espagne faisoit tant de largesses, n'admettoit point les raisons ni les esperances que le Duc de Ripperda lui donnoit : & le récit de la misère des Espagnols excitoit médiocrement sa compassion. La modicité des sommes qu'on offroit de donner, & la lenteur avec laquelle on les livroit, lui paroissant outre cela mystérieuses, il commençoit à soupçonner que le Duc de Ripperda

perda cachoit peut-être le secret dessein ; en gagnant ainsi du temps , de procurer à la Reine le loisir de se désabuser des vaines espérances que lui donnoit la Cour Impériale : Et un semblable projet tendant insensiblement à renverser tous ceux de ce Ministre Impérial , il avoit grand soin , quand il étoit avec la Reine , de l'assurer que dès que l'Empereur auroit achevé d'applanir les difficultés , qui s'opposoient au mariage de l'Infant Don CARLOS avec l'Archiduchesse , cette alliance également désirée de part & d'autre , s'accompliroit infailliblement. Dans le détail où il entroit ensuite sur tout ce qui la concernoit , & par ordre disoit-il de S. M. Imp. , il paroissoit s'expliquer avec tant de bonne foi & même de confiance , qu'il étoit comme impossible à la Reine d'Espagne , de se défendre d'une si agréable illusion ; & même de ne pas approuver malgré la vivacité de ses desirs , les sages précautions que l'Empereur vouloit prendre : Celle de ces précautions qui paroissoit sans contredit la plus indispensable , & en même temps la moins susceptible d'artifice , étoit de travailler à donner à l'Alliance de Vienne ,

ne, avant de déclarer le mariage de l'Infant, une supériorité de force sur la ligue d'Hanover, si considérable, qu'on n'eut rien à craindre de celle-ci, ni des autres Puissances, qui, par jalousie, tenteroient d'empêcher un si grand établissement: Le Comte de Konikseg prenoit de-là occasion de faire observer à la Reine d'Espagne, qu'il étoit d'une extrême importance, de profiter des dispositions favorables que quelques Cours de l'Empire & du Nord, commençoient à montrer, d'accéder au Traité de Vienne; & que pour achever de les déterminer à prendre cette résolution, l'argent étoit nécessaire, principalement dans le Nord où il y en a ordinairement disette. Le même Ministre ajoutoit, qu'il supplioit Sa Majesté Catholique de considérer, qu'il n'étoit pas moins indispensable, de secourir puissamment l'Empereur, qui, sans avoir aucune vue d'agrandir ses Etats par des conquêtes, & uniquement pour donner à leurs Maj. Cath. les preuves les plus sincères de sa bonne foi & de son amitié, exposoit ses Etats des Pays-Bas & d'Italie, si la guerre venoit à s'allumer, au danger d'être envahis par les Alliés d'Hanover;

&

& de plus, que la préférence qu'il alloit donner à l'Infant Don Carlos, sur tant d'autres Princes, pour lui faire épouser l'Archiduchesse, ne pouvoit manquer de lui susciter dans l'Empire & ailleurs beaucoup d'ennemis : & qu'enfin, disoit encore le Comte de Konikseg, des sentimens si désintéressés de la part de l'Empereur, & qui tendoient à procurer de si grands avantages à L. M. C. méritoient bien qu'elles lui en témoignassent leur reconnoissance, par des secours, qui, quelque abondans qu'ils pussent être, ne pouvoient cependant, comme elles voyoient, avoir que bien peu de proportion avec les dépenses immenses que S. Maj. Imper. seroit obligée de faire, & dont tout le fruit leur revenoit ou au Prince leur fils.

C'est ainsi que cet habile Ministre rendoit inutile tout ce que le Duc de Ripperda faisoit, pour porter leurs Majestés Catholiques à mettre un peu plus de proportion, entre les sommes qu'elles vouloient donner à l'Empereur, & le dérangement de leurs Finances. Le crédit & l'autorité que le Comte de Konikseg s'étoit acquis, lui fournissoit encore une infinité de moyens d'être informé de ceux que
le

le Roi & la Reine d'Espagne pouvoient employer pour avoir de l'argent : & en n'oubliant point de les leur proposer, il se faisoit même un mérite auprès d'eux, de l'officieuse attention avec laquelle il paroissoit prendre à cœur leurs intérêts, par de si utiles découvertes : C'étoit donc bien vainement, que le Duc de Ripperda, quand il travailloit avec leurs Majestés Catholiques & qu'il leur faisoit appercevoir l'extrême misère des peuples, & le grand tort que causoit au commerce le retardement de l'arrivée des Gallions, tâchoit d'effacer de leur esprit les idées bien différentes, que le Ministre de l'Empereur leur avoit donné.

On n'aime ordinairement point à connoître les maux, auxquels on n'a pas intention de remédier : & les Rois perpétuellement environnés de Courtisans qui ne cherchent à connoître leurs dispositions que pour les applaudir, ne trouvent que trop de flatteurs, qui, au dépens des souffrances des Peuples, favorisent cette vaine délicatesse, & l'attribuent même à humanité. Les représentations du Duc de Ripperda ne produisant donc aucun effet, & celles du Comte de Konikseg étant seules écoutées,

tées, ce premier Ministre d'Espagne se voyoit réduit, pour conserver son crédit, à promettre des facilités dans l'exécution des ordres qu'on lui donnoit, qu'il ne sentoît que trop impraticables ; & comme il voyoit d'où partoît ce surcroît de peine, la présence d'un surveillant aussi dangereux que celui à qui il avoit affaire, lui devenoit chaque jour de plus en plus insupportable. Soit cependant qu'il eût gagné sur lui de dissimuler à cet égard ses sentimens, ou que les sommes considérables qu'il fit enfin passer à Vienne, conformément aux ordres précis de la Reine, eussent servi à augmenter sa faveur ; cette Princesse & le Roi son mari, lui donnerent dans cette occasion de nouvelles marques de leur confiance ; car L. Majestés le chargèrent du Département de la Marine, qu'on ôta à D. Antonio de Sopena ; & c'est ainsi qu'il parvint à réunir en lui seul toute l'autorité, qui étoit partagée auparavant entre plusieurs Ministres.

L'éclat & la rapidité de sa fortune, en satisfaisant son ambition, ne calmoit pourtant point les inquiétudes, que l'épuisement des Finances d'un côté, & les besoins de la Cour de Vienne de l'autre

l'autre lui causoit ; & plus il sentoît l'impossibilité de concilier deux choses si opposées , plus il souhaitoit ardemment que la Reine d'Espagne désabusée des magnifiques promesses de la Cour Impériale , cessât de se flatter d'en obtenir l'exécution par de si abondantes largesses.

L'arrivée du Comte de Konikseg , étant l'époque à laquelle on a vu que le Duc de Ripperda avoit fixé sa Réponse , aux plaintes que les deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande avoient faites , sur le nouveau traité de Commerce signé à Vienne ; ils ne manquèrent point de le sommer de tenir sa parole ; & lui de son côté ne fut point fâché , que les conférences qu'il alloit avoir avec eux , lui facilitassent les moyens de les entretenir , & de leur faire goûter les projets dont il étoit occupé : La dépendance cependant où il étoit du Comte de Konikseg , qui étoit venu de Vienne , bien résolu de ne souffrir qu'à la dernière extrémité aucun changement , ni dans l'établissement de la Compagnie d'Ostende , ni dans tous les avantages qu'on avoit accordés aux sujets de l'Empereur pour leur commerce ,
en

ne lui permettant d'agir, que selon les influences de la Cour Impériale : il fallut, comme cette Cour le souhaittoit, trouver quelque moyen de prolonger la Négociation dont il s'agissoit, en paroissant pourtant vouloir en établir la bonne foi pour règle. Ainsi le Duc de Ripperda, quoiqu'avec répugnance, (car il avoit alors des raisons secrètes de ménager les deux Ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande,) les pria, conformément à l'instruction que lui donna le Comte de Konikseg, de demander des pleins pouvoirs, & de nouvelles instructions à leurs Souverains, tant pour redresser avec lui les articles du Traité de Commerce signé à Vienne, dont Sa Majesté Britannique & Leurs Hautes-Puissances se plaignoient, que pour ce qui concernoit la Compagnie d'Ostende. Voici la Lettre qu'il écrivit sur ce sujet à Mr. Wan-der Meer Ambassadeur de Hollande.

M O N S I E U R ,

MONSIEUR,

J'Aurai l'honneur de dire à V. Excell. qu'entr'autres dépêches que j'ai reçues de Vienne par un courier extraordinaire, j'apprens que S. M. Impér. est résolue d'instruire son Ambassadeur à la Cour du Roi mon Maître, de traiter & de régler, sous la médiation de S. M. les differens survenus entre S. M. I. & la République de Hollande; & ce courier extraordinaire m'a apporté le plein-pouvoir de l'Empereur, pour le remettre au Comte de Konikseg: Ainsi je trouve que, pour plusieurs raisons, il convient que V. Excell. en écrive à ses Maîtres, & leur demande un plein-pouvoir, pour traiter d'un accommodement sur les différens entre S. Maj. Imp. & la République, relativement au Commerce d'Ostende: Et je trouve d'autant plus qu'il vaut mieux traiter ici, que j'ai reçu des avis, que les indispositions du Marquis de St. Philippe, l'obligeront d'être long tems en chemin, & que l'on ne peut envoyer au Secrétaire de S. M. Cath. qui est à la Haye, à cause de son caractère, des ins-

314 MEMOIRES DE MR.
*tructions aussi amples qu'il en faut dans une
affaire de cette importance. Je suis ,*

Du Pardo le 13. Janvier 1726.

Signé le Duc de RIPPERDA.

Cette proposition du Duc de Ripperda ne fut point du goût de ces deux Ministres ; elle leur parut au contraire un signe certain , que les deux Cours de Vienne & de Madrid ne cherchoient uniquement qu'à gagner du temps , & qu'à soutenir la Compagnie d'Ostende , & le Traité de Commerce , qu'elles avoient fait ; en prolongeant , s'il se pouvoit à l'infini , les Négociations où elles offroient d'entrer , tantôt en Hollande , comme je le dirai bientôt , & tantôt à Madrid pour régler ces deux articles. Ils parlèrent donc sur ce ton-là au Duc de Ripperda , & Milord Harrington ajoûta : qu'il croyoit , que le Roi son Maître l'ayant suffisamment autorisé à traiter les affaires dont il s'agissoit , avec les Ministres de leurs Maj. Cath. par les ordres qu'il avoit reçus & qu'il leur avoit communiqués , & à lui en particulier Duc de Ripperda , depuis

puis son retour en Espagne ; Sa Maj. verroit avec beaucoup de surprise, qu'au lieu de travailler , comme on lui avoit positivement promis, à lui donner la satisfaction qu'elle desiroit , on cherchât au contraire, pour complaire à la Cour de Vienne, à traîner les choses en longueur, en lui demandant d'envoyer à son Ministre de nouvelles instructions, & de nouveaux pleins-pouvoirs ; comme si on pouvoit douter, que ceux qu'elle avoit déjà donné, ne fussent pas revêtus de l'authenticité nécessaire.

L'Ambassadeur de Hollande de son côté ne s'expliqua pas moins vivement , & ne dissimula pas non plus au Duc de Ripperda : Que les Etats Généraux , trouvant dans la manière dont on agissoit avec eux, & avec les assurances si différentes, que les Ministres de l'Empereur & du Roi d'Espagne leur donnoient à la Haye , une contradiction entière, ne pourroient se défendre de prendre de concert avec l'Angleterre, les mesures qu'ils estimeront nécessaires pour soutenir les intérêts du commerce de leurs sujets ; & ce Ministre , pour rendre ses représentations encore plus efficaces , les accompagna d'un Mémoire au Roi d'Espagne ; où

il expliquoit plus en détail , les raisons que les Maîtres avoient de se plaindre ; & combien le Traité de commerce signé à Vienne étoit contraire à ceux qui l'avoient précédé. *

Comme on vouloit autant à Vienne qu'à Madrid , ménager la République de Hollande , dont plusieurs Provinces n'avoient point encore entièrement pris la résolution d'accéder au Traité d'Hanover , & ne point aussi trop aigrir les choses avec l'Angleterre ; la Cour d'Espagne voyant la répugnance que les Ministres de ces deux Puissances montroient d'entrer dans la proposition , qui leur étoit faite de demander de nouveaux pleins-pouvoirs , ne s'attacha plus à la soutenir ; & elle fit goûter au Comte de Konikseg les raisons qu'elle croyoit avoir , d'user de cette condescendance : Ce Ministre qui savoit mieux que personne , combien les intérêts des Princes sont susceptibles , lorsqu'il s'agit de les régler , d'une infinité d'explications & de formalités , qui peuvent retarder quand on le veut , pendant long tems
une

* Voyez les *Pièces Justificatives* , N°. IV.

une décision ; & qui possédoit parfaitement l'art de se servir , dans le besoin , de ces ressources de la politique , consentit que le Duc de Ripperda entamât la Négociation dont il s'agissoit , & qu'il se promettoit bien cependant , qu'il n'aboutiroit à rien.

Le Duc de Ripperda se trouvant alors en liberté de renouer , avec les Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande, les conférences qu'il avoit eues d'abord avec eux , mais que l'arrivée du Comte de Konikseg avoit interrompues ; ne perdit point de vue le projet , dont j'ai dit qu'il étoit occupé. Il avoit , avant la venue de l'Ambassadeur de l'Empereur , tenté à diverses reprises de sonder , s'il trouveroit dans celui d'Angleterre quelques dispositions à l'écouter , & il en avoit usé de même envers celui d'Hollande ; mais comme il n'avoit pas cru devoir s'expliquer alors bien clairement avec eux , ses desseins étoient restés dans une obscurité d'autant plus grande , qu'on ne pouvoit même soupçonner , qu'il les eût formées : le moment favorable de les montrer plus clairement , lui semblant donc enfin arrivé ; il se détermina d'autant plus promptement d'en profiter ,

qu'indépendamment du dépit que lui causoit le crédit & l'autorité de l'Ambassadeur Impérial, qui augmentoit chaque jour; il craignoit encore vivement, que la Reine d'Espagne ne découvrit aussi, combien peu la Cour de Vienne songeoit à conclure le mariage de l'Archiduchesse avec l'Infant, avant qu'il eût disposé les choses de manière à n'être pas la victime du ressentiment que concevroit alors cette Princesse.

L'étroite liaison qui régnoit entre les deux Cours de Vienne & de Madrid, & qui s'augmentoît même de plus en plus, depuis que le Comte de Konikseg étoit arrivé, ne permettoit au Duc de Ripperda de faire part de ses vues aux deux Ministres d'Angleterre & d'Hollande, qu'après bien des précautions : Et comme de leur côté ils connoissoient sa légèreté, qu'ils étoient parfaitement instruits des propos pleins d'indiscretion qu'il avoit tenus; & qu'ils n'ignoroient point aussi que l'Empereur & Leurs Maj. Cath. cherchoient sans cesse à semer quelque méfiance entre les Alliés d'Hanover pour en profiter, ils étoient peu favorablement disposés pour tout

tout ce que le Duc de Ripperda jugeroit à propos de leur proposer, & le caractère fougueux de celui-ci, n'étoit guère propre à lui attirer leur confiance ; mais comme on se flatte volontiers de réussir dans ce qu'on desire, ce Ministre espéroit que dans les fréquentes conférences qu'il alloit avoir avec Milord Harrington & Monsieur Vander - Meer, il pourroit trouver l'occasion, en sondant peu à peu leurs dispositions, de leur faire goûter ses projets, & de former avec eux une intelligence qui en facilitât l'exécution.

Sur ce Plan là, il commença d'abord avec eux à mettre sur le tapis, selon qu'ils le desiroient & qu'il s'y étoit engagé, ce qui concernoit le Commerce. Et bien persuadé que cet article étoit également intéressant pour l'Angleterre & pour la Hollande, il laissoit entrevoir aux Ministres de ces deux Puissances, quand ils lui parloient ensemble, que Leurs Maj. Cathol. étoient entièrement disposées à faire exécuter fidèlement tout ce que les Traités, qui précédoient celui de Vienne, avoient réglé en faveur du Commerce des Sujets de leurs Souverains ; & que l'Empereur de son côté

étoit dans la même intention. Il paroiffoit auffi fe prêter de bonne foi, à remédier aux griefs dont ils fe plaignoient à cet égard; & à entrer avec la même bonne volonté dans les tempéramens & les expédiens, que ces Miniftres lui propofoient pour concilier la fuppreffion de la Compagnie d'Oftende, avec la délicateffe que l'Empereur montrait fur cet article; mais il éludoit cependant avec encore plus de foin, tout ce qui pouvoit tendre à une conclufion; les conjonctures du temps & la partialité des deux Puiffances Maritimes pour la France, la rendoit, ajoutoit-il, fort difficile; & en fe plaignant un peu à leurs Ambaffadeurs que cette partialité fut fi marquée, il paroiffoit étonné qu'ils ne s'apperçuffent point des difpofitions bien différentes à leur égard où étoit la France; dont il avoit, leur affuroit-il hardiment, les preuves les plus certaines, qu'il offroit de leur faire voir; leur protestant même à diverfes reprises qu'il ne tenoit qu'à lui de terminer la réconciliation des deux Couronnes à leur infçu.

Contant, dans ces conférences générales, où il ne pouvoit s'expliquer avec une entière liberté, d'avoir au moins
inspiré

inspiré quelque soupçon aux Alliés de la France de la bonne foi de cette Couronne ; il se réservoit à faire servir à l'exécution de ses autres desseins , les conversations particulières qu'il alloit avoir avec les deux Ambassadeurs ; & pour profiter de l'occasion , il dit à Milord Harrington , un jour qu'ils étoient seuls , que quoique leurs Majestés Catholiques eussent de justes sujets de se plaindre du parti que l'Angleterre avoit pris à la sollicitation de la France , & des démarches , que les Ministres Britanniques faisoient dans différentes Cours de l'Europe , pour en disposer les Souverains à entrer dans l'alliance d'Hanover ; leurs Majestés étoient cependant dans la constante disposition , d'entretenir la bonne intelligence qui avoit régné jusqu'alors entre le Roi d'Angleterre & Elles ; & même de prévenir tout ce qui pouvoit l'altérer. Leurs Majestés Cathol. n'ignorent point , dit-il ensuite , que la France , peu contente de l'outrage qu'Elle leur a fait par le renvoi de l'Infante , met encore tout en usage , pour persuader les Puissances de l'Europe , qu'Elles ont formé de concert avec l'Empereur , les desseins les plus contraires à leur tranquillité ; &

O s que

que c'est pour en faciliter l'exécution ; qu'elles ont en quelque façon rendu ce Monarque maître absolu du thrésor des Indes ; mais la bonne foi, & la droiture de leurs Majestés Catholiques sont trop connues , pour qu'elles puissent craindre , que des insinuations aussi fausses & aussi malignes, fassent impression sur l'esprit de personne ; ni que la résolution , qu'elles ont prise de terminer par elles-mêmes la guerre , qu'elles avoient depuis si long-tems avec l'Empereur , doivent paroître capable de la rallumer en Europe.

De ces réflexions, le Duc de Ripperda revenant à ce qui avoit rapport au commerce , offroit à Milord Harrington de la part de leurs Maj. Cath. de contribuer à favoriser celui de l'Angleterre, autant qu'il seroit possible ; dès que cette Couronne , consultant ses propres intérêts, voudroit se rapprocher de l'Espagne & de l'Empereur, qui dans tous les tems avoient été ses plus fidèles Alliés ; qu'il ne falloit nullement craindre , ajoutoit-il , que Sa Majesté Impériale s'opposât en cela aux bonnes intentions de leurs Maj. Cath. étant témoin , lui Duc de Ripperda , que celles de ce Monarque y étoient parfaitement

tement conformes ; & que quoique véritablement il crut sa gloire intéressée à soutenir la Compagnie d'Ostende , il faisoit cependant trop de cas de l'amitié du Roi d'Angleterre & des Etats Généraux , pour refuser d'entrer sur cet article dans tout ce qui pourroit contribuer à leur satisfaction ; que c'étoit aussi dans la vue de profiter des dispositions favorables de l'Empereur à cet égard , dont leurs Maj. Cathol. étoient parfaitement bien informées , qu'elles avoient offert à la République d'Hollande , leur médiation pour travailler à régler à l'amiable les droits d'un chacun : qu'Elles auroient vu avec plaisir l'Angleterre entrer dans ce projet ; & quoique le parti qu'Elle avoit pris de s'unir avec la France , pût l'engager peut-être à penser , que le Roi d'Espagne , par les liaisons étroites qu'il avoit contractées de son côté avec l'Empereur , ne pouvoit guère faire la fonction de Médiateur avec l'impartialité requise ; Milord Harrington devoit se souvenir , que quoique le Roi son Maître se fût déclaré si ouvertement allié de l'Empereur lors du Congrès de Cambray , qu'il avoit employé sa flotte pour introduire en sûreté les troupes Impériales en Sicile ; la haute

opinion cependant que leurs Maj. Cath. avoient de sa probité, ne leur avoit pas permis de balancer un moment à l'accepter, dans une pareille circonstance, pour médiateur entre Elles & l'Empereur; que comme Elles ne se repentoient donc point de la confiance qu'Elles avoient si généreusement montrée pour ce Monarque, Elles pouvoient ce semble raisonnablement, se flatter, qu'il auroit aussi de son côté la même opinion de leur équité, & qu'il ne tiendrait qu'à lui d'en reconnoître toute l'étendue & la délicatesse.

Pour prévenir que Milord Harrington ne fût tenté de croire, que les premiers mouvemens du ressentiment de leurs Maj. Cath. contre la France, venant à se calmer, elles se prêteroient peut-être volontiers à une réconciliation avec cette Couronne, & oublieroient alors facilement les engagements qu'Elles auroient pris avec l'Angleterre, le Duc de Ripperda s'attachoit à lui répéter; que l'outrage que leurs Majestés Catholiques avoient reçu par le renvoi de la Princesse leur fille, leur paroissoit si grand, & étoit même accompagné de circonstances si extraordinaires, qu'Elles n'en perdroient jamais le souvenir, ni n'écouteront aucune des propo-

propositions qui leur seroient faites de la part de la France ; sur-tout tant que le Duc de Bourbon y occuperoit la place de premier Ministre. Pour disposer encore Milord Harrington à regarder l'Alliance , que le Traité d'Hanover avoit formé entre l'Angleterre & la France comme très-peu solide , & pour l'engager à faire entrer le Roi son Maître dans les mêmes réflexions , il le prioit de considérer ; que si toutes les intrigues qui se faisoient à la Cour de France pour éloigner le Duc de Bourbon du ministère , (car alors on en savoit déjà quelque chose à Madrid ,) & dans lesquelles entroient , ajoutoit-il , les partisans de leurs Majestés Cath. qui étoient en grand nombre , venoient à produire un effet si désiré ; l'Angleterre devoit être certaine , que quelqu'un d'entre ceux-ci étant revêtu de la place de premier Ministre , comme cela étoit vraisemblable , il suivroit infailliblement des principes tout contraires à ceux du Duc de Bourbon ; & par conséquent très-opposés au Traité d'Hanover : Que dans ce cas là , qui ne devoit point paroître imaginaire à Milord Harrington , l'Angleterre se trouveroit abandonnée de ses Alliés , le Roi de Prusse étant d'un caractère

caractère à ne pouvoir beaucoup compter sur lui; & bien plus occupé d'ailleurs du soin de conserver ses thrésors & ses troupes, que du desir de les employer à faire la guerre à l'Empereur: Qu'à l'égard de la Hollande, sur laquelle l'Angleterre paroissoit compter pour accéder au Traité d'Hanover, il pouvoit assurer Milord Harrington, qu'il savoit de bonne part, qu'outre que les délibérations de cette République sont longues, & sujettes à bien des représentations, des modifications & des changemens de la part des Provinces qui la composent; elle n'étoit ni en état, ni dans le dessein de s'exposer de nouveau à une guerre contre l'Espagne, dont l'amitié lui étoit si nécessaire pour son Commerce; ni de se départir de son ancienne union avec l'Empereur.

Pour autoriser de pareilles assurances, le Duc de Ripperda donnoit à Milord Harrington, comme un fait certain, que le Comte de Konikseg, Erps & Mr. Olivier, qui résidoient à la Haye, le premier en qualité d'Envoyé de l'Empereur, & l'autre comme chargé des affaires d'Espagne, écrivoient l'un & l'autre de la manière la plus positive; que les Etats
Géné-

Généraux ne faisoient semblant de prêter l'oreille aux sollicitations des Princes de la Ligue d'Hanover, qu'afin d'obtenir plus facilement de l'Empereur quelque changement au sujet de la Compagnie d'Ostende, & de leurs Majestés Cathol. certaines explications & modifications de quelques articles du Traité de Commerce signé à Vienne, dont ils croyoient avoir lieu de se plaindre; & que dès que ces deux points seroient réglés à leur satisfaction, ils ne prendroient aucun parti qui fût contraire aux intérêts des Cours de Vienne & de Madrid: Que si, disoit-il encore à Milord Harrington, l'Angleterre par un excès de délicatesse de conscience, se croit dans l'obligation de tenir les engagements qu'elle a pris avec la France; il me semble qu'il lui sera facile de se délivrer de ce scrupule, quand elle réfléchira, que dans tous les tems ses liaisons avec cette Couronne, ou lui ont été funestes, ou n'ont eu aucune solidité; & que dans la conjoncture présente, plus que dans aucune autre, le Roi d'Angleterre doit être persuadé, que la France ne compte guère sur ses bons offices pour la réconcilier avec l'Espagne; qu'elle les regarde au contraire comme
très-

très-suspects; qu'elle ne peut même cacher l'inquiétude qu'elle ressent, que l'Angleterre ne soit tentée de profiter de sa brouillerie avec l'Espagne, pour obtenir, à son préjudice, de nouveaux avantages en faveur de son commerce dans les Indes; en un mot, que la confiance que le Duc de Bourbon marque au Roi d'Angleterre, est à coup sûr plus forcée que sincère.

Le Duc de Ripperda, pour porter Mr. Vander-Meer à goûter ses projets & entrer dans ses vues, & pour engager ce Ministre à détourner les Etats Généraux d'accéder au Traité d'Hanover, faisoit les mêmes réflexions par rapport à la France, & alléguoit les mêmes raisons pour insinuer qu'ils ne pouvoient guère compter sur l'alliance de cette Couronne. C'étoit l'accession à ce Traité qu'on vouloit sur-tout empêcher à Vienne & à Madrid, & ces deux Cours employoient à l'envi toutes sortes de moyens pour persuader à la République d'Hollande, qu'elle étoit contraire à ses véritables intérêts. Dans le même tems donc que leurs Ministres à la Haye agissoient de concert dans ce dessein, le Duc de Ripperda n'omettoit rien à Madrid, de ce qui pouvoit contribuer

buer au bon succès de leurs démarches. Il ne tenoit qu'à la République, disoit-il à Monsieur Vander-Meer, de se rendre l'arbitre des Princes que les deux Traités de Vienne & d'Hanover divisoient, en ne se laissant point aller aux sollicitations que la France & l'Angleterre lui faisoient, d'entrer dans leur Alliance; & en se gardant d'ajouter foi à toutes les fausses idées que ces deux Puissances cherchoient à lui donner, des projets de l'Empereur, & de leurs Majestés Catholiques. Le Duc de Ripperda représentoit encore à l'Ambassadeur d'Hollande, que ses Maîtres pourroient joindre à la gloire de devenir les Médiateurs des plus grands Princes de l'Europe, l'avantage d'obtenir de l'Empereur & du Roi d'Espagne, sur ce qui avoit rapport à l'établissement de la Compagnie d'Ostende, toute la satisfaction possible pour ce qui concernoit le commerce de leurs Sujets.

Pour jeter ensuite quelque semence de jalousie entre la Hollande & l'Angleterre, il laissoit entrevoir à Mr. Vander-Meer, quand ils se trouvoient seuls, que cette Couronne n'étoit pas aussi éloignée qu'on la croyoit, d'entrer dans quelque Négociation avec l'Espagne, pour obtenir
de

de nouveaux privilèges en faveur de son commerce dans les Indes : qu'il étoit en état de lui découvrir sur cet article certains mystères, qui lui feroient voir, que l'Angleterre alloit à ses fins, sans s'embarasser beaucoup, ni de sa prétendue union avec la France, ni des intérêts de la Hollande : que l'attachement qu'il conserveroit toujours pour les Etats Généraux dont il étoit né le Sujet, & qui l'avoient autrefois honoré de leur confiance, l'engageoit à leur conseiller de profiter de la conjoncture où ils se trouvoient & de la disposition favorable où étoit le Roi d'Espagne, de leur donner les preuves les plus certaines de son amitié, dès qu'ils consentiroient d'accepter sa médiation. Portez-les donc, disoit-il à cet Ambassadeur, à ne rien précipiter dans les démarches qu'ils veulent faire; qu'ils prennent au moins le tems de démêler si l'Angleterre n'a point secrètement en vue, en pressant si vivement les Etats Généraux d'accéder au Traité d'Hanover, d'empêcher par là qu'ils ne profitent de la bonne volonté de S. M. Cath.; & si la France de son côté ne cherche point à les engager dans une guerre, qui tende à affoiblir la République, dont la puissance,

sance & le voisinage lui sont depuis long-tems à charge ; afin de lui ôter par là les moyens de s'opposer , comme elle a toujours fait , à ses desseins ambitieux.

Les raisons , dont le Duc de Ripperda faisoit usage pour réussir dans le projet qu'il avoit formé , de détacher l'Angleterre & la Hollande de l'alliance de la France , étoient assez spécieuses ; & il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit les faire paroître telles aux yeux des deux Ministres avec qui il traitoit. Mais la connoissance qu'ils avoient l'un & l'autre depuis long-tems , du caractère artificieux & léger de ce Ministre ; de l'embarras où le Traité de Vienne le devoit jeter ; des liaisons qu'il entretenoit avec les Partisans du Prétendant ; & du petit fondement qu'on devoit faire , par conséquent , sur la vérité de tout ce qu'il disoit de son prétendu zèle , de complaire au Roi d'Angleterre & aux Etats Généraux , rendoit leurs réponses fort mesurées. Elles tendoient uniquement à obtenir pour ce qui concernoit la Compagnie d'Ostende , & pour certains articles du Traité de commerce signé à Vienne , la satisfaction qu'ils avoient demandée par leurs Mémoires.

Atten-

Attentifs à ne point s'écarter de leur objet , ils se communiquoient fidèlement l'un à l'autre , tout ce que leur disoit à chacun en particulier le Duc de Ripperda. J'en ai souvent été témoin , & j'en ai tiré en partie ce que je viens de dire. Cette conduite leur servit beaucoup à dévoiler les artifices de ce premier Ministre , & les tenoit fort sur leur garde pour ne s'y point laisser surprendre , & pour se donner le temps de bien démêler ses desseins. Tant de circonspection , & de réserve de leur part , ennuyoit fort le Duc de Ripperda. Il savoit que l'Empereur & la Reine d'Espagne , n'avoient aucune envie de rien changer à l'établissement de la Compagnie d'Ostende , ni à ce que le Traité de commerce signé à Vienne avoit réglé. Il souffroit impatiemment , que les moyens qu'il avoit pris pour disposer les deux Ministres d'Angleterre & d'Hollande , à regarder simplement ces deux points comme une suite d'autres Négociations plus importantes , dans lesquelles il s'étoit flatté de les faire entrer , produisissent si peu d'effet , & que toutes les conférences qu'il avoit avec eux devinssent ainsi inutiles.

Il est souvent imprudent , dans certaines circonstances , d'insister trop fortement sur des réflexions , que l'on croit pouvoir déterminer ceux à qui on parle , à entrer dans les idées qu'on veut leur faire adopter. Une telle affectation donne tout au moins lieu de soupçonner à celui qui l'apperçoit , qu'on cherche à le surprendre ou à le séduire ; & rend par conséquent inutile , ce qui étant dit avec indifférence , quoiqu'à dessein , auroit pu faire impression. Mais le Duc de Ripperda n'étoit pas susceptible de traiter les affaires d'une manière si réfléchie & si patiente ; & les deux Ambassadeurs avec qui il conféroit (sur-tout Milord Harrington , naturellement silencieux) , se donnoient tout le tems nécessaire , pour examiner & connoître quelles vues avoit le Duc de Ripperda , avant de lui répondre. Il arrivoit de là , que pendant qu'il perdoit son tems à vouloir les convaincre de l'étendue & de la justesse de ses connoissances ; ils savoient parfaitement profiter du peu de précaution qu'il avoit , de leur cacher son inquiétude & son agitation , pour tirer de lui bien des connoissances importantes. On peut bien
mettre

mettre dans ce nombre la confiance qu'il s'avisa de leur faire, qu'il y avoit un second Traité entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, qui étoit resté secret jusqu'alors, & qui seroit au plutôt rendu public : Que ce Traité consistoit en trois articles, outre celui d'une perpétuelle alliance offensive & défensive ; savoir 1. Un engagement de la part de l'Espagne, de soutenir la Compagnie d'Ostende, 2. Un engagement de l'Empereur de procurer la restitution de Gibraltar au Roi d'Espagne, par de bons offices, s'il étoit possible ; mais en cas qu'ils fussent sans effet, par la force ouverte. 3. L'ajustement du secours que l'on devoit se fournir réciproquement en cas de guerre : savoir de la part de l'Empereur vingt mille hommes, qu'il seroit passer en Espagne ; & de la part de l'Espagne des sommes d'argent suffisantes pour le payement de pareil nombre de troupes, pour être employées où l'Empereur le jugeroit à propos. Enfin, que ce Traité avoit été conclu peu de temps après le premier ; mais qu'on avoit jugé convenable de ne le divulguer, que quand cela seroit nécessaire.

Comme

Comme les Monarques , que le Traité d'Hanover unissoit , avoient toujours soupçonné , que celui de Vienne cachoit quelque mystère ; * il est aisé de comprendre l'effet que produisit , dans l'esprit des deux Ministres avec qui parloit le Duc de Ripperda , la connoissance claire & précise qui leur étoit donnée , de la justesse des jugemens que ces Princes avoient portés : & il ne l'est pas moins de juger , quelle opinion ils conçurent de la prudence & de la discrétion du Duc de Ripperda. Quoiqu'ils connussent depuis long tems tous les deux , à quel point il parloit quelquefois légèrement ; ils ne s'étoient pourtant point attendus , comme ils me le dirent ensuite , que les questions qu'ils lui avoient faites , pour pénétrer jusqu'où alloient les engagemens secrets , qu'avoient pris les Cours de Vienne & de Madrid , eussent attiré de sa part un semblable éclaircissement. Ayant donc tout lieu d'être satisfaits de la découverte singulière qu'ils venoient de faire ,
ils

* Le Duc de RICHELIEU , Ambassadeur de France à *Vienne* , avoit été chargé de demander sur cet article un éclaircissement.

ils ne tardèrent pas de la communiquer à leurs Souverains.

Ces deux Ambassadeurs gardèrent cependant le secret à Madrid, sur ce qui venoit de leur être communiqué; & le public n'en fut informé, que dans le tems à peu près de la disgrâce du Duc de Ripperda. Peut-être avoit-il exigé d'eux cette discrétion, pour le prix de l'avis qu'il leur avoit donné: peut-être aussi, par un sentiment de générosité, ne voulurent-ils pas eux-mêmes accélérer sa perte, en publiant, dans les circonstances où on étoit alors, une indiscretion si inexcusable.

Quoiqu'il en soit, les conférences qu'ils avoient ensemble se continuèrent encore quelque temps. A la vérité elles furent aussi peu satisfaisantes pour le Duc de Ripperda que pour les deux Ambassadeurs; puisque ceux-ci n'obtenoient aucune réponse positive aux représentations qu'ils avoient faites, & que l'autre ne réussissoit pas mieux à les gagner, ou à leur rendre suspecte la conduite que tenoit la France. Cependant l'intelligence se soutint entr'eux, jusqu'à la disgrâce du Duc de Ripperda, sans qu'il parût, dans le tems dont je parle, (je
veux

veux dire au mois de Février 1726.) qu'elle fût défagréable à leurs M. Cath. : car elles donnèrent alors au Duc de Ripperda le département de la guerre, qu'elles ôtèrent au Marquis de Castelar, à qui on accorda pour dédommagement l'Ambassade de Venise.

Une des dernières fonctions que celui-ci fit en qualité de Secrétaire d'Etat, fut au sujet du Comte de Marsillac, dont j'ai déjà eu occasion de parler, & qui étoit parvenu au grade de Lieutenant Général au service d'Espagne. Ce Comte d'une valeur bien connue, étoit ce qu'on peut dire, travaillé de la manie de paroître Ministre secret de la France : & sans faire réflexion, que le personnage qu'il vouloit représenter, n'étoit pas d'un grand relief en Espagne, dans ce temps-là, ni un moyen fort assuré d'y réussir, il trouvoit je ne sai quel agrément à se persuader, qu'il alloit devenir l'entremetteur de la réconciliation des deux Couronnes. Il assurait même cet ouvrage très-facile & fort avancé ; & il cachoit aussi peu sa bonne volonté à cet égard, que les lettres qu'il écrivoit en France, ou celles qu'il en recevoit : prodiguant la connoissance

des unes & des autres, à quiconque le desiroit, d'une maniere si cordiale, que si l'on ne pouvoit se flatter de quelque distinction dans sa confiance, au moins ne pouvoit-on pas se plaindre, qu'il usât d'aucune réserve. Le Duc de Ripperda connoissoit le Comte de Marillac, & dans les vues qu'il avoit de jeter quelque méfiance entre la France, & ses Alliés, il n'étoit pas fâché d'avoir en lui un homme très-propre à seconder ses desseins. Aussi ne faisoit-il pas paroître, qu'il desapprouvât la conduite qu'il tenoit, ni ses relations en France. Au contraire, il lui avoit donné quelquefois la sensible satisfaction de l'admettre publiquement dans son cabinet, & d'avoir des entretiens avec lui, où il lui faisoit des questions, & de ces espèces de confidences, dont les Ministres régaleront volontiers ceux qu'ils veulent amuser; ou de la crédulité desquels, ils croient pouvoir faire usage. Mais depuis l'arrivée de l'Ambassadeur de l'Empereur, ce ne fut plus la même chose. La Cour d'Espagne évitoit avec une attention scrupuleuse, que ce Ministre pût croire, qu'elle voulût conserver avec la France la moindre intelligence,

gence, sans son agrément; & l'on craignoit, que les lettres que le Duc de Bourbon & le Comte de Morville écrivoient quelquefois au Comte de Marillac, ne donnassent de l'ombrage au Comte de Konikseg. Le pauvre Marillac voyoit donc tomber chaque jour dans un grand discrédit, les importantes négociations, dont il souhaittoit si passionnément qu'on le crût chargé; & il ne trouvoit presque personne qui eût la complaisance d'écouter la lecture des lettres, dont il se servoit pour établir cette opinion; ni le détail des effets de son zèle, dont il les accompagnoit ordinairement. Le Cabinet du Duc de Ripperda étoit devenu pour lui inaccessible; & ce qui lui étoit plus sensible encore que tout le reste, la Reine d'Espagne, (qui, par le même principe que le Duc de Ripperda, avoit toléré jusqu'alors le commerce de lettres, que le Comte de Marillac entretenoit avec les Ministres de France,) s'étoit expliquée à ce sujet depuis l'arrivée de l'Ambassadeur de l'Empereur, d'une manière qui ôtoit toute espérance au Comte de Marillac de ménager, comme il s'en étoit flatté, la réconciliation des deux Courones.

Pressé cependant par le désir de se conserver cette gloire, & par celui de ne pas s'exposer, par quelque fausse démarche, à perdre l'établissement qu'il avoit en Espagne, qui lui paroissoit plus solide que son titre équivoque de Négociateur; il étoit souvent aux prises avec lui-même sur le parti qu'il devoit prendre, sans pouvoir se résoudre à rien. La Cour d'Espagne le tira de cette incertitude, par une lettre que le Marquis de Castelar, Secrétaire d'Etat, lui écrivit, pour lui signifier de la part de L. Maj. Cath., l'ordre de se rendre dans le Royaume d'Arragon, où Elles jugeoient à propos de l'employer; & on ajouta à cette lettre l'avis verbal, que s'il étoit dans l'intention de se déclarer Ministre de la Cour de France, il n'avoit qu'à se retirer; n'étant plus dans ce cas-là, censé être au service d'Espagne.

Cet ordre & l'avis dont il étoit accompagné, manifestant assez au Comte de Marillac, qu'on n'approuvoit plus à Madrid le caractère postiche dont il s'étoit revêtu; il prit tout-à-coup la résolution de quitter le service du Roi d'Espagne pour retourner en France, où effectivement le Duc de Bourbon lui pro-

promettoit , qu'on le dédommageroit amplement de ce que son zèle pour ce Prince , lui faisoit perdre en Espagne. Ainsi , après avoir déclaré là-dessus ses intentions au Marquis de Castelar , & pris congé de ce Ministre ; il voulut , pour arriver à la Cour de Versailles , au moins avec quelque débris du personnage de Négociateur , tâcher d'engager le Duc de Ripperda à le charger de quelque commission ; & il lui demanda à cet effet une audience. Elle lui fut facilement accordée. Le Duc de Ripperda , dans la conversation qu'ils eurent ensemble au Palais de Buen-Retiro , l'exhorta fort , de se servir de la confiance que le Duc de Bourbon paroissoit avoir en lui , pour le porter à se détacher de l'Angleterre , & unir la France à l'Espagne & à l'Empereur ; « moyen-
 » nant quoi , ajoûta-t-il , vous pouvez
 » l'assurer , que sa réconciliation parti-
 » culiere avec leurs Majestés Cath. sera
 » facile , & même suivie aussi-tôt de
 » celle des deux Couronnes ». Le reste de l'entretien fut aussi général , & roula toujours sur la même proposition.

Une commission si sèche , ne laissa pas de remplir le Comte de Marsillac des

plus flatteuses espérances. Il en étoit si agréablement occupé , qu'il parut , quand il nous en parla au Duc de Cailuz & à moi , s'applaudir infiniment d'avoir pris le parti de retourner en France ; où il comptoit en arrivant , de lever le voile qui empêchoit le Duc de Bourbon d'appercevoir ses véritables intérêts. Nous nous séparâmes de lui à *Funcarral* , où nous le conduisîmes ; & nous le laissâmes plein de ces flatteuses idées : mais elles s'évanouirent bientôt , quand il fut arrivé à la Cour de France.

La grace qui lui fut alors accordée , d'être nommé Lieutenant Général , le dédommageoit du même grade qu'il avoit en Espagne ; mais elle révolta tous ceux qui étoient ses anciens en France. Ces derniers se plaignoient , de ce qu'il ne prenoit le pas sur eux , que pour avoir passé dans un service étranger , & même sans la permission du Roi. Ils parlèrent sur cette promotion si hautement , & ils en firent tant de plaintes , que le Duc de Bourbon ne jugea point à propos d'ajouter à une grace , qui excitoit
tant

tant de murmure , celle qu'il avoit fait espérer au Comte de Marillac. Celui-ci , frustré de son attente , s'avisa pour comble de malheur , de parler au Duc de Bourbon , sur ce qui concernoit la Cour d'Espagne , d'une manière qui déplut à la Marquise de P R I E , pour laquelle ce Prince avoit une confiance , qui ne suit que trop certains sentimens. Cette Dame , offensée de la démarche que le Comte de Marillac avoit faite , sans la consulter , eut bien-tôt trouvé le secret de le faire regarder au Duc de Bourbon comme un imprudent , & comme un homme , dont on ne pouvoit nullement se servir pour renouer quelque intelligence avec l'Espagne. Réduit par ce nouveau revers de fortune , dans une situation aussi triste & aussi privée , que celle dont il s'étoit flatté , devoit être agréable & brillante , il ne fut pas long-temps à se repentir de la fausse démarche qu'il avoit faite , & à tenter de reprendre en Espagne le poste qu'il avoit perdu. J'aurai occasion de parler dans la suite , des moyens qu'il mit en usage pour y parvenir.

Soit que la faveur & la confiance dont L. Maj. Cath. honoroient le Duc de Ripperda, lui parussent établies sur des fondemens inébranlables ; ou que, par les conférences qu'il continuoît d'avoir avec les deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande, il entrevit quelque facilité à se servir d'eux, pour tirer la Reine d'Espagne de l'erreur où elle étoit sur toutes les promesses de la Cour de Vienne ; la déférence qu'on lui avoit vu marquer d'abord pour l'Ambassadeur de l'Empereur, paroissoit souffrir chaque jour quelque diminution. Et comme il lui étoit presque impossible de surmonter la légereté avec laquelle il parloit, il lui échapa certains propos, sur l'ennui que lui causoient les instances continues du Comte de Konikseg, pour avoir de l'argent ; & sur l'autorité qu'il affectoit de prendre en Espagne, qui servirent à faire entrevoir les secrets sentimens de jalousie que ce dernier article excitoit dans le Duc de Ripperda, & le refroidissement qu'il produisoit entre ce Ministre & le Comte. Les deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande, savoient peut-être mieux que personne le principe de ce changement. Cependant ils voulurent
me

me faire croire , qu'ils l'ignoroient entièrement , & qu'ils regardoient même ce qui se passoit entre le Duc de Ripperda & le Comte de Konikseg , comme un nouvel artifice , dont le but étoit , de leur donner moins de méfiance des propositions que l'on continuoît à leur faire. Peut-être étoient-ils persuadés de ce qu'ils me dirent , peut-être aussi vouloient-ils me cacher l'intelligence qui commençoit à se former entre le Duc de Ripperda & eux ; mais quoi qu'il en soit , elle ne put pas servir , comme celui-ci s'en étoit flatté , à leur rendre la conduite de la France suspecte , ni à les faire entrer dans les différens projets dont il les entretenoit.

J'étois trop attentif aux démarches du Duc de Ripperda , & aux desseins qu'on lui attribuoit dans le public , pour ignorer les fréquentes conférences qu'il avoit avec ces deux Ministres ; ni la mésintelligence qui commençoit à paroître entre lui & l'Ambassadeur de l'Empereur. Je regardois ce refroidissement comme une chose qui pouvoit faire goûter peu à peu à l'Espagne , les propositions avan-

P 5 rageu-

rageuses que la France & ses Alliés vou-
loient lui faire ; & j'entrevoyois avec plai-
sir , que le Duc de Ripperda ne s'éloi-
gneroit pas d'entrer dans les mêmes idées.
Mais il me restoit pourtant quelque in-
quiétude , qu'il n'y eût dans la manière
d'agir de celui-ci , avec les Ministres des
deux puissances Maritimes , quelque vue
secrète , qui tendit à les détacher de la
France ; & je craignois toujours , que
l'intention de ce Ministre , & celle de la
Reine d'Espagne , ne fût d'attirer l'orage
sur la France seule. Mes soupçons me
paroissoient d'autant mieux fondés , que
j'étois instruit de la proposition qui a-
voit été faite à diverses reprises , de la
part de cette Princesse , à l'Ambassadeur
d'Angleterre , de solliciter son Maître
de s'unir à l'Espagne contre la France ;
pendant qu'on employoit les mêmes in-
stances auprès des Etats Généraux. Et
de plus , je voyois , par ce qui se ré-
pandoit dans le public , & par ce que
les deux Ambassadeurs d'Angleterre &
d'Hollande , avoient bien voulu me
dire , que le Duc de Ripperda suivoit
constamment avec eux les mêmes prin-
cipes , & travailloit de son mieux à les
gagner. Quoique peu au fait encore de
rous

tous les moyens qu'on met en usage pour tenir une Négociation secrète , & pour qu'elle paroisse avoir un objet différent du véritable , je ne laissois pas , en recevant avec gratitude , la confiance que me marquoient Milord Harrington & Mr. Wander-Meer , d'examiner quelquefois par ce qui me revenoit d'ailleurs , jusqu'où pouvoit s'étendre la mienne envers eux.

Sans tomber dans le pyrrhonisme , je pouvois ce me semble douter , que l'Angleterre & la Hollande , après avoir pendant tant d'années , travaillé à empêcher l'union de la France avec l'Espagne , eussent tout-à-coup changé de système pour s'employer tout de bon à les réunir ; lorsque par un événement imprévu , ces deux Couronnes paroissoient prêtes à s'armer l'une contre l'autre. La charité évangélique , qui porte à réconcilier ceux qui sont ennemis , est rarement mise en pratique par les Princes , quand elle ne favorise point leurs intérêts. Je craignois toujours quelque restriction mentale , dans celle que je voyois exercer si héroïquement , aux deux Ministres d'Angleterre & d'Hollande ; & en l'admirant autant qu'elle le méritoit , je ne négligeois rien

de ce qui pouvoit servir à m'en faire connoître la sincérité & l'étendue ; afin d'être en état de donner au Comte de Morville, une juste idée de ce qui se passoit entre le Duc de Ripperda & eux.

Rien n'est plus embarrassant , que de chercher à s'instruire un peu exactement dans une Cour , des intrigues & des démarches qui s'y font , quand on n'a point un caractère qui autorise cette curiosité , & qui justifie les moyens qu'on employe pour la satisfaire. C'est cependant la pénible situation où je me suis trouvé en Espagne , pendant tout le temps que j'y ai été. Elle me tenoit dans une contrainte , & dans une dépendance des raisonnemens publics , aussi fatigante , que peu favorable à l'exécution des ordres qu'on m'avoit donnés. Pour ménager aussi toutes choses d'une manière qui ne me rendît point suspect , je me renfermois uniquement , à informer le Comte de Morville des différens partis, que je croyois que pouvoient prendre les nouveaux Alliés de la France , sur les propositions que j'apprenois par leurs Ministres à Madrid ou par le public , que le Duc de Ripperda leur faisoit. Mais j'avois toujours soin de ne rien dire là-dessus qui
me

me compromit avec personne , ne voulant pas imiter ceux , qui , pour se faire valoir , ou pour donner une haute idée de leur pénétration , affectent de revêtir leurs spéculations creuses , du caractère de notions certaines. Je ne pouvois douter que le Comte de Morville , ne comprit parfaitement combien il m'étoit difficile d'approfondir les choses jusqu'à un certain point ; ne pouvant questionner personne sur ce qui se passoit , que d'une manière assez superficielle , & comme il convient à un particulier. Ainsi je me bornois à lui exposer dans mes lettres , sans prévention , & selon ce qui me paroïssoit le plus conforme à la vérité , les démarches qu'on voyoit faire aux Ministres Espagnols & étrangers ; & ce qui se répandoit dans le public de leurs dispositions , de leurs desseins , & de leurs bonnes ou mauvaises intentions pour la France. A ces différentes connoissances , je joignois aussi quelquefois mes réflexions sur les effets que devoit produire la contradiction que l'on remarquoit , entre les sentimens de la Cour d'Espagne , & ceux du reste de la Nation Espagnole , sur l'Alliance qu'on avoit faite avec l'Empereur. Et en rapportant enfin le déchaînement

univer-

universel, avec lequel on attaquoit à Madrid le Traité qui avoit formé cette Alliance ; je faisois remarquer au Comte de Morville, que comme les Espagnols ont plus qu'aucune autre Nation, le talent singulier de renverser peu à peu, avec une patience invincible, ce qui s'oppose à leurs desseins ; & d'employer pour cela tous les ressorts que la vivacité de leur imagination peut leur fournir ; il y avoit tout lieu de se flatter, que le Ministère du Duc de Ripperda, leur devenant chaque jour plus odieux, ne feroit pas de fort longue durée.

L'indifférence que je montrois pour tout ce qui se passoit en Espagne, me donnant la liberté de me lier avec différentes personnes ; les relations qui se formèrent entr'elles & moi, me mirent à portée d'être instruit de toutes les circonstances de plusieurs intrigues qui se faisoient dans les deux Cours, pour ôter au Duc de Bourbon l'administration des affaires, & la donner à l'Evêque de Fréjus ; & comme elles produisirent à la fin ce changement, il est bon avant d'entrer là-dessus dans quelque détail, de rapporter ce qui en fut le principe.

Le Duc d'Orleans étant mort à Versailles

faillies d'une attaque d'apopléxie , pendant que le Prince son fils se trouvoit à Paris ; le Duc de Bourbon qui étoit à la Cour lorsque ce triste événement arriva , & à qui le Marquis de la VRIILLIERE Secrétaire d'Etat , conseilla d'en profiter ; se présenta au Roi , presque dans le moment que le Duc d'Orleans venoit d'expirer , pour lui demander la place de premier Ministre , que cette mort rendoit vacante. Comme il avoit mis dans ses intérêts l'Evêque de Fréjus , ce Prélat qui étoit auprès du Roi lorsque le Duc de Bourbon vint lui parler , appercevant que Sa Majesté ne répondoit rien à ce Prince , & le regardoit , comme pour demander son avis , donna de lui-même l'interprétation qu'il jugea à propos , au silence que le Roi gardoit : car en adressant la parole au Duc de Bourbon , *Vous voyez , Monsieur* , lui dit-il , *que le Roi agrée la proposition que vous lui faites , & que Sa Majesté vous accorde la place de premier Ministre.*

Cette déclaration que le jeune Monarque approuva , fut aussi-tôt suivie de la part du Duc de Bourbon , de la prestation du serment usité en pareil cas ; & ainsi , en une heure de tems , ce Prince
aidé

352 MEMOIRES DE MR.
aidé de l'Evêque de Fréjus, parvint à réunir
en sa personne , toute l'autorité dont jouis-
soit le Duc d'Orleans. Le service essentiel
que ce Prélat avoit rendu au Duc de Bour-
bon , exigeoit une reconnoissance qui y fût
proportionnée : aussi la bonne intelligence,
la confiance & l'amitié , parurent être très-
sincères entr'eux pendant quelque tems.
Mais cette union de deux hommes qui as-
piroient également à posséder seuls l'auto-
rité & la faveur , & dont le rang étoit d'ail-
leurs si disproportionné ; ne pouvant subsi-
ster long-tems, il survint bien-tôt de petits
incidens , des sujets de plainte , & des tra-
casseries de Cour, qui, s'envenimant peu à
peu , changèrent de semblables dispositions
en d'autres bien contraires ; & l'union qui
régnoit d'abord entre le Duc de Bourbon &
l'Evêque de Fréjus , ne fut pas de longue
durée. Les griefs qu'ils prétendoient avoir
l'un contre l'autre , & dont ils faisoient
part à leurs confidens , ne tardèrent pas de
former à Versailles deux partis , qui met-
toient tout en usage pour établir l'autorité
de celui qu'ils favorisoient , sur les débris
de celle de son concurrent.

Le Duc de Bourbon avoit de bonnes
intentions , soutenues d'un grand fond
de droiture & d'équité , qui le portoit
natu-

naturellement au bien ; & à écouter & employer ceux en qui il remarquoit les mêmes qualités. Mais étant alors dans un âge , où le goût des plaisirs s'empare facilement de l'esprit & du cœur , le sien n'avoit pû se défendre de leur séduction ; & il s'étoit livré à des personnes , qui abusoient autant de la confiance dont il les honoroit , que de son autorité. Leur avidité , & leur conduite imprudente & peu mesurée , avoient revolté le public contr'elles , & par conséquent contre le Duc de Bourbon , que l'on croyoit se gouverner entièrement par leurs conseils. Ainsi les ennemis de ce Prince , ceux qui étoient mécontents de lui , & plusieurs dévotes , (car il est rare dans les Cours , de trouver des intrigues où elles n'ayent quelque part) ne manquèrent pas de prétextes , pour censurer la conduite du Duc de Bourbon. Ils avoient grand soin dans ces occasions , de faire appercevoir ce qu'elle avoit de répréhensible ; & d'exalter en même tems la modération , le désintéressement & le zèle de l'Evêque de Fréjus pour la gloire du Roi & le bien de l'Etat.

Plus les applaudissemens & les louanges étoient prodigués à ce Prélat , plus les partisans du Duc de Bourbon l'aigrissoient
contre

contre lui. Ils le lui dépeignoient comme un ennemi également puissant & dangereux, qui en vouloit à son autorité ; & qui, pour s'attirer les suffrages du public, ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit rendre les intentions, le Ministère & les amis de son Altesse odieux. Ces réflexions qui n'étoient point destituées de vraisemblance, & dont ses confidens lui faisoient souvent sentir l'importance, rendoient de plus en plus à ce Prince la présence de l'Evêque de Fréjus importune ; & lui faisoient desirer ardemment de trouver les moyens de s'en débarrasser. Celui d'éloigner cet Evêque de la Cour n'étoit pas praticable ; le séjour lui en plaisoit : le Roi, quoique jeune, étoit majeur ; & il paroissoit avoir autant d'amitié que de confiance pour lui : plusieurs Courtisans qui environnoient le Roi, accoutumés à le regarder comme un homme sincèrement attaché à Sa Majesté, & capable de lui donner de bons conseils, fortifioient encore les favorables dispositions où le Roi étoit à son égard : enfin le public prévenu de la même opinion, n'auroit pû voir sans indignation, ôter au jeune Monarque le seul homme qu'il croyoit être en état de lui faire connoître

la vérité , & d'empêcher tout le mal que le Duc de Bourbon & ses partisans étoient capables de faire.

Ces considérations firent suffisamment connoître à ces derniers , qu'un coup d'éclat & d'autorité ne pouvoit avoir lieu. Cependant la conservation de leur puissance & de leur crédit , dépendant absolument , selon eux , de l'éloignement du Prélat ; ils complotterent d'attirer à celui-ci quelque mécontentement , & quelque signe de refroidissement de la part du Roi ; qui , le piquant , & lui donnant lieu de croire , que Sa Majesté n'avoit plus pour lui la même déférence , ni la même amitié , le déterminât à se retirer de la Cour , avant d'essuyer le chagrin de voir perdre entièrement son crédit ; & la considération qu'il lui attiroit.

Un dessein formé par des gens , la plupart sans expérience , qui se félicitent réciproquement de l'avoir imaginé ; & dont ils font confidence à des femmes aussi légères qu'imprudentes , ne sauroit être tenu secret. L'Evêque de Fréjus & ses partisans , intéressés à observer les vues & les démarches du Duc de Bourbon , & des personnes qui possédoient sa confiance ; n'eurent pas beaucoup de peine à

à remarquer où elles tendoient. On peut juger quel effet produisit en eux une semblable découverte, & quelle vivacité elle répandit sur les ressorts & les intrigues qu'ils employèrent, pour rendre inutiles les projets de leurs ennemis. Il parut, que la résolution de mettre ceux-ci entièrement hors d'état de leur nuire, fut le fruit de leurs réflexions. L'Evêque de Fréjus, en faveur de qui ces personnes travailloient avec tant d'ardeur, sembloit n'en avoir aucune de parvenir au poste où elles vouloient le placer : & leur laissant humblement tout le soin, & toute la peine de l'y conduire ; il se réservait seulement celle de vaincre sa modération & son désintéressement, quand il seroit tems de remporter sur lui cette victoire. Soit qu'il trouvât une secrète satisfaction & plus de sûreté, de rester dans la situation assez brillante où il étoit, & où on lui attribuoit tout le bien qui se faisoit, pendant qu'on se déchaînoit, presque universellement contre le Duc de Bourbon ; soit qu'il craignit, s'il paroïssoit faire quelques démarches pour ôter à ce Prince l'administration des affaires, qu'on ne perçât trop promptement le voile, sous lequel il cachoit le desir de régner & de régner seul ; & que ses partisans ne vinssent à se refroidir par une pareille

reille découverte ; on ne pouvoit résoudre ce Prélat à entrer dans les vues qu'on avoit sur lui , ni seulement contribuer à les faire réussir. Il est vrai qu'il gémissoit chrétiennement avec les dévotés de son parti , sur le désordre qui paroissoit dans le gouvernement de l'Etat : mais en leur montrant une sollicitude véritablement Episcopale d'y remédier , si ses talens & ses forces , disoit-il , le lui permettoient ; il reconnoissoit , que ni les unes ni les autres n'étoient point proportionnées au travail dont on vouloit l'accabler : & il sembloit presque qu'on ne pourroit jamais vaincre sa résistance , ni le déterminer à se sacrifier pour la gloire de son auguste Eleve.

Le détail de toutes ces intrigues nous parvenoit en Espagne , peut-être aussi-bien qu'on le connoissoit à Paris ; & chaque ordinaire nous en apprenoit des particularités , qui annonçoient de grands changemens dans le Ministère de France. Ceux & celles qui les écrivoient , concouroient à promettre ; que la destitution du Duc de Bourbon seroit suivie d'un système en matière de politique , entièrement contraire à celui que ce Prince avoit établi ; & qu'on se détacheroit infailliblement en France de l'alliance de l'Angleterre , pour
entrer

entrer dans tous les engagements que l'Espagne desiroit. De pareilles assurances firent souhaiter à leurs Maj. Cath., de voir promptement arriver un événement si conforme à leurs vues. Les partisans de l'Evêque de Fréjus à Madrid, dont j'ai déjà parlé, ne manquoient point aussi de favoriser cette opinion ; & dans les lettres qu'ils écrivoient en France, ils faisoient absolument dépendre la réconciliation des deux Couronnes, de la disgrâce du Duc de Bourbon, & de l'élévation de l'Evêque de Fréjus au premier Ministère : en sorte que selon eux on ne pouvoit trop presser ce Prélat, de se rendre aux instances qu'on lui faisoit, de se sacrifier pour le bien public.

Entre les personnes qui paroissoient dans les intérêts de l'Evêque de Fréjus à la Cour d'Espagne, se trouvoit la Duchesse de SAINT PIERRE, Dame du Palais de la Reine, & sœur du Marquis de TORCI; qui, pendant le règne du Roi Louis XIV., avoit rempli le poste de Ministre des affaires étrangères avec applaudissement. Cette Dame, qui avoit connu en France ce Prélat, entretenoit avec lui un commerce de lettres assez suivi ; mais qui avoit bien augmenté, (à ce qu'elle laissoit entendre,) depuis la brouillerie des deux Cours.

Comme

Comme alors il n'y avoit plus personne à Madrid de la part de la France , par qui l'on pût essayer de calmer le juste ressentiment du Roi & de la Reine d'Espagne ; & que leurs Maj. Cath. avoient toujours constamment refusé de recevoir les lettres que le Roi leur Neveu , le Duc de Bourbon & l'Evêque de Fréjus leur avoient écrites sur ce sujet : on tâchoit pour y suppléer , indépendamment des bons offices de l'Ambassadeur d'Angleterre , d'employer différens moyens , pour leur faire au moins parvenir quelque connoissance des sentimens où l'on étoit. Dans cette vue on s'étoit adressé tantôt au Nonce du Pape , tantôt au Comte de Marillac & au Marquis de la Roche , & tantôt au Pere Bermudez Confesseur du Roi. Mais ni la médiation du premier , (assez froide à la vérité , par ses liaisons avec le Comte de Konikseg ,) ni le zèle des autres , n'avoient produit aucun effet. A l'égard de la Duchesse de St. Pierre , le Duc de Bourbon avoit su par le Comte de Marillac , que cette Dame paroïsoit fort dans les intérêts de l'Evêque de Fréjus : soit donc que ce Prince fût dégouté de faire inutilement de nouvelles tentatives , ou que les avis du

Comte

Comte de Marillac eussent suffi. pour lui rendre suspecte la Duchesse de St. Pierre ; il me parut , quand je pris congé de lui à Versailles , qu'il n'entretenoit aucun commerce de lettres avec elle , & qu'il avoit même quelques raisons (qu'il n'expliqua pourtant pas) d'en user ainsi.

L'indifférence du Duc de Bourbon pour cette Dame, bien ou mal fondée , ne contribuoit pas peu à fortifier les liaisons qu'elle avoit avec l'Evêque de Fréjus : car elle vouloit absolument être de quelque chose ; & le Prélat paroissoit ménager avec soin son amitié. Le poste qu'elle occupoit auprès de la Reine d'Espagne , la mettant à portée de dire fréquemment à Sa Majesté quelques mots en faveur de la France ; l'Evêque de Fréjus lui en procuroit les moyens par ses lettres ; & elle étoit fort empressée à faire connoître le succès de ses démarches , & le gré que le Prélat lui en faisoit.

Le Vicomte de *Beaune* son beaufrere , m'ayant fort exhorté , quand je partis pour l'Espagne , de la voir , & m'ayant même chargé d'une lettre pour elle , je priai , peu de jours après mon arrivée à Madrid , le Comte de Marillac ,
qui

qui lui étoit fort attaché, quoiqu'il fût persuadé, comme il me le dit alors, qu'elle avoit pour le Duc de Bourbon des sentimens fort suspects, de me présenter à elle. Je remarquai dans la première visite que je lui rendis, que ne sachant pas trop ce que je venois faire en Espagne, mais en soupçonnant bien quelque chose; elle vouloit à tout hazard, que je la regardasse comme une personne, dont les avis & les conseils avoient été fort suivis, par tous les Ministres de France qui avoient été à Madrid: qu'ils n'étoient pas moins estimés de l'Evêque de Fréjus; & que pour plaire & réussir dans l'une & l'autre Cour, ils pouvoient m'être fort nécessaires. La situation où je me trouvois à Madrid, étant & devant être très-éloignée, de tout ce qui pouvoit m'y faire représenter le personnage de Ministre secret de la Cour de France, je n'avois garde de vouloir m'en décorer avec la Duchesse de St. Pierre. Ainsi dans cette première entrevue, je me renfermai uniquement à lui rendre les devoirs, que la bienfiance & la politesse exigeoient de moi: me réservant d'examiner par ses discours, par sa conduite, & par ce que je pourrois

découvrir de son crédit sur l'esprit de la Reine , jusqu'où pourroit aller l'espèce de confiance , qu'il me seroit peut-être nécessaire de lui marquer.

Je voyois à Madrid toute sorte de personnes à l'exception des Ministres Espagnols , où je n'allois point , & des étrangers chez lesquels je paroissais peu. J'entrois librement dans les conversations , sur tout ce qu'on y disoit en faveur de l'union des deux Cours de Vienne & de Madrid : sur l'outrage , (c'est ainsi qu'on s'expliquoit) que le Duc de Bourbon avoit fait à leurs Maj. Cath. en rompant le Mariage du Roi Très-Chrétien avec l'Infante : sur les ennemis que cette démarche lui avoit attiré , même en France : sur les brigues qu'on y faisoit pour lui ôter la place de premier Ministre & dont alors on s'entretenoit fort à Madrid ; enfin sur l'alliance qu'il avoit faite avec des Princes Protestans , que l'on y censuroit dévotement. On ne remarquoit aucune partialité dans mes discours pour personne. Je plaisantois , autant que la bienséance me le permettoit , sur toutes sortes de sujets ; paroissant indifférent pour tous les partis , & tranquille sur ce qui arriveroit ou au

Duc

Duc de Bourbon , ou à l'Evêque de Fréjus : de façon qu'on pouvoit croire que je m'attacherois à celui des deux qui l'emporteroit sur l'autre. Ma manière d'agir , quoique fort examinée , ne blessant donc personne , on ne s'observoit point avec moi , comme on l'auroit fait , si par une grande réserve , & par un extérieur mystérieux , j'avois confirmé les soupçons qui restoient toujours , du sujet de mon arrivée en Espagne , & de mon attachement pour le Duc de Bourbon. Ainsi je profitois de l'indifférence avec laquelle on me regardoit , pour arriver plus sûrement à mes fins ; & sans aucune affectation ; je me servois de la curiosité qui est toujours tolérée dans un étranger , pour m'informer d'une infinité de petites choses , qui m'aideroient à mieux connoître le caractère des principales personnes de la Cour d'Espagne : leurs dispositions pour la France , & en particulier pour le Duc de Bourbon : les liaisons qu'elles avoient entr'elles : enfin , l'utilité que je pouvois retirer de leur commerce , afin de régler sur ces connoissances la conduite que je devois tenir. Cette façon d'agir ne contribue

pas peu à l'heureux succès des affaires dont on est chargé dans une Cour ; mais il faut qu'elle soit imperceptible, & qu'on n'en puisse point soupçonner le principe ; car les lumières qu'elle procure, sont presque toujours le fruit d'un certain badinage léger, mais discret, qui sert à bannir la crainte & la méfiance, qu'un air sérieux & attentif fait ordinairement naître.

Mes recherches (indépendamment de ce qui concernoit les affaires générales) rouloient aussi sur ce qui intéressoit le Duc de Bourbon en particulier, dont l'autorité me paroissoit s'affoiblir chaque jour en France. Je m'appliquois principalement à discerner ceux, qui en Espagne, concouroient avec les ennemis de ce Prince en France, à l'éloigner du ministère ; afin de l'instruire, ou le Comte de Morville, de leurs démarches : & comme le rôle, que commençoit alors à jouer la Duchesse de St. Pierre, la faisoit regarder avec plus d'attention qu'aucune autre ; & que j'entendois beaucoup parler de sa faveur naissante, & de la confiance que la Reine d'Espagne avoit en elle ; je m'attachai à observer tout ce qui regardoit cette Dame, & l'espèce de
petite

petite Cour qu'elle s'étoit formée , & qui grossissoit peu à peu. Le caractère aimable de la Duchesse de St. Pierre & sa politesse , faisoient de son appartement au palais , le rendez - vous de la plûpart des personnes considérables de la Cour , qui y venoient avec plaisir , aux heures qu'elle n'étoit point obligée de se trouver chez la Reine ; & il n'y avoit gueres de jour , dans le commencement de mon séjour en Espagne , que je n'y allasse. Son attention à me pénétrer me paroissoit égale à celle que j'avois de la pénétrer à mon tour ; & soit que par ses relations avec l'Evêque de Fréjus , elle ne me crût pas aussi indifférent pour le Duc de Bourbon , que je le faisois paroître ; je m'appercevois , lorsqu'il s'agissoit de ce Prince , (& cela arrivoit souvent) , qu'elle se tenoit , quand je me trouvois chez elle , fort réservée & attentive à ce que je dirois.

Tous ceux qui composoient sa Cour , entre lesquels étoient plusieurs François , souhaitant fort d'avoir quelque part dans sa confiance , souffroient assez impatiemment les concurrens qu'ils rencontroient. Comme ils n'en savoient pas tant qu'elle sur mon sujet , je ne leur paroissais pas suspect ; & je me

Q ;

trouvois

trouvois fort souvent témoin des plaintes qu'ils faisoient, du peu de reconnaissance que cette Dame avoit de leur zèle. Ce qu'ils me racontotent des preuves qu'ils lui en avoient donné, & des démarches des personnes, à qui elle accordoit quelque parcelle de sa faveur, me mettoit peu à peu sur la voye des mystères qu'elle cachoit; m'en découvroit même quelques-uns, & me donnoit lieu de soupçonner les autres.

Un de ceux, qui étoit quelquefois du nombre des mécontents, plus piqué un jour qu'à son ordinaire contre la Duchesse de St. Pierre; & dans l'agitation de son ressentiment, pressé de l'envie que l'on a ordinairement de parler contre ceux dont on croit avoir sujet de se plaindre; m'apprit que cette Dame entretenoit de très-grandes relations avec différens sujets de la Cour de France, & avec l'Evêque de Fréjus: qu'elle communiquoit ensuite tout ce que les uns ou les autres lui écrivoient, ou aux parisans du Prélat, ou à la Reine: & que cette Princesse se servoit, suivant toute apparence, du desir qu'elle remarquoit dans la Duchesse de St. Pierre, de parvenir à posséder dans sa confiance la
même

même place que la Princesse des Ursins avoit occupé dans celle de la feue Reine, pour s'instruire des particularités de la Cour de France, qu'elle vouloit savoir ; ou pour contribuer dans cette Cour - là à divers changemens utiles à ses vues & à ses projets par le moyen des personnes , qui étoient en correspondance avec cette Duchesse.

Le même homme ajoûta , que le Père L' AUBRUSSEL Jésuite, ci-devant Précepteur du jeune Roi Don L O U I S , & actuellement du Prince des Asturies & des Infants , étoit le Directeur de la conscience & de la politique de cette Dame ; & ménageoit , tant en France où il écrivoit souvent , qu'en Espagne où il intriguoit encore davantage , le plus de crédit & de considération qu'il pouvoit à sa pénitente ; que Don D O M I N G O GUERRA , Confesseur de la Reine ; *Dona Laura* sa nourrice , fort bien traitée de cette Princesse ; le Marquis S C O T T I , & beaucoup d'autres personnes qui environnoient Sa Majesté , étoient dans la même cabale , & paroissoient agir de concert : qu'autant qu'il en avoit pu juger par ce qui avoit quelquefois échappé à la Duchesse de St. Pierre , on don-

noit de grandes espérances à la Reine ; de voir bien-tôt le Duc de Bourbon éloigné du Ministère , & l'Evêque de Fréjus remplir sa place : que ce Prélat se donnoit dans ses lettres pour extrêmement attaché aux intérêts de leurs Maj. Cath. ; & qu'il s'en étoit expliqué clairement au Chevalier DU BOURG Irlandois , qui étoit à Paris ; & qui avoit un commerce réglé de lettres avec le Pere l'Aubrussel , la Duchesse de St. Pierre , & Don Domingo Guerra , desquels on pouvoit le regarder comme l'agent secret en France : que ces personnes travailloient de leur mieux à persuader la Cour d'Espagne , que si l'Evêque de Fréjus prenoit la place du Duc de Bourbon , son élévation seroit bientôt suivie de quelque démarche de la France , qui détruiroit totalement le Traité d'Hanover , & réuniroit vraisemblablement les deux Couronnes avec l'Empereur : & qu'enfin cet événement , que les personnes que je viens de nommer régardoient comme très-prochain , les combloit de joye , par la ferme espérance où elles étoient , de devenir l'instrument de la réconciliation des deux Rois , & de posséder tout à la fois

fois la confiance de Leurs Majestés Catholiques & celle de l'Evêque de Fréjus ; qui , par la chute du Duc de Bourbon , alloit gouverner le Royaume de France.

A ce détail assez circonstancié , & que j'écoutois avec attention , le même homme , par un excès de confiance auquel je n'avois garde de prétendre , joignit le récit du rôle qu'il avoit joué dans toutes ces intrigues ; mais comme je crois qu'il vit encore , & qu'à Dieu ne plaise , que je le compromette par une semblable manifestation , je n'en parlerai point ici. Ce qu'il me découvroit , & plusieurs lettres qu'il me fit voir , me confirma dans l'opinion où j'étois déjà , que l'Evêque de Fréjus , afin de ne faire aucune fausse démarche , & pour arriver plus sûrement à ses fins , cherchoit à se concilier la Cour d'Espagne ; & à faire regarder à Leurs Majestés Catholiques , l'élévation qu'on travailloit à lui procurer , comme infiniment favorable à leurs desseins.

Je m'appliquai donc avec soin , à suivre les personnes qui secondoient à Madrid les vues de ce Prélat, dans toutes

res les différentes routes par où elles se communiquoient leurs projets. Quelque tortueuses & circonflexes qu'elles fussent, il en échappa peu, j'ose le dire, à ma connoissance ; & le Comte de * Morville trouva dans la relation que je lui en fis, la plus grande partie des correspondances détournées, que ces personnes entretenoient pour se faire parvenir leurs lettres ; & plusieurs des noms supposés, que prenoient entr'eux les acteurs & les actrices de la pièce.

Dans le temps qu'ils étoient occupés à Madrid à bien jouer leur rôle, nous y apprimes qu'il s'étoit passé une scène à Versailles, qui avoit achevé de mettre entre le Duc de Bourbon & l'Evêque de Fréjus, tant de vivacité & de méfintelligence, qu'on ne doutoit plus, que la disgrâce de l'un ou de l'autre n'en dût être bientôt la suite,

J'ai

* On voit dans la lettre que ce Ministre m'écrivit en date du 25. Mai 1726. , & qui se trouve dans les papiers qu'on m'a enlevés, combien le Duc de BOURBON & lui, paroissent satisfaits du zèle que je montrois pour leurs intérêts, & de toutes les connoissances que je leur avois procurées sur cet article.

J'ai rapporté plus haut , que la pré-
 fence de cet Evêque , étant aussi impor-
 tante au Duc de Bourbon , qu'à ses par-
 tisans^{les}, eux-ci , pour tâcher de s'en dé-
 livrer , avoient jugé qu'il falloit ten-
 ter , en lui attirant des désagréments à la
 Cour , de le forcer à quitter de lui-mê-
 me la partie. Ils n'eurent pas de peine
 à faire entrer le Duc de Bourbon dans
 leur dessein. Ce Prince concerta avec
 eux , dans le temps précisément que l'E-
 vêque de Fréjus devoit , selon sa coutume ,
 avoir une conférence seul avec Sa Majesté ;
 de passer chez la Reine , & que le Duc de
 Bourbon s'y trouveroit pour déterminer ce
 Monarque à y travailler avec lui sans y ap-
 peller le Prélat.

La chose étant ainsi réglée , Monsieur
Bachelier , premier Valet de chambre du
 Roi , qui étoit apparemment attaché *
 au Duc de Bourbon , vint prier Sa Maj.
 de la part de la Reine , & dans le mo-
 ment que l'Evêque de Fréjus comptoit
 de rester tête - à - tête avec le Roi , de
 Q 6 passer

* Cet attachement a pensé lui coûter cher : car
 le Cardinal de F L E U R Y avoit fait , dit on , di-
 verses tentatives , pour faire perdre à Mr. *Bache-
 lier* sa charge , & pour la faire donner à son valet
 de chambre *Barjac*.

passer chez cette Princesse ; à quoi , après un second message du même Bachelier , Sa Majesté acquiesça. La proposition qui fut faite ensuite au Roi ^{de le} de le point sortir de chez la Reine , & d'y travailler avec le Duc de Bourbon , qui s'y trouvoit , disoit - on , par hazard , fut également acceptée ; & Leurs Majestés restèrent enfermées avec ce Prince jusqu'à l'heure de leur souper. L'Evêque de Fréjus , qui comptoit que le Roi reviendrait promptement , pour avoir avec lui la conférence accoutumée , ne voyant pendant près de trois heures , ni paroître Sa Majesté , ni venir personne , de sa part , fut sensiblement piqué du personnage qu'on lui faisoit représenter à la vue des courtisans ; & ne pouvant en soutenir plus long-tems l'amertume , il passa dans son appartement. De - là , après avoir écrit à Sa Majesté , il procéda , en s'en allant à Issy chez Mrs. de St. Sulpice , à une seconde sortie de la Cour , pareille à celle qu'il avoit faite , lorsque le Maréchal de Villeroi avoit été arrêté. Cet expédient pour être promptement rappelé , paroît assez bizarre , je l'avoue : mais quoiqu'il en soit , l'Evêque de Fréjus s'en servit

servit encore dans cette occasion fort utilement.

Aussi tôt que sa retraite devint publique, elle fit un grand bruit à la Cour & dans Paris. Elle causa un déplaisir sensible à ceux qui lui étoient dévoués, & une grande joye au Duc de Bourbon & à ses partisans. Les premiers, que la résolution que ce Prélat avoit prise, livroit aux autres, l'accusoient de faiblesse, d'avoir si promptement quitté la partie, & d'une sensibilité trop délicate & peu conforme à la grande modestie qu'il affectoit. Pour le Duc de Bourbon & ses confidens, très-satisfaits de s'être rendus maîtres du champ de bataille, ils ne s'occupoient que des moyens de rendre leur victoire complète, en tenant pour toujours leur ennemi éloigné.

Le public dans les Cours est toujours pour ceux qui triomphent; & si on y plaint en secret les vaincus, c'est une compassion ordinairement fort stérile, & qui ne va guère jusqu'à faire entreprendre de leur donner quelque secours. L'Evêque de Fréjus, par sa fuite précipitée, s'exposoit à essuyer cet abandon. Ses amis étoient consternés; ses ennemis

ennemis le regardoient comme un homme dont ils n'avoient plus rien à craindre ; & ceux qui voyoient ce qui se passoit avec indifférence , trouvèrent dans toutes les sorties de ce Prélat , & dans sa délicate sensibilité de ne pouvoir céder à un Prince du sang , dequoi exercer leur critique. Ils se donnoient là-dessus d'autant plus de liberté , qu'ils savoient bien , que leur censure ne pouvoit que plaire au Duc de Bourbon , & être conforme à son goût. Cette disposition des esprits conduisoit donc l'Evêque de Fréjus , à goûter très - paisiblement le reste de ses jours , toute la douceur de la retraite qu'il étoit allé chercher à Issy : & ses méditations n'y auroient point été troublées , si ce n'est par les réflexions un peu chagrinantes , qu'il auroit été tenté de faire quelquefois , sur les suites de sa démarche ; si le Duc de MORTEMART ne fût venu à son secours.

Ce Seigneur lorsque tout ceci se passoit , étant d'année de service auprès du Roi , en qualité de premier Gentilhomme de la chambre , approchoit de Sa Majesté par les fonctions de sa charge , plus fréquemment & plus facilement que d'autres ;

d'autres ; & se trouvoit par conséquent plus à portée de lui parler. Il étoit uni de parenté avec des personnes très-fort dans les intérêts de l'Evêque de Fréjus , & très-prévenu en son particulier en faveur de ce Prélat. Presque tout ce qu'on appelle le service , qui environnoit le jeune Monarque , étoit dans les mêmes sentimens ; gémissant en secret de voir l'Evêque de Fréjus éloigné , & souhaitant son retour , comme très-utile à leur Maître. Ces personnes , témoins de la peine que le Roi avoit ressentie du parti que l'Evêque de Fréjus avoit pris , & qui découvroient dans Sa Majesté des sentimens , qu'on ne sauroit trop desirer dans le cœur des Princes , en avoient rendu compte au Duc de Mortemart ; qui , de son côté , par la manière dont il s'étoit expliqué publiquement sur l'éloignement du Prélat , manifestoit assez l'attachement qu'il conservoit pour lui. Les personnes dont je parle , jugeant donc , qu'il n'y avoit que ce seul homme à la Cour , qui pût entreprendre de déterminer le Roi à prendre le ton de Maître , & à ordonner , qu'on fît revenir l'Evêque de Fréjus ; elles le pressèrent de se charger

de

de remettre à Sa Majesté la lettre que ce Prélat lui avoit écrite , & que le Sieur Bachelier , à qui elle avoit en premier lieu été donnée, lui mit entre les mains. Les mêmes personnes ne manquèrent point de faire sentir encore au Duc de Mortemart, tout le prix de la générosité qu'une semblable action manifestoit en lui ; & qui , quel qu'en fût le succès , lui attireroit les applaudissemens du public , & le combleroit de gloire.

Le Duc de Mortemart , qui se piquoit d'être d'un caractère très indépendant des vues & de la crainte servile des courtisans , fut flatté des louanges qu'il entendoit donner à sa fermeté ; & de la haute opinion qu'on concevroit de son zèle pour la personne du Roi & pour l'Etat , quand on le verroit travailler à rappeler à la Cour un homme , que l'on regardoit comme entièrement dévoué à l'un & à l'autre. Il prit donc sur lui , après avoir donné au Roi la lettre de l'Evêque de Fréjus , d'en faire un grand éloge à Sa Majesté ; de lui conseiller de faire voir , que c'étoit en vain qu'on prétendoit ôter d'auprès d'Elle un homme tel que ce Prélat , sur l'attachement duquel elle pouvoit sûrement compter ;

&

& de s'offrir même d'aller de sa part dire au Duc de Bourbon, que son intention étoit qu'on envoyât un courier à l'Evêque de Fréjus pour lui mander de revenir.

Les Rois comme les particuliers ne sont point exemts dans leur jeunesse, de ressentir une certaine timidité qui en est une suite ordinaire. Ils ne peuvent véritablement ignorer le respect qu'on a pour leur autorité ; mais à cet âge ils ne sauroient bien discerner s'il leur convient de se servir de cette même autorité, dans certaines occasions, qui peuvent être contraires aux vues de ceux qu'ils en ont rendu les dépositaires. Dans ce cas-là ils ont besoin, pour se déterminer, qu'une lumière étrangère leur fasse appercevoir, que la méfiance qu'ils ont de la leur est mal fondée. Le Duc de Mortemart s'apperçut bien que Sa Maj. avoit besoin de ce secours ; aussi se hâta-t-il de le présenter, & il acheva par là de faire prendre au Roi la résolution (que la bonté de son cœur lui dictoit déjà intérieurement) d'ordonner que son Précepteur fut rappellé, & que le Duc de Bourbon fut instruit de son intention. Le Duc de Mortemart exécuta dans le moment l'ordre de Sa Maj.

Maj. d'une manière , selon lui , qui n'admettoit de la part du jeune Monarque , aucune représentation.

Il est dangereux dans certaines occasions , de paroître douter de son autorité ; de souffrir qu'on y porte quelque atteinte , ou de se piquer d'une générosité , dont on peut prévoir aisément les fâcheuses suites. Le Duc de Bourbon , dans la circonstance critique où le mettoit la démarche du Duc de Mortemart , devoit sans doute faire ces réflexions. La prudence vouloit , lorsque le Sr. Bachelier rendit compte à ce Prince de la lettre que l'Evêque de Fréjus écrivoit au Roi , qu'il travaillât à effacer de l'esprit de S. M. les impressions favorables qui y restoient pour ce Prélat ; en lui faisant remarquer l'orgueil & le desir secret de dominer , que sa fuite & son dépit manifestoient. Mais soit qu'il fût troublé de ce que le Duc de Mortemart lui apprenoit ; ou qu'il se méfiât de son crédit ; ou qu'enfin il s'imaginât , qu'il alloit faire , en rappelant l'Evêque de Fréjus , un acte héroïque de générosité , qui lui concilieroit pour toujours la bienveillance du Roi , l'amitié du Prélat , & l'estime du public : il répondit au Duc de

de Mortemart, après lui avoir cependant reproché avec quelque vivacité la commission qu'il s'étoit procurée, qu'il pouvoit assurer le Roi, que ses ordres seroient exécutés sur le champ. En effet, il fit partir un courier, pour aller porter à Issy l'avis au nouvel * *Arsène*, qu'il falloit encore qu'il se déterminât à faire le sacrifice, de reprendre à la Cour le poste qu'il avoit quitté.

Le retour de l'Evêque de Fréjus à la Cour, selon les mêmes lettres qui avoient appris en Espagne le détail que je viens de faire, y avoit bien changé les choses de face. Il paroissoit, par ce qu'elles contenoient, que pendant le peu de temps que ce Prélat avoit été à Issy, il n'avoit pas fait du pardon des ennemis le sujet de ses oraisons; ou que s'il s'en étoit occupé, l'air de la Cour lui en avoit promptement fait perdre le fruit.

Tous

* *ARSENE* Diacre de l'Eglise de Rome envoyé par le Pape *DAMAZE* pour être Précepteur du Prince *ARCADIUS*, fils de l'Empereur *THEODOSE*, se retira de la Cour, & alla dans le désert de *Scheté*, où il passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus & dans la pénitence. L'Eglise Latine honore sa mémoire le 19. Juillet.

Tous ceux , disoit-on , qui avoient contribué à son éloignement , n'avoient pas tardé à remarquer , malgré la rare modestie qu'il affectoit ; que dans ses conversations secrètes avec le Roi , il ne détachoit guère le bien de l'Etat du soin de sa conservation près de la personne de Sa Maj. ; & que les impressions qu'il lui donnoit des uns & des autres , se régloient sur la connoissance qu'il avoit de leur zèle pour ses intérêts , & de la dépendance où ils étoient à son égard. Le Duc de Bourbon , on ajoûtoit même la Reine , (qui paroissoit s'être prêtée aux desseins de ce Prince en engageant le Roi à venir chez elle) avoient pu connoître , par la froideur que ce Monarque leur avoit marqué , depuis le retour de l'Evêque de Fréjus ; que ce Prélat favoit parfaitement faire usage de l'amitié & de la confiance dont Sa Maj. l'honoroit , pour faire sentir aux personnes même les plus respectables , qu'il n'étoit pas d'humeur à souffrir patiemment qu'on lui en disputât la possession. Enfin , on paroissoit persuadé dans les mêmes lettres , que s'il s'agissoit encore de quelque nouvelle sortie à la Cour de France , c'étoit celle du

Duc

duc de Bourbon à laquelle on devoit s'attendre.

La confiance que ce Prince & le Comte de Morville m'avoient marquée ; la façon obligeante avec laquelle ils m'avoient délivré des pièges que l'Evêque de Fréjus m'avoit tendus ; & de toutes les puériles finesses qu'il avoit employées pour m'empêcher d'aller en Espagne ; m'attachoient sincèrement à leurs intérêts, que je croyois unis. Les miens ne comportoient pourtant pas, de m'ériger en leur faveur en Espagne, comme un second Don Quichotte, en réparateur des torts ; dans un tems sur tout, où l'on annonçoit leur chute très-prochaine. Aussi ne pouvant les servir, que par les avis que je leur faisois passer sur le péril qui les menaçoit ; je tâchai d'engager l'Ambassadeur d'Angleterre à leur faire sentir l'importance de ce que je leur écrivois. Dans cette intention je fus trouver ce Ministre, dont je connoissois la probité & le secret. Je lui exposai tout ce que je viens de rapporter ; & je l'exhortai fort, de porter le Duc de Bourbon & le Comte de Morville, à faire une sérieuse attention sur toutes les brigues qui se tramoient contr'eux à la Cour de France, & aux
suites

suites qu'elles pouvoient avoir. Pour l'intéresser davantage à leur rendre ce bon office , je lui représentai , qu'on donnoit comme un fait certain , que la destitution du Duc de Bourbon anéantiroit le Traité d'Hanover : que c'étoit ainsi que s'en expliquoient les lettres qui venoient de France ; & qu'il me sembloit , qu'une pareille connoissance devoit porter le Roi son Maître , à éloigner , autant qu'il seroit possible , un événement si contraire à ses intérêts , & à soutenir le Duc de Bourbon dans le ministère.

Milord Harrington convint , que selon tous les avis qu'il recevoit , ce Prince , sur - tout depuis que l'Evêque de Fréjus étoit revenu triomphant , paroissoit perdre chaque jour de son autorité & de son crédit : que même , si ce prélat vouloit se charger seul du fardeau du gouvernement , il étoit très-vraisemblable , que le Roi de France , non seulement lui donneroît aussi-tôt la place du Duc de Bourbon ; mais qu'il verroit même avec grand plaisir , qu'il consentit de la remplir : qu'on ne pouvoit savoir au reste , si la résistance de l'Evêque de Fréjus seroit de longue durée ; mais que cela n'étoit guère croyable : & que certainement le Roi
son

son Maître verroit avec peine le Duc de Bourbon , dont Sa Majesté Britannique estimoit la droiture & la véracité , exclu du ministère. « Au surplus , ajouta Milord Harrington , laissez dire ici , & écrire de France ce qu'on voudra , sur le parti qu'on y prendra de se détacher de la ligue d'Hanover , quand le Duc de Bourbon ne sera plus en place. Nous sommes très-assurés du contraire ; & l'Evêque de Fréjus s'est expliqué sur cet article-là avec Mr. Walpole notre Ambassadeur à Paris , d'une manière qui ne peut être plus précise & plus claire : enforte qu'il ne sera pas moins fidèle aux engagements qui ont été pris par le Duc de Bourbon , que Son Altesse pourroit l'être elle-même. »

Cet avis , qui venoit de bonne part , me confirma dans l'opinion où j'étois , que toute la prétendue résistance de l'Evêque de Fréjus pour se mettre à la tête des affaires , n'étoit dans le vrai qu'une pure illusion ; & qu'il ne s'en servoit , que pour cacher son ambition aux yeux du public , & engager celui-ci de donner à ses démarches tout le prix de la modestie. En effet , il étoit évident , par tout ce que les lettres qui venoient de la Cour de France

France rapportoient, que pendant que ce Prélat se défendoit si fort d'accepter la première place, il se frayoit le chemin d'y arriver sûrement. Que pour cet effet il s'approprioit tout ce qui se faisoit de bien; & que peu content même de s'attirer ainsi le suffrage du public, ses précautions pour réussir étoient si étendues, que sans trop s'embarasser si elles pouvoient compâtrir avec sa délicate probité, il ménageoit prudemment l'Espagne & l'Angleterre; en faisant entrevoir par ses partisans à la première, que la plus étroite union de la France avec elle, seroit le fruit de son ministère; dans le temps qu'il donnoit lui-même à Mr. Walpole les plus positives assurances du contraire.

Cette attention de ménager l'un & l'autre parti, dévoilant les vues secrètes du Prélat, & ce que m'avoit dit l'Ambassadeur d'Anglet. les faisant aussi clairement remarquer; je crus devoir, sur tout ce qu'on débitoit avec tant d'affectation & d'éloge à la Cour d'Espagne, de la modération de cet Evêque, réduire un peu les objets à leur juste proportion; & suspendre au moins, (si je ne pouvois l'arrêter tout-à-fait) le déchaînement avec lequel on censuroit la conduite du Duc de Bourbon,

bon, & sa partialité pour l'Angleterre. Bien résolu pourtant de ne pas trop me compromettre, & de ne pas montrer un attachement pour le Duc de Bourbon, qui n'étoit pas de saison dans ce tems-là en Espagne.

M'étant apperçu que les Irlandois, qui sont en grand nombre à la Cour d'Espagne, y faisoient à peu près le même personnage, que ce qu'on appelle en France les Nouvellistes des Thuilleries & du Luxembourg, je fus un jour chez Mr. Stalpart, dont j'ai déjà parlé dans ces Mémoires, & sur la discrétion duquel j'avois lieu de compter. Sa femme étoit Irlandoise, fort en liaison avec plusieurs Camaristes * de la Reine d'Espagne, qui étoient de sa Nation; & chez le mari, & chez la femme se trouvoient souvent plusieurs François, Irlandois & gens de toute espèce, & chacun d'eux y débitoit des nouvelles. La conversation ne manqua pas de tomber sur celles qui venoient de France, & sur les changemens dans le Ministère, qu'on continuoît d'assurer être fort prochains. Je me mis à badiner, sur l'inquiétude où devoient

Tome I.

R être.

* On donne ce nom à plusieurs filles en Espagne, qui sont comme les premières femmes de chambre de la Reine de France.

être à Versailles, au moment que nous parlions, les deux partis du Duc de Bourbon & de l'Evêque de Fréjus; & sur le bon ou mauvais succès des démarches qu'ils faisoient en faveur de leurs Chefs. Plusieurs Irlandois qui étoient présens, repliquèrent, en gens qui vouloient paroître bien instruits, qu'ils croyoient l'Ambassadeur d'Angleterre en France, pour le moins aussi embarrassé, que ceux dont je parlois; puisque si l'Evêque de Fréjus remportoit la victoire, le Traité d'Hanover s'en alloit en fumée. Ils ajouterent, pour donner plus de poids à leur réflexion, que ce Prélat paroissoit entièrement porté à suivre les anciens principes de Louis XIV. qu'on savoit avoir été aussi favorables aux intérêts du Prétendant, & au rétablissement de la Religion Catholique en Angleterre; que ceux du Duc d'Orleans, pendant sa Régence, & du Duc de Bourbon, pendant son Ministère, avoient toujours été opposés à l'un & à l'autre.

Stalpart, chez qui nous nous trouvions, étoit particulièrement dévoué à Milord Harrington. Il avoit appris de lui la même particularité, des sentimens de l'Evêque de Fréjus sur le Traité d'Hanover, que ce Ministre m'avoit communiqué; & il savoit
que

que j'en étois instruit. Voyant donc l'assurance avec laquelle les Irlandois se persuadoient tout le contraire, il me regarda en riant; & je souris aussi de mon côté. Cet air d'intelligence entre lui & moi, ayant excité la curiosité de ceux qui nous parloient, pour savoir sur quoi il étoit établi; ils s'informèrent de moi, si ce qu'ils venoient de dire, & qu'ils avoient appris de bonne part, nous paroïssoit donc à Mr. Stalpart & à moi aussi mal fondé, que nous le donnions à entendre? Nullement leur répartis-je, & je suis très persuadé, comme vous, que si Mr. l'Evêque de Fréjus a l'administration des affaires en France, l'union où l'on est dans ce pays-là avec les Puissances Protestantes, n'aura de durée que celle du Ministère du Duc de Bourbon. Car outre que cette union n'a été occasionnée, que par la crainte que ce Prince a eue des suites que pouvoit avoir le ressentiment de l'Espagne; il paroît ici, que dès qu'il en sera exclu, le plus grand obstacle à la réconciliation des deux Couronnes sera aplani. Je suis donc de votre sentiment, sur les suites de l'événement qu'on nous annonce. Pour en venir après cela à ce que vous avez cru, sur ce que Mr. Stalpart me regardoit en riant,

que nous favions peut-être, lui & moi, quelque chose de contraire à l'opinion où vous êtes, je ne dissimulerai pas que certaines gens, (il y a des visionnaires partout) prétendent savoir, & l'ont dit à Mr. Stalpart & à moi, que Mr. l'Evêque de Fréjus est en très-grande liaison avec Mr. Walpole, Ambassadeur d'Angleterre en France : & que ce Ministre paroît très-persuadé que les changemens dans le Ministère dont on parle, n'en causeront aucun dans les liaisons, que la Cour de Versailles a prises, avec celle d'Angleterre. Or Mr. Stalpart & moi regardant cette nouvelle aussi mal fondée, qu'elle doit vous le paroître ; la contradiction qu'il y a remarqué avec ce que vous nous apprenez, nous a porté l'un & l'autre à nous en moquer.

Parmi ceux à qui je parlois, se trouvoient plusieurs femmes, qui avoient des relations dans le Palais. Tous savoient très-bien que Stalpart en avoit de fréquentes avec l'Ambassadeur d'Angleterre ; & que ce Ministre pouvoit par conséquent être un de ceux, dont j'avois dit, qu'ils pensoient des secrets sentimens de l'Evêque de Fréjus, bien différemment de l'idée qu'on vouloit en donner à la Reine d'Espagne.

pagne. Heureusement pour mes vues secrètes, le * Chevalier du Bourg, Irlandois, avoit écrit précisément alors à quelques-uns d'entr'eux, comme une chose peu favorable à leurs desseins, qu'il paroïsoit, entre l'Ambassadeur d'Angleterre en France & l'Evêque de Fréjus, beaucoup d'intelligence. Le discours que j'avois tenu, leur rappella cet article de sa lettre; & leur fit faire des réflexions, sur la conformité qui se trouvoit entre ce que je leur venois de dire, & ce que le Chevalier du Bourg leur avoit mandé; qui servirent à faire remarquer à l'auditoire, que l'Evêque de Fréjus avoit tout l'art de ménager adroitement toute sorte de partis; & que par conséquent, il n'étoit point aussi décidé qu'on s'en flattoit en Espagne, à donner la préférence au Traité de Vienne sur celui d'Hanover.

La précaution que j'avois prise pour faire mieux remarquer les secrètes menées du Prélat, & modérer les idées que ses partisans en Espagne cherchoient à donner de ses bonnes intentions, produisit

R 3 peu

* Il étoit allé à Paris dans le tems que j'arrivois en Espagne; & il entretenoit un grand Commerce de lettres avec plusieurs personnes de la Nation.

peu à peu l'effet que je pouvois desirer. Les personnes qui étoient chez Stalpart, ne manquèrent pas de parler de ce qui s'étoit dit, tant au Palais qu'ailleurs. Dans certaines circonstances, un petit bruit dans les Cours, dont on ne démêle pas bien l'origine, ou un léger soupçon donné, des sentimens d'un homme en place ; suffisoient pour réveiller l'attention de ceux qui sont intéressés à examiner de près sa conduite, & pour les tenir en garde contre les préjugés, qu'on veut leur donner en sa faveur. C'étoit à quoi je tendois, & c'est ce qui arriva ; car il me revint quelque tems après, que ce qui s'étoit passé chez Stalpart, donnoit lieu à différens raisonnemens, sur les suites bonnes ou mauvaises pour les vues de la Cour d'Espagne, que produiroient tous les changemens en France dont on parloit ; & que l'avis des plus sensés étoit, qu'on n'en pouvoit juger que par les événemens.

Pendant que le public s'occupoit en France & en Espagne, des intrigues qui se faisoient pour ôter le premier Ministère au Duc de Bourbon ; l'Empereur & leurs Maj. Cath. travailloient toujours de concert, à détourner la République d'Hollande d'accéder au Traité d'Hanover. Mais
 afin

afin de rapporter ici ce qui est venu à ma connoissance, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut.

Aussi-tôt que l'Empereur eut été informé par le Comte de STAREMBERG, son Ambassadeur auprès du Roi d'Angleterre, de la signature du Traité d'Hanover ; il envoya aux Ministres qu'il avoit dans les différentes Cours de l'Europe, de nouvelles instructions, conformes aux mesures que Sa Maj. Imp. avoit cru devoir prendre depuis cet événement. Mais celle de toutes les Cours, dont les démarches parurent à ce Monarque, mériter une plus particulière attention, fut celle de la Haye ; qui, par ses anciennes liaisons avec l'Angleterre, & par la peine que l'établissement de la Compagnie d'Ostende, & ensuite le Traité de Commerce signé à Vienne lui avoit causé, pouvoit, selon lui, plus facilement que les autres, prêter l'oreille aux propositions qui lui seroient faites, d'entrer dans l'alliance qui venoit de se former à Hanover. Pour empêcher, s'il étoit possible, qu'elle ne prît ce parti, l'Empereur donna ordre au Comte de Konikseg-Erps, son Ministre à la Haye, d'assurer les Etats Généraux, que souhaitant toujours d'entretenir avec eux la

bonne intelligence qui avoit duré jusqu'alors , & d'y contribuer par tous les moyens possibles ; il espéroit , que la prudence & la sagesse qui dirigeoient ordinairement les démarches de leurs Hautes Puissances , leur feroient aisément appercevoir les suites dangereuses pour la tranquillité de l'Europe , qu'entraîneroit infailliblement une résolution trop précipitée de leur part , d'accéder au Traité d'Hanover.

Pour rendre les témoignages de l'amitié de l'Empereur & ses conseils plus efficaces, on fit savoir au Comte de Konikseg-Erps , qu'il devoit se comporter en Hollande , tant pour ce qui concernoit la Compagnie d'Ostende , que pour les articles du Traité de Commerce , dont on demandoit le changement , de la même manière que le Comte de Konikseg son oncle avoit reçu ordre d'en user à Madrid : je veux dire , de paroître vouloir donner sur ces deux points , une pleine & entière satisfaction à la République d'Hollande : mais de traîner les choses en longueur , le plus qu'il lui seroit possible , & sur-tout de ne s'engager à rien. Dans le même-tems qu'on écrivoit ceci de Vienne au Comte de Konikseg-Erps , on caressoit fort dans cette Capitale le Sr. HAMEL BRUYNINX ,
qui

qui y résidoit en qualité d'Ambassadeur d'Hollande; & on ne négligeoit rien pour lui persuader, de disposer par ses lettres, la République, à écouter favorablement ce que le Ministre Impérial à la Haye devoit lui représenter, & sur-tout à ne rien précipiter.

Les avis qu'on reçut en même tems en Espagne, que la France & l'Angleterre, pressoient vivement les Etats Généraux d'accéder au Traité d'Hanover, y produisirent le même effet qu'à Vienne. Leurs Maj. Cath. ordonnèrent au Sr. OLIVIER, qui étoit chargé de leurs affaires à la Haye, d'agir en tout de concert avec le Ministre de l'Empereur. Il s'aquitta de cette commission par différens Mémoires, qu'il présenta aux Etats Généraux; leur demandant au nom du Roi son Maître, d'attendre, avant de prendre aucun parti, l'arrivée du Marquis de St. PHILIPPE, qu'il avoit nommé son Ambassadeur auprès d'eux, & qui étoit chargé de leur faire des propositions, que Sa Majesté espéroit qui leur seroient agréables.

Malgré toutes ces assurances du Sieur Olivier & du Comte de Konikseg-Erps, la République paroissoit de plus en plus portée à accéder au Traité d'Hanover. Le

Sr. Olivier, sur l'avis qu'il en donna en Espagne, reçut ordre aussi-tôt, d'offrir à leurs Hautes Puissances la Médiation de Sa Maj. Cath. pour terminer leurs différens avec l'Empereur, touchant la Compagnie d'Ostende; & en même tems, pour mieux dorer la pilule, de nouveaux avantages pour leur Commerce: Ces offres furent accompagnés de la lettre suivante.

TRES CHERS ET GRANDS AMIS,

Pour donner à la République & à ses habitans de nouvelles preuves de ma véritable & sincère amitié, je n'ai pas voulu cacher à Vos Seigneuries la sincère & forte inclination que j'ai, de conserver & de maintenir, autant qu'il dépendra de moi, la tranquillité & la paix si nécessaire pour toute l'Europe.

C'est pourquoi j'ai ordonné à mon Ministre résidant à la Haye, de proposer à Vos Seigneuries ma médiation Royale, pour ajuster à l'amiable les différens survenus entre l'Empereur & la République, par rapport au commerce de la Compagnie d'Ostende; & de représenter en même tems à Vos Seigneuries, que leur accession au Traité d'Hanover pourroit, dans l'occasion présente, donner lieu à altérer la bonne intelligence.

ligence & l'étroite amitié, qui jusqu'à présent a heureusement subsisté à l'avantage de mes Royaumes & de vos Domaines. Et comme de mon côté je desire de cultiver une si étroite & si précieuse amitié, fondée sur les avantages réciproques du commerce & de la navigation, j'ai jugé à propos d'informer Vos Seigneuries, que je suis obligé d'assister S. M. Imp. en cas de guerre, & de tirer vengeance des pertes qu'Elle pourroit recevoir de la part de ses ennemis; ce que j'exécuterai religieusement & exactement en toute occasion, m'en faisant une affaire commune envers & contre tous avec S. M. Imperiale, & tenant pour mes ennemis ceux qui seront les siens; assuré que je suis que S. M. Imp. fera la même chose de son côté, afin d'obtenir de cette manière que la paix soit assurée & durable dans toute l'Europe, & que l'Equilibre soit conservé entre les Puissances pour la sûreté de l'ineestimable liberté des peuples.

J'espère que Vos Seigneuries, comme particulièrement intéressées, & sur-tout affectionnées au repos public, contribueront autant qu'elles pourront de leur côté à la conservation d'un bien si précieux; réglant & ajustant avec moi les Traités qu'elles

jugeront les plus avantageux aux sujets respectifs.

Je prie Dieu, très chers & grands Amis, qu'il prenne Vos Seigneuries en sa sainte garde.

Donné au Pardo, &c.

Signé, MOI LE ROI.

Et plus bas,

Le Duc de R I P P E R D A,

Soit que les Etats Généraux n'eussent déjà pas beaucoup de foi, aux témoignages de bonne volonté qu'ils recevoient de l'Empereur & du Roi d'Espagne, ou que les insinuations des Cours de France & d'Angleterre fussent mieux écoutées; les Ministres de Leurs Majestés Impér. & Cath. trouvoient L. H. P. peu disposées à entrer dans les propositions qu'ils leur faisoient: & ils ne le laissoient point ignorer à leurs Cours. Celle de Vienne, peu accoutumée à fléchir, ne vouloit absolument point consentir à révoquer l'Octroi, qu'elle avoit accordé à la Compagnie d'Ostende. Comme elle voyoit cepen-

pendant que c'étoit la pierre d'achoppement, elle cherchoit à persuader à la République d'Hollande; que l'Empereur n'avoit fait en cela, que se servir du droit incontestable qu'ont les Souverains, d'établir dans leurs Etats des Compagnies de commerce, pour l'avantage de leurs sujets. La République convenoit du principe, mais non de l'application que les Ministres de l'Empereur en faisoient, dans le cas présent; puisque les Pays-Bas, où se trouvoit Ostende, n'avoient été cédés à Sa Majesté Impériale, qu'aux conditions de les posséder comme les Rois d'Espagne; qui, par le Traité de Munster, & depuis par celui d'Utrecht, étoient convenus, que leurs sujets s'abstiendroient de trafiquer dans les lieux & ports des Indes Orientales, où les Hollandois avoient quelque commerce: comme ceux-ci observeroient la même chose, pour ce qui concernoit les Indes Espagnoles.

Dans ce conflit de juridiction, la Cour de Vienne s'aperçut aisément, que les détails dans lesquels on entroit, ne tourneroient point à son avantage; & qu'il lui étoit par conséquent plus utile de les éviter. Ils furent donc
suppri-

supprimés, mais on enjoignit au Comte de Konikseg-Erps, que sans se rébuter des obstacles qu'il rencontroit à la Haye, il ne laissât pas d'inviter les Etats Généraux d'accéder au Traité de Vienne; en leur faisant connoître, qu'il ne tenoit uniquement, quoi qu'en pussent dire l'Angleterre & la France, qu'à réconcilier deux Princes, qui, jusqu'alors, n'avoient pu terminer leurs différens, & qui, depuis leur union, ne desiroient rien tant que de conserver la tranquillité de l'Europe, & de donner en particulier à leurs Hautes Puissances, les preuves les plus véritables de leur amitié: Que c'étoit dans cette vue, que Sa Majesté Impériale acceptoit avec joye la médiation du Roi d'Espagne, pour ce qui concernoit la Compagnie d'Ostende, & les articles du Traité de commerce, dont leurs Hautes Puissances se plaignoient; & qu'elle étoit prête d'envoyer ses pleins-pouvoirs au Comte de Konikseg à Madrid, pour traiter cette affaire en présence du Roi d'Espagne, avec l'Ambassadeur que la République avoit à la Cour de ce Monarque.

Toutes ces belles paroles n'éblouirent point les Etats Généraux. Ils répondirent

rèrent au Comte de Konikseg, que la conservation de l'amitié & de la bienveillance de l'Empereur leur étoit infiniment précieuse ; & qu'ils voyoient par conséquent avec une extrême peine, que l'Octroi, qui autorisoit l'établissement d'une Compagnie des Indes dans les Pays-Bas Autrichiens, vint troubler la bonne intelligence qui avoit régné jusqu'alors entre S. M. Imp. & eux : Qu'ils se flattoient cependant, que leurs instances pour la révocation de cet Octroi, paroîtroient d'autant plus justes à l'Empereur, qu'elles étoient fondées sur un droit que le Traité solennel de Munster leur avoit donné, & qu'ils exerçoient depuis 70. ans : Qu'à l'égard de l'invitation qui leur étoit faite d'accéder au Traité de Vienne, la forme de leur Gouvernement ne leur permettoit point de se déterminer si promptement sur cette proposition : Qu'indépendamment de cette raison, ce Traité étant, disoit-on, fondé sur celui de la Quadruple-Alliance, auquel ils n'avoient pris d'abord aucune part ; ils ne voyoient rien dans la circonstance présente, qui les obligeât d'entrer dans de nouveaux engagements : & qu'enfin, le Traité de Commerce conclu entre S. M. Imp. & le Roi

d'Es-

d'Espagne, auquel celui de Vienne avoit donné lieu, contenant plusieurs articles très-préjudiciables à leurs Hautes Puissances; on ne pouvoit désapprouver, qu'elles s'excusassent d'intervenir dans ce Traité.

Cette réponse des Etats Généraux embarrassoit fort les deux Cours de Vienne & de Madrid: car elle leur ôtoit toute espérance de gagner la République, tant qu'on n'en viendrait point à supprimer la Compagnie d'Ostende. L'une & l'autre Cour se flattoit pourtant encore, que l'arrivée du Marquis de St. Philippe à la Haye, produiroit quelque effet favorable: mais les avis qu'elles recevoient de leurs Ministres, n'étoient guères propres à les confirmer dans cette opinion; & elles ne tardèrent pas à remarquer, combien elle étoit mal fondée.

Le Comte de Konikseg-Erps présenta le 28. Janvier 1726. un nouveau Mémoire aux Etats Généraux, dans lequel il tâchoit de son mieux de justifier l'Octroi de la Compagnie d'Ostende, & de détourner leurs Hautes Puissances du dessein d'accéder au Traité d'Hanover. Ce Mémoire n'empêcha pas que la Province d'Hollande ne prit le 8. de Février suivant, la résolution, de consentir à cette accession, sous
certai-

certaines restrictions & limitations, qu'elle fit ensuite proposer par ses Députés à l'assemblée des Etats Généraux.

Le Marquis de St. Philippe arriva trois jours après. Il put aisément juger, en apprenant ce qui venoit de se passer, du cas qu'on faisoit en Hollande des grandes Négociations, dont la Cour d'Espagne avoit annoncé qu'il étoit chargé ; mais une disposition si peu favorable dans la République ne parut pourtant point le rebuter. Il présenta aux Etats Généraux le 8. Mars suivant, un * Mémoire, qui fait voir clairement, que ce Ministre agissoit en Hollande, par les mêmes principes que le Comte de Konikseg à Madrid.

L'embarras dans lequel se trouvoit le Marquis de St. Philippe, de concilier le zèle que le Roi son Maître marquoit pour le soutien de la Compagnie d'Ostende, avec les dispositions bien différentes qu'il avoit marquées l'année précédente sur le même sujet, ne devoit pas être médiocre. Afin d'en mieux juger, il faut savoir qu'en 1724. un an précisé-

* Voyez dans le sixième volume. *Pièces Justificatives* N°. V. & dans No. VII. la Réponse LL. HH. PP.

précifément avant la nouvelle Alliance de Vienne, le Marquis de Pozzo-BUENO, Ambassadeur d'Espagne à Londres, présenta un * Mémoire au Roi d'Angleterre, contre les tentatives de l'Empereur pour l'établissement de la Compagnie d'Ostende. Il insistoit dans ce Mémoire, à ce que l'affaire de cette Compagnie fût portée devant le Congrès de Cambray, afin qu'on y travaillât à l'abolir ; sans quoi Sa Maj. Cath., ajoutoit encore le Mémoire, ne croyoit pas pouvoir en conscience, confirmer à l'Empereur la cession des Pays-Bas ; ni enfreindre d'une manière si notoire le Traité de Munster, au préjudice de ce qu'il avoit stipulé en faveur du commerce des Hollandois. Or comme le scrupule paroissoit s'être évannoui assez promptement, la bienséance vouloit peut-être, que le Marquis de St. Philippe fit connoître ce qui avoit sur cet article rassuré la délicatesse de conscience du Roi son Maître. Mais ce point de morale n'étant guère du ressort d'un Ambassadeur, & pouvant d'ailleurs devenir un peu difficile à éclaircir, il passa

* Voyez dans le sixième volume. *Pièces Justificatives* No. VI.

passa légèrement sur ce qui le concernoit ; & c'est aussi le meilleur parti à prendre en pareil cas. On pourra voir par la réponse * que les Etats Généraux firent à ce Mémoire, que selon leur sagesse ordinaire, toute la rhétorique des Ministres d'Espagne & de Vienne, ne put les détourner de suivre constamment leur projet : & si cette réponse sert à prouver, que les Etats Généraux apperçurent facilement le secret dessein, que les Cours de Vienne & de Madrid avoient de les amuser par des négociations inutiles ; elle ne fait pas moins sentir la vérité de tout ce que j'ai rapporté du caractère du Duc de Ripperda, & de la singularité avec laquelle il traitoit les affaires les plus sérieuses.

On a vu, que son projet étoit de détacher la France de ses Alliés, & de détourner la République d'Hollande d'accéder au Traité d'Hanover. Cependant lorsqu'il travailloit à le faire réussir, soit à Madrid par les conférences dont j'ai parlé, soit à la Haye par l'entremise du Sieur Olivier, & ensuite du Marquis de St.

* Dans le sixième volume, *Pièces Justificatives* No. VII.

St. Philippe ; il adresse une lettre du Roi d'Espagne aux Etats Généraux, dont le stile & la signature, semblant rappeler les tems, où les prédécesseurs de ce Monarque étoient en droit de regarder les Hollandois comme leurs sujets, ne pouvoit que les offenser. Peu content d'avoir commis une pareille imprudence, il y joint celle de faire déclarer au Roi d'Espagne, dans la même lettre où il offre sa médiation à la République, que l'étroite liaison dans laquelle il étoit entré avec l'Empereur étoit telle ; qu'en toutes occasions, en tout, & par rapport à tous, son intention étoit de faire cause commune avec S. M. Imp., & de satisfaire à ses engagements. Ensorte que cette bizarre lettre, contredisant dans un endroit, ce qu'elle avançoit dans l'autre ; & voulant concilier deux choses aussi opposées, que le sont des menaces avec des témoignages d'amitié & de confiance, ne pouvoit qu'être infiniment contraire aux vues, que le Duc de Ripperda avoit eu en la composant, & en l'envoyant. Aussi l'effet qu'elle produisit, fut-il tel qu'on devoit l'attendre. Les Etats Généraux, bien loin d'y avoir égard, se confirmèrent dans la résolution

tion de remédier efficacement à leurs griefs au sujet du Commerce, & de s'unir pour cet effet aux Princes, qui avoient fait le Traité d'Hanover. Ainsi ce fut vainement que le Comte de Koniksberg, & le Marquis de Saint Philippe, multiplièrent les Mémoires, pour détourner L. H. P. de prendre ce parti. Nous avons déjà dit, que la Province d'Hollande, qui est la plus considérable de celles qui composent la République, s'étoit déclarée pour l'accession dès le 8. de Février; les autres, à l'exception de celle d'Utrecht suivirent son exemple: mais cet événement n'arriva, que quelques mois après la disgrâce du Duc de Ripperda.

Le crédit & l'autorité de l'Ambassadeur de l'Empereur étant parvenus à un tel point, qu'on regardoit sa protection comme décisive pour obtenir les graces, chacun s'empressoit à la mériter. Les Courtisans en grand nombre, qu'un pareil préjugé attiroit à ce Ministre, s'étudioient à l'envi de lui plaire, ou de lui devenir utiles: & comme rien ne rend plus clairvoyant dans les Cours, que le desir de travailler à sa fortune, ou d'augmenter celle où l'on est déjà parvenu, plusieurs de

de ceux qui recherchoient la faveur du Comte de Konikseg, formèrent le projet de me rendre l'instrument de leur avancement. Les mesures qu'ils prirent pour réussir, m'auroient attiré, suivant toute apparence, quelque désagrément; si la Divine Providence qui me les fit appercevoir, ne m'avoit en même tems fourni le moyen de les rendre inutiles.

Mon séjour à Madrid, sans y paroître retenu, ni par quelque emploi, ni par aucune affaire, laissoit toujours je ne sai quel doute dans le public sur ce qui pouvoit m'y retenir. Cette situation singulière semblant donc autant mystérieuse que suspecte à quelques-uns des partisans de l'Ambassadeur de l'Empereur, ils crurent avoir un motif suffisant de soupçonner, que ma résidence à la Cour d'Espagne ne pouvoit qu'être désagréable à ce Ministre; & que rien par conséquent, ne serviroit tant à lui marquer leur zèle, que d'examiner de près mes démarches, afin de se mettre en état de satisfaire pleinement la curiosité qu'il pourroit ressentir à cet égard. Cette résolution ayant été prise, il ne fut plus question que de l'exécuter.

La conduite que j'observois dans les conversations où je me trouvois, de
parler

parler des affaires du temps avec toute l'indifférence qui convient à un particulier, qui ne se mêle de rien, ne donnant aucune prise sur moi; les gens * dont je parle, comprirent aisément, que ce n'étoit pas par-là, qu'ils parviendroient à découvrir les routes cachées, dans lesquelles ils se persuadoient que je marchois. Ils conclurent donc, que s'ils vouloient les découvrir, il falloit confier ce soin à quelques-uns des ces agents subalternes, dont les Cours fourmillent, & qui y servent indifféremment, & sans scrupule, tous ceux qui ont besoin de leur perfidie; afin que leur obscurité m'ôtant tout soupçon, qu'ils voulussent me tendre quelque piège, je tombasse plus facilement dans ceux qu'ils me dresseroient.

Madrid étoit alors rempli d'Italiens, d'Irlandois, & sur tout de François, la plupart vagabonds, fugitifs, ou pauvres; d'une probité, par conséquent, assez suspecte, & très-propres à s'acquitter auprès de moi du rôle qu'on vouloit leur faire jouer. Il ne fut pas difficile de choisir entr'eux,

* De ce nombre étoit le Chevalier de *Seyve*, Brigadier dans les Armées d'Espagne, & entièrement livré au Comte de K O N I K S E G.

entr'eux , pour l'honorable commission qu'on leur destinoit. On me détacha plusieurs de ces gens-là ; les uns , sous le simple prétexte de me rendre visite , par les sentimens d'estime , dont ils étoient , disoient-ils , prévenus en ma faveur ; les autres , pour me prier de leur rendre quelque service en France ou en Espagne : mais tous pour observer avec grand soin , ce qui pourroit , dans les conversations que nous aurions ensemble , leur faire connoître les relations que je paroîtrois avoir dans l'un & dans l'autre Royaume , & quelle idée je chercherois à leur donner de mon crédit. Fidèles à exécuter les ordres qu'ils avoient reçus , ils ne manquèrent point de venir insensiblement m'investir. Pour mieux s'insinuer même dans mon esprit , ils accompagnèrent les ouvertures qu'ils me firent sur les affaires ou projets , dont ils m'entretenrent , des assurances du zèle le plus sincère pour tout ce qui me regardoit ; d'offres réitérées de s'attacher à moi , & de me rendre tous les services que leur inutilité , (me disoient-ils fort humblement ,) les mettoit à portée de me rendre. Pour me convaincre encore mieux de leur bonne volonté , & de leur bonne
foi ,

foi, ils avoient toujours, sous le secret, quelque nouvelle à me conter. Tantôt ils croyoient devoir me rendre compte de ce qui s'étoit dit par des personnes de l'intérieur du Palais, sur le Duc de Bourbon ou sur la France; tantôt ils avoient quelque relation à me faire, de ce qui s'étoit passé chez le Duc de Ripperda, ou chez d'autres Ministres étrangers: mais toujours ils ajustoient leurs récits aux affaires dont on me croyoit chargé; & leur dessein, en me faisant toutes ces confidences, étoit d'en attirer quelqu'une de ma part, qui leur servît à me dévoiler.

En butte à toutes ces diverses attaques, & ne pouvant démêler d'abord la vérité d'avec l'artifice, je tâchois d'esquiver simplement les coups que je craignois que l'on ne voulût me porter. Mais comme ceux qui s'exerçoient avec moi dans ce genre d'escrime, revenoient souvent à la charge; leur assiduité à me voir & à m'entretenir de je ne sai combien de choses, sur lesquelles leur curiosité me paroissoit fort étendue, me découvrit peu à peu leurs secrets desseins. Alors, sans leur donner à connoître que j'eusse apperçu la malignité de leurs projets, je pris le parti de les renvoyer honnêtement à

l'Ambassadeur d'Angleterre , comme au seul Ministre , (leur dis-je plusieurs fois) qui fût autorisé par la France à les écouter. Je les assurai ensuite , que je souhaitois , autant qu'eux , de voir arriver la réconciliation des deux Couronnes ; mais que je croyois très-périlleux de mêler dans les Négociations qui y avoient rapport , sans y être appelé. Et enfin , je leur conseillai en ami , de suivre mon exemple , & d'user de la même discrétion. Cet avis n'étant point de leur goût ; & ne voyant d'ailleurs rien en moi qui dût leur en imposer , ou me faire craindre ; ils voulurent aux dépens de la vérité , faire connoître à ceux qui les employoient , qu'ils avoient au moins réussi en partie , dans l'ouvrage confié à leurs soins & à leur habileté.

L'objet des personnes , qui , pour s'attirer la protection du Comte de Konikseg , avoient mis à mes trousses toutes ces espèces d'inquisiteurs , ne se bornoit pas uniquement à découvrir quelles relations j'entretenois en France ou en Espagne ; il s'étendoit encore plus loin. Leur intention étoit de conduire les choses de façon , que par l'entremise de
leurs

leurs émissaires, on pût parvenir à donner à l'Ambassadeur d'Angleterre quelques soupçons, que la France me tenoit en Espagne pour ménager, sans la participation du Roi son maître, ni la sienne, des affaires importantes; à les faire regarder même comme bien avancées; & à donner ensuite à ces bruits quelque air de vraisemblance, ou même de certitude, par les propos qu'on se flattoit de me faire tenir. Mon attention à n'en lâcher aucun, qui pût produire un tel effet, ayant rebuté ceux qui étoient fréquemment venus me tendre quelque piège; un de ces gens-là, François de nation, plus hardi que les autres, ayant quelque accès chez Milord Harrington, fit malicieusement confidence à quelques Pages, ou Gentils-Hommes de ce Ministre, que je lui avois dit; que comptant sur son zèle pour le service du Roi, je voulois le charger dans peu d'une commission importante, pour laquelle même il faudroit qu'il allât à Paris. Afin de donner à cette supposition toute l'autorité de la vérité, le même homme montra un paquet de lettres, que je lui avois effectivement donné pour différens

particuliers à Paris de ma connoissance , à qui je recommandois de solliciter un procès , que ce François m'avoit assuré qu'il avoit , & pour l'heureux succès duquel il m'avoit demandé ces lettres.

Cette anecdote , parvint bien-tôt aux oreilles de Milord Harrington. Comme je le voyois souvent , & qu'il savoit , qu'indépendamment des justes égards que j'avois pour son caractère , j'étois prévenu pour lui personnellement d'une estime toute particulière ; il ne me cacha point , la première fois que je fus chez lui , ce qui s'étoit passé entre le François dont je parle , & quelques personnes de sa maison. Il ajouta , que quoiqu'il fût bien persuadé , que le Ministère de France ne feroit jamais , dans la conjoncture présente , aucune proposition à la Cour d'Espagne , sans la communiquer au Roi son Maître , il n'avoit pas laissé d'être surpris d'apprendre , que j'avois remis à son insu un paquet de lettres pour la Cour de France , à un homme que je comptois d'y envoyer.

L'éclaircissement que Milord Harrington eut avec moi sur ce que je viens de rapporter , s'étant passé deux ou trois jours après que mon prétendu courier avoit

avoit débité la nouvelle de son départ : il ne me fut pas difficile , (la vérité donne une grande force à quiconque la met de son côté) de montrer dans tout son jour la fausseté d'une semblable supposition ; & je n'épargnai rien pour cela. Je m'expliquai sur l'histoire qu'on avoit forgée , non seulement à Milord Harrington , mais dans toutes les occasions qui se présentèrent , d'une manière si forte & si précise , que je réduisis celui qui s'étoit érigé mon confident , non seulement à me rendre les prétendues lettres aux Ministres de France , que je devois lui avoir confiées ; mais encore à se dédire honteusement de tout ce qu'il avoit avancé. Il en eut une telle confusion , qu'il sortit de Madrid peu de jours après , sans que depuis , (au moins pendant mon séjour dans cette Capitale) , il ait osé y paroître.

La conduite que je tins dans cette petite discussion , ne laissa pas de faire beaucoup de bruit. Les espions , & les intrigans , qu'on avoit mis en œuvre pour me rendre suspect , s'appercurent qu'il n'étoit pas aussi aisé qu'ils se l'étoient imaginé , de me faire tomber dans leurs pièges ; & comme les

S ; hommes

hommes, même les plus fourbes, seroient sensiblement mortifiés d'être reconnus pour tels, ceux-ci levèrent assez promptement l'espèce de blocus que je soutenois. Peut-être craignoient-ils, qu'en le poussant trop loin, ils n'éprouvassent quelque mortification pareille, à celle que le François dont je viens de parler, avoit essuyée.

S'il est dangereux, quand on est chargé de quelque Négociation, de donner facilement sa confiance, il ne l'est peut-être pas moins de paroître trop réservé; en sorte que si on ne s'applique à garder un juste milieu entre ces deux extrémités, il est presque impossible de réussir. Cette maxime est bonne à observer dans toutes les Cours; mais il n'y en a aucune, où il soit plus important de la suivre, qu'à celle d'Espagne; composée de gens de différentes Nations, au génie, au caractère & au goût desquels il faut se conformer, si on veut contracter quelque liaison avec eux, & en tirer quelque utilité. Comprenant donc, de quelle importance il étoit, sur-tout pour moi, d'user de ces ménagemens, je tâchois de les observer avec tout le soin possible; mais principalement envers les
Ministres

Ministres Espagnols & Etrangers : car , tout simple particulier que j'étois , je savois que la moindre de mes démarches en étoit fort observée.

Je n'étois pas moins attentif à substituer à l'autorité que donne le caractère de Ministre d'un Prince , dont je me voyois privé , la confiance & l'espèce de sûreté , que l'approbation du public procure ; & mes soins ne furent point inutiles. J'étois reçu avec amitié , & même , j'ose le dire , avec empressement , dans les différentes maisons où j'allois à Madrid. Il restoit bien toujours un léger soupçon dans le public , que quelque Négociation me retenoit en Espagne ; mais bien loin que cette idée l'indisposât contre moi , elle me devenoit au contraire favorable ; non seulement par la considération qu'elle attire , mais encore par les précautions qu'on me voyoit prendre en toute occasion pour l'affoiblir , & dont les conjonctures du tems faisoient approuver la sagesse.

A la faveur de ces bonnes dispositions , je formois des liaisons ; j'acquérois des connoissances nécessaires à mes vues ; & je m'instruisois avec un peu moins de contrainte , de tout ce qui

pouvoit servir à faire connoître au Duc de Bourbon & au Comte de Morville, ce qui se passoit à la Cour d'Espagne. Mes relations avec eux continuoient toujours, soit par le moyen des courriers, que l'Ambassadeur d'Angleterre envoyoit fréquemment; ou par le secours de l'espèce de chiffre, que j'avois composé. Mais quoique je ne négligeasse rien pour les rendre utiles & intéressantes, elles le furent bien plus encore, par la circonstance dont je vais parler.

Tous les événemens de la vie sont, ou déterminés, ou permis par la sagesse infinie de Dieu; & il semble qu'elle se plaît à cacher cet ordre si admirable, qu'elle fait regner dans l'Univers, sous l'apparence & par l'enchaînement, aussi simple que fortuit, de différentes petites circonstances, qui paroissent souvent n'avoir aucun rapport avec les opérations, pour lesquelles elles sont ménagées. Les histoires sont remplies de faits, qui sont autant de preuves de ce que je dis; & ce que je vais rapporter ici en formera une nouvelle, aussi singulière que sensible.

La curiosité qu'il est naturel que ressentent un étranger, de voir les différen-
tes

tes cérémonies qui s'observent dans une Cour, m'avoit porté à vouloir être témoin de celles qui se pratiquoient à Madrid, dans les jours que le Roi d'Espagne y tenoit Chapelle. Je me trouvais placé, le jour de la Purification de la Sainte Vierge de l'année 1726, dans la Tribune de la Chapelle du Palais de Madrid, auprès d'un Ecclésiastique nommé *Don Juan Bautista de ZULOAGA*, que le même desir de voir la procession y avoit attiré. Mes habits, différens de ceux des Prêtres Espagnols, faisant connoître à celui-ci que j'étois d'une Nation étrangère, & les différentes questions que je lui fis, lui ayant donné lieu d'entrer en conversation avec moi, il la fit insensiblement tomber sur les raisons qui m'avoient attiré en Espagne. Mais comme mes réponses sur cet article furent assez réservées, il n'insista point par politesse à en tirer de plus claires. Il s'empressa seulement à me donner les éclaircissemens, que les différentes personnes ou cérémonies que je voyois, m'engageoient à lui demander; & il se forma réciproquement en nous, le desir de nous connoître plus particulièrement, & de

profiter pour cela d'une occasion , qu'il sembloit que le pur hazard eût ménagée.

J'ignorois alors autant son nom , que le mien lui étoit inconnu. Mais comme j'étois peut-être dans ce tems-là le seul Ecclésiastique à Madrid , qui portât l'habit dont le Clergé se sert en France ; & que d'ailleurs presque tous ceux qui étoient avec nous dans la Tribune , me connoissoient ; Don Juan Bautista de Zuloaga fut bientôt qui j'étois , & tous les différens raisonnemens , auxquels mon arrivée & mon séjour à Madrid donnoient lieu. Ainsi , deux jours après , je le vis arriver chez moi. Je remarquai dans cette première visite ; & dans toutes celles que nous nous fîmes ensuite , beaucoup de bon sens , de justesse d'esprit & de vertu , en cet Espagnol. De plus il me fit connoître , qu'il voyoit assez familièrement le Confesseur de la Reine ; le Comte de *Sallazar* , le Marquis de *la Paz* , Ministres d'Espagne , & beaucoup d'autres personnes considérables. Je crus donc ne devoir point négliger la disposition favorable où je le voyois , de se lier d'amitié avec moi ; & je répondis aux avances qu'il me fit par d'autres également sincères. Pour mieux approfondir

fondir quelle étendue pouvoit avoir pour moi l'utilité de son commerce , je me proposai de lui faire de tems en tems quelques espèces d'ouvertures , sur les affaires dont il me croyoit secrètement chargé ; afin de connoître ses lumières , sa droiture , & la nature des relations qu'il entretenoit avec les personnes de la Cour , que je viens de nommer.

Le fruit de ces précautions fut une véritable estime , que je conçus pour Don Juan Bautista du Zuloaga. Je fus convaincu de sa bonne foi : ma confiance en lui augmenta tous les jours , & à la fin il l'eut toute entière. Je n'hésitai plus alors , de lui découvrir plusieurs des circonstances qui m'avoient conduit en Espagne. Je m'ouvris aussi à lui sur les embarras où me jettoit souvent , la Négociation qu'on avoit confiée à mes soins , & du succès de laquelle je ne savois trop que penser ; sur le vif ressentiment que la Reine d'Espagne continuoît de montrer contre la France ; & sur l'ascendant que la Cour de Vienne avoit pris sur l'esprit de cette Princesse. Don Juan Bautista de Zuloaga voyoit aussi - bien que moi ,

combien étoient grands les obstacles que j'avois à surmonter. Mais comme il fa-
voit à quel point la Nation Espagnole
étoit blessée, de l'indignité avec laquel-
le le Duc de Ripperda avoit sacrifié les
intérêts de sa gloire, dans le Traité de
Vienne; & combien l'autorité de ce Minis-
tre lui étoit odieuse, & l'amitié & l'allian-
ce de la France nécessaire : il me flattoit de
l'espérance de trouver, par ma patience &
par mon travail, quelque occasion de servir
utilement les deux Couronnes, en procu-
rant leur réconciliation.

La connoissance des caractères, & des
dispositions des personnes, qui ont, ou
par leurs emplois, ou par leurs intri-
gues, quelque part dans le gouverne-
ment, est absolument nécessaire, à ceux
qui doivent négocier avec les Princes.
Ce fut pour augmenter à cet égard mes
lumières, que j'eus souvent recours à
Don Juan Bautista de Zuloaga. Le se-
cours qu'il étoit venu demander au Roi
d'Espagne pour le rétablissement de l'E-
glise Cathédrale de *Cadix*, dont il étoit
Théologal *, l'obligeoit de voir souvent
les

* *Mueſtro d'Escuela*, dignité dans certains Cha-
pitres qui répond à celle de *Théologal*:

les Ministres Espagnols, & d'autres personnes considérables de la Cour d'Espagne. Nous convinmes donc ensemble, qu'il chercheroit sans affectation, à sonder un peu leurs sentimens en faveur de la France; & qu'il m'en instruiroit, plus par ses lettres cependant que par ses visites: afin que je pusse régler ensuite la conduite que je tiendrois avec ces personnes, sur la connoissance, qu'il me donneroit de leurs dispositions.

On tatonne long-tems dans une Négociation, telle que celle dont je me trouvois chargé, quand on ne peut s'expliquer qu'à demi; ni agir avec assurance; ni fréquenter qu'avec des ménagemens sans fin, ceux qu'il est absolument nécessaire d'y faire intervenir. Cependant à force d'observations, sur ce que me rapportoit Don Juan Bautista de Zuloaga; sur ce que j'apprenois par la relation que j'entretenois toujours avec le Pere Bermudez, & sur ce qui se disoit dans les conversations publiques ou particulières où je me trouvois; je perfectionnois peu à peu les connoissances que j'avois acquises, du caractère des principaux Sujets de la Cour d'Espa-

d'Espagne, & de la manière dont je devois les ménager, pour me les rendre favorables.

Suivant les instructions que le Duc de Bourbon & le Comte de Morville m'avoient données, mon principal & mon unique soin à Madrid devoit être, de tâcher de calmer le ressentiment de la Reine d'Espagne; de la désabuser des préjugés qu'on lui avoit donnés, sur le compte du Ministère de France; & de lui faire appercevoir enfin, combien les vastes promesses de la Cour de Vienne étoient peu solides. Je cherchois, autant qu'il m'étoit possible, pour m'acquitter de cette commission, à me lier avec les personnes qui avoient quelque accès auprès de cette Princesse; & quand j'avois réussi, je tâchois de me servir d'elles, pour faire parvenir peu à peu jusqu'à Sa Majesté Catholique, ce que ni ses dispositions, ni ma situation, ne me mettoit point à portée de lui dire. Je me mis encore au fait par le moyen de ces personnes, d'une infinité de petites particularités, dont il n'y a que ceux qui se trouvent dans certains momens auprès des Princes, qui puissent être témoins; & dont

la connoissance sert infiniment à régler les démarches qu'on doit faire. Dans cette vue j'allois souvent chez plusieurs des * Dames du Palais , tant Françoises qu'Espagnoles ; chez d'autres Dames d'un rang inférieur, qu'on appelle en Espagne *Senoras ** de honor*. Et afin de ne rien négliger ; je voyois encore assez fréquemment d'autres *** femmes Françoises, dans les maisons desquelles on trouvoit ordinairement quelques Camaristes de la Reine , & d'autres Officiers de sa maison. Soit chez les unes, ou chez les autres , j'étudiois ce qui s'y racontoit ; tantôt des discours que Leurs M. Cath. avoient tenus ; & tantôt de quelques démarches de la part de la Reine, qui avoient été remarquées. En même tems je faisois entrer dans la conversation , le plus naturellement qu'il m'étoit possible , certains propos ; qui , étant rendus à la Reine , pussent lui faire naître au-
moins

* Les Duchesses de *Liria* , de *Popoli* & de *St. Pierre* ; la Princesse de *Robec* ; la Comtesse de *Taborda*.

** Les Marquises de *Surco* , & de *Riscar* , d'*Alégre* & de *Sartine*.

*** Mesdames de *la Roche* , *Romet* , *Ricard* , & *Stalpart*.

moins quelque légère envie, de mettre la bonne volonté de la Cour de Vienne à certaines épreuves, que j'indiquois. Je suivis la même méthode pour lui donner lieu de remarquer, que ses préventions contre la France pouvoient bien n'être pas justes. Au reste ce que j'avançois sur ces matières, ne paroissoit être que de simples réflexions, que la conversation faisoit naître. Ma circonspection étoit même si grande, sur-tout dans les commencemens, que si ceux à qui je parlois, applaudissoient à la justesse de mon raisonnement; je m'en tenois-là, sans affecter de lui donner plus d'étendue: je leur abandonnois même l'avantage, de s'en approprier le mérite; de peur qu'en semblant desirer de me le réserver, je ne donnasse à connoître le fruit que j'en voulois tirer; & qu'alors il n'eût le sort de ceux, qui, trop prématurés dans le printems, sont exposés à des accidens, qui les empêchent d'arriver à maturité.

Quoique toutes ces légères tentatives ne fussent pas sans effet, je sentoisi bien pourtant, que tant que je serois réduit à m'en servir, il étoit bien difficile, pour ne pas dire impossible, que je par-

vinssé

vinssé à rien entreprendre de considérable, & qui pût contrebalancer les opérations du Comte de Konikseg. Occupé donc du moyen de gagner quelque personne auprès de la Reine, par l'entremise de laquelle je pusse agir avec plus de succès; & n'osant pas trop découvrir mes sentimens, ni faire certaines démarches, qui me compromissent avec le Duc de Ripperda, & le Ministre de l'Empereur: je consultai Dom J. B. de Zuloaga, pour savoir de lui, s'il ne pourroit pas suppléer à ces inconvéniens, & fonder un peu les dispositions des personnes qui approchoient la Reine, sur ce qui pouvoit avoir rapport à mes vues: afin, lui dis-je, de former ensuite avec celles, sur qui il verroit que je pourrois compter, quelque liaison secrète, qui me fut utile. Dom J. B. de Zuloaga m'indiqua d'abord la Duchesse de St. Pierre, la Princesse de Robec, & la Duchesse de Popoli; toutes trois de la même nation que moi. Mais je lui fis connoître les raisons que j'avois, de croire la première un peu suspecte au Duc de Bourbon; & les deux autres, comme possédant une assez médiocre part dans la confiance de la Reine;

Reine ; & il comprit que je n'en pouvois faire aucun usage. Après avoir donc examiné entre nous , à qui il étoit à propos de s'adresser , nous convinmes également l'un & l'autre , que voyant assez souvent le Confesseur de la Reine pour les affaires de son Chapitre , il falloit qu'il le disposât à recevoir quelques visites de ma part : en l'assurant qu'elles seroient , eu égard aux conjonctures du tems , aussi rares , & aussi courtes qu'il le jugeroit à propos.

Pour mettre Don J. B. de Zúloaga en état de prévenir favorablement pour moi le Confesseur , & pour abrégér les formalités des premières entrevues , en entamant par avance avec lui , quelque chose de ce que je me proposois de lui dire ; je priai D. Juan , dans les conversations qu'il auroit sur mon sujet , de bien assurer le Confesseur , que je voyois avec une extrême peine , que personne ne voulût faire connoître à la Reine , combien le secours de la France lui étoit nécessaire pour l'établissement des Princes ses enfans ; & même pour faire exécuter à l'Empereur les promesses qu'il avoit pu faire à cet égard : que
s'il.

s'il vouloit m'entendre , je lui décou-
vrirois plusieurs choses qui pouvoient
être très-utiles à Sa Majesté , sans la com-
promettre en rien avec la Cour de
Vienne ; & qui lui procureroient à lui
personnellement , la gloire devant Dieu
& devant les Hommes , d'arrêter les
suites funestes , que les brouilleries sur-
venues entre les deux Couronnes pou-
voient entraîner dans toute l'Europe :
que je le priois , au reste , s'il jugeoit
à propos de m'écouter , de me garder ,
envers le Duc de Ripperda & le Comte
de Konikseg , un secret inviolable ; &
de faire réflexion , que me remettant
entièrement à sa discrétion par les ou-
vertures que je lui ferois , il étoit de sa
bonne foi , de ne me pas donner sujet
de me repentir de l'entière confiance que
je me proposois d'avoir en lui. Don J.
B. entra dans tout ce que je lui proposai ,
avec toute la bonne volonté dont il m'avoit
déjà donné plusieurs marques ; & me pro-
mit de ne rien négliger , pour réussir dans
la petite Négociation dont je le char-
geois.

Ce Confesseur , que je desirois si fort
de connoître , & dont il fera souvent
question dans ces Mémoires , nommé

Don

Don Domingo Valentin GUERRA, avoit été placé auprès de la Reine d'Espagne par le Pere d'AUBENTON, Confesseur du Roi son mari; comme un homme, dont le génie, au dessous du plus borné, le mettoit à l'abri de craindre les suites de l'ascendant, qu'un autre plus éclairé pouvoit prendre sur l'esprit de cette Princesse. Dans les Cours, surtout dans celles qui sont, ou qu'on croit dévotes, le choix des Confesseurs n'est pas indifférent; & ne s'ajuste que trop souvent aux projets mondains de ceux qui veulent y jouer un rôle. Ainsi on n'avoit déterminé le Pere d'Aubenton, à choisir le personnage dont je parle, pour diriger la Reine d'Espagne; que sur l'entière assurance où l'on étoit, qu'il borneroit toutes ses vues à remplir dans le Confessional les fonctions de Directeur, & qu'il se garderoit bien de les étendre plus loin.

La mort du Pere d'Aubenton, survenue peu de temps après, ayant mis Don Domingo Guerra, qui le craignoit beaucoup, dans une situation un peu moins gênante; il en recueillit promptement les fruits, en se faisant nommer Abbé de la Collégiale du Palais de
St.

St. Ildephonse; & en obtenant ensuite le titre *in partibus* d'Archevêque d'Amida. Revêtu du caractère Episcopal, la bonne foi & l'amour de la Justice, qui en font le principal ornement, n'étoient pas cependant ses vertus dominantes, comme on le verra dans la suite. Ce qui paroissoit l'occuper uniquement, étoit de se concilier la bienveillance de la Reine d'Espagne, par toutes les complaisances qu'il se persuadoit pouvoir compâtrir avec les obligations du Ministère qu'il exerçoit auprès d'elle : son ambition & sa timidité, aussi grandes l'une & l'autre, que son incapacité; le réduisoient à n'avoir ni vue, ni inclination, ni je crois même de pensée, que celle qu'il remarquoit dans la Reine; en sorte que quand cette Princesse jugeoit à propos de le consulter sur quelque affaire, il se trouvoit souvent dans de grandes angoisses, pour démêler quels pouvoient être ses sentimens, afin d'en faire aussi-tôt la règle des siens. Une déférence si entière pour tous les projets de Sa Majesté, & pour toutes les personnes qu'elle paroissoit estimer & honorer de sa bienveillance, lui avoit fait élever d'abord jusqu'au Ciel le Duc de Ripperda, à qui il voyoit

que

que le Roi & la Reine avoient accordé toute leur confiance ; & c'étoit dans ce sens que , parlant de lui à *Don Antonio de SARTINES* , Intendant à présent de Catalogne ; il lui dit avec tout l'enthousiasme d'un Courtisan qui ne voit rien au dessus du sort d'un Favori : *Enfin nous avons trouvé le Ministre , dont nous avons depuis long-tems un si pressant besoin.* Mais quand les brouilleries , qui se formèrent entre le Comte de Konikseg & le Duc de Ripperda , eurent diminué la bienveillance & la confiance de la Reine pour ce dernier ; le bon Prélat retrancha de son côté les éloges , dont il avoit été si prodigue : le grand Ministre devenoit chaque jour un homme fort ordinaire ; & comme , dans le temps dont je parle , on commençoit à soupçonner dans Madrid , que le crédit du Duc de Ripperda s'affoiblissoit beaucoup , les Courtisans curieux d'approfondir la vérité , alloient chez le Confesseur de la Reine , pour juger par ses discours de la situation bonne ou mauvaise de ce premier Ministre.

Je n'ignorois pas ce qui se débitoit à ce sujet ; & l'idée que de semblables choses me donnoient de l'Archevêque d'Amida

l'Amida , étoit de le regarder précisément comme une espèce de Baromètre , qui annonçoit exactement à la Cour d'Espagne , le beau ou le mauvais tems. Mais comme après tout , cette connoissance ne laissoit pas d'être utile , j'attendois pour en faire usage avec les autres , d'apprendre par Don J. B. de Zuloaga , s'il auroit disposé ce Prélat à recevoir la visite que je voulois lui faire.

Mon incertitude à cet égard ne fut pas longue. Deux ou trois jours après la conversation que j'avois eue avec Don Juan , il vint m'apprendre , que sur la proposition qu'il avoit faite à Don Domingo Guerra , d'agréer que je pusse aller chez lui : il l'avoit trouvé également combattu , par le desir qu'il avoit , disoit-il , depuis long-tems , de me connoître ; & par la crainte , que cette démarche ne le compromît avec le Duc de Ripperda. Qu'afin donc de le rassurer , & de dissiper ses terreurs paniques , Don Juan lui avoit dit , que comme il devoit être incessamment sacré Archevêque , je pourrois lui aller faire mon compliment , comme tout le monde , sur sa nouvelle dignité ; sans que
cela

cela tirât à conséquence : & que je choisirois même exprès le jour que se feroit la cérémonie , pour m'acquitter de ce devoir. Le même Don Juan ajoûta , que l'expédient avoit paru merveilleux à Don Domingo Guerra ; & qu'il étoit convenu avec lui de me conduire le Dimanche * ; 1. Mars, vers les six heures du soir , à son appartement au *Buen Retiro* , où , sous le prétexte de la fatigue de la journée , il feroit dire qu'il vouloit être retiré , pour me recevoir sans témoin.

Ce jour-là venu , Don Juan ne manqua pas de se trouver au *Passeo Viejo* , qui est une espèce de Cours entre la Ville de Madrid , & le Palais du Buen Retiro , où je lui avois dit que je me rendrois. Nous montâmes dans son carrosse , & il me conduisit à l'appartement du nouvel Archevêque , dans l'antichambre duquel il me laissa , pour m'aller attendre dans les jardins du Buen Retiro , où nous étions convenus de nous rejoindre après ma visite. Je trouvais le Prélat sur son lit , fort accablé ,
disoit-il ,

* Il fut sacré ce jour-là dans l'Eglise des Fléromites.

disoit-il, de la fatigue, que lui avoient causé les différens complimens qu'il avoit été obligé de faire, ou de recevoir, pendant toute la journée. Je débutai d'abord par donner à cet Archevêque, beaucoup de témoignages de ma vénération; & il y répondit fort poliment, tant qu'il ne fut question entre nous que de choses indifférentes. Mais ce ne fut plus le même homme, quand j'eus touché quelque chose de la peine que tout le Royaume de France avoit ressentie, lorsque la nécessité de marier le Roi avoit donné lieu au triste événement du renvoi de l'Infante; du sincère desir que Sa Majesté conservoit, de voir le Roi & la Reine d'Espagne reprendre pour Elle les sentimens d'amitié qu'ils avoient eus; & de la joye qu'un tel événement causeroit à toute la Nation Françoisse, & en particulier au Duc de Bourbon. Une révolution subite d'humeurs dans le corps d'un malade, n'y cause pas plus d'altération, ni de désordre, que ce que je venois de dire, parut en produire dans l'esprit de l'Archevêque d'Amida. Il s'agita de telle sorte, pour me persuader qu'une incommodité qu'il avoit, disoit-il, dans les jambes, & qui lui

causoit de grandes démangeaisons , se faisoit ressentir violemment dans le moment présent ; que je jugeai qu'il étoit inutile de déployer plus long tems avec lui , une éloquence qui avoit produit un effet si bizarre. Ainsi , prenant congé de lui , je sortis de sa chambre avec une envie de rire si forte , de la burlesque scène qui venoit de se passer ; qu'il m'eût été presque impossible de la retenir , si elle eût duré plus long-temps.

Le récit que j'en fis à Don Juan B. de Zuloaga , que j'allai trouver dans les jardins de Buen Retiro , produisit sur lui le même effet ; & comme il remarquoit par mes discours , que je ne paroïssois pas faire grand cas de ce Confesseur , dont il m'avoit cependant ménagé la connoissance avec tant de soin :
 » avouez - le franchement , me dit - il ,
 » vous regardez notre Prélat comme un
 » homme qui ne peut vous servir à
 » rien ». Vous vous trompez , lui dis-je , je prétens au contraire , qu'il me soit très - utile. Car en le mettant , quand il me plaira , sur les mêmes matières dont je lui ai parlé , je pourrai juger par sa tranquillité à m'écouter , ou par la démangeaison qui lui survien-
 dra

dra aux jambes, des dispositions bonnes ou mauvaises, où il saura qu'on est dans le Palais pour la France. Et quel est s'il vous plaît, Seigneur Don Juan, ajoutai-je en riant, le Négociateur qui ne s'estimât heureux, de pouvoir consulter à son gré un Almanach si fidèle ?

Quelques jours après la visite que j'avois faite au Confesseur de la Reine, je fus avec Don J. B. de Zuloaga, chez le Comte de Salazar. Nous desirions de nous connoître l'un & l'autre ; & notre entrevue se passa avec autant de cordialité de sa part, que de satisfaction de la mienne. Je remarquai dans ce Seigneur un esprit très-solide, avec cette noble franchise que donne une exacte probité. Pendant tout le temps que j'ai passé à la Cour d'Espagne, je ne lui ai jamais rien vu faire, qui ne servit à augmenter l'estime, que cette première visite, & les fréquentes relations que nous avons eues ensemble, m'avoient fait concevoir pour lui.

Quoique nous fussions convenus Don J. B. de Zuloaga & moi, de nous communiquer ce que nous avions à nous dire, beaucoup plus par lettres, que

par la conversation ; il devenoit cependant quelquefois nécessaire de nous entretenir. Nous nous donnions alors rendez-vous, quand le temps le permettoit, ou à la Casa del Campo, qui est une promenade assez solitaire, quoique voisine d'une autre extrêmement fréquentée, qui est le long du Manzanares ; ou à San Bernardino, qui est un Couvent des Franciscains, à peu de distance de Madrid ; ou dans d'autres endroits semblables. Un jour que nous y étions allés promener, notre conversation tomba sur l'éloignement que la Reine d'Espagne marquoit, sur tout depuis la conclusion du Traité d'Hanover, pour tout ce qui venoit de le part de la France. Don Juan, qui n'étoit pas plus versé que moi dans les mystères de la politique, & qui, comme tous les Espagnols, souhaittoit sincèrement de voir les deux Couronnes réunies ; m'exhortoit beaucoup à conseiller au Duc de Bourbon de montrer moins d'union avec l'Angleterre ; de se détacher peu à peu de l'alliance qu'il venoit de faire avec cette Puissance ; & de disposer les choses de façon, que la France pût accéder au Traité de Vienne :

ne : ce qui infailliblement , disoit-il , termineroit tout à coup la réconciliation des deux Couronnes , & celle en particulier du Duc de Bourbon avec leurs Majestés Catholiques , par l'extrême satisfaction qu'Elles ressentiroient d'une pareille démarche. « Et ne croyez pas , ajouta-
 » t-il , que ce soit légèrement que je vous
 » parle , comme je fais : soyez persuadé , que tout ce qu'il y a ici de personnes bien intentionnées , jugent
 » comme moi , que le Duc de Bourbon ne parviendra jamais à rentrer dans les bonnes grâces du Roi & de la Reine ; & ne sera à l'abri des intrigues qu'on fait à votre Cour pour lui ôter le Ministère , qu'en entrant dans toutes les vues que la Reine peut avoir ; & qu'en employant , pour les faire réussir , toute la puissance de la France. Quel inconvénient trouveriez-vous donc , continua Don Juan , à insinuer ces réflexions à ce Prince ; & à leur donner toute l'étendue , que vous connoîtrez mieux que moi qu'elles peuvent avoir ? Et pourquoi refuseriez-vous , d'employer les relations secrètes que vous avez avec le Duc de Bourbon & le Comte de Morville ,

» pour leur ouvrir les yeux sur leurs
 » véritables intérêts , & sur le peu de
 » fond qu'ils doivent faire sur la pré-
 » tendue amitié de l'Angleterre ? En vé-
 » rité , souffrez que je vous le dise ,
 » pour peu que vos Ministres veuillent
 » examiner ce qui se passe chez les An-
 » glois , ils verront , que rien ne seroit
 » plus facile que d'enlever au Roi Geor-
 » ge sa Couronne , en unissant la Fran-
 » ce à l'Espagne & à l'Empereur ; &
 » de la faire passer ensuite sur la tête
 » du Prétendant. Et indépendamment
 » des avantages que la France tireroit
 » d'un semblable événement , sa récon-
 » ciliation avec l'Espagne pourroit beau-
 » coup contribuer , à placer un Prince
 » de la Maison de Bourbon sur le Trô-
 » ne Impérial ; car il ne faudroit pour
 » cet effet , que soutenir l'Empereur dans
 » l'exécution de ce dessein , supposé qu'il
 » agît de bonne foi avec la Reine ; ou
 » l'obliger à remplir les engagemens qu'il
 » a pris avec cette Princesse , pour le
 » mariage de l'Infant avec l'Archidu-
 » chesse , si comme on le soupçonne ,
 » ils n'étoient point sincères. Vous me
 » direz peut-être , que dans la situation
 » où vous êtes , il seroit difficile que

» vous

» vous pussiez entreprendre de faire goû-
 » ter en France le projet dont je vous
 » entretiens, sans avoir des conférences
 » avec Monsieur le Duc de Ripperda ;
 » que vous devez craindre en ce cas-
 » là , la légèreté extrême en paroles
 » qu'on remarque en lui ; & que si
 » vos desseins venoient à la connois-
 » sance du Roi George , il les feroit a-
 » vorter suivant toute apparence , par
 » l'ascendant qu'il a pris en France sur
 » votre Ministère. Mais , Monsieur ,
 » trouvez bon que je vous représente,
 » qu'il me paroît très-facile de prévenir
 » ces inconvéniens. Commencez , sans
 » que personne ici le sache , par pro-
 » poser le plan dont je viens de vous
 » entretenir ; ou directement à vos Mi-
 » nistres , ou indirectement à ceux de
 » vos amis en France , dont vous croi-
 » rez pouvoir vous servir , pour insi-
 » nuer aux premiers de le goûter. En
 » agissant de la sorte , si vous apprenez
 » qu'il est rejeté , vous restez maître
 » de votre secret , & vous ne pouvez
 » jamais craindre , que vos Ministres ,
 » à qui seuls vous l'aurez confié , s'en
 » servent pour vous compromettre. Au
 » contraire , si ces mêmes Ministres pa-

„ roissent approuver vos idées, & vou-
 „ loir seulement, avant de laisser transférer
 „ leur résolution, chercher des
 „ expédiens & des prétextes pour la
 „ justifier, & pour abandonner l'Angle-
 „ terre; il y auroit encore moyen, de
 „ se passer du Duc de Ripperda. Car qu'on
 „ qu'il n'y ait pas lieu de douter, que ce
 „ Ministre ne concourût, pour son pro-
 „ pre intérêt, à presser la conclusion de
 „ l'ouvrage que vous auriez commencé,
 „ & qu'il ne gardât par conséquent le
 „ secret: pour peu cependant Mr. que
 „ vous fîssiez difficulté de vous ouvrir
 „ à lui, ou que vous eussiez ordre des
 „ Ministres de France d'user de cette
 „ réserve à son égard; on vous trou-
 „ verait aisément d'autres canaux en
 „ cette Cour, plus cachés, & plus as-
 „ surés; par lesquels vous pourriez,
 „ sans crainte d'être découvert, com-
 „ muniquer à la Reine ce qui vous vien-
 „ droit de la part de votre Cour; &
 „ être instruit des intentions de Sa Maj.
 „ Réfléchissez donc un peu sur ce que
 „ je viens de vous dire. La matière le
 „ mérite bien; & vous trouverez, que
 „ le projet que je vous propose, peut
 „ être aussi avantageux & aussi glorieux
 „ pour

» pour la France, qu'utile en particu-
 » lier au Duc de Bourbon. Car, jus-
 » qu'à ce que ce Prince ait trouvé le
 » moyen de calmer le juste ressentiment
 » de leurs Maj. Cath. & de regagner
 » leur bienveillance, en embrassant vi-
 » vement leurs intérêts; il aura toujours
 » à craindre, que le même moment où
 » l'on verra se terminer la réconciliation,
 » ne soit celui de sa chute ».

Je connoissois trop la bonne foi de Don Juan de Zuloaga, pour craindre que tout le raisonnement qu'il venoit de me faire, procédât d'aucun desir de se servir de la réponse que j'y ferois, pour me compromettre. Mais comme les projets dont il m'avoit entretenu, se rapportoient assez aux discours qu'on tenoit à Madrid depuis la conclusion du Traité d'Hanover, pour y décrier le Ministère de France; je crus devoir profiter de l'occasion qui se présentoit de le justifier, en faisant connoître à Dom Juan, le péril où ce même Ministère s'exposeroit, en détachant la France de ses Alliés.

La réconciliation des deux Couronnes, celle en particulier du Duc de Bourbon avec leurs Majestés Catholiques, l'affermissement de ce Prince dans la place qu'il

occupoit ; & enfin une révolution en Angleterre , dépendant , selon ce que Don Juan m'avoit dit , de la résolution que la France pouvoit prendre , d'accéder au Traité de Vienne ; je le priai d'abord de considérer , combien le conseil qu'il vouloit que je donnasse à cet égard au Duc de Bourbon , pouvoit lui devenir pernicieux dans la conjoncture présente. C'étoit , dis-je à Don Juan , exposer ce Prince , non-seulement à voir tout d'un coup les Alliés qu'il s'étoit ménagés , l'abandonner ; mais , ce qui devoit encore paroître plus funeste , ces mêmes Alliés s'unir ensemble contre lui , ou pour parler plus juste contre la France , & susciter à cette Couronne une guerre d'autant plus difficile à soutenir , que ce seroit contre les principales Puissances de l'Europe , qu'elle auroit à se défendre.

S'il en étoit , poursuivis-je , Sgr. Don Juan , des affaires qui se traitent entre les Souverains , comme de celles que des particuliers ont ensemble ; où , quand l'un d'eux manque à la bonne foi pour ses fins particulières , il est sujet au châtement que les Loix prescrivent en pareil cas ; on pourroit avec quelque précaution hasarder les démarches que vous me conseillez

seillez de faire. Mais il faut raisonner bien différemment sur le cas en question, où les desseins dont vous m'entretenez, seroient, selon toute apparence, traversés par ceux mêmes que vous croyez qui y seroient les plus favorables; sans que leur mauvaise foi, ou, pour user si vous voulez d'un terme plus doux, leur politique, les exposât à aucun péril. Je m'explique. Quand même le Roi & la Reine d'Espagne entreroient, comme je le veux croire, de la meilleure foi du monde, dans les promesses que la France leur feroit de se détacher de l'Angleterre; sommes-nous bien persuadés, vous & moi, que l'Empereur, à qui il faudroit que L. M. fissent part d'une pareille Négociation, la vit entamer avec beaucoup de plaisir? Croyez-vous que ce qu'on lui communiqueroit du zèle, avec lequel le Roi Très-Chrétien embrasseroit les intérêts de l'Espagne, & prétendrait concourir à l'accomplissement de toutes les promesses, que S. Majesté Impériale a, dit-on, faites à la Reine, au sujet du mariage de l'Infant avec l'Archiduchesse aînée, causât à ce Monarque beaucoup de satisfaction? C'est ce que, avec votre permission, je suis bien éloigné de croire. L'Empereur,

suivant ce qu'assurent ceux qui croient en être bien instruits, ne songe qu'à amuser votre Cour par de belles espérances; afin de tirer les subsides qu'elle lui a promis, & dont il a besoin pour ses fins particulieres. Jamais il ne se déterminera à faire passer ses vastes Etats dans la Maison de Bourbon, qui de tout tems a été l'ennemie de la sienne. Cela étant, quand il appercevra (& il ne faut pas pour cela beaucoup de pénétration) que l'union qu'on lui proposera avec la France, tend principalement à ce but; pensez-vous qu'il ne mette pas tout en usage pour prévenir un semblable événement? Ce Monarque fera sûrement passer alors en Angleterre, en Hollande & dans d'autres Cours, (par une infinité de moyens secrets, dont il est si facile aux Princes de faire usage,) quelque connoissance des vastes projets de la France & de l'Espagne, afin de réveiller, sans paroître s'en mêler, l'inquiétude & la jalousie du Roi de la Grande Bretagne, des Etats Généraux, & même de l'Europe entière. En faudra-t-il davantage, pour déterminer toutes ces Puissances à s'unir entr'Elles, & avec lui, contre les deux Couronnes? Quand l'Empereur en sera venu là, il ne manquera pas,

pas, pour sauver les apparences, & pour se justifier auprès de la Reine d'Espagne, de faire entendre à cette Princesse, que s'il n'exécute pas ses promesses, c'est à l'Europe entière, conjurée contre lui, qu'il faut s'en prendre. Et alors, l'alliance & l'amitié de la France, à laquelle la Reine ne manquera pas d'attribuer le changement qui sera survenu dans les favorables dispositions de l'Empereur, ne paroîtront-elles point à Sa Majesté plus fatales qu'avantageuses pour Elle ? Et ne fera-t-Elle pas infiniment plus disposée à se livrer entièrement à la Cour de Vienne, dont Elle attend de si grands avantages ; que de rester attachée à celle de Versailles, qui l'a offensée ; & dont Elle croira que la prétendue bonne volonté n'aura servi, qu'à ôter à l'Empereur les moyens de lui marquer la sienne ?

Où aboutiront donc alors, Seigneur Don Juan, les conseils que vous m'exhortez de donner au Duc de Bourbon, & par conséquent la préférence qu'il aura accordée au Traité de Vienne sur celui d'Hanover ? A ceci seulement : de donner aux Alliés de la France l'opinion la plus odieuse de sa bonne foi ; au Royaume

me

me de France, & même à toute l'Europe de sa politique; & à se voir abandonné au dehors, & méprisé au dedans. Est-ce là, à votre avis, prendre un bon moyen de conserver l'autorité qu'il possède, & de dissiper les brigues qu'on fait pour la lui ravir? Quant à la révolution qu'on pourroit exciter, selon vous, en Angleterre, après avoir exécuté les autres projets dont nous parlons, afin de n'avoir rien à craindre de cette Puissance; c'est une entreprise, Seigneur Don Juan, que je regarde actuellement comme impossible: & je me persuade que vous ferez de mon avis; si, vous rappelant tout ce que je viens de vous dire, vous faites attention 1°. Que l'Empereur évitera toujours de se mettre dans la dépendance de la France & de l'Espagne: ce qui arriveroit pourtant s'il contribuoit avec Elles à placer le Prétendant sur le Trône; car sûrement ce Prince s'uniroit étroitement à ces deux Couronnes pour s'y soutenir. Et 2°. que la Nation Angloise, fière & indépendante, ne recevra jamais d'autre Roi, que celui qu'elle jugera à propos de se donner. Concluons donc de tout ceci, Sgr. Don Juan, que quant à présent, le moyen de réunir les
Puissan-

Puissances, que les deux Traités de Vienne & d'Hanover partagent, n'est pas d'entreprendre de détruire un de ces Traités par l'autre; mais de les réunir & les confondre, s'il se peut, en un seul, qui remédiât amiablement aux griefs que chaque parti croit avoir, en profitant des dispositions où les Monarques de ces deux Alliances assurent qu'ils sont également, de vouloir seulement pourvoir à leur sûreté & à la conservation de la tranquillité de l'Europe.

C'est cette entreprise, Sgr. Don Juan; qui réuniroit les deux Couronnes, sans leur faire manquer à la fidélité qu'elles doivent à leurs Alliés, qu'il seroit glorieux de former, & encore plus d'exécuter; & je m'offrirois avec plaisir de faire goûter, & peut-être approuver, ce que je pense sur cet article au Duc de Bourbon, si on pouvoit raisonnablement se flatter, d'engager cette Cour à entrer dans les mêmes dispositions. Mais à vous parler vrai, le tems ne me paroît point encore venu, de tenir ici un pareil langage; & je n'y ai point acquis d'ailleurs assez d'autorité, pour oser entamer une Négociation si délicate & si importante. Ce seroit, ajoutai-je en finissant, un ou-
vrage

vrage digne de Mr. le Nonce. Et si après cela, Seigneur Don Juan, vos Ministres ou simplement le Confesseur de la Reine, quelque bornées que soient ses lumières, m'ordonnoit de la part de Leurs Majestés de confirmer au Duc de Bourbon par mes lettres, ce que Monsieur le Nonce auroit déjà appris à ce Prince; je vous répète, que je ne ferois aucune difficulté en ce cas-la, de rendre les témoignages les plus avantageux, des dispositions favorables où se trouveroient leurs Maj. de se réconcilier avec le Roi leur Neveu. Car la situation où je suis ici, quelque destituée qu'elle soit de tout caractère, ne m'interdit point de rapporter historiquement les faits dont je serois témoin, & qui auroient rapport à un ouvrage si intéressant.

Je n'avois certainement aucun lieu de douter de la droiture des intentions de Don J. B. de Zuloaga dans tout ce qu'il m'avoit dit : mais il étoit à craindre que quelque Ministre Espagnol, ou le Confesseur de la Reine, n'eussent voulu se servir de lui, pour m'engager à faire, sans la participation de l'Ambassadeur d'Angleterre, des propositions à la Cour de France, qui pouvoient rendre la bonne
foi

foi du Roi suspecte à ses Alliés. Pour éviter donc de tomber dans ce piège , (supposé qu'on me l'eût dressé ,) je me renfermai à dire toujours à Dom Juan , qu'il falloit remettre à Mr. le Nonce , le soin de faire en France les ouvertures dont il venoit de me parler ; & qu'aussi-tôt que ce Ministre y auroit écrit , je ferois valoir de mon mieux , auprès du Duc de Bourbon & du Comte de Morville , tout ce qu'il auroit avancé. Enfin j'ajoutai , que j'étois persuadé , que si l'Archevêque d'Amida , ou quelque Ministre Espagnol , confirmoient ce que M. le Nonce écrivoit : les bonnes intentions de ce dernier pour la réconciliation des deux Couronnes , auroient tout le succès possible.

Cette manière de m'expliquer ne m'engageoit à rien d'embarrassant. Elle ne compromettoit ni la bonne foi de la France , ni la mienne. Au contraire , je trouvois , en l'employant , le double avantage , de mettre à l'épreuve la bonne volonté du Nonce , qui ne passoit pas pour un partisan fort zélé de la France , & de connoître jusqu'où pouvoit aller celle des personnes , dont j'avois lieu de craindre les vues & les artifices.

Cette précaution prise , je crus devoir
aussi

aussi éviter , ce qui s'étoit passé entre Don Juan & moi , venant à être su , ne parvînt au Duc de Bourbon & au Comte de Morville , d'une manière différente de la vérité. Ainsi j'en fis une exacte relation au dernier , du consentement même de Don Juan ; afin que ce Ministre connût la fidélité avec laquelle je suivois ce qu'il m'avoit prescrit. On verra par la réponse qu'il me fit , & dont j'aurai bientôt occasion de parler , la satisfaction qu'il eut de ma conduite.

Depuis que les deux Traités de Vienne & d'Hanover , avoient divisé l'Europe en deux partis , les Chefs de ces deux alliances faisoient tous leurs efforts , pour attirer , chacun dans la leur , le plus de Potentats qu'il leur étoit possible. J'ai rapporté les démarches que l'Empereur & le Roi d'Espagne avoient faites à la Haye , pour engager d'abord les Etats Généraux d'accéder au Traité de Vienne ; & ensuite , pour qu'au moins ils ne se pressassent pas trop d'entrer dans la Ligue d'Hanover. Quoiqu'elles n'eussent pourtant pas produit l'effet que ces deux Monarques desiroient ; ils ne laissoient pas de continuer leurs sollicitations par l'entremise de leurs Ministres , dans la vue
appa-

apparamment d'empêcher, que les autres provinces de la République ne suivissent l'exemple que leur avoit donné celle d'Hollande, qui en est la principale. On faisoit aussi son possible à Vienne, pour disposer les Electeurs & les Princes de l'Empire, d'entrer dans les vues de la Cour Impériale, & pour conclurre en même temps un Traité avec la Moscovie. Mais comme cette Alliance paroissoit intriguer quelques Cours, & principalement celle d'Angleterre; le Prince Eugène déclara au Ministre de cette Couronne : que sur ce que S. M. I. étoit informée, que les Négociations qui étoient sur le tapis depuis quelque temps, entr'Elle & l'Imp. de Russie, avoient donné quelque inquiétude à différentes Puissances, & en particulier à S. M. B. il avoit ordre de l'Empereur de l'assurer, que cette Négociation, qui d'ailleurs n'étoit que commencée, ne portoit aucun préjudice, ni à l'Angleterre, ni à ses Alliés; & que S. M. I. faisoit tant de cas de l'amitié, qui étoit entr'Elle & S. M. Britannique, que rien ne seroit capable de la refroidir : se flattant que ce Monarque ne souffriroit pas de son côté, qu'aucune des Puissances confédérées par le Traité d'Hanover, causât quelque trouble dans l'Empire.

Malgré

Malgré toutes ces démonstrations d'amitié & d'égards de la Cour Impériale pour le Roi d'Angleterre, on ne négligeoit cependant rien pour rendre le Traité d'Hanover odieux. On publia dans ce tems-là divers Ecrits, où ce dessein paroissoit clairement, aussi bien que celui de justifier le droit que l'Empereur possédoit, d'établir & de soutenir la Compagnie d'Ostende.

Le premier de ces Ecrits, qui étoit intitulé : *Réflexions sur le Traité d'Hanover*, contenoit dix articles, qui tendoient presque tous à persuader, que ce Traité rompoit entièrement le lien indissoluble, qui, suivant les loix de l'Empire, unit l'Empereur, comme Souverain Chef du même Empire, avec les Etats qui le composent; & qu'il étoit absolument contraire au serment inviolable, & aux obligations des Rois d'Angleterre & de Prusse, en qualité d'Electeurs. Après un assez grand détail sur ces obligations, & sur les loix & les usages de l'Empire, qui les établissent : l'Auteur concluoit, qu'il n'y avoit point d'autres mesures à prendre, que de s'opposer fortement à ce Traité conjointement avec S. M. I.; afin d'empêcher les suites funestes qu'il pou-
voit

voit avoir , & de conserver l'union & la tranquillité dans l'Empire. L'autre brochure qui parut dans le même tems , avoit pour titre : *La vérité du Fait & du Droit , & de l'intérêt de tout ce qui concerne le Commerce établi aux Pays Bas Autrichiens , par Octroi de Sa M. I. & Cath.* L'Auteur y faisoit un narré historique de tout ce qui étoit survenu , depuis que le commerce de la Compagnie d'Ostende avoit commencé , jusqu'à l'Octroi , que l'Empereur avoit accordé. Il s'attachoit ensuite à prouver , par des témoignages authentiques , & par des traités , les droits de Sa Maj. Imp. à cet égard ; & à faire voir en même tems , que l'établissement de la Compagnie d'Ostende , bien loin de nuire à la République des Provinces-Unies , devoit au contraire lui être avantageux. Enfin il terminoit ces réflexions , par une longue énumération des importans services , que la Cour Impériale avoit rendus à la République d'Hollande , en diverses occasions.

Ces Ecrits ne demeurèrent pas sans réponse. Il en parut une dans une Gazette Angloise , intitulée *la poste du soir de Whitehall* , où l'on justifioit le droit ,
qu'ont

qu'ont les Princes de l'Empire de faire des alliances défensives, par les propres termes du Traité de Westphalie, dont l'auteur des réflexions s'étoit pourtant servi ; & par divers articles des capitulations des Empereurs, JOSEPH I. & CHARLES VI. La brochure, concernant la Compagnie d'Ostende, fut aussi réfutée avec beaucoup de solidité en Hollande, par un imprimé de neuf pages in folio, intitulé *Lettre d'un Membre de la Province d'Hollande, à un Membre de la Province de Gueldres*. Mais la réplique sans contredit la plus efficace, & la plus persuasive, fut l'unanimité, avec laquelle le Parlement d'Angleterre accorda au Roi, qui l'avoit assemblé à son retour d'Hanover, tout ce qu'il desira pour armer trois Escadres, qu'il destina à être envoyées presque tout à la fois, dans la Mer Baltique, aux Indes pour y bloquer les Gallions, & dans la Méditerranée pour la conservation de Gibraltar & de Port Mahon. Cette vigoureuse résolution porta, depuis le Nord jusqu'au Sud, la gloire de la Nation Angloise, & du Monarque qui la gouvernoit ; & elle eut d'autant plus d'éclat, qu'elle se prit & s'exécuta,

xécuta , sans demander ni attendre , le concours des autres Alliés de Sa Majesté Britannique , qui parut dans cette occasion ne vouloir faire usage de sa puissance , que pour affermir la paix de tous côtés.

L'Empereur n'avoit pas des dispositions moins pacifiques. Bien informé du pitoyable état où se trouvoient alors les Finances d'Espagne , il ne s'occupoit que des moyens d'éviter une guerre , dont tout le poids , si elle s'allumoit une fois , devoit vraisemblablement tomber sur lui. Cependant , comme son attention à cet égard , n'empêchoit point qu'il ne remarquât la fermentation , qui étoit alors dans tous les esprits , & les mesures que prenoient la France & l'Angleterre pour se préparer à la guerre ; Sa Majesté Impériale ne négligeoit rien de son côté , pour se mettre en état de défense , & pour n'avoir rien à craindre de leur part.

Dans le temps que l'Empereur se conduisoit avec autant de modération , que de prudence , il eut le chagrin d'apprendre , que le Duc de Ripperda l'avoit compromis , de la manière du monde la plus indiscrete , avec les deux Puissances Maritimes ; par les confiden-
ces ,

ces, qu'il avoit faites à Madrid à leurs Ambassadeurs, & dont on fut bien-tôt informé à Vienne. Ce qu'elles avoient dévoilé intéressant extrêmement l'Angleterre ; Mr. de St. SAPHORIN reçut ordre du Roi de la Grande Bretagne, de demander à l'Empereur, une déclaration touchant les articles du Traité secret entre Sa Majesté Impériale & le Roi d'Espagne, que le Duc de Ripperda venoit de découvrir à Milord Harrington, qu'on avoit signé à Vienne. Ce Ministre s'étant acquité de cette commission, dans laquelle intervint aussi le Duc de RICHELIEU, qui en avoit reçu une pareille ; la Cour Impériale fut aussi piquée du procédé du Duc de Ripperda, qu'embarassée pour répondre à Mr. de St. Saphorin. Ne rien dire eût été donner lieu au proverbe : *Qui ne dit mot consent* ; & il n'étoit pas à propos non plus de parler trop clairement. Dans cette situation délicate, on se détermina donc à faire regarder ce que ce Ministre avoit dit, comme de ces fausses confidences, que les personnes dans la place qu'il occupoit, font quelquefois, pour sonder les sentimens de ceux avec lesquels ils entrent

trent en Négociation; & qui par conséquent n'avoit nul fondement , & devoit seulement être regardé comme l'effet de son imprudence.

Une réponse si générale aux Faits ; que Mr. de Saint-Saphorin & le Duc de Richelieu objectoient , n'étoit pas fort satisfaisante. Aussi ne servit-elle qu'à faire connoître au Ministre Anglois , l'impossibilité où se trouvoit la Cour de Vienne , de nier ce que le Duc de Ripperda avoit avancé ; & à confirmer les soupçons (dont il avoit fait part au Roi son Maître) , de certains projets de l'Empereur & du Roi d'Espagne , bien contraires aux intérêts de Sa Majesté Britannique. Sur des articles aussi délicats , la moindre vraisemblance se convertit facilement en preuve ; aussi il résul-toit de toutes ces découvertes , & des éclaircissémens auxquels elles donnoient lieu , une aigreur & une méfiance entre les deux Cours de Vienne & de Londres , qui sembloit les conduire , malgré leurs vues pacifiques , à une rupture ouverte.

Un nouvel incident qui survint entr'Elles , presque dans le même tems que se passoit ce que je viens de rapporter ,

ne contribua pas peu à préparer cet événement.

Deux mois , ou environ , après la signature du Traité d'Hanover , & lorsque Sa Maj. Britannique étoit encore dans ses Etats d'Allemagne ; Elle dépêcha à Constantinople un courier , qui vint à Vienne , sous le nom & l'apparence d'un Marchand Anglois , prier Mr. de St. Saphorin , (qui cependant étoit secrètement informé de son véritable état , de lui obtenir un passe-port de la Cour Impériale , pour se rendre en Turquie par les Etats de l'Empereur. Cette grace ayant été facilement accordée , le Courier remit à Constantinople au Sieur STANIAN , qui y résidoit en qualité d'Ambassadeur d'Angleterre , les paquets dont on l'avoit chargé ; & peu de jours après le Sieur Stanian demanda une audience au Grand Vizir. Le Sieur DIERLING Ministre de l'Empereur à Constantinople , qui étoit déjà informé du Traité d'Hanover , fut bien-tôt instruit de l'arrivée du prétendu Marchand Anglois , & des suites qu'elle avoit eue ; & il en rendit aussi-tôt compte à Sa Maj. Impériale.

Ce Monarque remarquant alors l'artifice auquel on avoit eu recours , pour lui cacher l'envoi de ce Courier , & soupçonnant qu'une pareille démarche ne pouvoit procéder que d'un dessein secret de la part de l'Angleterre & de la France , d'exciter les Turcs à lui déclarer la guerre ; en fut sensiblement offensé. Il ordonna aussi-tôt au Sieur PALM , chargé de ses affaires à Londres , d'en porter ses plaintes au Roi d'Angleterre ; & en même tems , pour arrêter une intelligence qui lui paroïsoit si suspecte , il prescrivit à tous les Commandans des frontieres de Turquie , de ne laisser passer personne sans l'en avertir. Cet ordre étant parvenu au Duc de Wirtemberg , Gouverneur de Belgrade ; il ne manqua pas d'arrêter le Marchand supposé à son retour. Celui-ci se voyant pris & découvert , montra alors sa marque de Courier , & remit même au Duc de Wirtemberg une lettre du Sieur Dierling ; mais ce Prince bien informé des intentions de l'Empereur , ne jugea point à propos de le relâcher , qu'après avoir reçu de nouveaux ordres de Sa Majesté Impériale.

La nouvelle de sa détention étant parvenue à Mr. de Saint-Saphorin , il témoigna un grand ressentiment de ce qui s'étoit passé ; le qualifiant de violation du droit des gens : & comme il se trouvoit alors incommodé , & hors d'état de parler aux Ministres de l'Empereur , pour leur demander que le Courier fût mis en liberté ; il pria le Duc de Richelieu de se charger de ce soin. Ce Seigneur se rendit donc pour cela chez le Prince Eugene. La conversation fut assez vive entr'eux : la ruse , qu'il falloit justifier , ne pouvoit manquer de la rendre telle. Cependant le Duc de Richelieu ayant obtenu , que le Courier seroit relâché ; l'ordre en fut envoyé au Duc de Virtemberg , qui lui laissa continuer son voyage.

Il est des circonstances , où l'on doit éviter de faire un éclat , qui ne sert ordinairement , qu'à mettre dans un plus grand jour certaines démarches , qu'il n'est pas aisé ensuite de justifier aux yeux du public : & celle , où se trouvoit Mr. de Saint - Saphorin , étoit sans contre-dit de ce nombre. Ce ne fut pourtant point le parti qu'il prit. Au lieu de se contenter de la modération , avec laquelle
l'Empe-

l'Empereur s'étoit comporté, en permettant que ce Courier déguisé fut relâché; il prétendit encore, assez mal-à-propos, qu'on devoit faire au Roi son Maître une réparation publique, de l'injure qui lui avoit été faite par la détention de son Courier.

Ses plaintes & ses représentations sur ce sujet, se renouvelèrent fréquemment; & il déclaroit à quiconque vouloit l'entendre, que dans les dépêches qu'il avoit reçues de Constantinople, par le Courier dont il étoit question, on ne disoit pas un mot de la prétendue communication du Traité d'Hanover, qu'on publioit à Vienne, avoir été faite par Mr. Stanian au Grand Vizir, dans la vue odieuse d'engager sa Hauteſſe à déclarer la guerre à l'Empereur. Pour justifier donc la conduite que Sa Majesté Impériale avoit tenue dans cette occasion, & pour faire connoître en même tems, combien les avis qu'elle avoit reçus du Sieur Dierling, paroissoient bien fondés, & les raisons de Mr. de Saint-Saphorin, frivoles; le Comte de Zinzendorf eut ordre, d'engager Mr. de Saint-Saphorin, (pour éviter toute équivoque), de mettre en forme de lettre, tout ce qu'il

lui avoit dit , avec promesse qu'on y répondroit de même. La proposition ayant été acceptée , Mr. de Saint-Saphorin écrivit en conséquence au Comte de Zinzendorf : celui-ci lui répondit , & ces deux lettres furent envoyées au Comte de Konikseg à Madrid. On les trouvera inférées dans le sixième volume * , pour servir de preuve de tout ce que je viens de rapporter.

Il paroissoit visiblement par la réponse du Comte de Zinzendorf , que Mr. Stranian avoit voulu entamer à Constantinople une Négociation clandestine ; on assuroit que Mr. d'ANDREZEL , Ambassadeur de France , informé de ce dessein , le favorisoit ; & enfin on ne pouvoit douter que le Duc de Richelieu n'eût protégé indirectement , par ses bons offices à la Cour de Vienne , le Courier déguisé. Quand toutes ces particularités furent sçues à Madrid , il y eut de grands murmures contre la France & l'Angleterre , & un déchaînement presque universel contre le Duc de Bourbon. Le zèle pour la Religion s'échauffe , & se refroidit souvent dans les Cours , suivant qu'elles remarquent

quent que l'une ou l'autre de ces deux dispositions conviennent à leurs vues : Et comme il n'étoit point sans doute de l'intérêt de l'Espagne de voir l'Empereur , avec qui cette Couronne venoit de contracter une étroite Alliance , & l'Impératrice de Russie , avec laquelle on en ménageoit une autre , exposés à soutenir la guerre contre les Turcs ; on montroit à Madrid un vif ressentiment, des démarches qu'il paroïssoit que la France & l'Angleterre avoient faites de concert à la Porte, pour engager le Grand Seigneur à attaquer ces deux Puissances ; & la part qu'on y affectoit de prendre aux intérêts de la Chrétienté, ne pouvoit aller plus loin.

J'étois souvent témoin des pieux effets que cette disposition produisoit ; & j'essayoïis quelquefois de soutenir la cause du Duc de Bourbon ; & de faire tomber sur l'Angleterre seule toute l'iniquité du dessein qu'on censuroit. Ce n'est pas que je sois jamais capable de pallier des Négociations , tendantes à attirer les armes des Infidèles dans les Etats Chrétiens ; de tels sentimens sont incompatibles avec mon état , & avec ma manière de penser ; mais ne regardant pas comme certain , que le Duc de Bour-

bon eût formé un tel dessein , dans un tems sur-tout , où l'Empereur ne paroïssoit point disposé à déclarer la guerre à la France ; je crus pouvoir , sans scrupule , prendre le parti de ce Prince & le disculper.

Un jour que je me trouvai chez le Duc d'ARCOS , avec différentes personnes , dans le nombre desquelles étoient plusieurs Religieux , de ceux qu'on appelle en Espagne *Padres Graves* , & qui sont en considération dans leur Ordre ; la conversation étant tombée sur ce que je viens de rapporter ; les bons Peres traitèrent sans miséricorde le Duc de Bourbon , sur-tout sur le chapitre de sa Religion. Un d'entr'eux , nommé le Pere SPINOSA , qui fut peu de tems après nommé Evêque de *Jaca* , remarquant que je ne m'empressois point de justifier la conduite & les sentimens de S. A. , me dit avec quelque affectation , que c'étoit un grand malheur , qu'il y eût si peu de zèle en France pour la foi Catholique ; & que ceux qui gouvernoient le Royaume parussent portés , non seulement à s'allier avec les Hérétiques , mais encore avec les Mahométans. Cette pieuse réflexion du Pere Spinosa , ayant causé

causé je ne fai quel petit murmure dans l'assemblée, qui marquoit qu'elle étoit curieuse de voir comment je la prendrois ; je crus devoir ne la point laisser sans replique : Mais pour éviter qu'on crût qu'elle m'avoit offensé , je lui répondis en souriant : « Le malheur » que vous déplorez , mon Révérend » Pere, nous oblige, je crois, tous deux » à pratiquer l'avis que Notre-Seigneur » nous donne dans l'Evangile, *de son-* » *ger d'abord à ôter la poutre que nous* » *avons dans les yeux , avant de vouloir* » *tirer la paille , que nous remarquons* » *dans ceux de notre prochain ; & je* » consens, après ce que je vais avoir » l'honneur de vous rapporter, que » Mr. le Duc d'Arcos décide, qui de » nous deux doit commencer à profi- » ter de ce conseil. Vous nous im- » putez d'être disposés en France , à » faire des alliances avec des hérétiques, & à rechercher même celle des » Mahométans. Soit , mon Révérend » Pere ; je ne veux point vous contre- » dire : Mais auriez - vous oublié , en » nous faisant ce reproche, que le feu » Roi d'Espagne CHARLES II., lorsqu' » que le Prince d'Orange détrôna le

» Roi JACQUES, non seulement re-
 » connut ce Prince pour Roi d'Angle-
 » terre ; mais fit même une alliance
 » avec lui contre la France , qui sou-
 » tenoit cependant le parti de cet in-
 » fortuné Monarque , & par conséquent
 » celui de la Religion Catholique ?
 » Et ne vous souviendriez - vous plus ,
 » qu'en dernier lieu , lorsque la guerre
 » étoit allumée entre l'Empereur & les
 » Turcs ; l'Espagne la déclara à ce Mo-
 » narque , & s'opposa aux progrès de ses
 » armes , par la Conquête qu'elle entre-
 » prit de faire du Royaume de Sicile ?
 » Sans compter encore , ne vous déplai-
 » se , les bruits qui se répandirent dans
 » ce tems - là , que la Cour d'Espagne
 » entretenoit un * Ministre secret à
 » Constantinople auprès du Prince RA-
 » GOTSKI , afin de l'engager à se
 » servir des Turcs pour s'emparer de
 » la *Transylvanie* , & d'éloigner ainsi
 » la conclusion du Traité de Paix de
 » *Passarovitz*. Qui des Espagnols ou
 » des François , ajoutai-je , en adressant
 » alors la parole au Duc d'Arcos , vous
 » paroît ,

* Mr. de BOISSIMENE François , envoyé par la
 Cour de Madrid auprès du Prince RAGOTSKI.

„ paroît à présent , Mr. le Duc , en droit
 „ d'ôter la petite paille dont parle l'E-
 „ vangile ? Franchement , j'ai peur ,
 „ que les uns & les autres ne soient éga-
 „ lement privés du droit de se rendre
 „ cet office de charité ». Les faits que
 j'avois cités au Pere Spinosa , ne pou-
 voient être contestés , & faisoient bien
 paroli , à ceux dont il s'étoit agi dans
 la conversation. D'ailleurs ne justifiant
 aucune des deux Nations , au désavan-
 tage de l'autre , il n'y avoit rien d'offen-
 sant dans ma réponse : aussi ceux qui
 étoient chez le Duc d'Arcos , & même
 le Pere Spinosa , convinrent tous en
 riant , que la conclusion que j'avois ti-
 rée , étoit juste. Cet entretien au reste,
 qui n'étoit qu'un badinage , ayant été rap-
 porté dans le public , ne laissa pas d'être
 utile aux fins que j'avois eues en le com-
 mençant.

Le Roi d'Angleterre ayant fait part
 au Grand Seigneur de la conclusion du
 Traité d'Hanover , dans le même tems
 que l'Empereur & l'Espagne travailloient
 à faire une Alliance avec l'Impératrice
 de Russie ; on craignoit à la Cour de
 Vienne , sur ce que les démêlés qu'a-
 voit cette Princesse , par rapport aux

limites de ses Etats avec la Porte , du-
 roient encore , (car depuis la paix qui
 avoit été signée le huit Juillet 1724.
 entre la Russie & les Turcs , par la mé-
 diation de la France , cet article n'étoit
 point réglé ,) on craignoit , dis-je , qu'à
 l'occasion de cette discussion , le Minis-
 tre Anglois à Constantinople , ne travail-
 lât à jeter quelque soupçon dans le Di-
 van , sur les vues de Sa Maj. Impériale ,
 en rendant suspecte son union avec la
 Czarine. Ainsi , pour se précautionner
 à tout hazard contre les mauvais offi-
 ces que l'Angleterre pourroit rendre ;
 l'Empereur , déjà fort en garde depuis
 l'aventure du Courier Anglois , contre
 tout ce qui pouvoit venir de la part
 de cette Puissance , ordonna au Prince
 Eugene d'assurer le Grand Vizir : que
 l'Alliance qui étoit sur le tapis entre Sa
 M. Imp. & l'Impératrice de Russie , ne con-
 tenoit rien de contraire aux engagemens
 pris par les deux Empires dans le Trai-
 té de Passarovvitz ; & que l'Empereur y
 feroit toujours fidèle ; dans l'espérance
 que Sa Hauteſſe avoit de son côté les
 mêmes sentimens ; & ne prêteroit point
 l'oreille aux insinuations de certaines
 Puissances qui ne cherchoient qu'à trou-
 bler

bler la bonne intelligence qui regnoit entr'Elle & l'Empereur. Cette lettre fut envoyée au Sieur Dierling, qui la remit au Grand Vizir ; & comme ce premier Ministre parut satisfait des assurances qu'elle contenoit ; la Cour de Vienne, sur l'avis qu'elle en reçut, fit partir le Comte de Rabutin pour se rendre à Petersbourg. Peu de tems après, le Duc de Ripperda destina le Comte de Lambilli, pour y aller aussi avec une remise d'argent, qu'on faisoit monter à quatre-vingt mille pistoles.

Toutes les tentatives qu'on avoit faites à Madrid, pour mettre quelque division entre les Alliés d'Hanover, ayant été inutiles ; on ne laissa pas à Vienne de vouloir encore s'en servir : Et voici ce qui vraisemblablement donna lieu à cette résolution. L'Empereur avoit appris, que la Province d'Hollande avoit accédé au Traité d'Hanover ; que les autres Provinces de la République paroissent assez disposées à suivre cet exemple ; & que l'Angleterre mettoit trois Escadres considérables en mer. Cette disposition des Etats Généraux, & ces armemens considérables de la Cour Britannique, firent craindre à S. M. Imp. que la supériorité que paroissoit prendre par là, l'Alliance d'Ha-

novre

ver sur celle de Vienne , ne refroidit beaucoup , & n'éteignit même entièrement , la disposition où étoient plusieurs Puissances de l'Empire & du Nord, d'embrasser ses intérêts. Afin donc d'empêcher un pareil changement, & faire regarder la ligue d'Hanover comme moins formidable; on s'attacha à Vienne à représenter l'union de la France avec l'Angleterre, comme peu solide. Et pour fortifier cette opinion, on affecta de répandre dans cette Résidence Impériale, & dans plusieurs Cours d'Allemagne, différens bruits; tantôt sur les démarches secrètes que faisoit, disoit-on, la France, pour se reconcilier avec l'Espagne à l'insu de l'Angleterre; & tantôt sur le ressentiment qu'en marquoit celle-ci. Ces bruits ne laissoient pas de tenir les esprits en suspens , & de donner lieu à divers raisonnemens favorables aux vues de l'Empereur.

On ne s'en tint pas là à Vienne. Pour augmenter encore les préjugés qu'on vouloit établir , on y débita , que le Duc de Richelieu avoit eu une audience particulière de l'Empereur , dans laquelle il avoit communiqué à ce Monarque , un projet d'accommodement entre la Cour d'Espagne & celle de France. On ajoutoit , que cet accommodement devoit se faire

faire par la médiation de Sa Majesté Impériale , & que même il étoit sur le point d'être conclu. Cette nouvelle , qui ne rendoit qu'à jeter dans l'esprit des Rois d'Angleterre & de Prusse , quelques soupçons sur la bonne foi de la France , parvint bien-tôt au Duc de Richelieu. Cet Ambassadeur se contenta de la tourner en ridicule , & d'assurer que jamais il n'avoit dit un mot qui y eût du rapport : Mais nonobstant une déclaration si formelle , elle ne laissa pas d'être portée ailleurs * , & de venir à la Cour de Madrid (écho fidèle , dans ce tems-là , de celle de Vienne ,) où on la débita avec cette circonstance de plus : que c'étoit le Nonce du Pape auprès de l'Empereur , qui avoit commencé une Négociation si importante.

L'effet que produisent les bruits vagues & sans fondement qu'on répand , est ordinairement aussi petit que de peu de durée ; & comme des Ecrits publics font tout une autre impression , on débita à Vienne une brochure , qui portoit pour titre : *Analyse de l'Alliance conclue*

* Les Ministres de France à la Diète de Ratisbonne , en Prusse , & dans d'autres cours d'Allemagne & du Nord , reçurent ordre de détruire ces faux bruits.

clue à Hanover. L'auteur, dans le préambule de ce petit Ouvrage, faisoit voir le peu de fruit qu'on avoit tiré du Congrès de Cambray, malgré sa longueur. Il s'attachoit à prouver, que le Roi d'Espagne n'avoit pu se dispenser, après le renvoi de l'Infante, de rejeter la médiation de la France, & d'envoyer un Ministre à Vienne pour conclurre la Paix avec l'Empereur; surtout le Roi d'Angleterre ayant alors refusé de remplir seul les fonctions de Médiateur *. Il donnoit ensuite de grandes louanges à la bonne foi avec laquelle l'Empereur & le Roi d'Espagne, avoient de gré à gré, & sans l'intervention d'aucune puissance, terminé à l'amiable les différens qu'ils avoient depuis tant d'années. Et comme cet événement affermissoit, selon lui, la tranquillité de l'Europe, & devoit être regardé comme l'accomplissement & la perfection du Traité de la quadruple Alliance; il paroissoit surpris, que les deux Couronnes de France & d'Angleterre en prissent occasion, d'attribuer à leurs Maj. Impériales & Catholiques, des desseins tout opposés aux
vues

* On peut voir, par ce que j'ai dit plus haut, les raisons que le Roi d'Angleterre avoit eues de s'excuser d'accepter cette médiation.

Vues pacifiques, qui les avoient portées à s'unir d'une étroite amitié : & l'Auteur cherchoit à faire entrevoir dans les démarches de ces deux Couronnes , certaines vues secrètes , dont il parloit un peu malignement. Passant après cela à ce qui concernoit les bruits qui couroient du prochain mariage de l'Archiduchesse avec un Prince d'Espagne ; de la garantie qu'on assuroit que l'Empereur avoit donnée au Roi d'Espagne pour le recouvrement de *Gibraltar* & de *Port-Mahon* ; & de celle en échange de Sa Maj. Cath. pour soutenir la Compagnie d'*Ostende* : il traitoit tout cela de suppositions : & on appercevoit aisément , qu'il tâchoit de donner la même tournure , à ce que le Duc de Ripperda avoit dit si indiscretement , aux deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande sur ces deux articles. Enfin , venant à examiner , quel sujet pouvoient avoir les Rois de France & d'Angleterre , de paroître mécontents de l'Alliance de l'Empereur avec le Roi d'Espagne ; il n'en trouvoit point d'autre , que ce qui étoit stipulé dans l'Article douzième * du Traité de Vienne. Cependant :

* Sa maj. Impériale promet de défendre , garantir & maintenir , autant de fois qu'il sera né-

pendant, disoit-il ensuite, comme par manière de réflexion, ces deux Monarques n'ont aucune raison légitime, de prendre ombrage de ce que contient cet Article ; puisqu'il ne tend qu'à affermir la paix en Europe, qui est l'objet principal que les Alliés d'Hanover assurent avoir eu en s'unissant. D'ailleurs, ajoutoit encore l'Auteur, si les Rois de France & de la Grande Bretagne ont cru dans le tems du Traité de la quadruple Alliance, & s'ils croient encore à présent, suivant toute

cessaire, le rang de succession au Royaume d'Espagne, établi par les Traités d'Utrecht, confirmé par les renonciations qui ont suivi en vertu du Traité de la quadruple Alliance : & par le présent Traité de paix le Roi d'Espagne promet de son côté, de défendre & de garantir l'ordre de succession, que Sa M. Imp. à l'exemple de ses Prédécesseurs, a déclaré & établi, conformément aux mêmes engagements, par manière de *fidei commiss* perpétuel, indivisible & inséparable, attaché à l'aîné de tous les héritiers & successeurs de l'un & de l'autre sexe de S. M. I. ; lequel ordre a été ensuite unanimement reçu, & reconnu pour une Loi & Pragmatique Sanction toujours en vigueur, par les Provinces & Etats de tous les Royaumes, Archiduchés, Duchés, Principautés, Provinces & Pays appartenants, par droit héréditaire, à la Maison d'Autriche.

toute apparence , que la tranquillité de l'Europe dépend du maintien de l'ordre de succession , établi par le Traité d'Utrecht pour les Couronnes de France, d'Espagne & d'Angleterre ; comment pourroient-ils se persuader , qu'elle ne dépende pas également du réglemeut plein de sagesse , que l'Empereur a fait , touchant ceux qui doivent hériter des Etats de l'Auguste Maison d'Autriche ? Il faut donc qu'il y ait dans tout cela , quelque mystère secret , qu'on ne peut encore pénétrer. Serait-il par hasard question entre ces Souverains , de faire un nouveau Traité de partage ? On a peine à le croire : car sans doute on n'a pas oublié les suites de celui qui fut fait en 1700.

C'est ainsi que s'expliquoit l'Auteur de l'*Analyse* dans son Préambule. Le reste de l'Ouvrage , qui consistoit en un examen de chaque article particulier du Traité d'Hanover , n'étoit presque qu'une répétition , de ce qu'on trouvoit dans les réflexions sur le même Traité , dont j'ai fait mention. Au surplus , l'idée que cet Auteur avoit , que les Rois de France & d'Angleterre songeoient peut-être dès ce tems-là , à régler la succession de l'Empereur & à partager ses Etats , paroissoit bien

bien chimérique. S. M. I. étoit alors à la fleur de son âge , & il n'y avoit que peu de tems , que l'Impératrice étoit accouchée d'une Princesse. Mais le triste événement de la mort de ce sage & religieux Monarque , arrivé dans le tems que j'écrivois ces Mémoires , n'a que trop donné lieu au projet de partage , que l'Auteur de l'*Analyse* annonçoit prématurément ; aussi bien qu'à toutes les traverses qu'éprouve dans les premières années de son Règne , l'Auguste & Magnanime Princesse , qui les soutient avec une grandeur d'ame si héroïque , qu'elle engage même les Nations qui sont armées contre Elle * , à desirer en secret qu'Elle puisse les surmonter.

Les moyens que les Cours de Vienne & de Madrid employoient tour à tour , pour faire regarder les desseins des Rois de France & d'Angleterre aussi étendus que dangereux , se réduisant donc à publier des Ecrits , ou à faire courir des bruits , dont l'effet étoit aussi passager que frivole ; le Duc de Ripperda appercevoit avec chagrin , que tous ces artifices ne servoient qu'à affermir davantage , l'union qui étoit entre les Alliés d'Hanover. Ce Ministre se repentoit aussi ,
mais

* Ceci étoit écrit avant la conclusion de la paix.

mais trop tard , d'avoir si imprudemment découvert aux deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande , qu'il y avoit un Traité secret entre l'Empereur & le Roi d'Espagne ; & son inquiétude étoit d'autant mieux fondée , qu'il s'attendoit bien que la Cour Impériale , embarrassée par une semblable indiscretion , trouveroit aisément l'occasion de lui en marquer son ressentiment. Occupé donc à parer ce coup , & à pouvoir soutenir son autorité ; le Duc de Ripperda prit subitement , & sans en rien communiquer à personne , la singulière résolution d'entamer directement une négociation avec la France. Si c'étoit au reste , dans l'intention de s'attirer la protection de cette Couronne , en travaillant de bonne foi à sa réconciliation avec l'Espagne ; c'est ce que je n'ai pu démêler. Mais je suis bien plus disposé à croire , que le Duc de Ripperda , troublé par la crainte de l'orage dont il étoit menacé , & ne sachant quel parti prendre pour se mettre à l'abri , fit dans cette circonstance comme ceux , qui , prêts à tomber dans un précipice , s'attachent à un roseau , faute d'un appui plus solide.

Ce Ministre comprit pourtant, vu l'extrême délicatesse de la Négociation qu'il alloit entamer, sans en rien communiquer à L. M. Catholiques, qu'il devoit pour sa sûreté, se rendre maître absolu de l'avouer ou de la défavouer, selon le bon ou le mauvais succès qu'elle auroit; & se servir par conséquent de quelqu'un, pour la commencer, qui n'osât le contredire. Le choix d'un sujet étoit embarrassant, & par l'effet du monde le plus bizarre, ce fut sur le Sieur *Stalpart* *, qu'il jeta les yeux, pour lui faire confiance de son projet. Celui-ci, qui étoit fort éloigné de s'attendre que le Duc de Ripperda eût une pareille intention, ayant été obligé de venir à l'audience de ce Ministre, pour lui demander quelque grace; fut très-surpris, quand il lui entendit dire de le suivre dans son cabinet; & il craignit, que cette distinction ne fût plutôt l'effet de quelque nouveau mécontentement du Duc de Ripperda, qu'une marque de sa bienveillance. Le Ministre qui s'aperçut bientôt de l'embarras où étoit *Stalpart*, l'en tira en lui parlant avec bonté, & en lui demandant quel service il pouvoit lui rendre ? *Stalpart* fort

* Le même dont j'ai rapporté plus haut qu'il étoit mécontent.

fort content de voir le Duc de Ripperda si bien disposé, lui exposa alors ce qu'il avoit à lui dire ; & profitant de l'occasion, il supplia ce Ministre de lui pardonner, ce qu'un zèle indiscret lui avoit fait écrire quelque tems auparavant en France, & qui lui avoit attiré le malheur de déplaire à Son Excellence, devant laquelle, ajouta-t-il, il n'avoit depuis ce tems-là presque osé paroître. « C'est à tort, lui répondit le Duc de Ripperda, que vous en avez agi ainsi. Est-ce que vous ne me connoissez pas ? Je suis vif, il est vrai : mais je ne garde pas la rancune si long-tems. D'ailleurs, depuis ce que vous me rappelez, je n'ai eu que lieu d'être content de votre conduite ; & vous vous appercevrez dans l'occasion, de l'estime que j'ai pour vous. Mais puisque vous me faites souvenir à présent de ce que vous écrivites en France, peu de tems après mon arrivée de Vienne ; avouez-moi la vérité, n'y écrivez-vous plus secrètement ce qui se passe ici ? »

Stalpart, qui s'observoit avec soin sur cet article depuis le risque qu'il avoit couru d'être arrêté, répondit au Duc de Ripperda, qu'il ne parloit jamais dans
ses

ses lettres que tout au plus de ce qui étoit dans la Gazette. « Vous faites sagement, lui repartit ce Ministre. Rien n'est plus imprudent à un particulier, que de s'ériger dans une Cour en Novelliste ; cependant celle-ci est farcie de gens de ce caractère. Mais si la Cour de France est si curieuse des nouvelles de ce pays-ci, & si mal instruite de ce qui s'y passe ; à qui doit-Elle s'en prendre, si ce n'est à Elle-même ? Pour quoi n'a-t-Elle personne auprès de Leurs Majestés à qui on puisse parler ? & pour quoi remet-Elle si totalement le soin de ménager ses intérêts à l'Ambassadeur d'Angleterre ? Mr. le Duc de Bourbon & le Comte de Morville peuvent-ils donc se persuader, que ce Ministre soit fort pressé à réunir les deux Couronnes ? C'est avoir en vérité, une grande opinion de la bonne foi de l'Angleterre ; & je doute fort, avec leur permission, que cette Couronne en ait une aussi favorable de la leur. »

Les questions, que V. E. me fait, repartit Stalpart, sont au-dessus de mes connoissances : Mais s'il n'y a pourtant point de témérité à vous dire mon sentiment, j'aurai l'honneur de vous représenter,

ter , qu'il me paroît , que ce qui empêche , qu'il n'y ait ici aucun Ministre de France , c'est , je crois , qu'on n'y en veut point recevoir : & je suis bien convaincu , que pour peu que Monseigneur le Duc , & Mr. le Comte de Morville fussent instruits , Monseigneur , des favorables dispositions où vous me paroissez être actuellement d'y en admettre un , ils ne tarderoient pas de correspondre à vos bonnes intentions.

« Avez-vous , dit alors le Duc de Ripperda à Stalpart , quelque relation avec Mr. le Duc de Bourbon , ou avec le Comte de Morville ? Et croyez-vous , que ce Prince , ou ce Ministre vous répondroient , sur ce que je pourrois vous dire de leur écrire ? » J'ai tout lieu , lui répliqua Stalpart , de m'en flatter , Monseigneur ; & sur tout si son Altesse , ou Mr. de Morville me voyoient autorisé par Votre Excellence , de les informer de ce qu'elle jugeroit à propos de me confier : « Eh bien , reprit le Duc de Ripperda , si la chose est telle que vous me l'assurez ; je veux bien vous confier que j'ai dessein de vous faire écrire au Comte de Morville. Mais avant de vous expliquer mes

„ intentions , promettez - moi un secret
 „ inviolable , & que vous ne parlerez
 „ à personne de cette Cour , ni encore
 „ moins aux Ministres d'Angleterre &
 „ d'Hollande , de la démarche , que vous
 „ allez faire. Et sachez en même tems ,
 „ que si vous commettez à cet égard
 „ la plus légère indiscretion , je désa-
 „ vouerai entièrement tout ce que vous
 „ aurez pu dire : & que vous aurez par
 „ conséquent tout lieu de vous repentir ,
 „ d'avoir manqué à la fidélité que j'exige
 „ de vous. „

Stalpart ayant répondu que sa situa-
 tion , & son zèle pour le service du
 Roi , devoient paroître à Son Excellen-
 ce de sûrs garants de sa discrétion : le
 Duc de Ripperda s'ouvrit alors à lui ,
 sur ce que devoit contenir la lettre qu'il
 écriroit au Comte de Mörville. Il lui
 enjoignit aussi de la lui porter , après
 qu'il l'auroit mise au net ; & puis en le
 congédiant : « Souvenez - vous bien ,
 „ lui dit-il encore , de ce que vous me
 „ promettez , au sujet du silence que je
 „ vous ai recommandé de garder , sur
 „ tout ce qui vient de se passer entre
 „ nous. „

La conversation, dont je fais ici le détail, s'étoit passée le mercredi 4. Avril 1726. Stalpart présenta le lendemain au Duc de Ripperda la lettre, qu'il lui avoit ordonné d'écrire, & dont il me donna depuis une copie : mais comme elle se trouve dans les papiers qui m'ont été enlevés par l'ordre du Card. de Fleury, je ne saurois la placer ici. Je dirai seulement, autant que je puis m'en souvenir, que Stalpart y apprenoit au Comte de Morville : que dans l'entretien qu'il avoit eu avec Mr. le Duc de Ripperda, & qu'il rapportoit tout au long, ce Ministre lui avoit paru surpris, qu'il n'y eût personne de la part de la France à la Cour d'Espagne, avec laquelle il pût parler, de ce qui concernoit les affaires de la conjoncture présente : qu'il lui avoit ensuite ordonné de lui faire savoir, que si la France vouloit prendre le parti de se détacher de l'Angleterre, & d'accéder au Traité de Vienne, Leurs Majestés Catholiques seroient très-disposées en ce cas-là, de se réconcilier sincèrement avec le Roi leur neveu ; & de donner même en faveur de cette démarche, une plus grande étendue, & un nouveau degré de force aux rénonciations, que le Roi d'Espagne

avoit faites , par la paix d'Utrecht , de ses droits sur la Couronne de France ; & qu'enfin , au cas que ces propositions du Duc de Ripperda fussent goûtées de Mr. le Duc de Bourbon , Son Altesse pouvoit envoyer à Madrid quelqu'un , pour y travailler à la réunion des deux Couronnes , sur le plan que le Duc de Ripperda offroit de suivre. Voilà à peu près la substance de cette lettre. Le Duc de Ripperda , après l'avoir examinée , l'approuva dans tous ses points ; & la remit à Stalpart , en lui recommandant de la faire partir le lundi d'après , jour du départ de la poste ordinaire de France. Mais celui-ci n'attendit pas jusqu'à ce jour-là , à s'acquitter de cette commission ; & il trouva une occasion de la faire tenir plus promptement au Comte de Morville , par le renvoi du courier extraordinaire , qui étoit venu porter la nouvelle à Leurs Maj. Cath. de la mort de Maximilien Emanuel Marie, Electeur de Bavière.

Ce Prince , aussi illustre par sa valeur , dont il avoit donné en tant de combats & de sièges les marques les plus éclatantes , que par sa générosité , & par mille autres belles qualités , étoit mort

à

à Munich le 26. Février de cette année 1726. ; aussi regreté peut-être de toute la Nation Française , que de ses propres sujets : laissant pour héritier de ses Etats , le Prince Electoral , CHARLES ALBERT , en la personne duquel on peut dire , que le Roi Très-Chrétien a reconnu depuis , l'attachement que l'Electeur son pere & la maison de Bavière avoient montré souvent pour la France ; en contribuant d'une manière aussi généreuse que glorieuse , à mettre sur la tête de ce Prince * le Diadème Impérial , que plusieurs de ses Augustes Ancêtres ont porté dans les siècles les plus reculés.

Quoique le Sr. Stalpart fût aussi flatté des marques inespérées de confiance , qu'il recevoit du premier Ministre d'Espagne , que de l'espérance de pouvoir devenir peut-être , l'instrument d'un renouvellement d'intelligence entre les deux Couronnes ; il remarqua bien cependant , à quel point la Négociation qu'on lui confioit étoit délicate. Et comme à l'occasion de la conférence qu'il avoit mé-

X 3

nagée

* Il fut élu Empereur à Francfort , le 24. Janvier 1742 , & il est mort à *Munich* le 20. de Janvier 1745.

nagée entre l'Ambassadeur d'Angleterre & moi , il s'étoit formé entre nous deux une assez grande liaison ; il jugea à propos de me faire part de la lettre, qu'il avoit écrite en France , & de tout ce qui s'étoit passé dans la conversation qu'il avoit eue avec le Duc de Ripperda.

La première pensée qui me vint à ce sujet , fut , que ce Ministre persistoit toujours dans le dessein de mettre de la division , ou au moins de la méfiance entre la France & ses Alliés. Selon cette idée, je ne dissimulai point à Stalpart, que je croyois , que toutes les différentes propositions que le Duc de Ripperda faisoit passer en France par son moyen , y paroîtroient vraisemblablement fort captieuses ; & que peut-être même y seroit-on offensé d'appercevoir , que la Cour d'Espagne voulût faire dépendre absolument la réconciliation des deux Couronnes , de l'accession du Roi au Traité de Vienne : cette démarche , ajoûtai-je , est contraire à la gloire de S. M. & à l'opinion qu'elle doit donner de sa bonne foi dans le commencement de son Regne. Ne doutez donc point , que votre lettre ne soit communiquée aux Ministres d'Angleterre & de Prusse ,

Prusse , qui sont à Paris ; & qu'on ne prenne sagement cette précaution , pour rendre inutiles les artifices , qu'il est très-vraisemblable que le Duc de Ripperda à voulu de nouveau employer , en vous la faisant écrire. Si vous me permettez donc de vous dire encore librement mon avis , je crois qu'en exécutant l'ordre du Duc de Ripperda , (ce qui ne peut que vous faire honneur en France , & y faire voir l'estime qu'on fait ici de vos lumières & de votre zèle) ; vous devez cependant , pour votre sûreté , ne rien cacher à Milord Harrington de ce que vous me dites ; & pousser même la déférence à son égard jusqu'à l'assurer , que vous êtes dans l'intention de suivre aveuglément dans cette occasion les conseils qu'il vous donnera , & d'en faire la règle de votre conduite.

Stalpart , qui , depuis le départ de l'Abbé de Livry , s'étoit fort attaché à l'Ambassadeur d'Angleterre , & qui savoit parfaitement quel ascendant le Ministère Anglois avoit pris en France , se trouvoit porté , autant par son inclination , que pour sa propre utilité , à avoir pour Milord Harrington une entière déférence. Il me répondit aussi , que ses sentimens ,

sur ce que je venois de lui dire , étant
entièrement conformes aux miens ; il
avoit toujours eu le dessein , de rendre
un compte exact à l'Ambassadeur d'An-
gleterre , de sa conférence avec le Duc
de Ripperda , & de ce qui s'en étoit
suivi : « Et si quelque chose en a sus-
» pendu jusqu'à présent, me dit-il, l'e-
» xécution ; c'est , je vous l'avoue , une
» pensée qui m'est venue , & dont je
» suis bien aise de vous faire part. Vous
» savez ce qui se débite ici tous les
» jours sur les différentes propositions,
» que le Duc de Ripperda fait , tantôt
» à l'Angleterre & tantôt à la Hollan-
» de ; & qu'on le soupçonne , de vou-
» loir annuler insensiblement le Traité
» de Vienne : ou si cela lui devient
» impossible , d'engager une des deux
» Puissances Maritimes, à s'unir à l'Es-
» pagne & à l'Empereur. Qui fait donc ,
» si dans les conversations qu'il a eues
» avec leurs Ambassadeurs , il n'aura
» pas tenté , pour les dégoûter de l'Al-
» liance de la France , de leur insinuer
» de nouveau , qu'il ne tient qu'à lui
» de terminer en une demi-heure de
» tems , l'ouvrage de la réconciliation ?
» & quelle assurance puis-je avoir que la
» démar-

„ démarche où il m'a engagée , ne doit
 „ pas être regardée comme un piège ,
 „ qu'il tend de concert avec ces deux
 „ Ministres à Mgr. le Duc de Bourbon ;
 „ pour découvrir , si par l'extrême de-
 „ sir que ressent Son Altesse , de pré-
 „ venir une ruprure entre les deux Cou-
 „ rones , Elle ne fera pas tentée d'en-
 „ ramer , à l'insu de l'Angleterre & de
 „ la Hollande , une Négociation secret-
 „ te avec l'Espagne ? Je conviens , con-
 „ tinua Stalpart , que Mr. le Duc de
 „ Bourbon est trop éclairé , pour ne pas
 „ être en garde contre les artifices de
 „ cette Cour , & pour donner le moin-
 „ dre prétexte aux Alliés d'Hanover de
 „ douter de sa bonne foi. Mais la cer-
 „ titude où je puis être à cet égard ,
 „ ne m'empêche pourtant pas de remar-
 „ quer , que si l'Ambassadeur d'Angle-
 „ terre est entré secrètement dans le
 „ projet que le Duc de Ripperda m'a com-
 „ muniqué ; la confiance que j'en ferai
 „ à ce Ministre , tendant à rendre ce mê-
 „ me projet inutile ; je serai indubitable-
 „ ment la victime du ressentiment que le
 „ Duc de Ripperda & lui auront peut-
 „ être de le voir avorter. Indépendam-
 „ ment de cet inconvénient , qui n'est
 „ pas petit , comme vous le voyez , je

„ dois craindre encore , que bien loin
 „ qu'on me fache quelque gré en
 „ France , de m'être attiré la confian-
 „ ce du Duc de Ripperda , on ne se
 „ persuade au contraire , qu'une se-
 „ crette & imprudente démangeaison ,
 „ d'entrer dans des affaires qui sont au-
 „ dessus de ma portée., m'a fait hazar-
 „ der légèrement , d'écouter des propo-
 „ sitions plus propres à embarrasser ,
 „ qu'à lever les obstacles qui s'oppo-
 „ sent à la réunion des deux Couron-
 „ nes : & que de cette façon-là , je me
 „ verrai exposé peut-être à passer ici pour
 „ un indiscret , & en France pour un intri-
 „ guant. „

Les réflexions de Stalpart , & sur tout
 celle de l'intelligence secrète , qui pou-
 voit être entre Milord Harrington & le
 Duc de Ripperda , étoient trop justes ,
 pour que je n'en fusse pas frappé. Mais
 comme il me parut cependant , que si
 les vues de ces deux Ministres étoient
 aussi artificieuses que nous étions tenté
 Stalpart & moi de le croire ; le meil-
 leur & le plus sûr moyen d'en rendre
 après tout l'effet inutile , étoit de ne
 rien cacher à l'Ambassadeur d'Angleterre
 de ce qui s'étoit passé : & d'écrire en
 même

même tems en France les raisons , que Stalpart avoit eu d'en user ainsi. Je l'exhortai fort de prendre ce parti , & de ne pas craindre , que le Duc de Bourbon , ou le Comte de Morville désapprouvassent qu'il eût exécuté les ordres du Duc de Ripperda. En effet , ajoutai-je , quel risque courez-vous à suivre ce conseil ? Si le Duc de Ripperda , comme vous semblez le craindre , a découvert à l'Ambassadeur d'Angleterre ce qu'il vous a fait écrire en France , Milord Harrington , sage , modéré , & votre ami , voudroit-il pour récompense de la bonne foi & de la déférence que vous lui marquerez , révéler au Duc de Ripperda la confiance que vous allez lui faire ? Pouvez-vous penser d'ailleurs , que Milord Harrington n'apperçoive pas , que l'éclat qui résulteroit d'une trahison si noire , le convaincroit de s'être servi , pour connoître les véritables sentimens de la France , d'une duplicité , & même d'une perfidie , qui entraîneroient des suites aussi funestes pour lui que pour les intérêts du Roi son Maître. Je ne vois donc (je le répète encore) aucun danger à vous livrer à l'Ambassadeur d'Angleterre. S'il y en a , il ne peut

regarder que ce Ministre ; puisqu'on pourra découvrir , par sa manière d'agir & de vous répondre , l'espèce de collusion qui est peut-être entre le Duc de Ripperda & lui. Or si par hazard il s'en est glissé quelqu'une , l'Angleterre en sera la dupe : car alors la France aura le prétexte le plus légitime , de rompre les engagemens qu'elle a pris avec cette Couronne ; de se réunir à l'Espagne , & peut-être d'accéder au Traité de Vienne. Si cela arrive , soyez tranquille. Le Duc de Ripperda ne vous saura assurément aucun mauvais gré d'avoir donné lieu à un pareil événement.

Ces réflexions , que je suggérai au Sr. Stalpart , pour le déterminer à informer Milord Harrington de la démarche où le Duc de Ripperda l'avoit engagé , achevèrent de le confirmer dans le dessein qu'il avoit d'abord conçu , de ne lui rien cacher de tout ce que contenoit la lettre , qu'il avoit envoyée au Comte de Morville ; & il me quitta pour aller lui en faire la lecture.

Il se passa quelques jours , avant que je revisse Stalpart. Mais je fus par Milord Harrington , qu'il lui avoit rendu un compte aussi exact de la conférence qu'il

qu'il avoit eue avec le Duc de Ripperda, que de ce qui s'étoit passé entre nous deux. Ce Ministre fut très-sensible au conseil que j'avois donné à Stalpart ; & il me parut entièrement convaincu, que la lettre, que le Duc de Ripperda avoit fait écrire, n'étoit qu'un pur artifice de sa part, concerté peut-être avec le Comte de Konikseg ; & toujours dans la même vue de mettre de la division entre les Alliés d'Hanover. « Mais » ajouta-t-il, ce fera bien en vain : » car nous sommes pleinement assurés de » la bonne foi de la France. Ainsi il n'y a » qu'à les laisser faire : cette nouvelle tentative fera, je vous le promets, aussi infructueuse que toutes celles qui l'ont précédée. »

La dissimulation la plus profonde conte si peu à des Ministres, & elle leur est même si nécessaire, que quoique je crusse avoir entrevu dans la manière, dont Milord Harrington m'avoit parlé, une grande apparence de bonne foi ; il me restoit toujours cependant quelque léger soupçon, qu'il pouvoit être aussi bien instruit, que le Comte de Konikseg, des secrets desseins du Duc de Ripperda ; & qu'en vantant si

fort .

fort la bonne foi de la France , il attendoit peut-être de juger , si elle méritoit l'éloge qu'il en faisoit , par les effets que produiroit la lettre de Stalpart au Comte de Morville. J'écrivis à ce Ministre mes réflexions sur tout cela , avec le détail de ce qui s'étoit passé entre Stalpart & moi. Et comme ce que le même Stalpart m'avoit rapporté , ensuite de la conversation qu'il avoit eue avec Milord Harrington , paroissoit très-conforme à ce que cet Ambassadeur m'avoit dit ; je laissois au Comte de Morville , en lui exposant les faits dont je viens de parler , le soin de démêler , par les connoissances qu'il avoit d'ailleurs , les artifices d'avec la vérité.

On remarquoit chaque jour tant de variations dans les démarches du Duc de Ripperda , & sa légèreté , où son imprudence , l'exposoit si fréquemment à tomber en contradiction avec lui-même , que ses ennemis à la Cour d'Espagne , & principalement le Comte de Konikseg , avec lequel sa mésintelligence devenoit publique , trouvoient facilement les occasions de le desservir auprès de Leurs Majestés Cathol. Et comme de leur côté Elles s'appercevoient de plus en plus ,
combien

combien il abusoit de leur confiance, Elles la lui ôtoient insensiblement.

Ce refroidissement , dont le Duc de Ripperda voyoit les progrès de plus près que personne , excitoit en lui tant de mouvemens différens de dépit & de chagrin, qu'il ne pouvoit , malgré tous les soins qu'il prenoit pour en dérober la connoissance aux Ministres étrangers , & au public , empêcher qu'ils ne parussent à leurs yeux. Les premiers sur tout , qui , par les fréquentes relations qu'ils avoient avec lui , l'examinoint de plus près , jugeoient , mieux que personne , du principe secret de l'inquiétude & de l'air occupé & distrait, qu'ils remarquoient souvent en lui.

Rien ne peut être comparé à la violente agitation , que ressent un homme ambitieux , & qui est assez malheureux pour * faire consister son bonheur dans la faveur des Rois , & dans la puissance qu'elle procure , quand il s'apperçoit , que l'une & l'autre vont lui échapper. Toute la raison & la vaine philosophie des hommes, si la Religion ne s'en

* *Quisquis malus ista perdiderit , non habet foris quod teneat , non habet intus ubi requiescat.* August. in Psalm. 66.

s'en mêle , ne sont guère capables de l'empêcher en pareil cas , ou d'avoir recours à d'inutiles bassesses ; ou de se livrer à des sentimens d'une vengeance impuissante ; ou de tomber dans un entier découragement. Le Duc de Ripperda en proie à quelques-uns de ces différens mouvemens , & peut-être à tous ensemble ; & peu accoutumé , comme il a bien paru depuis par sa retraite chez les Infidèles , à reconnoître dans la volonté , ou permission de Dieu ; l'unique principe de tous les événemens de la vie : le Duc de Ripperda , dis-je , étoit , suivant toute apparence , privé dans la situation critique où il se voyoit , de la consolation & de la fermeté que donne une semblable réflexion. Il se trouvoit par conséquent réduit à s'appuyer , pour se maintenir dans la place qu'il occupoit , sur les débris de l'autorité chancelante qu'il possédoit encore. Comme il ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit rendu son Ministère insupportable au public , par ses manières méprisantes & brusques , & par son excessive envie de dominer ; il affecta de se montrer tout différent dans ses audiences , & dans les discours qu'il tenoit. Mais il n'étoit

n'étoit plus tems de se faire un mérite d'un pareil changement. Bien loin que le public lui en fût gré, il le regardoit comme un indice certain de l'orage qui menaçoit le Duc de Ripperda ; & on n'épargnoit point à ce Ministre l'amertume de lui laisser entrevoir qu'on étoit dans cette opinion. Les tentatives, qu'il faisoit d'un autre côté, pour remédier à l'imprudence avec laquelle il avoit compromis les deux Cours de Vienne & de Madrid, parce qu'il avoit révélé de leurs desseins aux Ministres d'Angleterre & d'Hollande, ne lui réussissoient pas mieux. Au contraire, elles ne servoient qu'à mettre dans un plus grand jour, sa mauvaise foi, & son incapacité.

On a vu par ce que j'ai rapporté, combien les discours qu'avoit tenu ce Ministre, sur certains articles d'un Traité secret, signé à Vienne entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, avoient causé de mouvemens & de soupçons en Angleterre, en France & même en Hollande ; & dans quel embarras la Cour Impériale s'étoit trouvée pour éluder les éclaircissmens touchant ce Traité, que le Duc de Richelieu & Mr. de St. Saphorin

rin avoient demandés. Milord Harrington ayant fait à la Cour d'Espagne les mêmes démarches , & témoigné à quel point S. M. Brit. étoit surprise de la déclaration que le Duc de Ripperda avoit faite ; on ne lui répondit que par des assurances vagues , que Sa Majesté Cath. souhaitoit toujours sincèrement l'amitié du Roi d'Angleterre ; & que les engagements pris à Vienne n'y porteroient aucun obstacle. Mais une manière de s'expliquer si générale ne satisfaisant guère Milord Harrington , il jugea à propos , de concert avec l'Ambassadeur d'Hollande , de tirer du Duc de Ripperda , s'il étoit possible , une réponse plus précise ; & dans cette vue ils eurent l'un & l'autre une conférence avec ce Ministre.

Le temps qui s'étoit écoulé depuis les premières ouvertures que le Duc de Ripperda avoit faites sur les articles de cette ligue secrète , lui avoit donné lieu de se repentir souvent de son imprudence , & de remarquer le mécontentement qu'en avoient L. M. C. Il voulut donc tergiverser , & tâcher de faire entendre aux deux Ambassadeurs , que cette ligue entre l'Empereur & le Roi d'Espagne ,

gne, dont ils lui reparloient, étoit quelque chose de plus que défensive. Mais ces deux Ministres le pressant de déclarer nettement, ce que signifioit ce *plus que défensive* ; & si ce n'étoit pas ce qu'il leur avoit dit précédemment, qu'il y avoit réellement une ligue secrète offensive entre l'Empereur & le Roi d'Espagne : le Duc de Ripperda, fatigué de leurs questions, & incapable par son caractère fougueux, de retenir les faillies de son dépit & de son impatience, leur répondit brusquement : « Il est vrai, » je me suis expliqué comme vous le » dites ; & puisque vous voulez que je » répète les mêmes choses, ce que je vous » ai dit est exactement vrai. »

Une déclaration si extraordinaire, & cependant si précise sur une matière, qui intéressoit extrêmement Leurs Maj. Cath. fut bientôt sue. Elle acheva de perdre dans leur esprit le Duc de Ripperda, & offensa au dernier point l'Ambassadeur de l'Empereur. Ce dernier ne s'embarassa plus même d'observer depuis, certaines bienféances avec ce premier Ministre, ni d'avoir presque aucune communication avec lui ; & celui-ci de son côté, malgré sa situation chancelante,

nc

ne parut rien rabattre envers l'autre de sa fierté.

Il est assez ordinaire de voir certains Ministres , quand ils sont menacés de quelque disgrâce , former alors différentes entreprises ; afin que le besoin qu'ils se persuadent qu'on aura d'eux pour les faire réussir , serve à leur conserver le reste de confiance , qu'ils voyent que leur Maître ne leur accorde plus qu'à regret. Ils espèrent apparamment , quoique souvent en vain , que quelque conjoncture heureuse survenant pendant qu'ils sont encore en place , servira à leur procurer le moyen de rétablir leur crédit , & de conserver leur puissance. Soit donc que le Duc de Ripperda n'entrevît plus que cette ressource ; soit que naturellement porté à donner dans toutes sortes d'idées , l'état de crise où il se trouvoit lui ôtât la liberté d'examiner les suites & les conséquences de celles dont il étoit occupé : il parut quelque temps avant sa disgrâce embrasser des partis tout opposés les uns aux autres , & voler , comme on dit , de branche en branche.

Brouillé avec la Cour de Vienne , qui demandoit instamment sa destitution du Ministère , il se lia , encore plus étroitement

L'ABBÉ DE MONTGON. soi-
tement qu'il n'avoit fait, avec les Am-
bassadeurs d'Angleterre & d'Hollande. Et
cependant, dans le même tems qu'il sem-
bloit les ménager, on eut lieu de croire,
qu'il cherchoit à favoriser les intérêts du
Prétendant.

Le Duc de WARTON, qui de
Vienne, comme je l'ai dit, étoit allé à
Rome conférer avec ce Prince, arriva à
Madrid vers le tems à peu près de la
chûte du Duc de Ripperda. Il parut
d'abord sous le nom emprunté de Mr.
Philibert; mais peu de jours après il re-
prit son véritable nom, & se montra
même en public avec les marques de
l'Ordre de la Jarretière, que le Roi Jac-
ques lui avoit donné. Son séjour à la
Cour d'Espagne; ce qu'on soupçonnoit,
qu'il avoit déjà commencé à négocier à
celle de Vienne; & ses conférences fré-
quentes avec Mr. *Connok*, Sous-gouver-
neur de l'Infant Don Philippe, avec
plusieurs Irlandois Catholiques, & enfin
avec le Duc de Ripperda, réveillèrent
extrêmement l'attention de Milord Har-
rington, sur ce qui pouvoit dans tout
cela intéresser le service du Roi son
Maître.

Ce Ministre , qui m'a paru avoir le talent de joindre l'activité la plus grande avec l'extérieur du monde le moins vif , & même le plus tranquille , tenoit dans Madrid une infinité d'espions & d'émis-faires , qu'il récompensoit largement. Sa générosité s'étendoit jusques sur les Moines , à qui il faisoit d'abondantes largesses ; sur ceux qui quêtent dans les maisons à Madrid , pour faire dire des Messes pour les ames du purgatoire ; en un mot sur tous ceux , par l'entremise desquels il croyoit pouvoir tirer quelques lumières. Au moyen de ces précautions , il étoit informé de tout très-exactement , & l'intérieur du Palais & des Secrétaires d'Etat , n'avoient rien d'impénétrable pour lui. La confiance avec laquelle il m'a souvent parlé , & dont je me flatte qu'il n'a jamais eu sujet de se repentir , m'a plusieurs fois donné lieu de remarquer ce que je rapporte ici ; & d'admirer en même tems l'adresse avec laquelle il découvroit des choses , qu'on devoit avoir le plus d'envie de lui cacher.

Servi par tant de différentes personnes , il apprit bien-tôt ce qui se passoit entre les Ducs de Warthon & de Rip-perda ;

perda ; & que le dernier , sur les chimériques spéculations de l'autre , paroissoit méditer quelque entreprise contre l'Angleterre ; & faisoit vraisemblablement assembler pour cela sur les côtes de Biscaye & de Gallice , un corps d'environ douze mille hommes ; à l'embarquement desquels il paroissoit destiner plusieurs vaisseaux Espagnols , qui étoient à Cadix. On assura outre cela Milord Harrington , qu'il y avoit dans le même port de Cadix des armes pour être transportées , disoit-on , en Angleterre , & même en assez grand nombre pour armer 4000. mille hommes ; & qu'enfin , un certain *Pompili* étoit arrivé depuis peu de Londres à Madrid , où il travailloit fourdement à y engager au service du Prétendant , les Officiers mécontents , réformés ou cassés , qui se trouvoient dans cette Capitale.

Milord Harrington , muni de toutes ces connoissances , fut trouver le Duc de Ripperda pour se plaindre de ce qui se passoit sous ses yeux , & suivant toute apparence de son consentement , contre les intérêts du Roi d'Angleterre ; & il le pria de s'expliquer sur les desseins qu'on lui attribuoit en faveur du Prétendant ,
&

& sur les mesures secrètes, qu'il paroïssoit prendre pour les faire réussir. Le Duc de Ripperda, très surpris de trouver Milord Harrington si bien instruit, l'assura fort que rien n'étoit plus faux que les projets dont on le faisoit auteur ; & que Leurs Majestés Catholiques étoient très-éloignées de vouloir rien entreprendre contre l'Angleterre. Pour donner ensuite quelque autorité à de pareilles assurances, il ajouta, qu'on n'avoit envoyé des troupes en Gallice & en Biscaye, que pour la défense de ces deux Provinces, sur l'avis qu'on avoit reçu, que le Roi de la Grande Bretagne devoit envoyer sur leurs côtes une Escadre, avec des troupes de débarquement, afin de tenter de brûler les vaisseaux Espagnols dans les ports : & qu'à l'égard des armes qui étoient à Cadix, Milord Harrington lui apprenoit là une nouvelle, qu'il ignoroit entièrement. Venant ensuite au Duc de Vvarthon, il dit au Ministre Anglois, qu'il n'avoit pu se dispenser de recevoir la visite d'une personne aussi qualifiée : qu'il avouoit que cette première visite avoit été suivie de quelques autres ; mais qu'il étoit bien éloigné d'approuver, ou simplement de favoriser les visions dont le Duc de Vvarthon

thon l'avoit entretenu. Et puis selon son impétuosité ordinaire, il dit, promit & jura, que si le Duc de Warthon s'avisoit de se rendre l'Agent du Prétendant, il le feroit sortir de Madrid en 24. heures; & qu'enfin pour ce qui concernoit ce Pompili, dont Milord Harrington lui apprenoit l'arrivée, il ne savoit qui il étoit, d'où il venoit, ni ce qu'il faisoit à Madrid: mais qu'il s'en informeroit, & qu'il le chasseroit promptement de cette Capitale, pour peu que par sa conduite il donnât lieu d'être soupçonné d'y faire le manége que Milord Harrington lui attribuoit.

Quelle preuve que l'on ait de la mauvaise foi d'un Ministre; il est néanmoins à propos dans certaines circonstances, de ne pas trop faire voir qu'on s'en apperçoive. C'est assez de lui laisser remarquer qu'on le ménage: car cette idée, soutenue par l'intérêt qu'il a de ne pas fortifier les doutes qu'on pourroit avoir sur sa duplicité, est bien plus capable de le faire changer de conduite, que les reproches qu'on feroit peut-être en droit de lui faire. C'est aussi le parti que prit l'Ambassadeur d'Angleterre avec le Duc de Ripperda, dans la conférence qu'ils

eurent. Mais en même-tems, pour profiter de la feinte ignorance où ce dernier disoit qu'il étoit, de l'usage qu'on prétendoit faire des armes qui se trouvoient à Cadix, & pour qu'elles ne pussent servir à l'exécution des desseins secrets de la Cour d'Espagne; l'Ambassadeur bien informé du lieu où on tenoit ces armes en gage pour une certaine somme, la fit payer aussi-bien que le surplus de leur valeur. Et c'est ainsi que par sa vigilance & son activité, elles passerent à l'usage des Troupes de ce Monarque, au lieu de servir aux ennemis du Roi son maître.

Le mauvais succès de tous les projets du Duc de Ripperda; la facilité avec laquelle ils étoient découverts; & la méfiance, que ses perpétuelles variations avoient donné de lui à tous les différens partis, dégouttoient de plus en plus leurs Maj. Cath., de continuer à lui confier l'administration de leurs affaires. Elles songeoient sérieusement à la lui ôter; & rien ne le retenoit dans la place qu'il occupoit, que certains arrangemens, qu'on jugeoit devoir précéder sa chute. Réduit dans cet état de foiblesse & d'incertitude, il travailloit de son mieux à le

le cacher au public ; mais toutes ses précautions étoient vaines. Le changement de ministère intéresse tant de différentes personnes dans les Cours , qu'il est impossible , que ce qui l'annonce échappe à la connoissance de ceux qui le craignent , ou qui le desirent ; & comme les Rois sont environnés & servis par des gens , qui se trouvent dans l'une ou dans l'autre de ces dispositions ; un mot , un signe de leur part , qui réfléchit tant soit peu sur le sort d'un Ministre , est observé ; & devient bientôt le sujet des spéculations des Courtisans.

Entre ceux qui se trouvoient alors à la Cour d'Espagne , dont les lumières & les talens pouvoient faire quelque ombre au Duc de Ripperda , étoit Don Joseph PATINO , * frere du Marquis de Castelar , à qui le premier Ministre avoit ôté , comme je l'ai rapporté , la place de Secrétaire d'Etat de la guerre , pour se l'approprier. Les deux freres sentant vivement la perte d'un tel poste , voyoient avec une sensible joye la situation chancelante de leur ennemi. Celui-ci , qui ne pouvoit douter de leur ressentiment , & qui , par l'extinction de son

Y 2

crédit

* Il avoit été autrefois Jésuite.

crédit en craignoit les suites, pressoit fort le Marquis de Castelar, de se rendre à son Ambassade de Venise. Pour se défaire aussi de Don Joseph Pâtino, il lui faisoit les mêmes instances de se rendre à Bruxelles; où, dès le mois de Février précédent, il l'avoit fait nommer Résident auprès de l'Archiduchesse Gouvernante*, pour y liquider les dettes de la Couronne d'Espagne, conformément au Traité de Vienne.

Un si mince Emploi, qui d'ailleurs ne rendoit qu'à éloigner Don Joseph Pâtino de la Cour, dans une circonstance où il prévoyoit que sa présence y pouvoit être nécessaire pour son élévation; ne lui donnoit pas beaucoup d'empressement à se rendre aux Pays-Bas, & il différoit son départ le plus qu'il pouvoit. Le Marquis de Castelar en usoit de même; & on soupçonnoit ces deux freres, d'être bien plus occupés de trouver les moyens de rester à Madrid, que de ceux d'aller remplir dans les deux Cours de Venise & de Bruxelles, les fonctions de Ministres d'Espagne : la fatigue d'un voyage

Marie Elisabeth d'Autriche, fille de l'Empereur LEOPOLD.

voyage en hyver, quelque infirmité supposée, & certains arrangemens d'affaires, leur avoient servi de prétextes pour refuser jusqu'au mois d'Avril, sans que le Duc de Ripperda pût les désapprouver. Mais dans la saison où l'on se trouvoit, & après tout le tems qu'ils avoient eu pour se préparer à partir, il ne leur étoit plus possible d'y avoir recours. Ils ne savoient plus que répondre aux questions que le Duc de Ripperda leur faisoit souvent, sur ce qui les retenoit; & quoiqu'ils entrevissent que sa chute n'étoit pas éloignée, ils n'osoient point cependant lutter contre son autorité, & s'exposer par leur résistance à en éprouver peut-être les derniers traits.

L'ambition & la vengeance, quand elles croient toucher au moment de se satisfaire, ne se rebütent pas facilement par les obstacles qui leur restent à surmonter. Don Joseph Pâtino & le Marquis de Castelar étoient également agités de ces deux passions. Le premier sur tout se sentant des talens, qui ne demandoient que d'être mis en œuvre pour paroître avec éclat; essaya de s'en servir dans la conjoncture critique où il se trouvoit, pour hâter la perte d'un homme, qui seul

510 MEMOIRES DE MR.
s'opposoit à l'élevation à laquelle il se
flattoit de pouvoir parvenir.

L'appartement du Confesseur de la Reine étoit une espèce d'Observatoire, où j'ai déjà dit qu'on alloit à la Cour d'Espagne, examiner les bonnes & les mauvaises influences qui régnoient dans le Palais : enforte que le visage ou les jambes * de cet Archevêque, pouvoient passer dans cette espèce d'Astrologie judiciaire, pour deux astres peu lumineux, à la vérité ; mais qui cependant, par l'attention qu'on avoit à en observer les variations, servoient beaucoup à juger de la faveur que possédoient certaines personnes. Don Joseph Pârino s'appliquoit fort à cette étude. Le soin qu'il se donnoit pour perfectionner à cet égard ses connoissances, étoit proportionné au fruit qu'il espéroit d'en recueillir ; & il savoit faire un excellent usage de la science qu'il acqueroit chaque jour, pour mieux régler ses démarches. Son attention à complaire en tout au Confesseur de la Reine, son assiduité à lui faire sa cour dans les momens favo-

* Dès qu'il étoit embarrassé de répondre aux questions qu'on lui faisoit, ou qu'il vouloit se défaire de quelqu'un, il affectoit de ressentir de violentes démangeaisons aux jambes.

favorables, & sa diligence à se retirer, dès que cette espèce d'Almanach vivant annonçoit un tems nébuleux; lui donnoient toute la facilité qu'il pouvoit désirer; de le consulter quand il vouloit. Cette fréquente communication procuroit l'avantage à Don Joseph Pârino, de placer à propos, dans les conférences qu'il avoit avec l'Archevêque d'Amida, les avis ou les réflexions qui pouvoient favoriser sa fortune. La matière pour donner les uns & faire naître les autres ne lui manquoit pas; les actions & la conduite du Duc de Ripperda en fournissoit une abondante. Le Marquis de Castelar le secondoit dans ce soin officieux; & on peut aisément juger de l'étendue de leur zèle, par l'intérêt qu'ils prenoient à ce qui en faisoit l'objet. L'Archevêque dans le sein duquel ils en dépoisoient ainsi les effers, s'accoutumant à les écouter, & trouvant dans leurs lumières de quoi étayer son absolue incapacité; recevoit leurs fréquentes visites avec plaisir; se lioit insensiblement d'amitié & d'intérêt avec eux; & ne manquoit point, pour se faire valoir auprès de la Reine, de donner comme de son fond à cette Princesse, quand il en trouvoit l'occasion, ce qu'il avoit acquis par ses relations avec les deux

freres. Et ceux-ci de leur côté, très-con-
tens d'avoir trouvé un moyen si sûr & si
secrer, de travailler sans se compromettre à la ruine de leur ennemi, voyoient sans jalousie les ressources de leur génie suppléer à l'indigence de celui du Prélat. Enfin, dans cette manière d'aller tous trois à la sappe pour leurs fins particulières, ils étoient fort aidés dans ce travail, par toutes les personnes que le Duc de Ripperda avoit dépouillées de leurs Emplois, ou qui espéroient que sa disgrâce pourroit produire quelque changement en leur faveur.

On garde le silence dans les Cours, sur l'abus que font certains Ministres de leur autorité, tant qu'on a sujet de craindre les effets de leur indignation. Mais si l'on s'apperçoit de l'affoiblissement de leur puissance, & que les plaintes qu'on en fait sont tolérées, chacun se hâte alors de sortir de l'oppression où il a gémé. Le nombre des envieux ou des ennemis d'un Ministre, surpasse ordinairement celui de ses partisans; le plaisir malin, & l'empressement avec lequel les uns & les autres se réunissent, pour décrier sa conduite, prévaut aussi presque toujours sur le zèle à le justifier du
petit

petit nombre d'amis qu'il conserve. Telle étoit la situation où se trouvoit le Duc de Ripperda : & comme il en sentoît la foiblesse, il étoit obligé de dissimuler, malgré toute sa fierté, bien des choses qu'on publioit chaque jour à son désavantage ; & de dévorer en secret l'amertume, de ne plus trouver en lui qu'un phantôme d'autorité, incapable de reprimer cette licence.

Quelque prochaine que parût sa disgrâce, comme il conservoit encore de ces sortes d'amis de Cour, qui, jusqu'à ce qu'ils soient bien assurés de la chute de leur protecteur, affectent de lui être utiles ; quelques-uns de ceux-ci l'avertirent des fréquentes conférences de Don Joseph Pâtino avec le Confesseur de la Reine ; & que suivant toute apparence, le moindre des soins de ce dernier étoit de se disposer d'aller à Bruxelles. Le Duc de Ripperda piqué alors vivement de la résistance qu'il faisoit aux ordres qu'il lui avoit donnés de partir, & dont il comprenoit aisément le motif secret ; lui enjoignit de nouveau (l'ayant trouvé à son audience) de ne pas prolonger plus long-tems son séjour à Madrid : ajoutant, d'une manière ironique & sèche,

Y s qu'il

qu'il croyoit, après tout le temps qu'il avoit pris pour préparer ses équipages, que trois ou quatre jours étoient désormais suffisans, pour le mettre en état de partir.

Un ordre si subit, & qu'il n'étoit plus possible d'éluder, consterna fort Don Joseph Pâtino. Il promit pourtant au Duc de Ripperda de l'exécuter : mais au sortir de l'audience, il ne manqua pas d'aller rendre compte à l'Archevêque d'Amida, de ce qui s'étoit passé, & de l'embarras où il se trouvoit.

Ce Prélat avoit formé le dessein, dès qu'il s'étoit apperçu du mécontentement que la Reine d'Espagne marquoit du Duc de Ripperda, de rétablir, s'il étoit possible, le Marquis de Castelar dans le ministère; & d'y procurer une place à Don Joseph Pâtino, afin d'avoir ensuite par leur moyen plus de part dans les affaires. La connoissance qu'il avoit des dispositions de la Reine lui fit regarder avec indifférence, l'ordre que le Duc de Ripperda s'avisait de donner. Le Prélat voyoit qu'il n'y avoit plus de risque à l'attaquer; & comme il avoit été personnellement méprisé de ce premier Ministre, il n'étoit pas fâché que le

le moment fût venu de l'en faire repentir, en soutenant les deux freres que le Duc vouloit perdre.

Ceux qui approchent familièrement les Rois, ont l'avantage de pouvoir profiter de certaines occasions de leur parler, qui deviennent souvent décisives pour la fortune ou le malheur de leurs sujets. L'emploi qu'avoit l'Archevêque d'Amida, lui donnant ce privilège; il l'avoit fait servir à rétablir peu à peu dans l'esprit de la Reine le Marquis de Castelar, & à donner à Sa Maj. une opinion avantageuse des talens de Don Joseph Pâtino, & de son zèle pour ses intérêts. Ces impressions, qui étoient déjà faites, levèrent les principaux obstacles que l'Archevêque d'Amida auroit rencontrés, s'il avoit fallu tout d'un coup proposer à cette Princesse de révoquer l'ordre, que le Duc de Ripperda avoit donné. Ce Prélat fit donc aisément remarquer & désapprouver à la Reine, le secret principe qui avoit fait agir ce Ministre; & il lui fut également facile d'engager ensuite Sa Majesté à retenir à sa Cour, un homme, dont les lumières pouvoient, dans les changemens qu'elle méditoit, lui devenir nécessaires. Ainsi ce contre-ordre si désiré ayant été obtenu, l'Ar-

chevêque d'Amida en fit aussi-tôt part à Don Joseph Pâtino, qui, comblé de joie & d'espérance, se livra à tout ce que l'une & l'autre ont de flatteur & de doux; surtout quand on s'attend, comme il faisoit alors, à essuyer un contre-tems décisif pour sa fortune.

L'élévation & la puissance où le Duc de Ripperda étoit parvenu avec tant de rapidité, n'étant fondée que sur l'union qu'il avoit formée entre les Cours de Vienne & de Madrid : elles ne pouvoient, par conséquent, avoir de solidité, qu'autant qu'il auroit travaillé à l'entretenir, & qu'il auroit su se concilier la protection de l'Empereur. Mais par la bizarrerie du monde la plus grande, depuis que le Duc de Ripperda étoit entré dans le Ministère, il avoit paru peu à peu changer de système, & en s'éloignant de celui qu'il devoit naturellement regarder comme le fondement unique de sa fortune, il avoit confirmé le jugement défavantageux, qu'on avoit d'abord porté de ses Négociations & de sa légèreté. Le Comte de Konikseg qui de son côté observoit toutes ces variations, en avoit parfaitement pénétré le secret principe : Un changement si opposé aux vues de la
Cour

Cour Impériale l'offensant sensiblement , il ne cessoit de se plaindre à la Reine d'Espagne , de la conduite du Duc de Ripperda , & de lui représenter , qu'on en remarquoit les dangereuses suites , par les confidences qu'il avoit faites aux deux Ambassadeurs d'Angleterre & d'Hollande. Il concluoit delà , qu'il paroissoit vraisemblable , que le Duc de Ripperda s'étoit infidèlement livré à ces deux Ministres ; ou qu'au moins sa légèreté & son extrême imprudence , le rendoient entièrement incapable de remplir la place qu'il occupoit.

Ces représentations du Comte de Konikseg se trouvant appuyées par les lettres que l'Empereur écrivoit à Leurs Majestés Catholiques , & dans lesquelles il se plaignoit ouvertement des discours & de la conduite du Duc de Ripperda ; il n'en fallut pas davantage , pour les déterminer à congédier ce Ministre. Les assurances qu'Elles donnerent à ce sujet au Comte de Konikseg parvinrent bien-tôt à Vienne ; & on y annonçoit , dès la fin d'Avril , comme une nouvelle certaine , la prochaine disgrâce du Duc de Ripperda. Elle traîna pourtant encore quelque tems ; & ce ne fut que le 13.

Mai

Mai 1726., qu'elle commença à éclater, par la résolution que L. M. prirent d'ôter à ce Ministre le département des Finances; sous le prétexte de le soulager d'une partie du travail, dont il leur paroissoit accablé. Le Duc de Ripperda piqué vivement de se voir enlever une parcelle si précieuse de sa puissance, demanda tout de suite au Roi & à la Reine la permission de se démettre de tous ses emplois. Ils ne la lui accordèrent pas dans le moment : mais il ne tarda pas longtemps à obtenir cette grace.

L'avant veille de ce premier signal de la décadence du Duc de Ripperda, je fus chez Milord Harrington, qui partoît ce jour-là pour Aranjuez. Il me dit, que s'étant rendu le matin au Palais chez le Duc de Ripperda, pour prendre congé de lui; il l'avoit trouvé fort triste, & si distrait, qu'il lui avoit souvent répondu de travers : « & je suis fort surpris, ajouta-t-il, si notre homme n'est à la veille » d'être congédié. »

Ses conjectures en effet se trouvèrent très-justes : car le premier Ministre en descendant le 14. Mai à onze heures du soir de l'appartement de Leurs Majestés Catholiques avec lesquelles il
 avoit

avoit travaillé cependant jusqu'alors , reçut un quart d'heure après être rentré dans son appartement , une * lettre du Marquis de la Paz , qui lui annonçoit ; que le Roi acceptoit la démission de ses emplois , & lui accordoit cependant une pension de 3000. pistoles en considération de ses services. Le Duc de Ripperda , aussi surpris que consterné d'une pareille lettre , sortit sur le champ de l'appartement qu'il avoit dans le Palais , & se rendit à l'hôtel qu'il louoit dans la Ville.

La Cour de L. M. Cath. étoit depuis long-tems accoutumée à de fréquens changemens dans le Ministère : mais celui qui venoit d'arriver avoit cependant un caractère aussi nouveau que singulier. On voyoit le fameux auteur du Traité de Vienne , réunir , & perdre presque en même-tems , toute l'autorité qui étoit partagée entre les autres Ministres : On découvroit enfin que ce favori , qui , dans le tems de son arrivée à Madrid , ne cessoit de vanter les grands avantages , que la Reine d'Espagne , & les Princes
ses

* Voyez au sixième Volume , *Pièces Justificatives* , No. X.

ses Enfans devoient recueillir de son ouvrage ; en avoit cependant , en moins de six mois de tems , conçu une opinion si différente , qu'il en regardoit la destruction comme l'unique moyen d'affermir sa puissance ; & qu'après s'être brouillé pour cet effet ouvertement avec la Cour de Vienne , il étoit allé chercher un azy-le chez le Ministre d'une Puissance , qu'il avoit vivement offensée , & dont la protection par conséquent sembloit lui être interdite. Un changement de systême si entier & si contraire , à ce qu'il paroïsoit , aux intérêts du Duc de Ripperda , confirmoit donc parfaitement le public dans l'opinion desavantageuse qu'il avoit toujours eue , du caractère & de la capacité de ce Ministre.

La disgrâce du Duc de Ripperda & sa sortie du Palais étant arrivées à une heure , où presque toutes les personnes , tant de la Cour que de la Ville étoient retirées , on n'en fut bien informé , que le quinze au matin : & ce fut par Don Juan Bautista de Zuloaga que je l'appris. Cette nouvelle causa une joye universelle dans Madrid. Et comme il arrive ordinairement en pareil cas , chacun s'y déchâna contre le Ministre disgracié , en lui

lui imputant des crimes, dont il n'a point paru depuis qu'on ait pu le convaincre.

Soit que cette disposition dans les esprits allarmât le Duc de Ripperda, soit qu'il craignît d'autres suites fâcheuses de la situation où il étoit; après avoir écrit une lettre très-soumise au Roi, pour le remercier de la pension que Sa Majesté lui avoit accordée, il fit prier l'Ambassadeur d'Hollande de venir chez lui. Celui-ci s'y rendit; & le Duc de Ripperda lui ayant fait part de son malheur, il le pria d'agréer qu'il pût se retirer dans son Hôtel, pour se soustraire, lui dit-il, à la haine du peuple de Madrid, dont il avoit à tout moment lieu de craindre quelque effet funeste. L'Ambassadeur s'excusa de consentir à cette proposition, sur les grands ménagemens que ses Maîtres étoient obligés de garder, sur tout dans la conjoncture présente, avec leurs Maj. Cath. & l'Empereur. Mais pour ne pas abandonner tout-à-fait le Duc de Ripperda dans la fâcheuse circonstance où il se trouvoit, il lui conseilla de se retirer chez l'Ambassadeur d'Angleterre, où effectivement il le conduisit dans son Carosse le 15 au soir; & on débita à la Cour, qu'il avoit aussi fait transporter pendant

la nuit, par ses équipages, plusieurs effets que le Duc de Ripperda avoit dans son Hôtel.

Milord Harrington, comme je l'ai dit, étoit allé à Aranjuez la veille que le Duc de Ripperda avoit été disgracié. Dès qu'il en eut reçu la nouvelle, il revint à Madrid, où il arriva le 15 au soir; & il fut fort étonné, en entrant chez lui, d'y trouver réfugié le premier Ministre d'Espagne.

Les maisons des Ambassadeurs sont, il est vrai, des asyles sacrés; mais cependant on n'aime point à faire valoir un pareil privilege en faveur d'un homme, qui paroît par sa disgrâce avoir commis quelque crime contre l'Etat; & qui expose le Ministre qui le reçoit, à compromettre les droits de son caractère. Milord Harrington, bien instruit de ce que ce même caractère exigeoit de lui, dans l'occasion délicate dont il s'agissoit; demanda d'abord au Duc de Ripperda, après les premiers complimens, s'il conservoit quelque emploi en Espagne; & s'il tenoit encore par quelque endroit au service de Sa Maj. Cath. A quoi le Duc répondit, que la veille, Sa Maj. à sa réquisition l'avoit entièrement déchargé de
tous

tous ses emplois. Milord Harrington le pria ensuite de lui déclarer, s'il avoit lieu de croire, qu'il fût en disgrâce, ou simplement mal dans l'esprit du Roi d'Espagne; ou s'il appréhendoit, que Sa Majesté Catholique eût dessein de le charger de quelque accusation, & de le faire poursuivre pour quelque crime ou malversation, qu'il auroit commis dans son Ministère: attendu, lui dit-il, que dans l'un ou l'autre cas, il ne pouvoit le recevoir chez lui, ni lui accorder l'asyle qu'il y étoit venu chercher.

Le Duc de Ripperda repartit à toutes ces questions: que bien loin d'être disgracié, & encore moins soupçonné, ou en danger de se voir accusé d'aucun crime, le Roi d'Espagne avoit eu la bonté, en acceptant la démission de ses emplois, de lui accorder une pension de 3000. pistoles en récompense de ses services. Et s'apercevant, que ce qu'il disoit ne faisoit pourtant pas sur l'esprit de Milord Harrington toute l'impression qu'il desiroit; il lui montra alors la lettre, que le Marquis de la Paz lui avoit écrite, & par laquelle il lui marquoit au nom de Sa Maj. Cath., que suivant ce que le Duc lui-même avoit désiré, le
Roi

Roi consentoit qu'il se démit de ses emplois ; & lui accordoit une pension de 3000 pistoles par an , jusqu'à ce que Sa Majesté l'employât à l'avenir à son service , de la manière qui paroîtroit la plus convenable.

Quoique Milord Harrington remarquât par ce que le Duc de Ripperda lui disoit , & par la lettre du Marquis de la Paz , que ce premier Ministre ne paroïssoit point coupable , ni même soupçonné de quelque crime , ou contre le Roi d'Espagne , ou contre l'Etat ; il exigea cependant encore du Duc de Ripperda , de lui expliquer les motifs qu'il avoit eus , de venir lui demander la protection de sa maison ; en lui faisant connoître poliment , que comme il étoit de son devoir de ne rien faire , dans la circonstance où ils se trouvoient l'un & l'autre , qui pût tant soit peu compromettre l'honneur du Roi son Maître ; il ne devoit point s'offenser de toutes les questions qu'il lui faisoit. Le Duc de Ripperda repliqua , que bien loin de désapprouver les sages précautions que Milord Harrington prenoit , il les trouvoit dignes de sa prudence : que ce n'étoit point par aucune crainte de quel-

que

que violence de la part de Sa Majesté Catholique , qu'il avoit pris la résolution de se retirer chez lui , (puisque ce Monarque venoit de lui accorder , comme il voyoit , une marque de sa bonté , par la pension qu'il en avoit reçu) ; mais uniquement parce qu'il craignoit pour sa vie , à cause de la malice invétérée de ses ennemis , & de la fureur de la populace ; qui , ce même jour-là , avoit insulté ses domestiques , & déclaré publiquement , que la nuit il falloit aller brûler sa maison & le déchirer en pièces.

Malgré toute la bonne foi , que M^rlord Harrington crut appercevoir dans les discours du Duc de Ripperda , il ne jugea pas à propos ce soir-là , de s'engager à lui accorder l'asyle qu'il étoit venu chercher : & consentant simplement , sans lui donner aucune assurance de protection , qu'il couchât dans son Hôtel ; il voulut sagement , avant de se déterminer à faire cette démarche , donner connoissance au Roi d'Espagne de ce qui se passoit , & être informé des sentimens de ce Prince. Dans cette vue , il exigea premièrement du Duc de Ripperda , d'écrire au Secrétaire d'Etat

d'Etat les motifs de sa retraite chez lui : & de son côté il envoya prier le 15 au soir le Marquis de la Roche , Secrétaire du Cabinet , à qui on s'adressoit pour avoir audience ; de supplier Sa Majesté Catholique de lui en accorder une pour le lendemain ; lui expliquant dans sa lettre le sujet , qui l'engageoit à la demander. On la lui accorda sans difficulté ; & Milord Harrington se rendit au Palais le 16 au matin. Après que le Marquis de la Roche l'eut introduit dans le Cabinet du Roi d'Espagne , il rendit un compte exact à ce Monarque de tout ce qui s'étoit passé entre le Duc de Ripperda & lui : & il supplia Sa Majesté de vouloir bien lui expliquer Elle-même ses intentions , auxquelles il se conformeroit avec autant de fidélité que de respect. Le Roi après l'avoir écouté sans l'interrompre , lui dit : que quoiqu'il fût fort étonné de la démarche que le Duc de Ripperda avoit faite de se retirer dans la maison d'un Ministre étranger ; il étoit néanmoins très-content de la conduite que Milord Harrington avoit tenue dans cette occasion. Il ajoûta , que le Duc de Ripperda lui avoit demandé un passe-port pour pouvoir se retirer en Hollande ; mais qu'il

qu'il ne le lui accorderoit pas , qu'il ne remit auparavant divers papiers de conséquence pour son service , qu'il avoit entre les mains. Enfin Sa Majesté exigea de Milord Harrington , de lui promettre qu'il ne permettroit point au Duc de Ripperda de s'échapper de sa maison , jusqu'à ce qu'Elle eût fait faire une liste de tous ses papiers , & qu'Elle les eût envoyé chercher ; ce qui , ajouta-t-Elle , s'exécutera dès demain. Milord Harrington , satisfait de voir que le Roi paroîssoit approuver sa conduite , assura Sa Majesté , qu'il suivroit exactement ses ordres ; & de retour chez lui , il déclara au Duc de Ripperda , qu'il pouvoit à présent rester dans sa maison en toute sûreté , aussi longtemps que ses affaires le requerroient : à condition cependant , qu'il n'entreprendroit point de s'évader ; ainsi qu'il avoit eu l'honneur d'en convenir avec Sa Majesté Cath.

Il est difficile dans certaines circonstances imprévues & extraordinaires , de remarquer sur le champ tous les inconvéniens qui peuvent résulter des discours qu'on tient , & des résolutions qu'on veut prendre ; & comme on ne les apperçoit souvent que successive-

ment ,

ment, il est quelquefois presque impossible de les éviter. La Cour d'Espagne se trouvoit précisément dans cet embarras, au sujet du parti qu'avoit pris le Duc de Ripperda. Elle voyoit avec une sensible peine, les suites & les conséquences des entretiens, que ce Ministre disgracié alloit avoir, dans le moment de son plus vif ressentiment avec l'Ambassadeur d'Angleterre. Mais après ce qu'on avoit dit à ce dernier, il ne s'offroit d'autre moyen d'empêcher une semblable communication, que d'user d'une violence qu'on ne jugeoit point à propos d'employer. Ne sachant donc à quoi se déterminer dans une conjoncture aussi délicate, on se borna à prévenir au moins toute collusion entre Milord Harrington & le Duc de Ripperda; & à empêcher que celui-ci ne trompât, en se sauvant, la vigilance de l'autre; ou ne parvint peut-être par quelque découverte utile, à rendre cette vigilance moins attentive ou moins exacte. Cette résolution prise le Marquis de la Paz * écrivit à Milord Harrington, l'après midi

* On trouvera la lettre dans le Tome sixième des *Pièces Justificatives*, N°. XI.

mi-di du jour qu'il avoit eu audience du Roi: que quoique Sa Majesté Cath. eût une entière confiance en la parole, qu'il lui avoit donnée de garder le Duc de Ripperda dans sa maison; il avoit été cependant résolu de poster, pour plus grande sûreté, quelques soldats dans le voisinage, & aux avenues de son Hôtel: que cette précaution au reste ne procédoit d'aucune méfiance qu'eût Sa Maj. des bonnes intentions de Son Excell. *mais uniquement pour prévenir les folies & le désordre, que le Duc de Ripperda pouvoit commettre.* *

Immédiatement après cet avis, on remplit de soldats des Gardes Espagnoles & Wallones, la Rue où étoit l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Angleterre, & toutes celles qui étoient voisines; & les Officiers examinoient & visitoient exactement

* En lisant la lettre de Mr. DE LA PAZ, on ne sauroit qu'être surpris de voir la Cour d'Espagne, s'expliquer comme Elle faisoit, sur le caractère d'un Ministre, à qui Elle avoit accordé peu de mois auparavant toute sa confiance, & dont Elle avoit loué publiquement la sagesse & l'habileté.

rement les personnes & les carosses , qui sortoient de chez ce Ministre.

Malgré toutes ces précautions, la méfiance & l'inquiétude que caufoit le séjour du Duc de Ripperda chez l'Ambassadeur d'Angleterre, augmentoient de plus en plus dans le Palais ; & on s'y repentoit fort, de n'avoir pas d'abord fait regarder ce Ministre disgracié , comme coupable de certains crimes , qui ne permettoient point à Milord Harrington de lui donner asyle. Mais il n'étoit plus tems, de recourir à cet expédient, après ce que le Roi d'Espagne lui avoit dit ; ni d'enlever le Duc de Ripperda par force de l'Hôtel de l'Ambassadeur. On jugea donc à propos d'employer les voyes de la douceur, pour l'en faire sortir.

Dans cette intention le Marquis de la Paz écrivit * le 18. à l'Ambassadeur d'Angleterre , pour l'engager à porter amiablement le Duc de Ripperda , d'accepter l'offre que Sa Majesté avoit la bonté de lui faire , de le mettre à couvert des insultes de la populace ; & il faisoit entendre

* Voyez les *Pièces Justificatives*, T.6 .N°. XII.

entendre ensuite à ce Ministre , combien le Roi desiroit , que le Duc sortît de son Hôtel. Milord Harrington répondit au Marquis de la Paz : qu'ayant fait connoître au Duc de Ripperda les intentions de Sa Majesté , & fondé sur ce sujet , quelles pouvoient être les dispositions de ce Ministre disgracié , il s'en étoit tenu à dire : « qu'il avoit d'abord » fait informer le Roi d'Espagne des » raisons de sa retraite chez l'Ambassadeur d'Angleterre , afin de justifier à » cet égard sa conduite ; mais que voyant » malgré cela Sa Majesté irritée contre » lui , & ayant tout lieu de craindre » les suites de son indignation , il se » trouvoit dans la nécessité de ne point » accepter les offres qu'Elle lui faisoit , & » de se tenir dans l'asyle qu'il avoit choisi » pour la sûreté de sa personne. » Milord Harrington ajoûtoit , que quelque résolution que prît le Duc de Ripperda , il s'attendoit cependant de la haute sagesse de Sa Majesté Catholique , qu'Elle ne permettroit point , que l'on commît envers lui quelque violence contre le droit des gens.

Cette réponse , qui laissoit toujours les choses dans le même état , n'étant

nullement satisfaisante ; le Marquis de la Paz revint encore à la charge , & écrivit le 21. Mai à Milord Harrington une seconde lettre , dans laquelle il lui renouvelloit les mêmes instances , de solliciter le Duc de Ripperda , de sortir de son Hôtel , lui représentant les conséquences de cette affaire , & le préjudice qu'en recevroit l'autorité que le Roi devoit avoir sur ses Ministres , s'il souffroit impunément la témérité de celui-ci , en le laissant plus long-tems dans un lieu où il s'imaginait être en sûreté.

Milord Harrington voyant l'empressement que témoignoit la Cour d'Espagne , à faire sortir le Duc de Ripperda de son Hôtel , jugeoit par-là des inquiétudes que causoit à Leurs Majestés Catholiques le séjour qu'il faisoit dans cet asyle ; & craignant de recevoir à la fin quelque désagrément à ce sujet , il essaya , pour se délivrer d'un hôte qui commençoit à l'embarrasser , de l'engager de consentir à ce que le Roi d'Espagne desiroit : lui représentant , qu'il s'exposoit par trop de résistance , à faire croire qu'il se sentoit coupable , & à s'attirer par-là de nouvelles mortifications. Mais le Duc de Ripperda , qui ne doutoit point qu'en le pressant

pressant si fort de sortir , on n'eût dessein de se saisir de sa personne , & d'attenter vraisemblablement à sa liberté ; se défendoit de son mieux de suivre le conseil de Milord Harrington , & de se mettre entre les mains de ses ennemis. Livré à toute l'amertume d'une situation si critique * , & n'osant résister trop opiniâtrement aux ordres du Roi , & aux sollicitations de Milord Harrington , dont la protection lui devenoit à chaque instant plus nécessaire ; il se détermina enfin à supplier très-respectueusement Sa Majesté , d'agréer qu'il se transportât pour quelques jours dans un Couvent : afin , disoit-il , d'avoir le tems de mettre dans tout son jour l'innocence de sa conduite , & de faire cesser le scandale , qu'il voyoit avec un sensible regret , que sa retraite chez un Ministre étranger avoit causé : il pria ensuite Milord Harrington , de contribuer par ses bons offices à lui obtenir cette grace.

L'Ambassadeur d'Angleterre , qui étoit touché de la situation du Duc de Ripperda , & qui , en cherchant à se débarrasser de lui , ne vouloit point l'exposer à se perdre , rendit

Z 3 compte

* Coarctatur timoribus , mœrore , cupiditate.
Augustin. lib. de B. vit.

compte au Marquis de la Paz de la disposition où étoit ce Duc de passer dans un Couvent ; & le pria fort de la faire agréer au Roi. Mais ce fut en vain. La résolution étoit déjà prise secrètement , de faire arrêter le Duc de Ripperda ; & par conséquent on ne vouloit pas le laisser passer dans un lieu d'immunité. Le Marquis de la Paz témoigna donc à l'Ambassadeur d'Angleterre , qu'il ne convenoit point au Duc de Ripperda , de faire dépendre son obéissance aux volontés de Sa Majesté de certaines conditions : qu'il devoit au contraire s'y soumettre entièrement , & savoir , que c'étoit le moyen le plus certain qu'il pût employer , pour éprouver les effets de sa clémence.

Le refus qu'on faisoit au Duc de Ripperda de se retirer dans un Couvent , découvrit à l'Ambassadeur d'Angleterre , les vues qu'avoit la Cour d'Espagne de se saisir de cet infortuné Ministre ; & il cessa alors de le solliciter à chercher un autre asyle. Mais en même tems , se méfiant de ce qui se tramoit dans le Palais , il chercha , pour soutenir ses droits , au cas qu'on se déterminât d'y donner quelque atteinte ,

à intéresser les autres Ministres étrangers dans sa cause ; & à la leur faire regarder , comme leur étant commune avec lui.

Pendant que tout ceci se passoit , & qu'on étoit fort curieux à Madrid , de voir où aboutiroient tant de différentes scènes ; la Cour d'Espagne avoit fait arrêter Don Joseph *Molinos* , & Don Francisco *Bruto* , principaux Commis du Duc de Ripperda ; & l'Administrateur de l'Hôpital du *Buen Sucesso* , qui étoit aussi dans sa confiance. Après quoi , pour couper court à toutes les Négociations auxquelles le Duc de Ripperda donnoit lieu , & que cette Cour regardoit désormais , non seulement comme peu convenables , mais même comme très-indécentes ; elle résolut de faire assembler le Conseil de Castille , qui est le premier Tribunal de la Monarchie Espagnole ; pour décider , si on devoit & pouvoit faire enlever le Duc de Ripperda de l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Angleterre. En conséquence de cette détermination , le Roi envoya un Décret à ce Conseil , par lequel il lui ordonnoit d'examiner , & de lui dire : « si , sans » violer le droit des gens , on étoit en

» droit d'enlever de la maison qu'occur-
 » poit l'Ambassadeur du Roi de la Gran-
 » de Bretagne , le Duc de Ripperda ,
 » que Sa Majesté avoit congédié de son
 » service , & qui s'étoit réfugié chez ce
 » Ministre. »

Ce Décret , dont je rapporte ici les propres termes , n'imputoit point d'autres crimes au Duc de Ripperda , que celui de s'être retiré chez un Ministre étranger. Malgré cela , le Conseil de Castille ne laissa pas de le déclarer criminel de leze Majesté; & de décider , que le Roi étoit en plein droit de le faire enlever, s'il étoit besoin , & même par force , sans porter la moindre atteinte aux privilèges consentis & accordés réciproquement aux Ministres représentans , & sans violer par conséquent le droit des gens.

Les raisons sur lesquelles ce Conseil établissoit sa décision , étoient : Que si on autorisoit un usage aussi contraire au droit des gens , que celui de permettre qu'un Ministre disgracié profitât impunément de l'asyle , qu'il seroit venu chercher dans la maison d'un Ambassadeur , il s'ensuivroit , que ce qui avoit été réglé pour maintenir une plus.

plus grande correspondance entre les Souverains , tourneroit au contraire à la ruine & à la destruction de leur autorité ; puisqu'en étendant les privilèges accordés aux Hôtels des Ambassadeurs , en faveur simplement des délits communs , jusqu'aux sujets dépositaires des finances , des forces & des secrets d'un Etat ; lorsqu'ils viennent à manquer au devoir de leur Ministère ; c'étoit introduire la chose du monde la plus préjudiciable , & la plus contraire à toutes les Puissances de la terre , qui se verroient forcées , si jamais cette maxime avoit lieu , non seulement à souffrir , mais même à voir soutenir dans leurs Cours , tous ceux qui machineroient leur perte.

La Cour d'Espagne n'avoit fait assembler avec tant d'ostentation le Conseil de Castille , qu'afin de justifier aux yeux du public la résolution qu'elle avoit prise , d'enlever le Duc de Ripperda , de l'Hôtel de l'Ambassadeur d'Angleterre. Se croyant donc , après la décision de ce Conseil , suffisamment autorisée , elle ne songea plus qu'au moyen d'exécuter son dessein. On commanda pour cet effet un Alcalde de la Cour , nommé *Don Louis de*

Cuellar, Chevalier de l'Ordre de St. Jacques ; & *Don Francisco de Valanza*, Maréchal de Camp, Grand Commandeur de Castille, du même Ordre de St. Jacques, & Adjudant Général des Gardes Espagnoles. L'instruction qu'on leur donna, portoit : que le 25. dès que les portes de l'Hôtel de l'Ambassadeur s'ouvreroient, ils eussent à se transporter chez ce Ministre & se saisir du Duc de Ripperda, pour le conduire avec une escorte convenable au Château de Ségovie ; de s'emparer de tous les papiers de ce Duc, & de faire pour cet effet une exacte perquisition, soit dans ses coffres, soit ailleurs ; & qu'au cas qu'ils trouvasent quelque résistance de la part de l'Ambassadeur, d'user d'abord de toute la circonspection ; & de tous les égards dûs au caractère dont il étoit revêtu : mais que si toutes ces marques de considération devenoient inutiles, d'entrer dans la maison, à l'aide des gardes qui devoient les suivre, afin d'exécuter ce qui leur étoit prescrit, en évitant, autant qu'ils pourroient, toute violence & tout désordre

Le 25. au matin, Don Louis de Cuellar, & Don Francisco de Valan-

za, avec un détachement de soixante Gardes du Corps, vinrent se poster dans la rue où logeoit l'Ambassadeur d'Angleterre. Ils entrèrent dans la maison de ce Ministre, aussi-tôt qu'on en ouvrit les portes; & s'adressant d'abord à lui qu'on avoit réveillé, ils lui remirent la lettre ci-jointe du Marquis de la Paz,

MONSIEUR ;

P Ar votre lettre du 22. vous avez fait réponse à celle du 21. que j'ai écrite à Votre Excellence par ordre de Sa Majesté ; dans laquelle je vous marquois de nouveau, combien il seroit agréable à Sa Majesté, que vous persuadiiez au Duc de Ripperda de se mettre à la raison, en lui conseillant de sortir de la maison de Votre Excellence, en se servant sans restriction des précautions que Sa Majesté lui avoit alors accordées par rapport à ses craintes.

Votre Excellence me marque, qu'après avoir fait tous ses efforts, sans oublier aucun moyen de donner cette satisfaction à Sa Majesté, en conseillant au Duc de Ripperda, par les plus fortes raisons, de se soumettre à la volonté du Roi, vous y

Z 6 avez

avez trouvé une grande résistance ; & que vous ressentiez une vive douleur , de voir que toutes vos persuasions & vos instances étoient inutiles ; puisqu'elles n'ont pu obtenir du Duc autre chose , sinon qu'il demandoit avec soumission , que le Roi lui accordât la permission de se retirer pour quelques jours dans un Couvent , afin qu'il eût le tems de justifier l'innocence de sa conduite , & éviter par cette démarche le scandale , que donnoit sa retraite dans la maison d'un Ministre étranger.

J'ai rendu compte au Roi mon Maître de tout le contenu ci-dessus ; & Sa Majesté ayant pleinement & distinctement pesé toutes vos expressions , a résolu de faire prendre de l'Hôtel de Votre Excellence le Duc de Ripperda , pour être conduit au Château de Ségovie ; afin de pouvoir ensuite ordonner en justice ce que sa grande prudence jugera à propos ; & Sa Majesté relève V. Excell. de la parole que vous lui aviez donnée , d'être responsable de la personne du Duc de Ripperda.

Sa Majesté a nommé un Alcade de la Cour , qui sera accompagné d'une escorte de gens de guerre , pour se rendre à la maison de Votre Excellence , & prendre le Duc de Ripperda , visiter ses coffres avec la plus grande exacti-

exactitude, & se saisir de tous les papiers qui se trouveront lui appartenir. Mais Sa Majesté lui a recommandé, qu'avant de passer à l'exécution de ses ordres, il eût pour Votre Excellence tous les égards, toutes les attentions & tout le respect dû à votre caractère; & qu'en cas de refus, ou de résistance, il passeroit dans la maison de Votre Excellence à l'aide des soldats, qui le suivroient pour éviter tout désordre, & se rendroit maître de la personne du Duc de Ripperda & de tous ses papiers.

Le Roi m'a ordonné d'informer Votre Excellence de tout ce que dessus, & aussi de lui faire savoir, que cette résolution a été prise de l'avis de son Conseil Royal; afin de faire connoître à Sa Majesté Britannique & à Votre Excellence la clémence dont Sa Majesté use avec le Duc de Ripperda, & les égards que Sa Majesté a bien voulu avoir pour votre Hôtel: ayant différé si long-tems à prendre la présente résolution d'en faire tirer le Duc; ce que Sa Majesté auroit pu faire exécuter dès le premier moment de sa retraite: & ayant voulu, avant toutes choses, consulter son Conseil, afin de faire d'autant plus éclater sa justice.

Je suis, &c.

Du Palais le 24. May 1716.

Milord

Milord Harrington parut très-surpris du contenu de cette lettre , & fort offensé , qu'avant d'employer la force pour arrêter dans sa maison le Duc de Ripperda , on ne lui eût point fait savoir , que le Conseil de Castille l'avoit déclaré criminel de leze Majesté ; & qu'enfin , sans observer aucune formalité , ni garder aucune bienséance , des Officiers de justice & de guerre entraissent chez lui à main armée , comme pour forcer son Hôtel. Il se plaignit aussi amèrement de l'injure qu'on faisoit à son caractère , & au droit des gens ; & il demanda , que l'exécution de l'arrêt du Duc de Ripperda fût au moins suspendue , jusqu'à ce qu'il eût fait réponse au Marquis de la Paz. Mais comme les ordres qu'avoient reçus les deux Espagnols qui lui parloient , n'admettoient aucun retardement , ils lui répondirent : qu'ils ne pouvoient lui accorder sa demande , & qu'ils le prioient seulement , de ne les point exposer , par une résistance inutile , à être forcés de n'avoir pas pour lui & pour sa maison , les égards qui lui étoient dûs. Milord Harrington voyant bien , qu'il convenoit de céder dans la circonstance où il se trouvoit ,

trouvoit , protesta seulement contre tout ce qu'il prétendoit qu'on faisoit au préjudice de ses droits & de son caractère : & les deux Espagnols ayant pendant ce tems-là arrêté le Duc de Ripperda , & faisi tous les papiers qu'on lui trouva , sans faire la moindre violence , ni aucune insulte aux domestiques de l'Ambassadeur d'Angleterre ; ils sortirent de son Hôtel avec leur prisonnier , à qui ils firent prendre sur le champ le chemin de la Ville de Ségovie. Dès qu'ils y furent arrivés , ils le remirent à l'Alcade , ou Gouverneur du Château , qu'on appelle l'*Alcazar* ; & on l'enferma dans une tour de ce Château , avec un seul domestique , sans qu'il fût permis à personne , ni même à sa femme , de lui parler.

Voilà quel fut le terme de la fortune aussi rapide qu'éclatante où ce Ministre étoit parvenu , & dont il jouit si peu de temps. Il ne méritoit ni par ses talens , ni par son habileté , la place qu'il avoit occupée ; & elle ne lui servit qu'à faire remarquer de plus près la foiblesse de ses lumières. Au surplus , le Duc de Ripperda ne parut pas après sa disgrâce , aussi coupable que le Conseil de Castille l'avoit d'abord jugé. Les prétendus

tendus crimes de leze Majesté qu'on lui imputoit, s'évanouirent aussi totalement que son pouvoir; & on le regarda simplement dans la suite, comme un homme incapable par sa légèreté, & par son imprudence, non seulement de gouverner un Etat, mais même de traiter les affaires les plus communes.

Tout ce qui s'étoit passé chez l'Ambassadeur d'Angleterre ayant fait grand bruit dans Madrid, je fus chez ce Ministre peu d'heures après que le Duc de Ripperda en eut été enlevé. Je le trouvai plus fâché du mystère qu'on lui avoit fait de l'avis qu'avoit donné le Conseil de Castille, que de la manière dont on l'avoit suivi. Il m'assura même, que si la Cour l'avoit instruit que le Duc de Ripperda étoit jugé coupable de leze Majesté, & qu'elle lui eût ensuite demandé dans les formes qu'il l'obligeât à sortir de sa maison, la chose n'auroit souffert aucune difficulté: mais que comme on avoit tenu une conduite toute opposée, il ne pouvoit s'empêcher d'être offensé de ce procédé violent, & de l'atteinte qu'on venoit de donner, dans sa maison, aux droits de tous les Ambassadeurs. Il me montra
ensuite

ensuite la lettre qu'il venoit d'écrire au * Marquis de la Paz : il ajoûta , qu'il espéroit , que les ** Ministres étrangers feroient dans cette affaire cause commune avec lui ; & qu'au surplus , en attendant les ordres du Roi son Maître ; à qui il alloit dépêcher un courier , il comptoit de s'absenter de Madrid : ce qu'il exécuta effectivement , en allant ce même jour à Aranjuez.

La Cour d'Espagne , qui de son côté avoit intérêt de justifier ce qu'Elle venoit de faire , dépêcha plusieurs courriers à Vienne , à Londres & à la Haye ; & Elle fit même publier par le Marquis de la Paz , une espèce de relation de la conduite qu'Elle avoit tenue , qui fut communiquée à tous les Ministres étrangers. Cette discussion traîna long-tems : elle donna lieu à beaucoup de représentations & de lettres de la part de l'Espagne & de l'Angleterre : & enfin elle n'aboutit à rien. Comme elle n'a aucun rapport à ce que je dirai dans la suite , je crois qu'il est inutile d'en parler.

Aussi-tôt après la disgrâce du Duc de
Tome I. A a Ripper-

* Voyez dans le 6e. Volume les *Pièces Justificatives* N°. XIII.

** Il leur envoya pour cela son Secrétaire.

Ripperda , on rendit les emplois à presque tous ceux que ce Ministre en avoit dépouillés. Le Marquis de GRIMALDO rentra dans la place de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères , à la réserve du détail de ce qui concernoit la Cour de Vienne , qui fut donné au M. DE LA PAZ. Le M. de CASTELAR fut rétabli dans le Ministère de la guerre , & Don Francisco ARIAZA dans la Surintendance des Finances. Le Seul Don Antonio de SOPENA , qui avoit le département de la Marine & des Indes , perdit son emploi : Leurs Majestés l'accordèrent à Don Joseph PATINO , par les bons offices de l'Archevêque d'Amida.

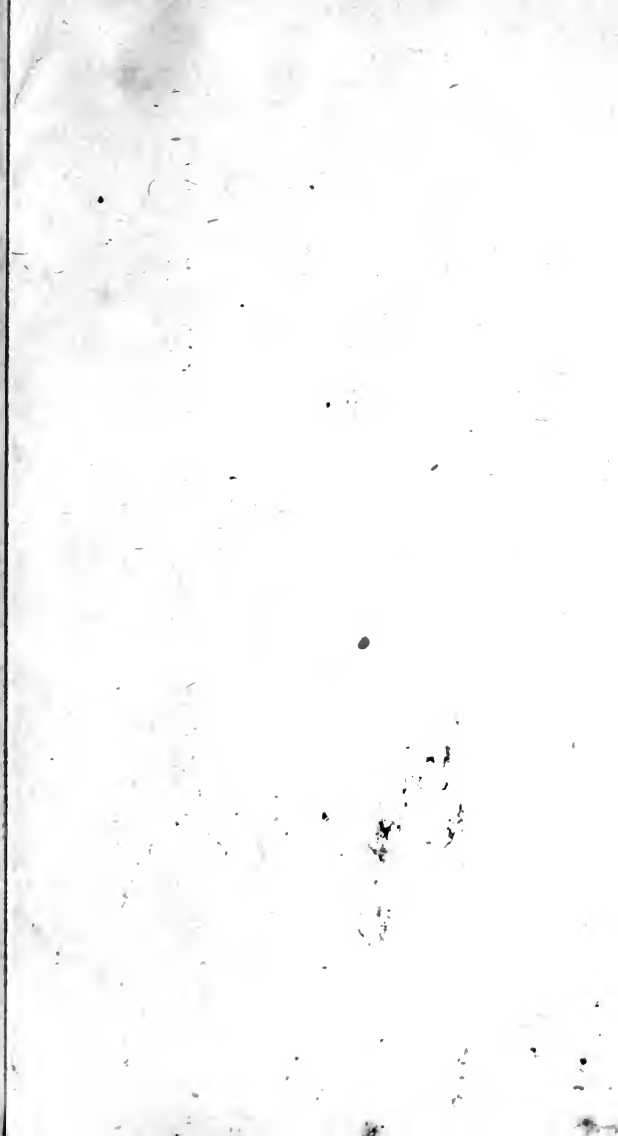
Tous ces divers remplacemens , partageant désormais l'autorité que le Duc de Ripperda s'étoit appropriée , & qu'il exerçoit si despotiquement , qu'on la regardoit comme une véritable oppression , causèrent une grande joie dans le public : & la mienne ne fut pas moindre , car j'avois toujours craint d'éprouver quelque désagrément de la part de ce Ministre. Affranchi de cette inquiétude , & devenu un peu plus hardi , je crus qu'il étoit tems de sortir de l'extrême réserve que

que j'avois observée jusqu'alors, & que je devois profiter des premiers momens de liberté, dont presque tous ceux qui commencent à être en place, affectent de laisser jouir le public, pour faire quelques nouvelles tentatives auprès de L. M. Cath., qui pussent devenir utiles aux desfeins qu'on avoit en France, de les détacher de la Cour de Vienne.

Fin du Tome I.

1. Avoir de la patience
 2. Faire attention
 3. Ne pas se précipiter
 4. Être sûr de soi
 5. Ne pas se laisser influencer
 6. Être honnête
 7. Ne pas mentir
 8. Ne pas trahir
 9. Ne pas se laisser impressionner
 10. Être ferme

Journal of Management Education 30(6)



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Éducation**

Univ

